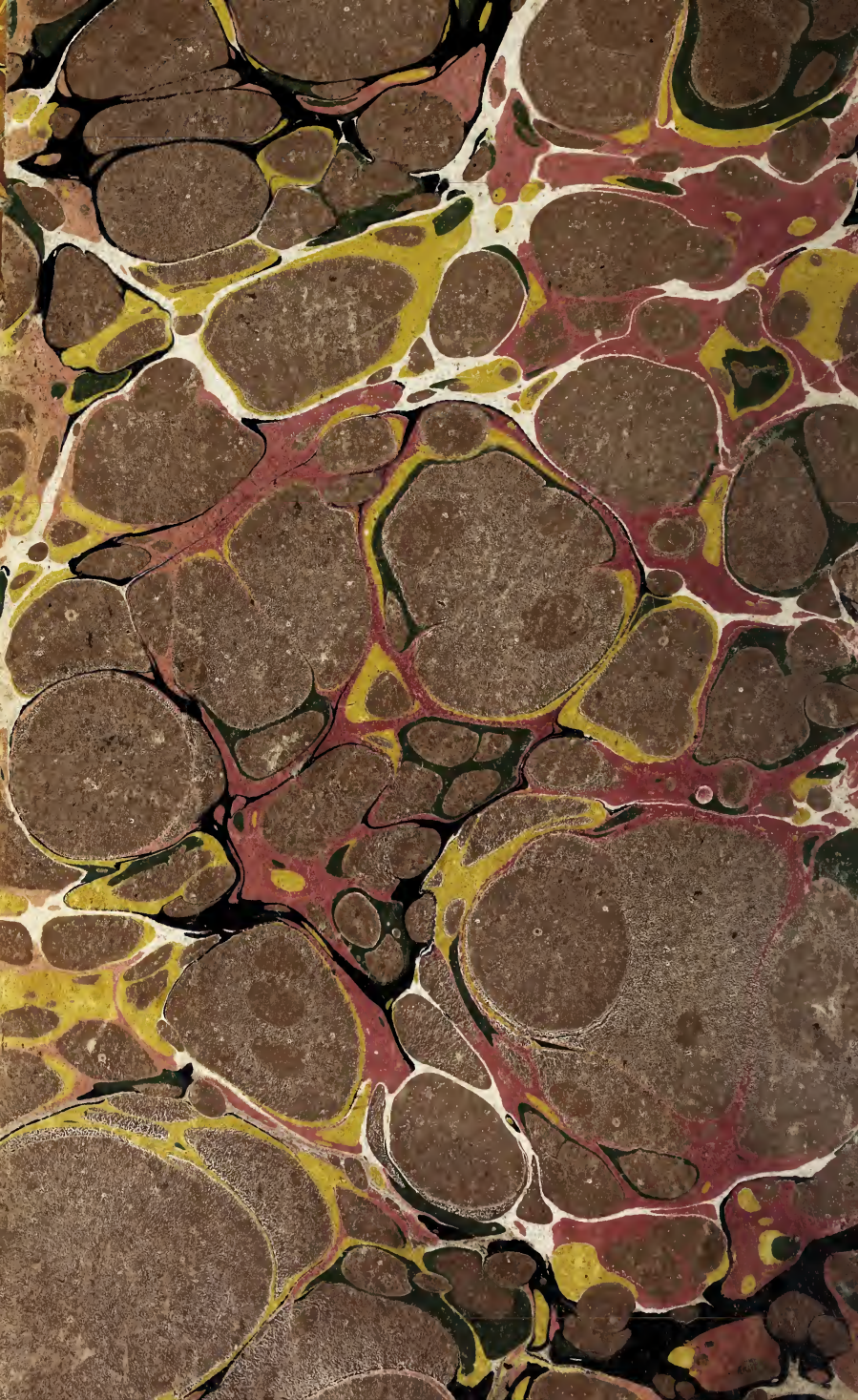
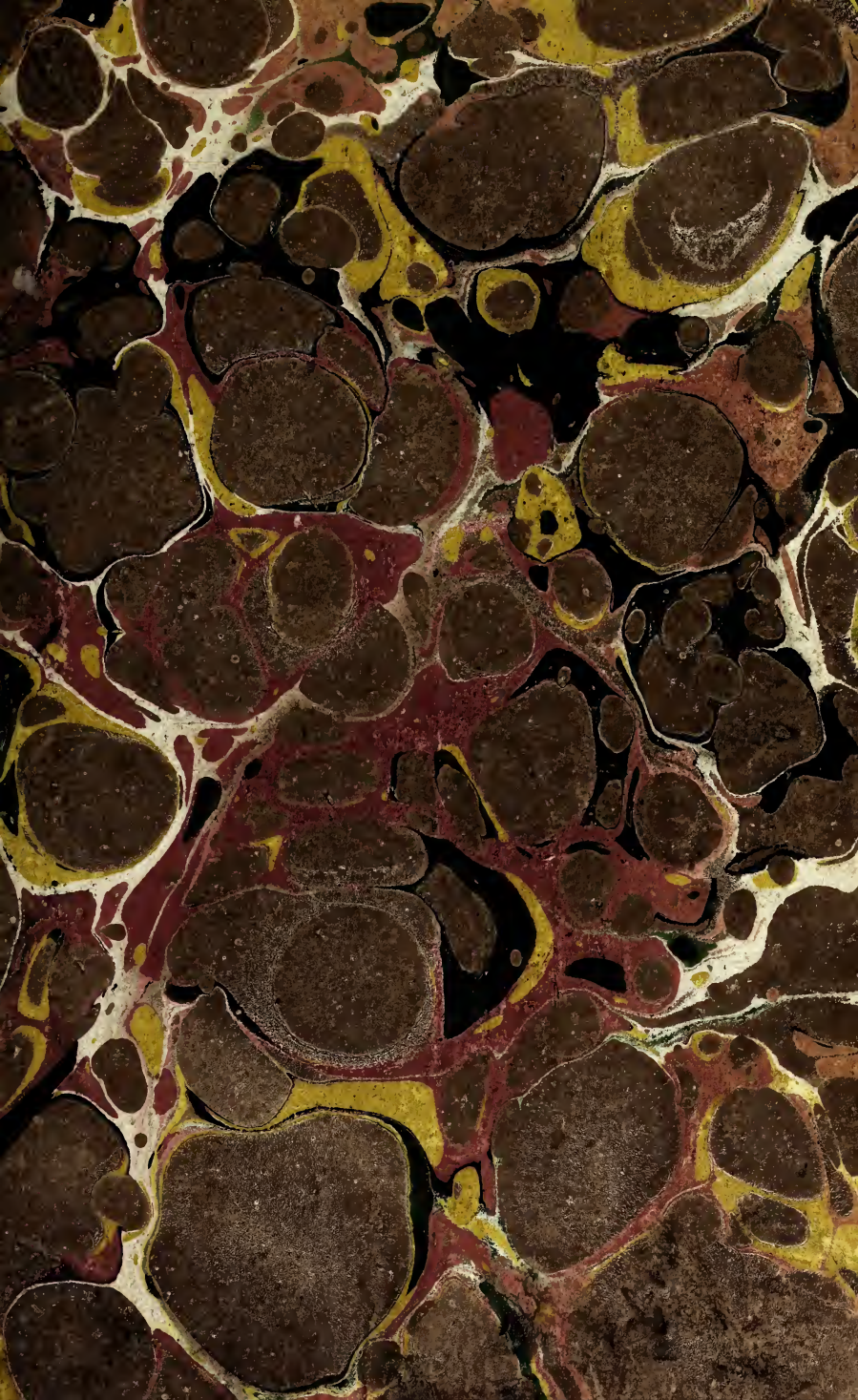


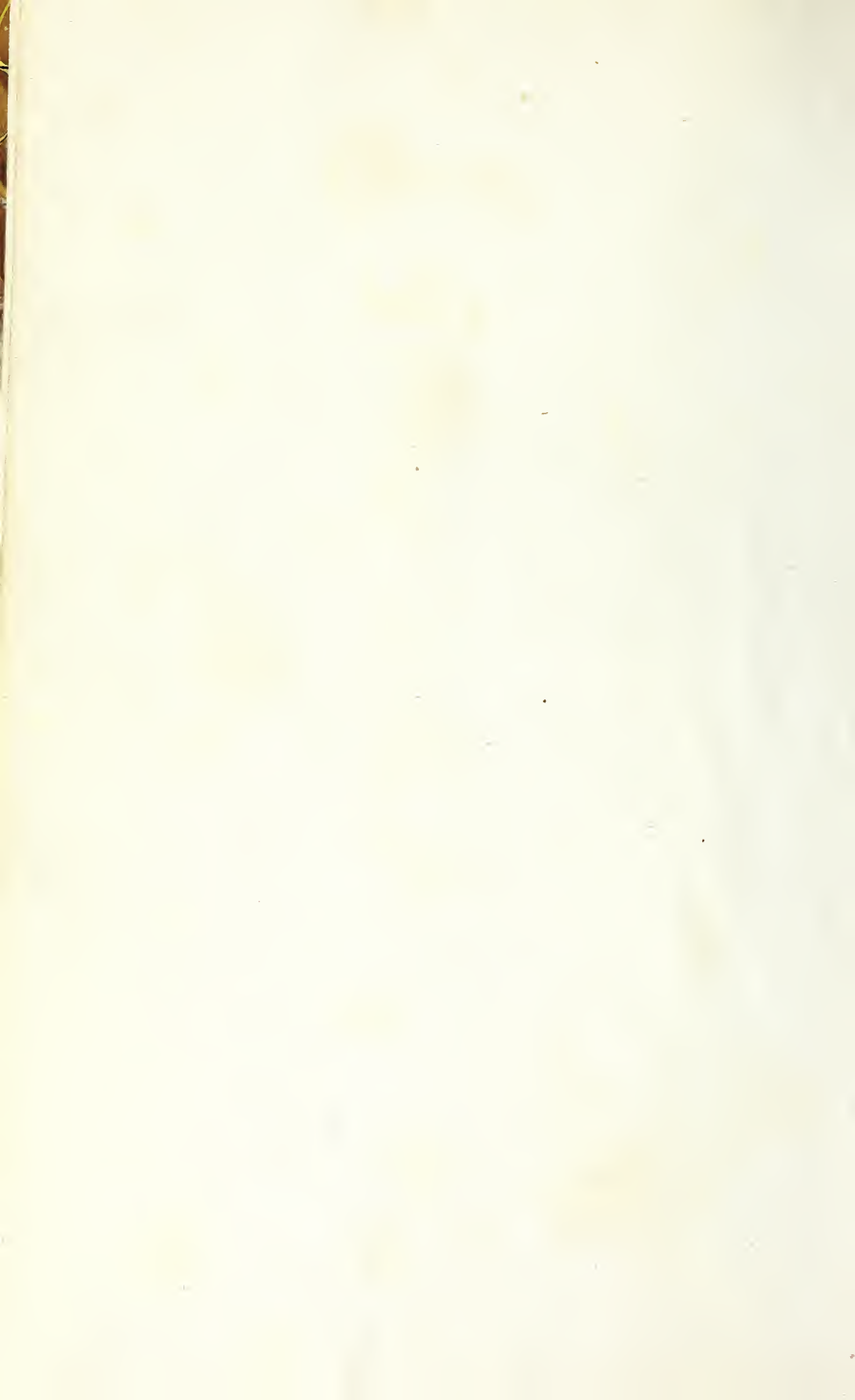








Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute



*Suite
du*

CHRONIQUES

DE

PASSY.

CET OUVRAGE SE TROUVE ENCORE A PARIS :

Chez M^{me} DESCHAMPS, libraire, Galerie Vivienne, 5 et 7;
Chez M^{me} FAURE, libraire, passage Choiseul, 65;
Et au dépôt du MAGASIN PITTORESQUE, rue du Coq-Saint-Honoré, 4.

A PASSY :

Chez l'AUTEUR, rue de l'Eglise, 16 ;
M. Gabriel HERNY, au Ranelagh, *parc de Boulogne*.
Et chez tous les libraires de Paris et des départemens.

2 vol. in-8°. — Prix, brochés : 10 francs.

Nota. Cet ouvrage est orné du portrait de la fondatrice de Passy ; de quatre dessins par Champin, représentant les différens monumens qui existaient sur les lieux et qui ont été détruits, d'un air noté, et enfin d'un plan de Passy et du bois de Boulogne.

AVIS

Pour le placement des figures de la première partie.

Le portrait de la fondatrice de Passy en tête de l'ouvrage.

Le couvent des Bons-Hommes, page 25.

L'ancien château de Boulainvilliers, page 117.



Amédée Boudin del.

Lith. de Thierry frères.

CHRISTINE CHRESTIENNE DE HEUVELLES

V^e. Chahu, Dame et Fondatrice de Passy

D'après le portrait original peint en 1672 et déposé au presbytère.

CHRONIQUES DE PASSY

ET DE

DES ENVIRONS.

OU

RECHERCHES HISTORIQUES, STATISTIQUES ET LITTÉRAIRES SUR
LE DUC DE BULOGNE ET SES ALIÉNÉS.

ON Y TRAITERA DE SON DUC, DE BULOGNE, DE LA CHAMP, DE LA FAMILLE, DE LA
DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE,
DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE,
DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE,

PAR P.-E. QUELLET,

LE DUC DE BULOGNE, DE LA CHAMP, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE,
DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE,
DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE, DE LA FAMILLE,

ET TOUTES LES AUTRES CHRONIQUES.

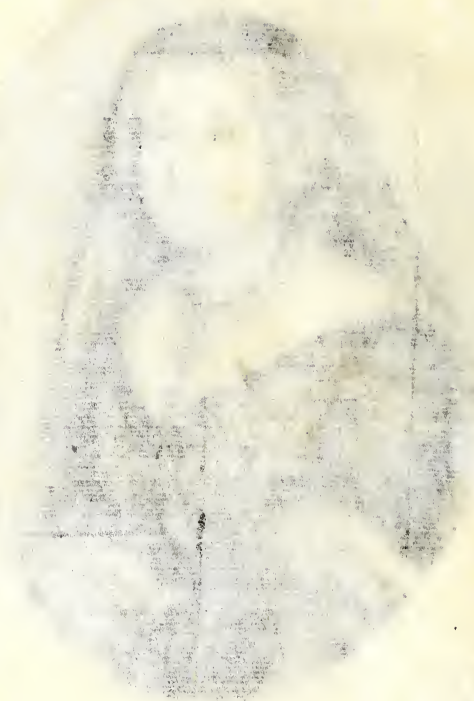
Paris, chez l'auteur, rue de la Harpe, n. 101, vis-à-vis le Collège de France.

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS,

THÉATRE, LIBRAIRE, F. DES-ROIS.

1836.



CHRONIQUES DE PASSY

ET DE

SES ENVIRONS,

OU

RECHERCHES HISTORIQUES, STATISTIQUES ET LITTÉRAIRES SUR PASSY,
LE BOIS DE BOULOGNE ET LES ALENTOURS;

CE QUI COMPREND AUTEUIL, BOULOGNE, LONG-CHAMP, BAGATELLE, MADRID,
NEUILLY, SABLONVILLE, CLICHY, LES BATIGNOLLES-MONCEAUX,
MONTMARTRE, SAINT-OUEN, SAINT-DENIS, ETC.

PAR P.-N. QUILLET,

ANCIEN COMMISSAIRE DES GUERRES, CHEF AU MINISTÈRE DE LA GUERRE, SOUS-INTENDANT
MILITAIRE EN RETRAITE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES;

EX-ADJOINT AU MAIRE DE PASSY.

Deliciæ populi quæ fuerant domini.

MART., Ép. 2, lib. 1.

PREMIÈRE PARTIE.

Paris,

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1856.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

PRÉAMBULE.

Position topographique de Passy; pureté de l'air qu'on y respire; ses établissemens, les amusemens qu'on y trouve; bois de Boulogne, et alentours.

PREMIÈRE PARTIE.

DE PASSY, PROPREMENT DIT.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine de de Passy. — De l'état où il se trouvait dans les 13^e et 14^e siècles. — Philippe IV, dit le Bel, et son grand échanson Geoffroi-Cocatrix. — Étymologie des noms donnés à Chaillot et à Passy. — Géologie, ou nature du sol.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Accroissement de Passy dans le 15^e siècle. — Fondation et histoire du monastère des minimes de Nigeon, dit des Bons Hommes. — Le Maréchal Turenne et les Bons Hommes. — Molière, Chapelle, Baron et un minime. — Un mot sur Chaillot. — Bossuet dans l'église de la visitation de Sainte-Marie à Chaillot.

CHAPITRE TROISIÈME.

Passy dans les 16^e et 17^e siècles. — Il obtient une chapelle ou succursale. — Il est définitivement érigé en paroisse.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'église de Passy. — Son histoire. — Son état actuel.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la fabrique.

CHAPITRE SIXIÈME.

Du presbytère.

CHAPITRE SEPTIÈME.

La seigneurie. — Description du vieux château par le père Lemoine, en 1670. — Le château neuf. — M. Le Riche de la Poplinière — Mot de Piron sur ce financier. — Madame de la Poplinière et M. le duc de Richelieu. — Jean-Jacques-Rousseau à la foire de Passy. — Fêtes du château. — Madame de Boulainvilliers et les derniers des Valois. — Destruction du château.

CHAPITRE HUITIÈME.

Château de la princesse de Lamballe.

CHAPITRE NEUVIÈME.

La Vista, auparavant l'oratoire. — Cour des Miracles.

CHAPITRE DIXIÈME.

Ancien hôtel de Valentinois. — Fêtes brillantes. — Le comte d'Artois. — Pastorale de Rose et Colas, jouée par Clairval et Caroline. — Entrevue de la comtesse de Provence et de madame Du Barri. — Franklin. — Le prince de Condé et le duc de Bourbon. — Aventure galante. — Petit hôtel de Valentinois.

CHAPITRE ONZIÈME.

Des eaux minérales. — De leur vogue, de leur influence sur la prospérité de Passy. — J.-J. Rousseau aux eaux minérales. — Il y compose une partie du *Devin de Village*. — Franklin prend aussi les eaux minérales. — Il se lie intimement avec M. le Veillard, propriétaire et directeur de l'établissement et l'emmène aux États Unis. — Les raffineries. — L'empereur Napoléon vient les visiter. — Le pont suspendu.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Des hôtels les plus remarquables de Passy.

Sect. 1^{re}. Hôtel Bertin; fête scandaleuse; maison et société de mademoiselle Contat.

Sect. 2^{me}. Hôtel de l'ambassadeur Persan.

Sect. 3^{me}. La Folie. — Histoire de mademoiselle de Romans.

Sect. 4^{me}. Ancien hôtel d'Estaing.

Sect. 5^{me}. Cabinet de Physique.

Sect. 6^{me}. Passage Meyer.

CHAPITRE TREIZIÈME.

De l'introduction des eaux de Seine à Passy.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Des bains publics.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Des rues de Passy.

Sect. 1^{re}. Quartier de la Paroisse. — Le château invisible.

Sect. 2^{me}. Quartier de Boulainvilliers.

Sect. 3^{me}. Quartier Neuf.

Sect. 4^{me}. La plaine. — Ses productions. — On veut en faire un nouveau quartier de Passy. — Nouvelle route de l'Etoile à Saint-Cloud. — Discours de Charles X en passant la première fois par cette route.

CHAPITRE SEIZIÈME.

De l'administration municipale. — Ce qu'elle était sous les seigneurs féodaux. — Ce qu'elle est devenue depuis. — Son état actuel. — Établissement de l'octroi. — Amélioration. — Population. — Contributions. — Garde champêtre. — Gendarmerie.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

De la garde nationale. — Son origine. — Les milices. — Les compagnies d'ordonnance. — Les francs-archers. — Leur suppression. — Rétablissement des milices. — Affiliation de la garde nationale de Passy avec celle de Paris. — Affaire de la barrière de Clichy. — Licenciement. — Compagnie de sapeurs-pompiers. — Réorganisation. — Journées de Juin et Avril 1834.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

De l'instruction. — Écoles primaires. — Salle d'asile. — Enseignement mutuel. — Pensionnats.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Des établissemens de charité.

CHAPITRE VINGTIÈME.

Des voitures publiques. — Fondation de Baudrville.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Des hommes illustres qui ont habité Passy.

SAVOIR.

Le père Lemoine, Jean-Jacques Rousseau, l'abbé Prevost, Boulanger, Franklin, le comte d'Estaing, Delafont, Goldoni, Chénier (frères), Marsollier, Hoffmann, Picard, Piccini, Gossec, l'abbé Raynal, l'abbé Gérard. — Auteurs contemporains qui séjournent encore à Passy.

DEUXIÈME PARTIE.

DU BOIS DE BOULOGNE ET DE SES ALENTOURS.

Coup d'œil général. — Origine du bois de Boulogne. — Il est occupé deux fois par les troupes alliées. — Le duel pour semblant. — Le duel des amis. — Le duel féminin. — Rendez-vous d'amour. — Le marchand d'oublies.

PREMIÈRE PROMENADE.

La muette. — Son origine. — la duchesse de Berry, fille du régent. — Description du château. — Séjour de Louis XV à la Muette. — Souper de la dauphine avec madame Du Barri. — Contenance de Louis XVI. — Edit de la Muette. — Ascension de Pilatre des Rosiers, dans un ballon aërostatique. — Banquet de 25,000 couverts à l'occasion de la fédération. — Vente du château. — Sa destruction.

DEUXIÈME PROMENADE,

La pelouse et la fête de Passy.

TROISIÈME PROMENADE.

Le Ranelagh. — Son histoire. — Il est assiégé par les troupes du directoire. — Les plaisirs qu'on y trouve. — Les petits comédiens du bois. — Audinot.

QUATRIÈME PROMENADE.

Beau-Séjour. — Description de cette belle habitation. — Elle a été l'une des maisons de plaisance du père de la Chaise, confesseur de Louis XIV. — Madame de Maintenon. — L'esplanade, où les melons d'Arras. — Mare d'Auteuil. — Poste aux ânes. — Anecdote. — La jeune convalescente. — Bal d'Auteuil.

CINQUIÈME PROMENADE.

Auteuil. — La maison de Boileau. — L'Église. — La pyramide. — Rue de Molière. — Mort funeste de la princesse de Carignan. — Réunions chez Molière et Boileau. — Les études de ces grands hommes. — Leurs délassemens. — Racine, La Fontaine, Chapelle et Puimorin. — Société des hommes illustres du dix-septième siècle, chez madame Helvétius. — Madame la marquise de Boufflers et son fils le chevalier. — La pompe à feu. — Les réservoirs et les pépinières dans le bois. — Terroir et ancienne seigneurie d'Auteuil.

SIXIÈME PROMENADE.

Boulogne, s'appelait autrefois les *Menus Saint-Cloud*. — D'où lui vient le nom de Boulogne. — Origine de son église. — Les prédications du frère Richard. — Comment Boulogne a communiqué son nom au bois voisin. — Commerce, productions, population.

SEPTIÈME PROMENADE.

Longchamp. — Histoire de l'abbaye célèbre qu'on y voyait avant la destruction des couvents. — Les bottes de foin, aventure galante. — Amours d'Henri IV et de Catherine de Verdun, religieuse de l'abbaye de Longchamp. — Les promenades à Longchamp les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte. — Chanson de Désaugiers sur ces promenades. — Suresne. — Le Calvaire. — Voyage de J.-J. et de Bernardin de Saint-Pierre au mont Valérien. — Pèlerinages populaires.

HUITIÈME PROMENADE.

Bagatelle, mare aux biches, et croix de Catalans; Histoire d'Arnaut Catalans, troubadour du treizième siècle.

NEUVIÈME PROMENADE.

Madrid, ou le château de Faïence. — Croix de Saint Lambert. — Origine de la dévotion à cette croix. — Courses de chevaux. — Madrid. — Maurepas. — Description du château de faïence. — François I^{er}. — Henri II et Charles IX y tiennent leur cour. — Ce qu'en fit Henri III. — Il devient la demeure de Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV. — Louis XIII est le dernier roi qui ait fait quelque séjour dans ce château. — Broussel, conseiller au parlement, l'un des factieux de la Fronde. — Fleurieu d'Armenonville, garde des Sceaux, et Pelletier de Rosambo, président à Mortier en sont les derniers habitants. — Sa destruction.

DIXIÈME PROMENADE.

Neuilly. — Porte et hôtel Sainte-James. — Origine de Neuilly. — Son étendue, son commerce, sa population. — Villiers-la-Garenne. — Accident arrivé à Henri IV en passant la Seine dans le bac qui existait alors. — Pour en prévenir de semblables, ce roi fait construire un pont de bois sur la rivière. — Louis XV fait remplacer ce pont par un pont de pierre dont la structure est admirable. — Chapelle. — Paroisse. — Château royal.

ONZIÈME PROMENADE.

La Porte-Maillot. — Clichy-la-Garenne. — Saint-Denis et son île. — Saint-Ouen. — Montmartre. — Batignolles. — Sablonville et les Ternes. — J.-J. Rousseau à la porte Maillot. — La porte Dauphine et la porte Saint-Cloud.

DOUZIÈME PROMENADE.

Des plantes qui croissent au bois de Boulogne. — Herborisation dans ce bois. — Leçon de botanique rurale.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Topographie **PASSY** *de* **ET de** **SES ENVIRONS,**

OU

RECHERCHES HISTORIQUES, STATISTIQUES ET LITTÉRAIRES SUR PASSY, LE BOIS DE BOULOGNE ET LES ALENTOURS ; C'EST-A-DIRE AUTEUIL, BOULOGNE, LONG-CHAMP, NEUILLY, CLICHY-LA-GARENNE, MONTMARTRE, SAINT-OUEN, SAINT-DENIS, ETC.

PAR P.-N. QUILLET.

Deliciae populi quæ fuerant domini.

— MART. EPIG. 2. —

PROSPECTUS.

La Seine, en s'éloignant de Paris, suit assez directement son cours jusqu'à Sèvres; mais arrivée à ce point, elle est arrêtée tout-à-coup par des hauteurs, qui la forcent de décrire une ligne courbe et de retourner en arrière, jusqu'à l'île Saint-Denis.

A cette île, elle revient par un nouveau détour, vers la ligne qu'elle s'était d'abord tracée, et dont elle s'éloigne encore; ce qui a fait dire qu'elle ne peut quitter Paris, et semble, par ses tours et détours, ne l'abandonner qu'à regret.

La langue de terre qu'elle presse et rafraîchit de ses eaux bienfaisantes depuis Paris jusqu'à Saint-Denis,

renferme l'air le plus salubre ; les sites les plus variés ; les habitations les plus commodes , les promenades les plus riantes , et les plaisirs champêtres les plus vifs et les plus multipliés. Le bois de Boulogne , le Ranelagh, le bal d'Auteuil, les fêtes de Longchamp , le séjour de la cour à Neuilly pendant la belle saison , et le commerce florissant de la petite ville de St.-Denis, attirent continuellement vers ces lieux , une affluence considérable de personnes de toutes conditions. Les rois , les princes , les hommes opulens en ont toujours fait leur terre de prédilection ; et les classes moins aisées, les marchands, les artisans qui fuient les plaisirs trop bruyans de la Courtille et des guinguettes , y viennent chercher des délassemens plus paisibles et de plus douces consolations.

Deliciæ populi quæ fuerant domini (1).

C'est cette partie du territoire des environs de Paris que nous avons creusée pour en tirer les matériaux qui composent notre édifice ; en commençant par Passy et le bois de Boulogne, qui ouvrent cette série de jolis villages groupés à l'entour, et si féconds en souvenirs.

On a parlé des mêmes lieux dans des ouvrages plus étendus et qui traitent des environs de Paris en général ; mais c'est d'une manière si succincte et parfois si légère, qu'ils n'en donnent qu'une idée toujours incomplète et souvent inexacte.

(1) Le vers de Martial, que nous avons pris pour épigraphe, a été traduit d'une manière très précise par M. Dumersan, l'un des plus anciens habitans de Passy, et l'un de nos auteurs dramatiques les plus renommés.

Et les plaisirs de la cour d'autrefois
Sont devenus les plaisirs des bourgeois.

ÉPILOGUE A PASSY.

Celui que nous annonçons n'embrassant qu'une très petite partie de ces environs, entre dans plus de détails sur chaque article, n'avance rien de sérieux, qui ne soit appuyé sur des documens que nos anciennes fonctions municipales nous ont mis à portée de puiser aux sources. Il contient tous les éclaircissemens qu'on peut désirer, tant sur l'état actuel de chaque commune, que sur son origine et ses accroissemens. Aucun fait essentiel n'est omis, aucune aventure curieuse n'est passée sous silence : on entre même quelquefois dans des détails d'intérieur qui donnent une idée des mœurs locales et de la sociabilité des habitans.

Pour points géodésiques, nous prenons à l'est et à l'ouest Montmartre et le Calvaire, et du midi au nord Passy et Neuilly, de manière à enchâsser dans notre cadre, la totalité du territoire qu'occupait dans les temps anciens, la forêt de Rouvret (1), dont notre bois de Boulogne n'est qu'un démembrement.

Ce territoire forme dans la division de la France par départemens, le canton de Neuilly; et contient en outre Saint-Ouen et Saint-Denis, où le fleuve se recourbe sur Epinay, Argenteuil, Besons, etc.

Mais c'est surtout Passy, c'est surtout le bois de Boulogne qui font l'objet de nos recherches et de nos études : c'est là qu'en effet se présentent en foule les souvenirs historiques les plus intéressans; là que l'impression des lieux est plus vive et fait éprouver de plus douces émotions : là qu'on voit se développer cette galerie d'hommes célèbres dans tous les genres, qui de-

(1) De *quercus robur* : gros chêne, qu'on a d'abord appelé *Robre*, et ensuite *Rouvre* : forêt de *Rouvre*, *Rouvret*, ou de *gros chênes*.

puis le seizième siècle jusqu'à nos jours , sont venus y puiser de si belles et de si nobles inspirations.

Cet ouvrage , formant un volume in - 8° d'environ 500 pages , sera orné de figures et d'une carte routière du bois de Boulogne. Prix 8 fr. , broché.

Les personnes qui désireraient se le procurer , sont priées de vouloir bien prendre la peine de remplir l'engagement dont le modèle est ci-annexé , et de le renvoyer signé d'elles , et franc de port , avec l'indication précise de leur demeure , à M. QUILLET , rue de l'Eglise n. 16 , à Passy.

Ou à M. GABRIEL HERNY , au Ranelagh , parc de Boulogne.

Et à Paris , au bureau de l'*Extra-Muros* , rue Saint-Denis , n. 380 ; ou à M. BRASSEUR , rue du Coq-Saint-Honoré , n. 4.

Aussitôt après l'impression de l'ouvrage , il sera envoyé aux adresses indiquées.

Il ne sera mis sous presse qu'autant que l'auteur aurait l'assurance , par le nombre des souscriptions , d'être couvert de ses frais.

Pour donner une idée de ce livre , on va placer ici la table des matières qu'il contient.

CHRONIQUES DE PASSY

ET DE

SES ENVIRONS,

OU

RECHERCHES HISTORIQUES, STATISTIQUES ET LITTÉRAIRES
SUR PASSY, LE BOIS DE BOULOGNE
ET LES ALENTOURS.

PRÉAMBULE.

Position topographique de Passy. — Pureté de l'air qu'on y respire. — Ses établissemens. — Son commerce. — Les amusemens qu'on y trouve. — Plan de l'ouvrage.

En sortant de Paris par la barrière dite de Passy, ou des Bons-Hommes, on découvre, à droite, une colline escarpée, au sommet et sur le penchant de laquelle sont bâties en amphithéâtre une quantité de maisons plus ou moins élégantes, d'où la vue est délicieuse, et qui sont entourées de jardins verdoyans : c'est ce lieu qu'on appelle Passy.

Situé à l'ouest de la capitale, dont il n'est

séparé que par le mur d'enceinte, il peut en être considéré comme un gros faubourg.

Il s'étend en ligne droite de Paris au bois de Boulogne, et pénètre dans ce bois jusqu'à la route des Princes (1).

Il laisse à sa gauche la route de Versailles, qui passe à ses pieds, et le sépare de la Seine. Cette rivière, vue de la hauteur, semble un magnifique canal creusé pour l'embellissement de chaque maison. Elle se partage sur ce point en deux bassins, dont l'un baigne le port de Passy et l'autre forme une gare du côté de Grenelle. Une esplanade plantée d'une double rangée de sycomores, s'avance entre ces bassins; elle aboutit au milieu du pont de Grenelle et présente une promenade entre deux eaux, dont la fraîcheur pourrait attirer beaucoup de monde dans les soirées brûlantes de la canicule, si les ombrages du bois de Boulogne n'avaient pas la préférence.

La droite de Passy enveloppe une longue

(1) Cette route est appelée ainsi, parce qu'autrefois les princes de la famille royale la prenaient pour se rendre à la Muette.

plaine , qui suit les boulevards extérieurs de Paris , jusqu'à l'arc-de-triomphe de l'Étoile , parcourt la partie gauche de la route de Neuilly jusqu'à la porte Maillot , et côtoie le mur du bois de Boulogne jusqu'à la rue de la Pompe.

Cette plaine est coupée par une belle et large route qui conduit de l'arc-de-triomphe de l'Étoile à Saint-Cloud , en traversant le bois de Boulogne ; des chemins plantés d'arbres en rendent les communications faciles ; on y trouve de jolies maisons de campagne , construites dans un goût moderne. Le reste du terrain est livré à la culture des céréales , et de quelques plantes potagères et économiques.

La partie du village entièrement bâtie , est d'un aspect très-agréable ; les rues y sont belles et bien espacées ; on y respire un air dont rien n'altère la pureté depuis que des eaux abondantes , qui s'écoulent des bornes-fontaines , entraînent avec elles toutes les immondices des rues et des ruisseaux , et entretiennent la voie publique dans un état continuel de fraîcheur et de propreté. Des réverbères à réflecteurs portent partout , pendant la nuit , la plus vive lumière. Les maisons sont généralement commodes et

fort élégamment construites ; il en est même plusieurs qui pourraient lutter avec de certains hôtels de la capitale , et qui ont l'avantage sur ceux-ci d'être entourées ou suivies de jardins variés et bien distribués.

Des eaux minérales , des bains publics d'eaux puisées dans la Seine par une pompe à feu , des établissemens orthopédiques et gymnastiques , des cafés , des restaurants , des cabinets littéraires embellissent ce séjour , et le rendent aussi favorable à la santé de l'homme qu'aux délassemens de son esprit.

La plupart des médecins de la capitale envoient à Passy leurs malades en convalescence. L'air vivifiant et salubre qu'on respire en ce lieu , l'étendue et la beauté des promenades qui l'entourent , les rétablissent très-promptement , et c'est à l'influence de sa position sur une hauteur , à la proximité d'un bois , d'un fleuve et d'une plaine , qu'on doit sans doute la longévité qu'on y remarque (1).

(1) Les octogénaires et les nonagénaires sont très-nombreux à Passy , et dans le moment où nous écrivons , on y voit un centenaire : c'est M. Murgaut ,

L'industrie et le commerce répandent parmi les habitans cette sorte de bien-être qu'on trouve assez communément dans les villes, mais qu'il est rare de rencontrer dans ce qu'on appelle *un village*. On y voit de belles fabriques, des raffineries, des entrepôts de vins, d'huile, d'alcohols et de produits chimiques.

L'instruction, ce grand mobile de la civilisation, ne manque point à Passy, et contribue à entretenir dans toutes les classes de la population, cette politesse et cette douceur (1) qui sont le baume de la vie. On y compte plusieurs pensionnats, des écoles primaires, une école d'enseignement mutuel, et une salle d'asyle pour les petits enfans.

On ne rencontre point, pour arriver dans cette commune, ces guinguettes tumultueuses où s'engendrent les querelles, et si la police y

ancien professeur de l'École Polytechnique, vieillard aimable et enjoué, et qui, dans la 102^e année de son âge, jouit encore de toute sa raison.

(1) Cette grande douceur a fait surnommer *calins* les habitans de Passy, comme la pétulance des Chaillotins les a fait appeler *ahuris*. Ces dictons populaires ne sont point à négliger dans l'observation des mœurs.

tolère quelques cabarets, elle en exige la fermeture de bonne heure, afin d'empêcher toute espèce de désordre pendant la nuit.

Les mendiants et les vagabonds n'y sont point soufferts, mais une charité active veille sur les besoins des véritables indigens.

Des jeux, des fêtes, des spectacles, y entretiennent la gaiété, et tout y respire l'aisance et le bonheur. C'est par les belles allées des Champs-Élysées qu'on y vient de Paris, et c'est un véritable Élysée qu'on y trouve.

Hæc iter Elysium nobis.... (VIRG.)

Passy a toujours été le rendez-vous des jeux, des plaisirs et des amours. On connaît ces vers de Voltaire, dans une épître, adressée en 1761, à une célèbre actrice de son temps (M^{lle} Clairon):

L'un dans la main vous glisse un billet doux ;
L'autre, à Passy, vous propose une fête,
Josse avec vous veut souper tête à tête ;
Candide y soupe, et rit tout haut d'eux tous.

Mais ce qui en fait un séjour enchanteur, c'est sa proximité de la capitale, et la facilité qu'on a de s'y transporter dans des chars commodes qui vous mènent et ramènent à tous les instans du jour ; ce sont ses environs pleins

de charmes et de souvenirs; c'est enfin son bois de Boulogne , sa pelouse et son Ranelagh ; son Ranelagh , que Thalie, Euterpe et Terpsichore, semblent avoir choisi pour leur maison de plaisance (1).

(1) Ce voisinage si rapproché de Paris a pourtant éloigné de Passy quelques personnes d'ordre, qui désiraient s'y retirer, mais qui redoutaient le trop d'empressement des désœuvrés de leur connaissance à venir s'installer spontanément chez elles, à se presser à leur billard et à s'asseoir à leur table. Nous ne croyons pas cette crainte fondée : on est toujours maître chez soi quand on veut l'être, et les moins intelligens se retirent, quand on leur fait sentir, même sans s'écarter des bornes de la politesse, que leur présence n'est pas opportune.

C'est ce que Désaugiers a essayé de démontrer dans un joli vaudeville intitulé : *Un Dimanche à Passy*.

Une nuée de parasites tombe un dimanche chez M. Girard, propriétaire à Passy; ils étaient déjà venus plusieurs dimanches de suite, et ce propriétaire, qui les connaissait à peine, avait résolu de s'en débarrasser. Il prend le parti d'aller dîner à Boulogne. Nos gens, à leur arrivée, sont un peu déconcertés de ne voir personne au logis. Nous ne les suivrons pas chez les restaurateurs où ils courent, et ne trouvent point à se placer : il suffit de dire que, tout honteux, ils reviennent chez M. Girard, et vont l'attendre au billard. De retour chez lui, sur les neuf heures du soir, M. Girard trouve donc toute la compagnie affamée, qui demande à grands cris qu'on se mette à table. — A table! dit M. Girard; com-

Tant d'avantages réunis ont dû , dans tous les temps et dès son origine , attirer beaucoup de monde à Passy ; il a fait les délices des princes et des rois ; il est encore fréquenté par les étrangers de marque , les savans , les gens de lettres , et par toutes les personnes qui recherchent les plaisirs de la campagne , sans trop s'écarter de la capitale et du centre des affaires.

Deliciæ populi quæ fuerant domini (1).

Ce sont ces avantages qu'on se propose de développer dans le cours de cet ouvrage , en

ment ? est-ce que par hasard vous n'auriez pas encore dîné ? Pour nous c'est une affaire faite ; je suis sensible à votre visite , mais

Pour éviter qu'il ne survienne
Quelques nouveaux mal-entendus ,
Messieurs , ne prenez pas la peine
De venir sans être attendus.

Un des parasites répond :

Trois jours avant d'en faire la partie ,
Nous écrirons , vous pouvez y compter.

M. Girard :

Non , laissez-nous , je vous en prie ,
Le plaisir de vous inviter.

(1) Et les plaisirs de la cour d'autrefois
Sont devenus les plaisirs des bourgeois.

(M. DUMERSAN, Ép. à Passy)

remontant à l'origine des choses et les ramenant à leur état actuel.

Nos recherches ne se bornent pas à la seule commune de Passy, nous les étendons au bois de Boulogne, à toutes les communes qui l'environnent, et qui forment, pour ainsi dire, les nœuds de sa ceinture : La Muette, Auteuil, Boulogne, Longchamps, Bagatelle, Neuilly et la porte Maillot. Nous poussons même encore plus loin nos investigations, et de cette porte, prenant le chemin de la Révolte, nous allons jusqu'à Saint-Denis, chef-lieu de l'un des arrondissemens du département de la Seine; visitant tour à tour les lieux divers encastrés dans la langue de terre qu'arrose la Seine en quittant Paris.

Tout ce territoire était occupé par la forêt de Rouvret, dont le bois de Boulogne n'est qu'un démembrement; il se rattache donc à Passy par des liens, en quelque sorte, indissolubles.

Pour plus d'ordre, cet ouvrage est divisé en deux parties principales.

Dans la première, on traite de Passy, proprement dit; et dans l'autre, du bois de Boulogne et de ses alentours.

PREMIÈRE PARTIE.



PASSY.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine de Passy. — De l'état où il se trouvait dans les 14^e et 15^e siècles. — Philippe IV, dit Le Bel, et son grand échanson, Geoffroi-Cocatrix. — Jean Spifame, premier seigneur de la terre de Passy au 15^e siècle. — M. de Passy, évêque de Nevers, décapité en 1566. — Étymologie des noms donnés à Chaillot, à Auteuil et à Passy. — Géologie et nature du sol.

Il n'y avait au 7^e siècle, sur la côte qui commence à Chaillot et qui règne jusqu'à Boulogne, le bois compris, qu'un seul village. Ce village était connu en latin sous le nom de *Nimio* et en français sous celui de *Nijon* ou *Nigeon*.

On rapporte que saint Bernard, évêque du Mans, mort en 623, et qui était propriétaire de ce village et des vignes voisines, tant par acquisition, que par donation du roi Clotaire II surnommé le Grand, déclare dans son testament qu'il veut que ce même village de *Nimio* appar-

tienne entièrement après sa mort à l'église de Paris (1).

A mesure que la population de ce village augmentait, on abattait des arbres de la forêt voisine (2) pour mettre le terrain en culture. C'est d'abord vers l'orient, et à la proximité de la capitale, que la population se porta, et le lieu des abattis fut appelé *Chaillot*, de *Chal* ou *Chail*, qui, en langue tudesque, signifiait *destructio arborum*, abattis de bois ; et c'est encore de ce mot *Chal* que vient le mot français *échalas*.

Elle s'étendit ensuite vers l'occident, où elle fut attirée par un collège et une chapelle que les Druïdes (3) y avaient fait construire, par les sources d'eau qui s'y trouvent et les excellens pâturages qu'on y rencontre. Le canton où elle s'arrêta fut appelé en latin *Altarium*, puis Authueil, et enfin Auteuil.

La population augmentant toujours, des pâtres et des vigneron, séduits par la situation

(1) Dictionn. hist. de Paris, par Hurtaut.

(2) La forêt de Rouvret, aujourd'hui le bois de Boulogne.

(3) Prêtres gaulois qui habitaient les forêts.

du lieu qui présentait à la fois des prairies abondantes , une île (1) et des côteaux propres à la culture de la vigne , s'établirent sur le point intermédiaire et l'appelèrent Passy.

Chaillot, Passy et Auteuil sont donc les enfans de Nigeon , mais ce sont des enfans ingrats qui ont étouffé leur père.

Le nom de Nigeon serait vraisemblablement tombé dans l'oubli , si les ducs de Bretagne (2) n'avaient pas possédé dans cette bourgade un domaine , et si les minimes ou bons hommes , après la donation qui leur en fut faite, n'en avaient pas conservé le nom (3).

Quant à l'époque où Passy fut établi , on ne

(1) Avant qu'on eût repoussé les terres pour élever l'esplanade du pont de Grenelle , cette esplanade formait une île tellement rapprochée du port de Passy, qu'on traversait à gué le bras de rivière qui l'en séparait , ce qui donnait une grande facilité aux habitans de Passy, pour y faire paître leurs bestiaux. La navigation ne pouvait alors s'opérer que de l'autre côté de l'île , où se trouve maintenant la gare de Grenelle.

(2) Les ducs de Bretagne avaient en ce lieu , dans le 13^e siècle, une maison de plaisance , dite, pour cette raison , *le manoir de Nigeon*, ou *l'hôtel de Bretagne*.

(3) Voyez le chapitre suivant.

la connaît pas bien précisément ; mais la découverte qu'on a faite assez récemment d'un cimetière, démontre qu'il existait au 13^e siècle.

C'était en 1826 ; on travaillait aux fondations d'une maison à l'angle des rues Basse et du Roc ; les fouilles qu'on fut obligé de faire , mirent à découvert quelques cercueils de pierre et de plâtre , contenant des ossemens desséchés. On en tira la conséquence qu'en cet endroit était le cimetière du vieux Passy (1). Or, l'usage des cercueils de pierre et de plâtre ne s'étant pas porté plus loin que le 14^e siècle , il est évident que , dans le 13^e, toute cette partie du territoire était déjà habitée.

Il paraît même que Philippe-le-Bel , monté sur le trône en 1286 , y possédait un de ces domaines appelés dans l'histoire : *villæ dominicæ* , ou *villæ fiscales* (2).

(1) Vers le 16^e siècle, le cimetière a été transporté rue de l'Eglise , dans un terrain qui sert maintenant de sépulture à la famille Delessert. Les inhumations se font aujourd'hui dans un grand terrain de la plaine, clos de murs et fermé par une porte formant arcade.

(2) Les rois de France avaient des domaines particuliers , *villas dominicas*. C'étaient de riches métairies ré-

Plusieurs faits viennent à l'appui de cette conjecture.

D'abord il est constant qu'il existe un règlement donné par Philippe-le-Bel à Passy, au mois de juillet 1312 (1). Ce règlement veut que les Quinze-Vingts, fondés par Saint-Louis, portent une fleur de lys sur leur habit, pour les distinguer des autres congrégations d'aveugles fondées avant eux.

Ensuite on connaît un quartier de terre près de la butte l'Empereur, appelé la porte Jeanne, et il est bien présumable qu'en cet endroit était une des portes du domaine fiscal de Philippe-le-Bel, et qu'elle tirait son nom de Jeanne de Navarre, que ce roi avait épousé en 1284.

Enfin d'anciens actes notariés établissent que, vers le même endroit, il y avait en 1305, un autre quartier de terre désigné sous le nom de

gies par des vidames, et qui servaient à l'entretien de leurs maisons. Elles consistaient en bois, terres en labour, vignes, prés, troupeaux, etc. Elles étaient situées aux environs des grandes villes et au bord des forêts.

(Voyez MÉZERAY.)

(1) Histoire de France du président Hénaut.

l'Échansonnerie. Tout porte à croire que là se trouvait le manoir de l'échanson de Philippe (1).

Cet échanson était Geoffroi-Cocatrix, qui a donné son nom à la rue Cocatrix, quartier de la Cité, à Paris, où il possédait plusieurs fiefs, l'un entre la rue Saint-Pierre-aux-Bœufs et celle des deux Ermités, et l'autre près la chapelle Saint-Leufroi et le grand Châtelet (2).

Passy n'était donc au 14^e siècle qu'un hameau de la paroisse d'Auteuil, placé entre la lisière méridionale de la forêt de Rouvret et la rivière de Seine; mais il avait déjà pris une sorte de consistance, puisque les rois de France y possédaient un domaine considérable; qu'ils y rendaient des édits, et qu'il y existait un cimetière (3).

(1) Dictionnaire historique de Hurtaut, au mot *Passy*.

(2) La chapelle Saint-Leufroi fut abattue pour agrandir le grand Châtelet, qui, lui-même, fut démoli en 1802.

(3) On cite des lettres-patentes de Charles V, qui régnait en 1364, et par lesquelles les habitants de Passy auraient été autorisés à clore leurs héritages de murs faits à sable et à chaux, et même à prendre et étrangler les conils (les lapins) qui y feraient des dégâts.

Des chaumières, des clos dispersés çà et là, coupés par des vignes, des bouquets d'arbres, et terminés dans les bas fonds par des marais et des prairies; quelques maisons bâties sur la hauteur; le manoir de l'échansonnier et le domaine de Philippe-le-Bel, avec son donjon, ses tourelles et son pont-levis, occupaient tout l'espace qui contient aujourd'hui les fortes terres, le quartier de Boulainvilliers, une partie de la rue Basse, la rue du Roc, celle de Seine et les ruelles adjacentes.

Animez ce paysage par de jeunes pâtres ramenant de l'île sur le soir leurs troupeaux aux sons du haut-bois champêtre; vivifiez-le par les danses des pastourelles sous les murs du donjon, par les chants joyeux des vendangeurs au retour de leurs travaux, et vous aurez une idée de ce que pouvait être Passy à cette époque.

Montano gramina pasci armentum regale vides.
(OVID.)

Mais que dis-je? Peut-être est-ce dans ce donjon qu'a été prise la résolution d'abolir l'ordre des Templiers. Passy aurait alors vu machiner

dans son sein une trahison que ses muses devaient venger de nos jours (1).

Le hameau s'étendit ensuite sur la rue Basse jusqu'à celle de l'église, monta cette dernière, et vint aboutir dans le haut de la grande rue, où l'on abattait les arbres de la forêt, pour construire sur l'emplacement qu'ils occupaient.

Au 15^e siècle, la terre de Passy était déjà érigée en Seigneurie. Jean Spifame la tenait alors sous sa dépendance.

Ce seigneur avait pour fils Jacques-Paul Spifame, évêque de Nevers, qui causa un si grand scandale par son abjuration. Décrété de prise de corps par le parlement de Paris, il prit la route de Genève, sous le nom de M. de Passy. Mais, à son arrivée, ayant été convaincu d'adultère, il fut condamné à mort par le conseil de Genève et exécuté le 23 mars 1566 (2).

Ce n'est que vers le 17^e siècle, comme on le

(1) Voyez la belle tragédie de M. Raynouard, propriétaire à Passy, intitulée : *Les Templiers*.

(2) Dictionnaire de Chaudon et de Laudine, au mot *Spifame*.

verra dans le chapitre suivant , que Passy devint village ou paroisse.

Si l'on veut savoir maintenant d'où vient le nom de Passy donné à ce village , il suffit de remarquer que la côte , qui prend à Chaillot et s'étend jusqu'à Boulogne , est coupée par deux défilés assez étroits , l'un à l'entrée de Passy , du côté de Paris , et l'autre à son extrémité du côté d'Auteuil. Ces deux défilés ou *pas* auront été définis par le mot *pas* dans l'acception où il signifie passage entre deux montagnes , comme le pas de Suze , le pas des Thermopyles. On aura dit : *Il y a deux pas ici* , pour exprimer que Passy se trouve entre deux pas ou défilés. *Pas ici* ou *icy* , et par corruption *Passi* ou *Passy* ; en latin *Passiacus* , comme on le voit dans une bulle fulminée par le pape Clément XI , le 4^{er} février 1702 : *Volentes igitur ecclesiam Sanctæ-Mariæ gratiarum de Passiaco* , etc.

Paciacum , qu'on trouve dans quelques auteurs (1) , est le nom d'une petite ville du département de l'Eure , qu'on appelle en français Paci.

(1) Voyez l'Histoire des environs de Paris.

A l'égard du sol de Passy, il est assis sur les grands bancs calcaires qui composent le fond du sol sur lequel Paris est bâti. Son terrain appartient à la formation appelée *limon d'attérissement*, c'est-à-dire mélange formé de matières déposées par les eaux.

Le limon d'attérissement (1) est composé de sables de toutes couleurs, de marne, d'argile et de cailloux roulés; et, ce qui le caractérise plus particulièrement, ce sont les débris des grands corps organiques qu'on y observe.

C'est dans cette formation qu'on trouve de gros troncs d'arbres pétrifiés, des ossemens d'éléphants, de bœufs, d'élans et d'autres mammifères.

M. Eugène Robert, dans une lettre lue à l'Académie des sciences, le 30 novembre 1829, annonce avoir découvert sur le plateau de Passy, près le bois de Boulogne, au milieu d'une argile marneuse, des débris de lophies et des dents de crocodiles, à côté d'un aiguillon de raie et de coquilles de moules.

(1) Cuvier et Brongniart, Géographie minéralogique des environs de Paris.

On y trouve également une grande quantité de coquillages fossiles. « Tout le monde peut » voir par ses yeux, dit Buffon, les bancs de » coquilles qui sont dans les collines des environs de Paris, surtout dans les carrières de » pierre, comme à la chaussée près de Sèvres, » à Issy, à Passy et ailleurs. » On verra, dans la suite de cet ouvrage (1), que, lors de la découverte des eaux minérales de Passy, les sources présentaient à leur ouverture de fort belles coquilles des trois classes, et qu'un des propriétaires de Passy, en faisant fouiller dans son jardin, rencontra des coquilles en si grande quantité que la tête lui en tourna.

Le génie ne succombe pas ainsi : Cuvier, en voyant aussi des couches de coquillage superposées, et contenant alternativement des débris maritimes et des débris d'eau douce, en tira la conclusion qu'il y a des terrains d'eau douce et des terrains d'eau salée, et que par conséquent la mer a recouvert notre continent et s'est retirée à plusieurs reprises pour faire place aux rivières et aux lacs.

(1) Chapitre XI.

Ces différentes découvertes expliquent d'ailleurs la formation, dans le territoire de Passy, des grands bancs calcaires qu'on y rencontre. C'est en effet au détriment des coquilles, des madrépores, des coraux et de toutes les autres substances qui ont servi d'enveloppe ou de domicile à des animaux pourvus des organes nécessaires, qu'on doit cette production de matière pierreuse (1).

On a creusé dans ce gissement de fort belles carrières d'où l'on tire une grande quantité de pierres à bâtir, et qu'on exploite avec succès.

(1) Buffon, Histoire des Minéraux.



Château de
Thierry

Lith. de Thierry frères

CHAPITRE DEUXIÈME.

Accroissement de Passy dans le 15^e siècle. — Fondation et histoire du monastère des Minimes de Nigeon, dits Bons-Hommes. — Le maréchal Turenne et les Bons-Hommes. — Voyage de Molière sur la Seine avec Chapelle, Baron et un Minime. — Bossuet dans l'église de la Visitation de Sainte-Marie, à Chaillot.

Passy, dont le berceau touche aux limites d'Auteuil, s'avancait en grandissant vers Paris. Tandis qu'il suivait lentement le coteau qui borde la rivière, un monastère s'élevait dans la vallée, et semblait lui tendre les bras pour l'attirer à lui.

Le château des ducs de Bretagne, dont on a parlé dans le précédent chapitre, était alors possédé par Anne de Bretagne, femme de Charles VIII, roi de France (1).

Auprès de ce domaine était un manoir contigu, appartenant à Jean de Cérizy, bailli de

(1) Elle épousa depuis Louis XII, surnommé le Père du Peuple.

Montfort-l'Amaury, et contrôleur-général de la maison de la reine.

Anne conçut le dessein de consacrer le tout à la fondation d'un monastère, et, pour cet effet, elle acheta de Jean de Cérisy la portion dont il était propriétaire.

Ces biens réunis formaient une consistance de sept arpens, entourés de murs, avec un vivier au bas, et une chapelle dite : *Notre-Dame-de-toutes-grâces*.

La reine en fit concession à des ermites qui avaient accompagné saint François-de-Paule, lorsqu'il fut appelé en France par Louis XI, en 1483 (1). Ils se trouvaient alors réunis à Paris, dans la maison du grand pénitencier de l'église métropolitaine (2), cloître Notre-Dame.

(1) Louis XI se sentant très-malade et en danger de mourir, manda, du fond de la Calabre, ce saint ermite. Comme il ne se pressait pas de venir, le roi lui en fit donner l'ordre par le pape. Quant il fut arrivé, le malade se jetant à ses pieds, lui dit : « Mon bon homme vous pouvez me guérir. » Le pieux solitaire repoussa avec humilité ces marques d'une vénération superstitieuse, et lui promit seulement le secours de ses prières.

(*Histoire de France.*)

(2) Il se nommait Jean Quentin.

Quand les bâtimens furent convenablement disposés , ces religieux , au nombre de six, connus d'abord sous le nom d'ermites de Saint-François-de-Paule, en prirent possession sous celui de *Minimes* , c'est-à-dire les plus humbles des religieux , nom qui leur avait été donné par leur fondateur et qui fut confirmé par le pape Alexandre VI.

Bientôt on les surnomma *Bons-Hommes* , par assimilation au surnom qu'avait donné Louis XI à leur fondateur , qu'il appelait *son bon homme*.

Leur devise était le mot *charité*, et leur règle un carême perpétuel.

Leur vêtement consistait dans un habit de couleur tannée avec un petit capucé, un scapulaire rond , et un manteau de la même couleur que l'habit.

Le nombre des religieux s'étant multiplié, et l'affluence des fidèles augmentant de jour en jour, la chapelle de Nigeon devint insuffisante. La reine Anne, enchantée de voir prospérer son monastère donna des ordres pour faire construire sur le terrain qu'elle avait

concéder une église plus vaste et qui pût contenir un plus grand nombre de religieux et de fervens.

Elle en posa la première pierre en 1496; mais soit que les fonds manquassent, soit que les nécessités du temps eussent forcé de les employer à des travaux plus urgens, elle n'eut pas la consolation de voir cette église achevée avant son décès.

Ce ne fut que le 12 juillet 1578, soixante-cinq ans après sa mort (1), et sous le règne de Henri III, que la nouvelle église fut entièrement terminée. On l'appela du nom de l'ancienne chapelle *Notre-Dame-de-toutes-grâces*, et ce fut *Henri-le-Meignan*, évêque de Digne, qui en fit la dédicace, au nom de l'évêque de Paris (2).

Cette église était construite sur une partie de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la rue Neuve-des-Bons-Hommes, et son entrée principale était placée au coude que forme en ce lieu la montagne.

(1) Anne de Bretagne est morte le 9 janvier 1513.

(2) Paris n'avait pas encore été érigé en archevêché.

Le fronton du portail était orné d'une image de la Vierge, et au-dessous étaient gravés sur la pierre les vers qui suivent :

*Virgo expers nævi, et primævæ nescia culpæ,
Quæ Dominum ancilla, et filia nixa patrem,
Hæreseon pestes, scelerum contagia mundo
Hæc tibi divinâ luce secare datum est (1).*

Plus bas on voyait deux boucliers ou écus, l'un de France et l'autre de Bretagne, dans le centre desquels se trouvaient couronnées les lettres K. L. ,chiffres de Charles VIII et de Louis XII avec ces vers :

*Annæ fœlicis monumenta Britannica fulgent,
Octavi et Karli et Lodoïci lilia regum;
Quorum animas sanctis precibus perducatur ad astra
Christus qui vivis rex est, judex que sepultis (2).*

L'auteur de l'*Histoire des Environs de Paris*

(1) Vierge pure, exempte de la tache originelle, qui, servante, avez mis au jour votre maître, et fille avez enfanté votre père, c'est à vous qu'il est donné, par la lumière divine, d'extirper l'hérésie, ce poison contagieux, source des crimes dans le monde.

(2) Les armes de l'heureuse Anne de Bretagne brillent unies aux lys des rois Louis et Charles VIII. Que le Christ, touché par nos pieuses prières, veuille conduire leurs âmes dans les cieux, lui qui est le Dieu des vivans et le juge des morts.

dit que ce fronton était orné de trois figures qui n'avaient guère la mine catholique ; que leur attitude n'était rien moins que pieuse , et que peut-être on pourrait présumer qu'elles représentaient quelques divinités payennes qui auraient orné autrefois le manoir de Nigeon. « Ce » ne serait pas la première fois , ajoute l'auteur, » que la dévote ignorance aurait fait de semblables bévues. »

On ne saurait comment justifier de semblables renseignemens , sans la réflexion qui les suit.

Les six religieux, que François-de-Paule avait désignés pour prendre possession de ce monastère, étaient logés, comme on l'a vu , chez le grand pénitencier de Notre-Dame-de-Paris , et ne quittèrent leur hôte que quand les bâtimens qui leur avaient été concédés furent en état de les recevoir. Cet ecclésiastique avait été si édifié de leur bonne conduite et avait pris tant d'intérêt à leur établissement , qu'à sa mort il voulut que son cœur fut déposé dans leur église.

Les minimes reçurent avec respect le cœur du saint homme qui leur avait donné l'hospitalité,

et le déposèrent provisoirement dans la chapelle de Nigeon.

Quand l'église fut bâtie et mise à leur disposition , ils y transportèrent le cœur de leur ami et le placèrent sous un pilier, dans la chapelle qu'ils avaient dédiée à sainte Anne ; ils firent ensuite graver sur ce pilier une épitaphe conçue en ces termes :

- « Cy gist au bas de ce pilier
- » Le cœur du bon pénitencier
- » Maître Jean Quentin sans errer,
- » Qui de ce couvent bienfaiteur
- » Fut , et de l'ordre amateur ,
- » Et pour ce y a donné son cœur.
- » Vous qui lisez cette épitaphe ,
- » Vers Dieu veuillez intercéder ;
- » Que à son âme mercy face ,
- » Et à tous autres trespassez.

» AMEN. »

L'église des Minimes était grande et bien décorée. Le maître-autel, élevé de cinq degrés au-dessus du chœur, était orné de pilastres et de colonnes d'ordre corinthien, d'une bonne proportion ; à droite de l'autel était la statue de saint François-de-Paule, et à gauche celle de saint Michel. Au-dessus du tabernacle, entouré

de dix colonnes de marbre , dont les bases et les chapiteaux étaient de bronze doré , on admirait un tableau représentant une résurrection. A l'avant - chœur , quatre autres tableaux de Sébastien Bourdon méritaient de fixer l'attention des amateurs : le premier à droite représentait la décollation de saint Jean ; un second , le baptême de J.-C. ; un troisième , sur la chapelle gauche , sainte Geneviève et un ange repoussant le Démon qui s'efforce d'éteindre le cierge de la sainte ; et , le quatrième et dernier , la même sainte , prosternée aux pieds de saint Germain , évêque d'Auxerre , qui lui donne une médaille. Plusieurs autres tableaux d'un ordre inférieur étaient distribués dans le reste de l'édifice. Parmi ces tableaux , on ne doit pas oublier celui qui était au-dessus de la porte du chapitre dans la sacristie : c'était une excellente adoration des bergers , de La Hire.

La chaire , de forme carrée , était décorée de bas-reliefs ; on y montait par le cloître.

Les reliques , qu'on vénérail dans cette église , et qui attiraient un grand concours de fidèles , consistaient en plusieurs objets , savoir :

Un morceau de la vraie croix, dans une croix d'argent, enrichie de pierreries ;

Un manteau de saint François-de-Paule et un Saint-François-de-Paule d'argent doré, au pied duquel était attaché un reliquaire sous verre.

Henri III avait une grande foi dans ces reliques ; il allait souvent les visiter, et n'en revenait pas meilleur.

L'Étoile rapporte (année 1583) « que ce roi, » après avoir fait ses pâques et dévotions au » couvent des Bons-Hommes, s'en revint au » Louvre, et qu'il y fit tuer, à coups d'arque- » buse, les lions, ours, taureaux et semblables » bêtes qu'il avait coutume de nourrir pour » combattre contre les dogues ; et ce à l'occasion » d'un songe, par lequel il lui avait semblé que » des lions, ours et dogues le dévoreraient, songe » qui semblait présager que les bêtes furieuses » de la ligue se rûraient sur ce pauvre prince et » sur son peuple. »

Indépendamment de la chapelle Sainte-Anne, il en existait plusieurs autres fermées à grille, et qui contenaient des monumens beaucoup plus remarquables que le pilier du bon pénitencier.

Dans celle de sainte Marthe, se trouvait le mausolée de Françoise de Veyne, femme d'Antoine Duprat, chancelier de France, sur lequel était représentée la statue de la défunte, à genoux devant l'image de la vierge; derrière la dame Duprat se voyait un Minime debout qui, en étendant le bras, paraissait la présenter à la Vierge et implorer son intercession; au-dessus de l'encadrement on lisait ce distique :

*Quis dedit hæc si quis quærat, mihi grata secundi
Munera sunt nati, qui tegit ossa lapis.*

Après des figures était gravée sur une lame de cuivre l'épithaphe suivante :

NOBILIS ET GENEROSÆ MATRONÆ FRANCISCE VEYNI
EPITAPHIUM.

*Hic Francisca tegor, clarique conjugis uxor
Fælix prole fui, et sanguine clara meo :
Me pietas cælo, et terrâ dat vivere proles,
Vitam ergo geminam mors dedit una mihi.
Sex animam post lustra deo, quam præbuit ille
Restitui : et tellus quæ dedit ossa tenet (1).*

(1) ÉPITAPHE DE NOBLE ET GÉNÉREUSE DAME FRANÇOISE
DE VEYNE.

« Moi Françoise, heureuse mère, femme d'un époux
» célèbre; illustre moi-même par ma naissance, je
» suis inhumée en ce lieu. Ma piété me place dans le

Si Françoise Duprat est morte en odeur de sainteté, son mari au contraire n'a laissé qu'une mémoire odieuse, à cause des exactions dont il se rendit coupable : de l'abolition de la pragmatique sanction ; du concordat de 1515 et de l'établissement des nouveaux impôts, sans le concours des états du royaume.

Quelques historiens racontent que Duprat dut sa fortune à un trait assez piquant, et qui peut trouver place ici. Il s'aperçut que le comte d'Angoulême, son élève, depuis François I^{er}, était amoureux de Marie d'Angoulême, troisième femme de Louis XII. Le prince avait obtenu de la jeune reine un rendez-vous, et il s'y rendait, lorsqu'un homme robuste l'enlève tout-à-coup et l'emporte. Cet homme était Duprat. « Quoi ! dit-il au prince avec vivacité, » vous voulez vous donner vous-même un » maître, et vous allez sacrifier un trône à un » instant de plaisir ! »

» ciel, et mes enfans vivent sur la terre. Une seule mort
» m'a donc donné une double existence. Après six lustres,
» j'ai rendu à Dieu l'âme dont il m'avait animée ;
» et la terre retient les os dont elle m'avait formée. »

Après la mort de sa femme, Duprat se fit ecclésiastique, devint cardinal, légat à *latere*, et mourut de chagrin de n'avoir pu obtenir la tiare. Aussitôt après qu'il fut décédé, François I^{er}, voulant partager sa dépouille, fit un emprunt forcé de cent mille écus à ses héritiers. Ce fut à cette occasion que l'on fit l'allusion si connue : *Sat prata biberunt* (1).

Le second monument qu'on recherchait dans l'église des Minimes était celui de Josias, comte de Rantzaw, maréchal de France sous Louis XIII.

La guerre avait tellement mutilé ce maréchal, qu'à sa mort, arrivée le 4 septembre 1650, il n'avait qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double; ce qui donna l'idée de cette belle épitaphe qu'on lisait sur son tombeau :

Du corps du grand Rantzaw tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur :
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

(1) Art de vérifier les dates.

Les dévots à Saint-François-de-Paule allaient aussi visiter la chapelle qui lui était dédiée dans l'église des Minimes , et qui contenait plusieurs tableaux dont les sujets étaient pris dans la vie de ce saint.

Une autre chapelle du nom de Jésus était consacrée à la sépulture de la famille d'Alesso , alliée à ce saint. Elle renfermait plusieurs tombeaux , dont les épitaphes n'ont de remarquable que ce passage tiré de l'une d'elles :

Cui nasci contigit , mori restat.

Enfin , au fond de cette chapelle et sur la même ligne , était celle nommée du *sépulcre* , à cause d'un groupe de figures placé dans le fond et représentant le Sauveur enseveli et mis au tombeau par Joseph d'Arimathie et Nicodème , en présence des trois Maries.

Cette église était fréquentée par un grand nombre de fidèles.

Louis XVI et la reine s'y rendaient assidûment en grand cortège , lors de leur séjour au château de la Muette en 1774. — Les religieux Bons-Hommes , précédés de leurs croix , venaient les recevoir processionnellement à la porte

principale, et les conduisaient, dans le même ordre, à leur prie-dieu. Après l'office, ils les reconduisaient à leur voiture avec le même cérémonial.

De l'église, on entrait dans le cloître par la sacristie; on y trouvait sur quelques vitraux de charmantes peintures représentant des solitaires dans leurs ermitages.

Le réfectoire très vaste pouvait contenir cent religieux; il était éclairé par sept grandes croisées chargées de peintures dont les sujets étaient tirés de l'Ancien Testament.

La bibliothèque de cette maison était située au second étage; elle pouvait contenir environ 9,000 volumes.

On rapporte (1) que, lors du siège de Paris, par Henri IV, le feu du ciel tomba sur la galerie qui contenait cette bibliothèque, mais qu'il n'y fit aucun ravage, par l'empressement que mirent à l'éteindre les troupes du roi, campées en partie sur les hauteurs de Chaillot.

L'apothicairerie, bien fournie, était d'une grande ressource pour les habitants de Passy, qui n'avaient point encore de pharmacie.

(1) Audiguier.

Les jardins , disposés en plusieurs terrasses , procuraient aux bons Pères des promenoirs très agréables , d'où l'on jouissait de la vue la plus pittoresque , à l'ombre des arbres qu'on y avait plantés ; ils possédaient un potager , un verger et un clos de dix-sept arpens dans les alentours et sur le sommet de la montagne. La totalité de leur terrain pouvait contenir une trentaine d'arpens.

Sur ce sommet , du côté qui longe la rue Franklin , on voyait encore , il y a environ dix ans , les ruines bien conservées d'un ermitage très ancien , et qui peut-être avait servi d'habitation à quelque pieux solitaire dans des siècles très-reculés. Elles étaient là , dans ces lieux qui avaient été consacrés à la prière et qui ne présentaient plus que des décombres , comme un refuge pour la piété , comme une sorte de monument expiatoire où elle pouvait encore implorer la miséricorde divine. On les a détruites ! Et quand on a vu ces ruines , que le temps avait épargnées , et qu'on les voit dispersées par la main des hommes , un sentiment pénible succède aux émotions douces et religieuses qu'elles faisaient éprouver.

Il est présumable que les Minimes y montaient quelquefois dans leurs promenades pour s'y livrer solitairement à la méditation et adorer, en quelque sorte de plus près, l'auteur de toutes choses.

Ces bons moines vivaient très-retirés, et n'avaient certainement nulle intention de causer le moindre mal à qui que ce fût. Il arriva pourtant qu'un jour ils causèrent, sinon beaucoup d'effroi, du moins un grand étonnement à l'homme de cette époque le moins susceptible de s'alarmer et qui faisait au contraire trembler l'Europe, c'était le maréchal Turenne.

Le maréchal Turenne et les Bons-Hommes.

Suivi de deux piqueurs, Turenne se rendait à cheval, au palais de Versailles, où Louis XIV l'avait appelé de grand matin pour une partie de chasse. L'aube du jour jetait une faible clarté sur l'horizon, et les vapeurs du matin permettaient à peine de distinguer les objets. Le maréchal s'avancait au trot le long de la Seine, lorsqu'arrivé à la hauteur du couvent de la Visita-

tion de Chaillot, il voit s'agiter dans le lointain et venir lentement à lui un certain nombre d'êtres dont il ne peut discerner ni la forme, ni les couleurs, mais que l'ombre grandit à ses yeux et lui fait prendre pour des monstres gigantesques. Son premier mouvement fut de s'arrêter et de tirer son coutelas, en criant : Qui vive ! Ses piqueurs effrayés prirent la fuite et *courent encore*. Le maréchal, qui n'était pas homme à reculer, ne recevant point de réponse, pique des deux et vole à l'ennemi ; mais, à mesure qu'il avance, il voit les prétendus monstres disparaître à ses yeux. Est-ce une illusion ? s'écrie-t-il. Enfin, quand il fut sur le terrain où il les avait vus, il les revit nageant et s'ébattant dans les eaux de la Seine. Il s'y serait précipité à leur poursuite, s'il n'eût aperçu sur le bord de la rivière des robes de religieux gardées par un frère servant. « Dieu me pardonne, dit-il en se signant, » j'avais cru voir une légion de démons, et c'est » la sainte congrégation des Bons-Hommes ! »

Ces religieux étaient d'ailleurs, pour la plupart, adonnés à l'étude. Il y avait de l'affluence à leurs sermons ; et l'on compte dans leur sein

un nombre assez considérable de savans qui ont illustré leurs noms , et dont on recherche encore les ouvrages (1).

Les inscriptions et épitaphes, dont on vient de retracer les ectypes , pourront donner une idée du goût et de l'esprit de nos bons Pères. Quant à leur instruction , ce n'est pas par l'exemple que nous allons produire qu'il faut en juger. Aussi ne s'agit-il point d'un gros bonnet de l'ordre.

Voyage de Molière sur la Seine , avec Chapelle ,
Baron et un Minime.

Quand Molière demeurait à Auteuil, il s'était fait construire un bateau dans lequel il remon-

(1) Parmi les hommes illustres que cet ordre a produits, on peut citer entre autres le révérend père Nicéron , célèbre opticien ; le père Mersenne , que Voltaire appelait le minime et très-minime père Mersenne, quoiqu'on eût de lui des ouvrages de mathématiques très-estimés ; le père Plumier, savant naturaliste ; le père Avrillon , bon prédicateur, et auteur de plusieurs ouvrages pleins d'onction ; le père Feuillée, botaniste qui a décrit les plantes des deux Indes ; Doni d'Attichi, auteur de l'Histoire des Minimes, etc.

tait ou descendait la rivière pour aller de Paris à Auteuil et *vice versa*.

Un jour qu'il naviguait dans ce bateau avec Chapelle, Baron et un Minime, qu'ils y avaient admis pour le reconduire d'Auteuil à son couvent à Passy, la conversation s'engagea sur la philosophie de Descartes et sur celle de Gassendi, dont ils avaient été tous deux les disciples. Molière tenait pour Descartes, Chapelle pour leur ancien maître. « J'en fais juge le bon » Père, s'écria Molière, si le système de Descartes n'est pas cent fois mieux imaginé que tout » ce que M. de Gassendi nous a ajusté pour » faire goûter les rêveries d'Épicure. Passe pour » sa morale; mais le reste ne vaut pas la peine » qu'on y fasse attention. N'est-il pas vrai, mon » Père? » Le religieux répondit par un *hum! hum!* qui fit croire à nos disputeurs qu'il était connaisseur en cette matière. « Oh! parbleu, » mon révérend, dit Chapelle, il faut que Molière convienne que Descartes n'a formé son » système que comme un mécanicien, qui imagine une belle machine sans faire attention à » l'exécution : le système de ce philosophe est

» contraire à une infinité de phénomènes de la
» nature qu'il n'avait pas prévus. » Le Minime
sembla se ranger du côté de Chapelle par un second *hum ! hum !* Molière redoubla ses efforts pour détruire Gassendi par de si bonnes raisons, que le religieux fut obligé de s'y rendre par un troisième *hum ! hum !* obligeant, qui semblait décider la question en sa faveur. Chapelle s'échauffa , Molière devint furieux. Les deux philosophes en étaient aux convulsions et presque aux invectives quand ils arrivèrent devant le monastère des Bons-Hommes. Le religieux, avant de mettre pied à terre, et après les avoir félicités sur leur profond savoir, alla prendre sous les pieds du batelier sa besace, qu'il y avait mise en entrant²⁷ : c'était un frère lai. Les deux philosophes, désappointés d'avoir perdu leur éloquence devant un homme qui n'y entendait rien, se regardaient sans parler. Enfin Molière, revenu de sa surprise, dit à Baron : « Voyez ,
» petit garçon, ce que fait le silence quand il est
» observé avec conduite (1). »

(1) Vic de Molière.

Le monastère des Bons-Hommes a été supprimé en exécution du décret de l'Assemblée nationale, du 13 février 1790, qui prohibe en France les vœux monastiques de l'un et de l'autre sexe, et ordonne que les ordres et congrégations réguliers dans lesquels on fait de pareils vœux sont et demeureront supprimés en France, sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir.

Il restait fort peu de religieux à l'époque de cette suppression. Voici les noms de ceux qui étaient en charge : Les RR. PP.

Gingenat, provincial ;

Morisset, préfet et procureur ;

Damiel, ex-provincial ;

Durand, correcteur.

Avant de se retirer, ils portèrent processionnellement les reliques du couvent à la paroisse (1), et les remirent à D. Chauvet, faisant les fonctions curiales, et à MM. les marguilliers, qui s'en chargèrent.

Le R. P. Gingenat, provincial, prononça en

(1) Mois de mai 1791.

chaire dans l'église paroissiale un discours fort édifiant à l'occasion de cette cérémonie.

Une copie de ce discours avait été déposée au greffe de la municipalité ; mais on a le regret de n'avoir pu retrouver cette pièce, dernier acte d'une communauté qui avait duré plusieurs siècles, et qui fut si long-temps l'objet de la vénération de nos pères.

Les reliques elles-mêmes furent bientôt enlevées de l'église où elles avaient été déposées. Un an ne s'était pas encore écoulé que, par ordre du directoire du district de Saint-Denis, elles furent transportées en cette dernière ville, où Dieu sait ce qu'elles devinrent (1).

La bibliothèque suivit les reliques, et la maison conventuelle, évacuée par les religieux et dépouillée de tout ce qu'elle avait de plus précieux, fut mise en vente comme domaine *national*.

L'église, qui était plus vaste et mieux bâtie que la paroisse, fut démolie, et, sur le terrain qu'elle occupait, a été pratiquée la rue des Bons-Hommes.

(1) 25 avril 1792.

Sur l'emplacement des clos, vignes et terrains, on a percé les rues Franklin et Vineuse.

Les bâtimens et une partie des jardins ont été achetés par les frères Bauwens. Ils avaient établi une manufacture de coton, qui depuis a été exploitée par M. Danel. Cette manufacture entretenait un grand nombre d'ouvriers, et sous ce rapport, il est regrettable pour Passy qu'elle n'ait pu soutenir la concurrence avec les cotons anglais, lorsque la paix fut faite entre la France et l'Angleterre.

Ces bâtimens sont devenus depuis la propriété de Casimir Périer, bon financier, orateur disert, mais encore plus habile ministre. Il avait essayé de les utiliser en y établissant des moulins à blé mus par la vapeur; mais il fut obligé d'abandonner cet établissement, qui était plus onéreux que profitable. A l'époque du choléra, Casimir Périer, qui, lui-même, succomba victime de ce fléau, consentit à ce qu'on fit de cette maison un hôpital. Sa famille vient d'y entreprendre une raffinerie de sucre.

Bossuet dans l'église de la Visitation de Sainte-
Marie de Chaillot.

Attenant au monastère des Bons-Hommes était celui de la Visitation de Chaillot , dit des Dames de Sainte-Marie.

Ce dernier couvent faisait partie de Chaillot (1) , qui fut long-temps un village distinct de Paris , ayant un seigneur haut justicier , et qui depuis est devenu faubourg de Paris , sous le nom de *Faubourg de la Conférence*.

On a recherché d'où provenait ce nom donné à Chaillot ; il s'en trouve plusieurs explications. La plus vraisemblable est que Louis XIV, tout préoccupé des conférences de l'île des Faisans , entre Mazarin et don Louis de Haro , désigna sous ce nom , dans l'ordonnance , le village qu'il érigeait en faubourg. Cette ordonnance est de 1659 , et les noces de Louis XIV avec Marie -Thérèse d'Autriche , fille unique de Philippe IV , roi d'Espagne , furent célébrées le 9 juin 1660 , en

(1) Voyez ce qu'on a dit sur l'étymologie du mot *Chaillot* , chapitre 1^{er} , page 12.

exécution du traité de paix conclu à la suite de ces conférences.

La barrière, qui se trouvait alors à l'entrée du faubourg et au bout du Cours-la-Reine , a porté le même nom , qu'elle a quitté pour prendre celui de barrière des Bons-Hommes , quand on l'a reculée jusqu'au mur de Chaillot , à l'entrée de Passy. Ainsi le nom de Conférence est tout-à-fait tombé dans l'oubli et celui de Chaillot a prévalu.

Enclavé dans les murs de la capitale, Chaillot paraît d'abord étranger au sujet que nous traitons ; mais le monastère de Sainte-Marie , qui en dépendait , avait une si grande affinité avec Passy, où se trouve encore une barrière de ce nom , que nous aurions cru manquer à nos engagements en n'en parlant pas.

Ce monastère fut fondé par Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre, fille de Henri IV, roi de France , et veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre , qui eut la tête tranchée à Londres , le 9 février 1649.

Les humbles religieuses de la Visitation de Sainte-Marie aspirèrent au titre de *Dames de Chaillot*, et l'obtinrent en 1651. Elles avaient

droit de haute et basse justice ; un prévôt qu'elles désignaient , exerçait ce droit en leur nom (1).

Ce fut dans l'église de ces religieuses (2) que Bossuet prononça l'oraison funèbre de cette reine fondatrice , morte à Colombe en 1669 , et qui fournit un si grand exemple des vicissitudes humaines et des fatales révolutions des monarchies ; exemple moins grand peut-être que ceux qui ont éclaté de nos jours.

C'est maintenant surtout qu'il faudrait s'écrier , comme le fit alors ce grand évêque en citant le psalmiste :

Et nunc , reges , intelligite : erudimini qui judicatis terram.
(PSAL. 11 , v. 10.)

Entendez , ô grands de la terre ; instruisez-vous , arbitres du monde.

(1) Près du mur de clôture du couvent de la Visitation , sur le bord de l'eau , il existait un vieux bâtiment où le prévôt tenait ses audiences et où était la prison. Ce prévôt prenait le titre de *prevôt royal , juge civil , criminel et de police , commissaire enquêteur et examinateur aux inventaires de la prévôté de Chaillot , faubourg de la Conférence*. Le mur et le bâtiment ont été abattus en même temps.

(2) L'église et la maison conventuelle avaient été bâties sur les ruines d'un vieux château , manoir que

« Chrétiens , ajoutait-il devant une assemblée
composée des princes et de tout ce qu'il y avait
de plus élevé à la cour de Louis XIV, « chré-
» tiens, que la mémoire d'une grande reine,
» fille, femme, mère de rois si puissans et sou-
» veraine de trois royaumes, appelle de tous
» côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous
» fera paraître un de ces exemples redoutables
» qui étalent aux yeux du monde sa vanité
» tout entière. Vous verrez dans une seule vie
» toutes les extrêmités des choses humaines : la
» félicité sans bornes aussi-bien que les misères;
» une longue et paisible jouissance d'une des
» plus nobles couronnes de l'univers, tout ce
» que peuvent donner de plus glorieux la nais-
» sance et la grandeur accumulées sur une tête,
» qui ensuite est exposée à tous les outrages de
» la fortune ; la bonne cause suivie d'abord de
» bons succès ; et depuis des retours soudains ,
» des changemens inouïs, la rebellion long-

Catherine de Médicis avait fait construire, qui depuis
avait appartenu au maréchal de Bassompierre, l'un des
seigneurs de Chaillot, et que ses héritiers avaient vendu
à la reine d'Angleterre, pour y loger ses religieuses.

» temps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ;
» nul frein à la licence ; les lois abolies , la ma-
» jesté violée par des attentats alors inconnus ;
» l'usurpation et la tyrannie sous le nom de li-
» berté ; une reine fugitive , qui ne trouve au-
» cune retraite dans trois royaumes , et à qui
» sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu
» d'exil ; neuf voyages sur mer , entrepris par
» une princesse , malgré les tempêtes ; l'océan
» étonné de se voir traversé tant de fois avec des
» appareils si divers et pour des causes si diffé-
» rentes ; un trône indignement renversé et
» miraculeusement rétabli. Voilà les enseigne-
» mens que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il
» voir au monde le néant de ses pompes et de
» ses grandeurs. Si les paroles nous manquent ,
» si les paroles ne répondent pas à un sujet si
» vaste et si relevé , les choses parleront assez
» d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine ,
» autrefois élevé par une si longue suite de pros-
» pérités , et puis plongé tout-à-coup dans un
» abîme d'amertumes , parlent assez haut : et
» s'il n'est pas permis aux particuliers de faire
» des leçons au prince sur des événemens si
» étranges , un roi me prête ses paroles pour

•

» leur dire : *Entendez , ô grands de la terre ;*
» *instruisez-vous , arbitres du monde.* »

Ces paroles sublimes, qu'ont pu répéter les échos de Passy, ne sont pas perdues. Tous les hommes de goût , tous les amis de l'éloquence les relisent encore ; cependant l'église où elles ont été prononcées, l'auteur , les auditeurs , tout a disparu. Le discours seul est resté comme ces monumens de l'ancienne Grèce, qu'on trouve encore debout au milieu des ruines. Ainsi l'esprit survit à la matière et les œuvres du génie triomphent des efforts du temps.

Le monastère de Sainte-Marie de Chaillot était placé sur le sommet du coteau qui sépare Passy de la capitale , en face de l'École-Militaire. La vue magnifique qui se déploie de cette hauteur , avait séduit Napoléon ; il voulait y faire construire un château pour le roi de Rome , son fils, et en avait même jeté les fondemens. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un terrain planté d'arbres , orné de gazon et disposé en rampes , qu'on appelle *les rampes de Chaillot*.

CHAPITRE TROISIÈME.

Passy dans les 16^e et 17^e siècles. — Il obtient une chapelle ou succursale. — Il est définitivement érigé en paroisse.

Passy s'avancait, en suivant toujours la rue Basse qu'on appelait alors la grande rue de Passy, et s'étendait sur la rue de l'Église et sur le côté gauche de la grande rue actuelle; les Minimes de leur côté faisaient construire sur la montagne quelques maisons qu'ils louaient à des aubergistes ou marchands de vins (1); deux de ces maisons subsistent encore, et l'on peut facilement les reconnaître à leur état de vétusté : l'une, située en face de l'ancien couvent, est remarquable par l'étendue de sa toiture; elle paraît avoir servi de grange aux Bons-Hommes; l'autre, placée à mi-côte, se distingue par une petite niche creusée au-dessus de la porte, dans

(1) En 1789, il n'y avait encore sur la montagne que quatre maisons.

laquelle on voyait autrefois une image de la Vierge (1).

Le hameau de Passy se trouvait ainsi placé entre Auteuil et Nigeon ou les Minimes ; car dès lors le château du domaine de Nigeon était devenu , comme on l'a vu dans le chapitre précédent , l'église et la maison conventuelle des *Bons-Hommes*.

Dans cette position , les habitans de Passy n'avaient d'autre temple pour l'exercice de leur culte que l'église d'Auteuil , et ils avaient beaucoup à souffrir dans l'hiver pour s'y rendre , à cause du mauvais état des chemins et du débordement de la Seine , qui dans ce temps-là n'avait point de parapet et venait inonder la route et les marais voisins : ils avaient bien aux *Bons-Hommes* quelques secours spirituels ; mais les chemins pour s'y rendre n'étaient pas beaucoup meilleurs , et d'ailleurs ils n'y pouvaient trouver les ressources qu'offre une paroisse , comme baptêmes , mariages , communion pascale , etc. , que les bons pères n'étaient point autorisés à administrer.

(1) Cette maison porte le n° 14. On vient de la réparer et la petite niche a disparu.

Il y avait alors à Passy un seigneur pieux et bienfaisant, c'était messire Claude de *Chahu*, conseiller du roi en ses conseils et trésorier général des finances. Il voulut faciliter à ses vassaux l'exercice de leur religion, et sollicita de M. Hardouin de Perefex, archevêque de Paris, la permission de faire construire, fonder et doter une chapelle à Passy, en succursale de l'église d'Auteuil.

Sans attendre les délais qu'exigeaient les formalités nécessaires à l'obtention de cette permission, ce seigneur fit bâtir la chapelle, et déjà l'édifice était fort avancé quand fut rendu le décret de l'archevêque.

Le dispositif de ce décret, en date du 28 décembre 1666, est conçu en ces termes :

« Vu, etc... Nous étant apparu par le rapport
» de notre vicaire général, que les habitans de
» Passy ne peuvent aller sans beaucoup d'incom-
» modité en leur paroisse d'Authüeil, pour y
» recevoir les sacrements et assister à l'office di-
» vin, à cause de la distance et de la difficulté
» des lieux, avons érigé et érigeons par ces
» présentes une église succursale audit Passy,
» dépendante et aide de la paroisse d'Authüeil,

» et à cet effet avons permis et permettons d'a-
» chever la chapelle encommencée de bâtir , et
» sera ladite église succursale , sous l'invocation
» de Notre-Dame-de-Grâce , de laquelle la prin-
» cipale fête se fera chaque année le jour de
» l'Annonciation de la Vierge ; à la charge que le
» vicaire qui desservira ladite église de Passy
» sera nommé par le curé d'Authueil , desti-
» tuable à sa volonté. Lequel vicaire résidera
» actuellement et personnellement audit lieu de
» Passy , sera par nous spécialement approuvé
» pour faire les fonctions curiales en ladite
» église ; savoir pour y baptiser , marier et admi-
» nistrer les sacremens de pénitence , d'eucha-
» ristie et d'extrême onction. Que , pour cet
» effet , il sera construit des fonts baptismaux
» en ladite église et un tabernacle posé sur l'au-
» tel pour y faire reposer le saint-sacrement , et
» un cimetière béni pour y inhumer les corps
» des défunts dudit lieu : que ledit sieur Chahu
» et habitans dudit Passy , seront tenus de
» fournir à ladite église succursale toutes choses
» généralement quelconques nécessaires à la
» célébration du divin service et administration
» des sacremens , pour cette fois seulement.

» Que ledit vicaire aura pour sa rétribution
» cent cinquante livres données par les sieur et
» dame Chahu, d'une part, et cent cinquante
» livres, d'autre part, payables par les habitans
» de Passy; faisant en tout la somme de trois
» cents livres par chacun an, pour l'entretien
» dudit vicaire, comme il est porté et spécifié
» dans lesdits contrats, et qu'il lui sera pourvu
» de logement par lesdits habitans, avec les
» meubles nécessaires à un ecclésiastique,
» moyennant quoi il sera obligé de dire quatre
» messes par semaine, y compris les fêtes et
» dimanches, pour les habitans dudit Passy, et,
» pour les trois jours restans de chaque semaine,
» il célébrera à sa dévotion, ou de qui bon lui
» semblera, mais néanmoins, en ladite église,
» pour la commodité desdits habitans. Qu'il
» dira la messe haute les fêtes et dimanches, à
» l'heure du diocèse, savoir à huit heures en
» été et à neuf en hiver. Qu'il percevra ses assis-
» tances des services, baptêmes, mariages et
» autres fonctions suivant la taxe du diocèse, et
» sera comptable audit curé desdits mariages,
» baptêmes, services, enterremens et oblations,
» cire, pains bénits, ouvertures de fosses, sui-

» vant l'usage de l'église d'Authüeil , et sera tenu
» de donner avis audit curé des baptêmes , ma-
» riages , etc. , qui se feront en ladite église de
» Passy, excepté néanmoins les cas de nécessité;
» comme aussi de tenir l'école pour les garçons
» audit lieu , et de faire les catéchismes suivant
» les ordonnances de notre diocèse. A la charge
» aussi que les habitans dudit lieu seront obligés
» de faire leurs confessions et communions pas-
» cales en la paroisse dudit Authüeil , et qu'il
» ne se fera le jour de Pâques ni eau bénite, ni
» pain bénit , et que l'on n'y dira point de messe
» paroissiale ni de vêpres , et ne s'y fera point
» de prédication audit jour , mais seulement se
» dira une messe basse le matin avant la grande
» messe dudit Authüeil , pour les infirmes et
» vieillards , et un salut au soir. Que les autres
» curiales néanmoins se pourront faire , suivant
» l'exigence des cas. Que l'on ne dira point aussi
» de grande messe dans l'église de Passy, le jour
» de l'Assomption de la Vierge, patronne principale
» d'Authüeil , ni le jour et fête de la dédicace
» d'icelle , mais seulement une messe basse.
» Qu'en considération des bienfaits et fondations
» dudit sieur Chahu , le vicaire de ladite église

» de Passy dira à la fin de chaque messe un
» *Salveregina*, pour lesdits sieur et dame Chahu,
» et un *De profundis* à perpétuité pour le repos
» de leurs âmes. Et en reconnaissance de leur
» piété et bienfaits, nous leur avons permis de
» faire poser un marbre dans ladite église, con-
» tenant la fondation par eux faite au profit de
» ladite église pour servir de perpétuelle mé-
» moire. Tous lesquels, etc. »

Cette concession contribua beaucoup à l'agrandissement de Passy. Les hommes les plus religieux ne se firent plus de scrupule d'habiter un territoire où l'on trouvait un prêtre pour bénir les naissances, les mariages et les décès; où l'on pouvait, sans se déplacer, se livrer à tous les actes de piété et de religion, qu'on se croyait obligé d'exercer.

Quatre ans étaient à peine révolus et déjà le seigneur voyant la population s'accroître de jour en jour, pensa qu'une chapelle succursale ne pouvant plus suffire, il était temps de se séparer d'Auteuil et de faire de Passy une paroisse indépendante.

Pour y parvenir, il avait à vaincre plusieurs

obstacles : il fallait le consentement du curé d'Auteuil et celui des doyen , chanoines et chapitres de l'église collégiale de Saint-Germain-l'Auxerrois (1) , curés primitifs , patrons et présentateurs de la cure d'Auteuil.

Il était occupé des démarches nécessaires au succès de cette entreprise , lorsqu'il vint à mourir.

Christine , chrestienne de Heürles , sa veuve , animée du même esprit , consumma l'œuvre (2).

Après avoir épuisé toutes les voies de conciliation avec le curé d'Auteuil et les chanoines de Saint-Germain-l'Auxerrois , elle se pourvut par-devant l'official de la cour et juridiction archi-épiscopale et métropolitaine de Paris ; lui exposant que depuis l'établissement d'une succursale à Passy , la population s'était considérablement accrue ; que la nécessité où se trouvaient les habitans d'aller à Auteuil , dans les fêtes princi-

(1) Le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois a été réuni à celui de Notre-Dame , en 1744.

(2) Le portrait de M^{me} de Heürles , V^e Chahu , est placé en tête de cet ouvrage. Il a été dessiné sur l'original , peint en 1672 et déposé au presbytère de Passy.

pales , leur rendaient encore fort difficile l'exercice de leur religion , à cause du mauvais chemin et du débordement des eaux qui s'y rencontraient quelquefois ; que , d'un autre côté , ils éprouvaient des retards pour les baptêmes , mariages et enterremens , par l'assujétissement où ils étaient d'obtenir préalablement l'autorisation du curé d'Auteuil , qui ne se prêtait pas toujours assez ponctuellement aux demandes , en sorte que les enfans étaient en danger de mourir sans baptême et les malades sans sacremens.

Elle concluait à ce que l'église succursale de Passy fût érigée en paroissiale distincte , séparée et indépendante de l'église d'Auteuil , offrant de doter la cure de Passy d'un fonds suffisant pour la subsistance et l'entretien du futur curé , et d'indemniser le curé et la fabrique d'Auteuil , selon qu'il serait arbitré par M. l'archevêque de Paris.

L'official , après avoir entendu les parties , adopta , par sentence du 30 octobre 1670 , les conclusions de M^{me} de Chahu , et ordonna , sans avoir égard aux oppositions , qu'elle se retirerait

pardevant M. l'archevêque, pour l'érection qu'elle réclamait.

Le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois appela comme d'abus de cette sentence, au parlement de Paris, qui, par arrêt du 29 janvier 1671, décida qu'il n'y avait abus, et condamna les appelans aux dépens, sauf à se pourvoir par appel simple en la primatie de Lyon.

Dans l'intervalle, la dame de Chahu, qui cherchait toujours les moyens de conciliation, transigea avec ses adversaires au mois d'avril suivant.

Il résulte de cette transaction que le chapitre de Saint-Germain et le curé d'Auteuil consentirent à l'érection de la succursale de Passy en paroisse, à la charge de la conservation des droits du chapitre et de l'indemnité de la cure et fabrique d'Auteuil, ainsi qu'il est amplement énoncé en la transaction (1).

Toutes les difficultés n'étaient pas encore applanies. M. l'archevêque de Paris (2), devant

(1) Transaction passée devant Grégoire et son confrère, notaires à Paris, le 13 avril 1672.

(2) M. François de Harlay.

qui M^{me} de Chahu s'était pourvue, chargea M. de la Brunetière, son grand-vicaire, de prendre des informations sur les lieux, et de lui en faire connaître le résultat.

M. de la Brunetière trouva l'érection sollicitée non-seulement utile, mais nécessaire pour rappeler à la religion une population trop adonnée aux voluptés, à cause du voisinage des cabarets de la capitale et de la négligence des vicaires, qui, peu instruits, éloignés de leur chef et faiblement rétribués, abandonnaient leurs fonctions, et contribuaient, par leur mauvais exemple, à la corruption des mœurs. — « *Deditos* » *voluptati viros qui proximitate civitatis ad cau-* » *ponas quotidie accedunt, mores incolarum ita de-* » *pravasse ut ad vicarios pro tempore existentes labes* » *persuaserit, plures paucis annis inibi deseruisse* » *non satis sobrios presbyteros, concionibus ineptos,* » *populum ad pietatem non provocantes, quibusque* » *exiguam pensionem despicientes, etc.* »

M. de la Brunetière concluait à ce que la nouvelle cure fût unie à quelque communauté ecclésiastique, et à ce qu'il y fût établi une mission perpétuelle, chargée de la desservir plus assidû-

ment et d'y rétablir les principes de la religion chrétienne oubliés ou méconnus, et de mettre un terme aux débauches continuelles dont Passy était le théâtre.

Informée de cet avis, que partageait l'archevêque, la dame de Chahu jeta les yeux sur la communauté des religieux de la congrégation de Saint-Paul, vulgairement nommés Barnabites, établie au prieuré de Saint-Éloi, devant le Palais-de-Justice à Paris, pour lui donner à perpétuité la desserte de cette cure. Elle fit connaître ses intentions à cette communauté, et lui offrit en même temps, à titre de dotation, une somme de 8,000 fr., payable aussitôt que l'érection serait obtenue. Elle y joignit la propriété de la maison et des lieux servant de presbytère (1).

Cet arrangement ayant été agréé par la communauté des Barnabites, M. l'archevêque de Paris rendit enfin son décret d'érection, le 18 mai 1672. «*Succursalem ecclesiam de Passy in parochialem regularem ereximus*», porte ce décret,

(1) Acte passé en forme de concordat, devant Gigault et son confrère, notaires à Paris, les 4 et 5 mai 1672.

qui approuve et confirme, en même temps, les obligations exprimées en la transaction et au concordat.

Dans le cours du même mois, M^{me} de Chahu obtint des lettres-patentes du roi, données à Saint-Germain-en-Laye au mois de mai 1672, enregistrées au Parlement, le 21 juin même année, portant confirmation et homologation, tant du décret de l'archevêque que de la transaction et du concordat qui l'avaient précédé.

Voilà donc Passy qui, de petit hameau et d'annexe de la paroisse d'Auteuil, est devenu paroisse du diocèse de Paris, prenant, à juste titre, son rang parmi les bourgs les plus considérables de l'ancienne province de l'île de France.

Mais c'était au 18^e siècle qu'il était réservé de le voir dans toute sa splendeur; les eaux minérales qui y furent découvertes et qui eurent alors une grande vogue, attirèrent vers ce lieu une si grande quantité de régnicoles et d'étrangers de tout rang et de toutes qualités, que pour les loger on fut obligé de faire de toutes parts des constructions.

Les voyages assez fréquens de Louis XV au château de la Muette, qu'il venait de faire reconstruire et agrandir, contribuèrent aussi à l'affluence qui se portait à Passy. On aimait à trouver réunis les plaisirs de la cour à ceux de la campagne, et beaucoup de seigneurs firent construire ces grands hôtels que l'on remarque encore aujourd'hui, et qui font le plus bel ornement de cette commune.

Nous traiterons particulièrement des eaux minérales et de la Muette; faisons d'abord ce qui concerne l'église.

La paroisse de la Muette est une des plus riches de la commune. Elle possède une grande quantité de terres, et une grande quantité de maisons. Elle est aussi une des plus belles de la commune. Elle est située sur une colline, et elle est entourée de bois. Elle est très agréable à l'œil, et elle est très saine. Elle est aussi une des plus riches de la commune. Elle possède une grande quantité de terres, et une grande quantité de maisons. Elle est aussi une des plus belles de la commune. Elle est située sur une colline, et elle est entourée de bois. Elle est très agréable à l'œil, et elle est très saine.

(1) Le curé de la paroisse de la Muette est M. de Saint-Florent. Il est un des plus riches de la commune. Il possède une grande quantité de terres, et une grande quantité de maisons. Il est aussi une des plus belles de la commune. Il est situé sur une colline, et il est entouré de bois. Il est très agréable à l'œil, et il est très saine.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De l'Église de Passy. — Son Histoire. — Son état actuel.

De chapelle devenue paroisse, l'église n'était plus assez grande ; elle fut agrandie : elle n'avait qu'une nef et une aîle, ou couloir à gauche, qui conduisait à la chapelle de la Vierge ; une autre aîle fut construite à droite et terminée par une chapelle dédiée à saint Augustin, qui était réservée aux seigneurs du lieu. La munificence de ces seigneurs et les largesses des paroissiens lui donnèrent un lustre analogue à sa nouvelle dignité. Un ostensor de vermeil enrichi de pierreries, des ustensiles d'or et d'argent, des ornemens d'une grande richesse répandirent sur le culte cet éclat, cette splendeur, que réclame la pompe de ses cérémonies.

La communauté des pères Barnabites (1) dé-

(1) Le curé était choisi par la maison de Saint-Éloi, à Paris ; il était désigné par le général, agréé par le seigneur du lieu et pourvu par l'archevêque de Paris, en exécution du concordat relaté dans le chapitre précédent.

signa trois religieux de son ordre pour desservir la nouvelle paroisse , un curé, un vicaire et un chapelain. Ces religieux déployèrent un grand zèle. Des prédications , des catéchismes furent établis, et rien ne manqua plus à l'instruction ni aux besoins spirituels des habitants.

Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1736. A cette époque , la marquise de Saissac , née d'Abert de Luyne, habitait Passy ; elle pensa que les besoins spirituels exigeaient plus de deux messes , en raison de l'accroissement de la population et voulut en fonder une troisième ; pour cet effet, elle constitua 500 livres de rentes au principal de 20,000 fr. en faveur de la communauté des Barnabites de Passy, pour la nourriture et pension d'un troisième prêtre choisi dans cette communauté (1).

Par cette fondation, le nombre des religieux fut porté à quatre : trois prêtres et un chapelain.

Lorsque la constitution civile du clergé fut

(1) Transport du 29 juin 1736.

promulguée, quatre Barnabites desservaient encore la cure, savoir :

Dom Clément de Noguères, curé;

Dom Stanislas Chauvet et Philippe Dubroca, vicaires;

Frère Aucun, chapelain.

Dom de Noguères survécut peu de jours à la constitution civile du clergé (1); il mourut en 1791. Le père Dubroca et le frère Aucun s'éloignèrent. Dom Stanislas Chauvet resta seul et soutint le fardeau.

Appelé aux fonctions curiales par les électeurs du canton, il monta en chaire le 11 décembre 1791, en présence du maire et du conseil-général, debout au-devant du banc de l'œuvre. Le maire adressa la parole à M. Chauvet, et lui lut la formule de serment qui suit :

« Vous jurez de veiller avec soin sur les fidèles
» de la paroisse qui vous sont confiés; d'être
» fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de
» maintenir de tout votre pouvoir la constitu-

(1) Lois des 12 juin et 27 novembre 1790.

» tion décrétée par l'assemblée nationale et sanctionnée par le roi. »

M. le curé répondit : *Je le jure !*

Le conseil-général, qui croyait stables les nouvelles institutions ecclésiastiques, vota, dans son zèle religieux, l'agrandissement de l'église (1), que la suppression des Minimes rendait nécessaire ; mais ce vœu, que la pénurie des fonds ne permit pas de réaliser, devait s'accomplir dans des temps meilleurs ; le moment n'était pas opportun, comme on va le voir.

L'église avait alors quatre cloches pesant ensemble 3,043 livres ; on les enleva ; tous les objets en or et en argent, servant au culte, furent versés au district.

Il n'y avait plus aucun des objets indispensables au service de l'église, et le zèle du père Chauvet aurait été paralysé si la municipalité de Passy ne se fût empressée de venir à son se-

(1) Délibération du conseil-général de la commune, du 29 mai 1792.

cours, en lui procurant une croix et des ustensiles de cuivre en couleur (1).

Cet acte, qui honore la municipalité de ce temps, pourvut aux besoins du moment, mais n'empêcha pas le désastre dont l'église était menacée. Le délire irreligieux était à son comble, et un an s'était à peine écoulé, qu'intervint le décret de la convention nationale, portant que le culte catholique serait remplacé par le culte de la raison (2).

A ce coup, D. Chauvet, forcé de se retirer, quitta la maison curiale (3), en déposa les clés à la mairie, et s'ensevelit dans une retraite où la persécution ne put l'atteindre.

Il avait déclaré, en remettant les clés, que, dans une des chambres du presbytère, se trouvaient environ 4 à 500 volumes de livres relatifs au jansénisme et au molinisme, qui avaient été donnés en 1742 au curé et à ses successeurs.

Il mourut en effet dans la paroisse, vers ce

(1) Délibération du conseil municipal du 27 novembre 1792.

(2) Décret du 10 novembre 1793.

(3) Le 2 germinal an 2 (22 mars 1794).

temps, un ancien magistrat de Bordeaux, qui avait disposé de son bien en faveur de la fabrique (1), et légué sa bibliothèque à la cure.

Cependant le feu sacré n'était pas éteint, il n'était que comprimé. Une étincelle lui donna l'essor.

On reconnut qu'en substituant le culte de la raison au christianisme, on avait commis l'acte le plus insensé qui puisse entrer dans la pensée humaine, puisque la raison indique elle-même que la liberté de conscience est une loi de la nature, et qu'y porter atteinte est une tyrannie digne des siècles les plus barbares.

D'ailleurs, comment ériger en divinité la raison, qui n'est qu'une faculté accordée à l'homme, faculté susceptible de l'égarer quelquefois, et qu'il rectifie à l'aide de l'expérience et du jugement ?

L'homme n'est pas, comme on l'a dit, un être essentiellement raisonnable; mais il est susceptible de raison. *Homo non animal rationale, sed rationis capax* (Swift).

(1) Voyez ci-après le chapitre 5.

On essaya de remédier au mal , en remettant à la disposition des citoyens les édifices non aliénés , destinés originairement à l'exercice d'un culte , pour y exercer leur religion , à la condition cependant que le ministre qui serait choisi , se ferait décerner acte par la municipalité du lieu de sa soumission aux lois de la république (1).

Cependant la raison , chassée des autels , rentrait dans les cervelles humaines , sa demeure naturelle quand elles ne sont pas détraquées. La loi du 7 vendémiaire an 4 (27 septembre 1795) nous en fournit un exemple.

Cette loi , considérant que « nul ne peut être » empêché d'exercer , en se conformant aux lois , » le culte qu'il a choisi » , garantit le libre exercice de tous les cultes , et prononce des peines sévères contre ceux qui en outrageraient les objets , ou ses ministres. Elle exige seulement de ces derniers une déclaration d'obéissance aux lois.

En exécution de cette loi , D. Chauvet et ses vicaires, Gingenat (2) et Gérard , se présentèrent

(1) Loi du 11 prairial an 3 (30 mai 1795).

(2) Ancien provincial des Bons-Hommes.

devant le maire et les officiers municipaux de Passy, pour faire la déclaration dont la teneur suit :

« Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission et obéissance aux lois de la république (1). »

MM. Gingenat et Gérard se sont retirés plus tard, et D. Chauvet, seul et sans aucun aide, a continué de remplir les fonctions curiales, sans interruption, jusqu'au 8 juin 1827, époque de son décès. Il était alors dans la 88^e année de son âge.

Son esprit de charité et de tolérance lui avait concilié l'amour et la vénération des habitants de Passy, qui assistèrent presque tous à ses obsèques, et lui firent élever, à leurs frais, un monument dans le cimetière de Passy, où il est inhumé.

Ce monument, exécuté sur les dessins de

(1) Procès-verbal de la séance du conseil municipal de Passy, du 19 vendémiaire an 4 (11 octobre 1795.)

M. Abel Blouet, l'un des enfans de Passy (1), représente un sarcophage sur lequel est sculpté l'étoile pastorale. En tête du sarcophage s'élève une pierre tumulaire surmontée d'un entablement formant tableau, et terminée en demi-cercle; on y voit sculptée en relief l'image du bon Pasteur, portant une brebis sur ses épaules, avec ces mots tirés de l'évangile : *Animam meam pono pro ovibus meis*. « Ma vie était dévouée à mes » enfans, mon ame prie encore pour eux dans le » ciel. » Idée consolante, qui associe la vie terrestre à la vie céleste, et reporte l'homme à l'immortalité, dans le séjour même de la mort.

On lit sur la pierre tumulaire :

CI-GIT

PIERRE-ANTOINE CHAUVET (2),

CURÉ DE PASSY,

PENDANT PLUS D'UN

DEMI-SIÈCLE.

NÉ A CHATEAU-THIERRY

LE 14 DÉCEMBRE 1739,

(1) Cet architecte a fait partie de l'expédition de Morée; il achève en ce moment l'arc-de-triomphe de l'Étoile.

(2) Il se nommait en religion Stanislas.

DÉCÉDÉ AU MILIEU DU TROUPEAU
QU'IL AIMA, ET QUI CHÉRIT
SA MÉMOIRE,
LE 8 JUIN 1827.

PRIONS DIEU POUR LE REPOS DE SON ÂME.

ÉRIGÉ PAR SON NEVEU, SA NIÈCE
ET LES HABITANS DE PASSY.

Ce bon vieillard, d'une stature d'environ cinq à six pouces au-dessus de cinq pieds, avait le visage maigre, ombragé de quelques cheveux blancs; le teint hâve, une physionomie austère, mais adoucie par un air de bienveillance et d'aménité, qui prévenait en sa faveur. Il avait le parler bref, quoiqu'un peu embarrassé. Il portait ordinairement une redingote brune, marchait à l'aide d'un bâton d'environ quatre pieds et demi de longueur, et s'éclairait le soir d'une lanterne. Il avait d'ailleurs conservé les habitudes de sa communauté, et vivait d'une manière très-frugale.

Le père Chauvet, dans sa noble simplicité, ne perdait pas de vue les moyens de rendre au culte quelque splendeur. Avant le fameux décret d'abjuration du culte catholique, il

était parvenu, de concert avec l'autorité municipale, à faire transporter dans son église plusieurs objets mobiliers provenant de celle des Minimes ou des chapelles du château de la Muette; entre autres de fort belles stalles qui ornent encore le chœur de la paroisse, et plusieurs tableaux de bon goût.

On remarque parmi ces tableaux une Sainte Famille et un saint Michel-Archange (1), qui, s'ils ne sont pas du pinceau de Raphaël, sont du moins de fort belles pastiches de ce grand maître.

Le tableau de l'Annonciation qui décore le fond du chœur, derrière le maître-autel, est digne de fixer l'attention des amateurs par l'éclat du coloris et la correction du dessin.

Tous ces objets sont restés intacts pendant l'interrègne du culte catholique, quoique l'église ait été remuée de fond en comble, qu'on en ait fouillé, profané les sépultures, et détruit les épitaphes et inscriptions.

(1) On croit que ces tableaux proviennent des chapelles du château de la Muette, et ont été achetés par la fabrique au temps de sa prospérité.

L'autel en marbre n'a pas non plus souffert de ce temps de désastre et de profanation.

Le petit buffet d'orgue a été également conservé.

Ce petit orgue provient de l'église Saint-Sulpice à Paris, où il a long-temps servi, en attendant que le grand et magnifique buffet qu'on y voit aujourd'hui fût achevé (1).

L'église de Passy est encore une de celles qui ont le moins souffert des dévastations qui se commirent à cette époque ; elles tombèrent plus spécialement sur l'église des Bons-Hommes.

Cependant l'édifice paroissial était vieux et déperissait, l'administration communale se trouvait sans argent, et par conséquent dans l'impossibilité de le faire réparer ; la fabrique, dépouillée de ses revenus et plus pauvre encore, ne le pouvait pas non plus ; D. Chauvet y pourvut de ses propres deniers et de ceux de quelques ha-

(1) On en avait cependant arrêté la vente, ainsi que de celle du banc d'œuvre, par arrêté du conseil général de Passy, du 14 septembre 1792. Le même arrêté porte que la grille de fer de la chapelle du côté droit sera employée à faire des piques, et cette dernière disposition a seule été exécutée.

bitans. Il est vrai de dire cependant que ces réparations se bornaient à l'indispensable ; le bon curé, préoccupé de l'idée d'agrandir un jour son église, devenue trop petite depuis la démolition de celle des Bons-Hommes et la suppression des chapelles de la seigneurie et de la Muette, négligea beaucoup de détails, qui depuis ont occasionné des dépenses qu'on aurait épargnées si on l'eût mieux entretenue.

La preuve qu'il ne perdait pas de vue cet agrandissement, résulte de la minute d'une pétition qu'on a trouvée dans ses papiers, et dont on va faire l'analyse, en conservant, autant qu'il sera possible, les expressions dont s'est servi le pétitionnaire.

Ce document pourra donner une idée du bon esprit qui animait ce vénérable ecclésiastique, et de son zèle pour sa paroisse. Ceux qui l'ont connu et chéri, seront bien aises de recueillir ces paroles, seul souvenir ostensible qu'il nous ait laissé.

Il existe derrière le chevet de l'église un terrain d'environ quinze perches, qui faisait autrefois partie du jardin des Barnabites.

Une partie des habitans de Passy réclamaient la jouissance de ce terrain, comme pouvant servir de place commune.

D. Chauvet exposait de son côté que la décence due au service divin ne permettait pas de faire d'un terrain si voisin du sanctuaire un lieu public ; que déjà ce lieu était devenu le réceptacle de tout ce que le moindre sentiment de convenance doit porter à éloigner d'une paroisse ; qu'enfin il avait été réservé, comme le plan en fait foi, pour *l'agrandissement de l'église*.

« L'intention de ceux qui opérèrent alors, » ajoutait-il, était donc que ce terrain ne fût » pas vendu, mais réservé. Il l'a été effective- » ment, et tout le reste a été vendu. Le fait jus- » tifie donc les motifs de cette exception.

» Aujourd'hui, on le demande, par quelle » raison voudrait-on faire cesser la mise en ré- » serve de ce terrain, réserve illimitée dans son » objet et dans sa clause ?

» Serait-ce le mot *s'il y a lieu* qui, on l'avoue, » a l'air de donner à la réserve quelque chose de » conditionnel.

» Le desservant ne peut s'empêcher de faire

» remarquer que si jamais clause de réserve fut
» raisonnable et prévoyante, c'est bien celle-là.
» En effet, on était loin alors de se douter que
» les suites de la révolution occasionneraient la
» destruction de tant d'églises et de lieux consac-
»rés au culte. La commune de Passy jouissait
» alors outre la paroisse, de l'église des Bons-
» Hommes, de deux chapelles à la Muette, de
» celle de la seigneurie; en un mot, il y avait
» alors neuf bâtimens consacrés au culte, et
» cependant on réserva ce terrain pour l'agran-
»dissement de l'église, *s'il y avait lieu.*

» Aujourd'hui que les neuf bâtimens consac-
»rés au culte ont disparu, on se permettra de
» demander, non pas s'il doit y avoir lieu à l'a-
»grandissement de la seule église qui reste,
» mais si c'est le moment de prononcer, par la
» mise en vente de ce terrain, que l'église de
» Passy ne pourra jamais être augmentée.

» On demandera peut-être si cet agrandisse-
»ment est nécessaire. Cette question ne peut
» être résolue d'une manière simple, puisqu'elle
» comprend et le besoin et les moyens d'y satis-
»faire.

» Quant au besoin, il n'y a aucun doute que
» la population de Passy, qui était dans le der-
» nier recensement (1) de quatre mille huit
» cents habitants, ne demande une beaucoup
» plus grande église. Il n'y a aucun doute que
» l'église n'ait besoin d'avoir un chœur; mais il
» est également certain que les moyens de sub-
» venir à cette dépense n'existent pas aujour-
» d'hui.

» S'ensuit-il pour cela qu'il n'y ait pas lieu
» d'agrandir l'église? S'ensuit-il qu'il ne soit pas
» nécessaire de lui faire une sacristie? S'ensuit-il
» qu'on ne doive pas tendre à la conservation
» de ce monument, à la salubrité du local? S'en-
» suit-il qu'il faille aliéner à perpétuité les
» moyens d'agrandissement pour l'avenir et de
» conservation pour le présent?

» Le desservant pense avoir indiqué suffisam-
» ment les réponses à ces questions; il pense
» que continuer de laisser en réserve le terrain
» dont il s'agit pour le bien et le service de l'église
» est une mesure commandée par une sage pré-

(1) 1800.

» voyance, qui ne compromet en rien l'intérêt
» national, et qui se concilie tout à la fois avec
» les lois et avec la protection que le gouverne-
» ment doit et veut accorder au culte, ainsi
» qu'à ses ministres. »

La supplique du bon curé fut couronnée par un arrêté du préfet du département de la Seine, en date du 30 messidor an 11 (19 juillet 1803), qui met à la disposition de M. l'archevêque de Paris le terrain situé derrière l'église.

D. Chauvet, muni de cette pièce, s'empressa de faire clore de murs le terrain concédé, en attendant qu'il pût en faire l'usage auquel il le destinait.

Il conservait soigneusement un plan qui avait été dressé par ordre de Louis XVI, lors du séjour de ce prince à la Muette en 1774, et se complaisait dans l'idée de le faire exécuter tôt ou tard.

Un jour qu'il s'entretenait de cette idée avec celui qui écrit ces lignes, il lui communiqua le plan arrêté par Louis XVI, et qui consistait à faire construire un chœur sur le terrain vague dont il a été fait mention, et de ménager devant

l'autel un emplacement suffisant pour contenir la famille royale, quand elle voudrait venir du château de la Muette à la paroisse.

Ce plan était connu de la mairie ; mais la pénurie de la caisse municipale et les besoins urgents que la commune éprouvait dans toutes ses localités, ne permettaient pas de s'en occuper.

Sur l'observation qui en fut faite au bon curé, il répondit que la Providence y pourvoirait, et que le temps n'était pas éloigné peut-être où, sans aucune charge pour la commune, on verrait s'effectuer l'agrandissement projeté.

Cette réponse justifie l'amas qu'il avait fait d'une somme assez considérable (1) trouvée après son décès, et que probablement il réservait dans l'intention de l'employer à cette destination.

La cure ne resta pas long-temps vacante. Un jeune ecclésiastique, qui avait eu des succès dans une des principales églises de la capitale,

(1) Il a été reconnu que cette somme provenait de la vente qu'il avait faite de plusieurs biens provenant de son patrimoine.

vint la remplir. Il se présentait sous des formes gracieuses; il avait une physionomie douce et s'énonçait avec facilité. Les vues de tolérance et d'humanité qu'il manifesta lui concilièrent la bienveillance des autorités locales; sa politesse lui ouvrit les portes des maisons de Passy les plus opulentes.

Mais ce n'était pas assez, il fallait aussi conquérir l'attachement des paroissiens de toutes les classes; car qu'est-ce qu'un pasteur que ses brebis n'écoutent pas, et qu'elles refusent de suivre? *Oves meæ vocem meam audiunt; et ego cognosco eas, et sequuntur me* (1).

Au lieu d'arriver par une transition insensible aux améliorations qu'il méditait, il manifesta des volontés soudaines, soit dans le rite, soit dans les oblations, soit même dans les prestations pécuniaires; cette conduite indisposa violemment les esprits, habitués à la douceur, au désintéressement et à la charité de son prédécesseur.

(1) S. Jean, cap. 10, vers. 27.

L'autorité municipale intervint et ne fut pas écoutée (1).

Les conseils de l'expérience ne furent point épargnés et l'on refusa de les entendre.

Alors les mécontentemens éclatèrent. Ils commencèrent par des murmures à haute voix , et finirent par des diatribes qu'on fit insérer dans les journaux.

Enfin , les événemens de juillet 1830 arrivèrent , et assurèrent le triomphe des mécontents.

Mais n'anticipons pas sur les temps , et voyons notre jeune curé porter ses regards sur l'édifice paroissial, mis à sa disposition pour l'exercice du culte.

Déjà le presbytère lui avait paru tout-à-fait inhabitable ; et , en effet, pas une porte ne fermait , pas une fenêtre ne tenait ; depuis la destruction des Barnabites , en 1791 , il n'y avait été fait aucune autre réparation que celle de la toiture. On juge dans quel état de vétusté se trouvait le reste de l'édifice ; il fallut donc loger le curé ailleurs , et aux frais de la commune ,

(1) Lettre du maire au curé, du 28 mars 1829.

en attendant que le presbytère fût en état de le recevoir.

L'église n'était guère plus solide ; indépendamment du bâtiment qui menaçait ruine de toutes parts , le mobilier, les objets servant au culte, les ornemens des prêtres, tout était non-seulement de la plus grande simplicité , mais même dans le délabrement le plus complet.

Le bon vieillard qui dirigeait la paroisse avant notre jeune curé , avait puisé chez les cénobites le goût de l'humilité et de l'austérité ; le faste l'importunait, et le temple d'un Dieu né dans une étable lui paraissait suffisamment orné, tant qu'il ne manquait pas des objets essentiels aux cérémonies , qu'ils fussent de cuivre ou de bois, n'importe.

Ce n'est point l'avis de notre clergé actuel ; rien, selon lui, n'est assez beau pour honorer la Majesté divine. Sans entrer dans aucune discussion sur ce point de controverse , il faut convenir qu'il y avait dans la conduite de notre vieux curé plus que de l'humilité ; il y avait aussi l'atonie de la vieillesse , et tout semblait s'affaïsser sous ses mains défaillantes. Les der-

niers momens de son administration furent marqués par le dépérissement dans le matériel de l'édifice, l'appauvrissement dans le cérémonial et le relâchement dans l'instruction (1).

Le jeune curé s'empressa de remédier à tant de maux. Il para l'autel de six candélabres et d'une croix de cuivre doré, se procura de beaux ornemens, et distribua le chœur de manière à faciliter le développement des cérémonies.

Il s'associa de jeunes prêtres aussi zélés que lui, et multiplia, par leur moyen, les prédications, les catéchismes et les secours de la religion.

Quant au matériel de l'édifice, il sentait bien que les réparations en étaient urgentes ; mais il aurait désiré, puisqu'il fallait mettre la main à l'œuvre, en profiter pour faire agrandir.

Il avait trouvé dans les papiers laissés par son prédécesseur le plan arrêté par Louis XVI pour la construction d'un chœur ; il en réclama l'exé-

(1) Le curé, devenu sourd, laissait les soins du catéchisme à une jeune institutrice qui s'en acquittait de son mieux ; mais qui ne pouvait remplacer dans l'enseignement un prêtre instruit et dévoué.

cution ; mais la pénurie des fonds était toujours la pierre d'achoppement.

Vers cette époque, le préfet du département de la Seine (1) avait loué un pied à terre à l'entrée du bois de Boulogne. Il venait le dimanche à la paroisse pour y entendre la messe. Le curé lui fit remarquer l'état de dépérissement dans lequel se trouvait l'édifice ; il en fut frappé, et promit de se concerter à ce sujet avec l'autorité municipale.

En effet, il la manda chez lui quelques jours après, avec le curé. Comme les lois chargent les communes de la construction et de l'entretien de leurs églises, il témoigna sa surprise de voir celle de Passy en si mauvais état ; mais quand on lui eut expliqué que la commune n'avait pour tout revenu qu'un octroi sur les vins de 85 cent. par hectolitre, dont la perception ne s'opérait que depuis 1826, et que le produit en avait été jusqu'alors insuffisant pour pourvoir aux dépenses de pavage, il reconnut l'impossibilité où l'on avait été et où l'on se trouvait encore de

(1) M. Chabrol de Volvic.

pourvoir à cette dépense ; il promit d'aviser aux moyens d'y suppléer.

Il chargea d'abord l'un des architectes du département (1) d'examiner le plan arrêté par Louis XVI, de le réduire aux proportions les plus économiques, et de dresser un devis estimatif des sommes indispensables tant pour agrandir l'église et la réparer, que pour mettre le presbytère en état d'être habité.

Ce devis présentait un total de 60,000 fr. environ, savoir 40,000 fr. pour les réparations du presbytère et le surplus pour l'agrandissement.

Le préfet se porta fort pour 40,000 fr., si la commune s'engageait de son côté à fournir le surplus.

Il en fut rendu compte au conseil municipal, spécialement convoqué à cet effet. Ce conseil s'empressa de voter l'agrandissement et consentit au paiement, dans des termes assez éloignés, d'une somme de 40,000 fr. à prélever sur les revenus communaux ; et quant aux 40,000 fr. restans, il émit le vœu qu'ils fussent acquittés

(1) M. Guénepin.

au moyen d'un supplément de 25 centimes , à l'octroi , sur les vins.

Le ministre de l'intérieur refusa d'accéder à ce vœu, en fondant son refus sur ce que généralement en France, on réclamait une diminution à l'impôt sur les vins.

Le curé ouvrit alors une souscription pour compléter la somme demandée.

Le préfet , de son côté , avait obtenu du conseil général une somme de 20,000 fr.,

ci..... 20,000 fr.

Du ministère de l'intérieur , une pareille somme , ci..... 20,000

La commune était engagée pour 10,000 fr., ci..... 10,000

La souscription fut remplie pour 10,000 fr., ci..... 10,000

Total égal..... 60,000 fr.

Il n'y avait donc plus d'obstacle à l'entreprise des travaux.

Déjà le presbytère avait été réparé, et l'on avait obtenu sur le devis un rabais de 2,000 fr.; ensorte que les dépenses de la commune , pour

cet objet, se sont bornées à 8,000 fr., au lieu des 10 qui avaient été votés.

Il ne s'agissait plus que des travaux de l'église.

Un arrêté du préfet, en date du 22 juin 1830, en ordonna l'exécution, conformément aux plan et devis dressés par l'architecte, et en fixa l'adjudication aux 16 et 30 juillet suivans.

L'adjudication provisoire en fut faite en effet le 16 juillet, à un rabais considérable, et qui faisait prévoir une diminution encore plus forte à l'adjudication définitive; mais le 30 l'insurrection de Paris avait éclaté, et il fut question d'intérêts autrement importans pour la France que l'agrandissement de la petite église de Passy.

Non-seulement cette insurrection força d'ajourner les travaux de l'édifice paroissial, mais elle atteignit le pasteur lui-même.

Tranquille dans le port, il avait pu contempler, sans frémir, l'orage qui se formait autour de lui; mais quand il se vit lui-même en proie aux flots irrités, sans pilote et sans rames, il commença de s'inquiéter, et s'empressa de chercher un asile au sein d'une terre étrangère.

A son retour , l'animosité était au comble , et l'on ne voulut plus le recevoir. Les choses en vinrent au point que la populace se souleva , et qu'il fut contraint de donner sa démission (1).

Son premier vicaire , que les troubles n'avaient point effrayé , et qui n'avait quitté ni la commune , ni le service divin , se concilia , par ce courage et cette confiance , l'estime et l'affection des habitans de toutes les classes ; il fut généralement demandé pour lui succéder.

Les événemens de juillet avaient fait ajourner l'agrandissement projeté. Le préfet , qui s'était convaincu par ses propres yeux et de la convenance de cet agrandissement et de la nécessité de remettre en état l'église , qui menaçait ruine , se retira. Son successeur , qui n'était pas venu sur les lieux , n'eut plus les mêmes vues. D'autres soins le préoccupaient , et d'ailleurs , dans l'état où se trouvaient les affaires , savait-on si

(1) Ce curé était bien jeune ; à peine avait-il vingt-neuf ans quand il fut envoyé à Passy. Les fautes qu'on lui reproche ne sont que des écarts de jeunesse , dont il se serait corrigé avec le temps , s'il n'en avait été si sévèrement puni.

l'on continuerait d'entretenir les églises? savait-on même si l'on devait encore les protéger?

Il arriva donc que quand on voulut reparler d'agrandissement, il n'y avait plus de fonds. Ils avaient été employés à d'autres dépenses.

Cependant les réparations devenaient de plus en plus urgentes. La commune fit quelques efforts, et pourvut au plus pressé; mais ces efforts furent insuffisants. Il était réservé au desservant provisoire, non seulement de remettre l'édifice en bon état; mais même d'effectuer l'agrandissement projeté depuis si long-temps, et toujours retardé par des obstacles sans cesse renaissans. C'était l'hydre de Lerne, et il fallait l'abattre d'un seul coup; le desservant en eut la gloire.

Il prit sur lui de faire commencer les travaux à son propre compte, et sur un plan à la vérité plus resserré que celui de l'architecte; mais remplissant parfaitement l'objet.

On a dit que l'édifice se composait d'une nef conduisant à l'autel, qui en formait la clôture, et de deux aîles à droite et à gauche, terminées chacune par une chapelle.

Ces aîles communiquent à la nef au moyen

d'arceaux soutenus par des pilastres. Celle de gauche se trouvait moins allongée que l'autre, parce qu'on y avait pratiqué une sacristie : ce qui rendait l'aspect intérieur du bâtiment tout-à-fait défectueux.

Dans le nouveau plan, cette défectuosité a totalement disparu, et, en élevant un chœur derrière l'autel, on a trouvé la facilité de construire de plain-pied deux sacristies, l'une pour les prêtres, l'autre pour les chantres.

De cette manière, le clergé circule autour de l'autel, les cérémonies se développent avec dignité, et les assistans jouissent d'une perspective sur laquelle la vue se repose avec complaisance.

Il résulte de ces dispositions, qu'après quarante ans de vicissitudes, Passy possède enfin un édifice paroissial, régulier, analogue à sa nombreuse population et digne d'une commune si rapprochée de la capitale. Grâce en soient rendues au desservant actuel (1) ! Il fallait son zèle, son désintéressement et sa persévérance pour accomplir ce grand ouvrage, qui

(1) M. l'abbé Gary.

lui donne de nouveaux droits à la reconnaissance des habitans , qui a achevé de lui concilier leur affection tout entière, et qui rend en quelque sorte inséparables le pasteur et le troupeau.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la Fabrique.

La possession d'une paroisse emporte la création d'une fabrique (1), c'est-à-dire l'établissement d'un conseil choisi parmi les paroissiens pour gérer et administrer les biens et revenus de la paroisse, et en surveiller le bon emploi.

Dans l'origine, le soin de ces biens appartenait à l'évêque; il passa ensuite aux archidiaques, et enfin aux curés. Mais « l'avarice de ces » derniers, dit un auteur (2), fit que pour le » bien de l'église, on en chargea des personnes » notables, qu'on appela marguilliers (3). »

Ce nom est resté, et l'on désigne encore, sous le nom de marguilliers, les laïcs chargés de la

(1) De *fabrica*, mot latin qui signifie construction.

(2) Dictionnaire civil et canonique au mot *fabrique*.

(3) Marguillier vient de *matricularius*, nom qu'on donnait autrefois au clerc chargé des matricules, ou registre des recettes et dépenses de la fabrique.

gestion de l'œuvre paroissiale ou de l'administration du temporel d'une paroisse.

Le temporel de l'église de Passy consiste aujourd'hui dans des recettes dont on ne saurait préciser le montant, à cause de leur éventualité; c'est le produit de la location des chaises, de la concession des bancs et des tribunes, des quêtes, des tronc, des oblations et des prélèvements de droit dans les frais d'inhumation et de services religieux.

La fabrique n'a nulle autre ressource pour pourvoir aux charges qui lui sont imposées, comme réparations de l'église et du presbytère, fourniture et entretien des ornemens, des livres et vases sacrés, rétributions des prédicateurs, salaire de toutes les personnes employées au service du culte, etc.

Il n'en était pas ainsi lors de la révolution de 1789.

Les fondateurs de la paroisse avaient pourvu à ses besoins.

Ils l'avaient dotée d'abord de tout le mobilier, ustensiles, ornemens, etc.

Une rente de cent francs était ensuite affectée à l'entretien de ces objets.

Enfin une autre rente de douze cents francs devait subvenir aux fondations de services et messes (1).

Les personnes opulentes qui, vers ce temps, commençaient à se multiplier à Passy, où elles avaient fait construire de fort belles maisons de campagne, contribuèrent par leurs bienfaits à augmenter ce temporel.

Mais ce qui mit la fabrique de Passy dans une grande aisance, c'est le legs universel qui fut fait en sa faveur vers le milieu du 18^e siècle. Nous en avons déjà fait mention au chapitre qui traite de l'église.

Un sieur Pierre de Viaux, ancien conseiller au parlement de Bordeaux, lieu de sa naissance, vint à Passy vers 1736, et y acquit une maison rue Basse, dans laquelle il est décédé à la fin de l'année 1739, à l'âge de 59 ans.

Dès le 17 mai 1738, il avait fait son testament qui fut reçu par Leprévost et son confrère, notaires à Paris.

(1) Donation passée devant Gigault et son confrère, notaires à Paris, le 29 janvier 1673, insinuée le 19 septembre suivant.

Par ce testament, il déclare d'abord qu'il veut être inhumé dans le chœur de l'église paroissiale sur laquelle il décédera; et après avoir légué cinq sous à chacun de ses héritiers, il fait pour 13 ou 14,000 fr. de legs particuliers, et termine par les deux dispositions suivantes :

1° Il donne et lègue au curé de la paroisse sur laquelle il décédera, tous ses livres, qui demeureront attachés à la cure, et dont l'usage passera successivement de curé en curé de la même paroisse.

2° Et quant au surplus de tous les biens, meubles et immeubles qui se trouveront lui appartenir au jour de son décès, à quelque titre que ce soit, en quoi qu'ils puissent consister et en quelques lieux qu'ils soient situés, le testateur donne et lègue ledit surplus à la fabrique de la paroisse sur laquelle il fera sa demeure lors de son décès; laquelle fabrique il fait et institue son héritière et légataire universelle.

Le sieur de Viaux avait pour héritiers son frère et sa sœur. Ils se pourvurent en cassation du testament, comme étant fait *ab irato*.

Sur cette contestation, intervint sentence du

Châtelet de Paris, du 12 janvier 1741, qui réduisit à moitié le legs universel.

La succession, toute déduction faite, présentait un actif de 84,282 fr., qui fut partagé par moitié entre la fabrique et les collatéraux.

La fabrique se trouvait, par la réunion de cette somme à celles qu'elle possédait déjà, dans une situation très-florissante, et qui s'améliorait tous les jours par l'économie et la bonne administration. Les événemens qui suivirent la révolution de 1789 sont venus renverser entièrement cette prospérité.

Tous les biens que possédait la fabrique lui furent enlevés, en exécution des lois des 49 août et 3 novembre 1793, portant confiscation, au profit de l'état, des biens meubles et immeubles de toutes les fabriques des églises de France.

En l'an 3 (1794), de nouvelles dispositions consacrèrent la liberté des cultes (1), et comme elles portaient en même temps que nul ne pouvait être forcé de contribuer aux dépenses d'aucun culte, chacun s'arrangeait avec le ministre

(1) Constitution de l'an 3.

de sa croyance pour subvenir aux dépenses , et rien ne faisait sentir le besoin du rétablissement des fabriques.

Mais quand il eut été reconnu par une loi (1) que la religion catholique était celle de la grande majorité des Français , quand un concordat avec le souverain pontife eut été conclu , quand enfin les autels eurent été relevés et que les cérémonies religieuses eurent repris leur cours , il fallut bien s'occuper de pourvoir aux dépenses et de les régulariser.

Il n'y avait plus ni fondation , ni biens à administrer , la piété généreuse des fidèles y suppléait , et d'abondantes recettes exigeaient une administration pour en surveiller le bon emploi.

On arrêta donc qu'il serait établi des fabriques pour veiller à l'entretien et à la conservation des temples , ainsi qu'à l'administration des aumônes (2).

Cet établissement fut réglé par un arrêté du 7 thermidor an 11 (25 juillet 1803).

(1) Loi du 18 germinal an 10 (8 avril 1802.)

(2) Art. 76 de la même loi.

Cet arrêté porte en même temps que les biens des fabriques non aliénés, ainsi que les rentes dont elles jouissaient, et dont le transfert n'aurait pas été fait, seront rendus à leur destination.

En exécution de l'article 3 du même arrêté, le préfet du département de la Seine ordonna (1) que les fabriques fussent immédiatement instituées dans toutes les églises paroissiales et succursales de l'arrondissement de Saint-Denis, et nomma marguilliers pour la commune de Passy les citoyens Gruel, de Fay Latour-Maubourg, et Quatremère de Quincy.

La première démarche de ces administrateurs fut de s'assurer s'il existait encore quelques biens de l'ancienne fabrique; mais il se trouva que tous ces biens avaient été aliénés, et que les débiteurs de rentes s'étaient empressés de les racheter du domaine, ainsi que la loi du 21 nivôse an 8 leur en concédait la faculté.

Dès lors la gestion des nouveaux marguilliers

(1) Arrêté du préfet de la Seine, en date du 14 pluviôse an 12 (4 février 1804.)

se borna au recouvrement des dons volontaires et à la surveillance de l'emploi qu'on en faisait.

Enfin les fabriques furent définitivement organisées par le décret du 30 décembre 1809.

Conformément à ce décret, la fabrique de Passy se divise en conseil et en bureau.

Le conseil est de sept membres, y compris le curé ou desservant, et le maire ou son adjoint délégué.

Les membres du conseil prennent le titre de conseillers de fabrique.

Ils s'assemblent le dimanche de Quasimodo (1) et les premiers dimanches de juillet, d'octobre et de janvier, à l'issue de la grand'messe ou des vêpres, soit dans l'église, soit au presbytère.

Le conseil, dans ses séances, désigne les marguilliers qui doivent composer le bureau chargé des affaires de la fabrique; de la formation du budget; de l'examen du compte du trésorier; de l'emploi des fonds excédant les dépenses.

Le président et le secrétaire du conseil sont renouvelés le premier dimanche de Quasimodo de chaque année, et peuvent être réélus. Le

(1) Ordonnance du 12 janvier 1825, art. 2.

président a voix prépondérante en cas de partage. Le conseil ne peut délibérer que lorsqu'il y a plus de la moitié des membres présents à l'assemblée, et tous les membres présents doivent signer la délibération, qui est arrêtée à la pluralité des voix.

Le conseil se renouvelle partiellement tous les trois ans : ce sont les plus anciens en exercice qui sortent. Ils sont remplacés à la pluralité des suffrages par les membres restans, et peuvent être réélus : de manière qu'excepté le curé et le maire qui sont membres de la fabrique pendant tout le temps qu'ils conservent leur place, les autres ne peuvent l'être plus de six ans, à moins de réélection.

Le bureau se compose du curé ou desservant, qui en est membre perpétuel avec voix consultative seulement (1), et de trois membres du conseil, qui prennent alors le titre de marguilliers.

Au dimanche de Quasimodo de chaque année, le plus ancien des marguilliers doit cesser ses fonctions et être remplacé.

(1) Arrêté du 7 thermidor an 11 (26 juillet 1803.)

Les marguilliers nomment entre eux un président, un secrétaire et un trésorier.

Les membres du bureau ne peuvent délibérer s'ils ne sont au nombre de trois ; en cas de partage, le président a voix prépondérante.

Les fonctions du bureau consistent à dresser le budget de la fabrique, et à préparer les affaires qui doivent être portées au conseil dans ses quatre séances de chaque année, à faire exécuter les délibérations et à pourvoir à l'administration journalière du temporel de la paroisse, à tenir la main à l'acquit des fondations, sans que les sommes destinées à les acquitter puissent être employées à d'autres charges ; enfin à arrêter tous les marchés (1).

Quant à la nomination des prédicateurs, organistes, sonneurs, suisses et autres serviteurs de l'église, c'est au curé ou desservant qu'elle appartient (2) ; le conseil de la fabrique règle seulement leurs traitemens (3).

(1) Art. 33 du décret du 30 décembre 1809.

(2) Ordonnance royale du 12 janvier 1825, art. 7.

(3) Cette disposition ne concerne que les communes rurales. Dans les villes, la nomination est déferée aux marguilliers, sur la présentation du curé.

Le trésorier nommé par le bureau est l'agent principal de la fabrique : il est chargé de procurer la rentrée de toutes les sommes dues à la fabrique , d'acquitter toute la dépense de l'église et les frais de sacristie ; d'intenter toutes actions et de soutenir tous procès au nom de la fabrique ; de dresser un état de situation du presbytère à l'arrivée d'un nouveau curé, et de veiller à ce que l'ancien ou ses héritiers exécutent les réparations locatives ; enfin de dresser des bordereaux trimestriels des recettes et dépenses ; de les soumettre au bureau pour être visés et arrêtés par les membres qui le composent , et de les déposer ensuite dans la caisse pour être représentés au conseil , à l'appui du compte annuel.

Cette caisse a trois serrures différentes et les clés en sont déposées , savoir : une entre les mains du trésorier, une autre dans celles du curé ou desservant , et la troisième dans celles du président de la fabrique.

Tous les deniers de la fabrique ainsi que les clés des tronc , sont déposés dans cette caisse , et aucune somme n'en peut sortir sans autorisation du bureau et sans un récépissé qui y reste

déposé, pour être produit à l'appui du compte annuel.

On y dépose aussi tous les papiers, titres et documens concernant les revenus et affaires de la fabrique, et notamment les comptes avec les pièces justificatives, les registres des délibérations autres que le registre courant, le sommier des titres et les inventaires ou recolemens du mobilier de l'église.

Telles sont les dispositions principales qui régissent aujourd'hui les fabriques des églises, et particulièrement celle de Passy; nous avons cru nécessaire de les analyser ici, parce qu'en général on ne se fait point une idée bien nette des opérations d'une fabrique; or, comme ces opérations touchent aux intérêts des communes, puisqu'en cas d'insuffisance des revenus de la fabrique, les fonds communaux doivent y suppléer (1), il est bon que chacun en ait au moins une juste notion, surtout à présent que les élections appellent à la gestion des affaires un nombre plus considérable d'habitans.

(1) Art. 106 du décret de 1809.

CHAPITRE SIXIÈME.

Du Presbytère.

On appelle presbytère (*presbyterium*, lieu où logent des prêtres) la maison destinée à l'habitation du curé.

Les fondateurs de la paroisse de Passy, en traitant avec les Barnabites pour la desserte de leur cure, leur avaient donné une maison qu'ils avaient fait construire près de l'église, et qui consistait en un corps de logis, cour et jardin d'environ cinq perches (1).

Cette maison servit de presbytère pendant une dizaine d'années; mais, comme les quatre religieux affectés au service de la cure s'y trouvaient logés trop étroitement, la communauté des Barnabites fit l'acquisition d'une autre maison, rue

(1) Contrat passé entre la dame veuve de Chahu et la communauté des Barnabites, par devant Gigault et Monnier, notaires à Paris, le 5 mai 1672.

Nota. Ce petit presbytère, attenant au côté gauche de l'église, a été abattu pour percer la rue neuve.

Vieille de Passy , aujourd'hui rue Basse , n° 20 , pour y loger ces religieux , et servir en même temps de maison de convalescence à la communauté.

Cette propriété provenait de la succession de Jean Dorieu , président en la cour des aides de Paris : elle fut vendue aux révérends pères Barnabites de la congrégation de Saint-Paul , établis tant à Paris , en la maison de Saint-Éloi , qu'en la cure de Passy , par M. Claude Dorieu , conseiller au parlement de Paris , tant en son nom que comme tuteur de ses enfans nés et à naître , légataires universels de Jean Dorieu (1) , moyennant la somme de onze mille livres tournois.

Voici la description des lieux telle qu'elle a été faite en 1780 dans une déclaration de terrier souscrite à cette époque par le curé Dom Nogueres.

Corps-de-logis principal , entre cour et jardin , bâti en forme de pavillon , couvert d'ardoises , ayant deux croupes composées de plusieurs

(1) Contrat passé devant Gilles et son confrère , notaires à Paris , le 21 juin 1680.

salles, cabinets, cuisine, et chambre au premier et second étage.

Un jardin clos de murs, et potager donnant sur la grande rue.

Et deux petites maisons à droite et à gauche du corps de logis principal.

Le tout de la consistance de deux arpens et un quartier (1).

Le petit presbytère fut alors mis en location et les Barnabites en retirèrent un revenu d'environ 120 livres par an.

Quelques auteurs (2) racontent que la maison acquise par les Barnabites avait été construite par un conseiller (3) au parlement qui en faisait son habitation de campagne et y venait passer ses vacances, et qu'un plaideur, mécontent de ce qu'il lui avait fait perdre son pro-

(1) Déclaration de terrier, passé devant le notaire de Passy, le 31 mars 1780.

(2) Histoire des environs de Paris, et Dictionnaire historique et topographique des mêmes environs.

(3) Le Dictionnaire historique prétend que c'était un procureur.

cès, fit bâtir une maison beaucoup plus haute pour masquer celle de son juge, et en intercepter la vue, qui en faisait le principal agrément ; ensorte que le magistrat, dégoûté, vendit aux Barnabites, à très-vil prix, la maison où s'établit la communauté.

On peut juger de l'exactitude de ce récit par les détails dans lesquels nous sommes entrés, et qui sont puisés dans les titres mêmes.

Il est bien vrai qu'il a été bâti, presque en face du presbytère, une maison qui en dérobe le coup-d'œil sur la gauche, mais rien ne constate que la vengeance ait eu quelque part dans cette construction, qui n'a d'ailleurs qu'un étage sur la rue Basse, et qui pouvait être plus élevée, si le prétendu plaideur avait eu les intentions perfides qu'on lui prête.

A la suppression des couvens, toutes ces propriétés devinrent biens nationaux. Une partie des jardins et le petit presbytère furent adjugés à la commune de Passy, pour former, entre la rue de l'Église et la grande rue, la rue de communication transversale qu'on appelle la rue Neuve. Le reste fut mis en vente ; mais l'acqué-

reur du corps-de-logis principal et du jardin n'en ayant pas acquitté le prix dans les délais voulus, cette partie de la propriété rentra dans le domaine national.

Les choses étaient en cet état lors de la convention conclue à Paris, le 26 messidor an 9 (15 juillet 1801), entre le pape et le gouvernement français, d'après laquelle « les presbytères » et jardins attenans non aliénés, ont été rendus » aux curés des paroisses et aux desservans des » succursales (1). »

C'est à ce titre que les curés (2) ou desservans de l'église de Passy sont en possession du presbytère actuel, et que D. Chauvet, qui l'avait habité long-temps comme propriété de son ordre, y fit encore sa résidence comme curé ou desservant jusqu'à sa mort. Il l'habitait seul, avec une domestique, et n'y avait fait que les réparations urgentes, en sorte que les bâtimens

(1) Art. 72. Des articles organiques rendus exécutoires par la loi du 18 germinal an 10 (8 avril 1802.)

(2) Il n'y a pas, à légalement parler, de curé à Passy, le prêtre qui en fait les fonctions n'a que le titre de desservant ; la loi ne reconnaît par canton qu'un seul curé qui doit résider au chef-lieu.

tombaient en ruine, et qu'il fut impossible à son successeur de s'y loger avant qu'on y eût fait faire les travaux dont il a été parlé précédemment.

D. Chauvet n'occupait qu'une partie de ces bâtimens ; il avait , au rez-de-chaussée , une cuisine et une salle à manger , et au premier , une chambre à coucher très - médiocrement meublée.

En face de la salle à manger , était un salon qui n'avait que les quatre murs et quelques vieux fauteuils vermoulus. Il appelait cette pièce *le salon de réception des voleurs* ; et c'est à juste titre , car rien ne s'y trouvait qui fût capable de tenter la convoitise , même la plus effrénée.

Ici se termine ce que nous avons à dire sur l'église et ses dépendances. Passons à la sci-gneurie.

CHAPITRE SEPTIÈME.

La seigneurie. — Description du principal manoir des seigneurs féodaux, par le P. Le Moine, en 1670. — Le château neuf. — M. Le Riche de la Poplinière. — Mot de Piron sur ce financier. — M^{me} de la Poplinière et M. le duc de Richelieu. — J.-J. Rousseau à la foire de Passy. — Fêtes du château. — M^{me} de Boulainvilliers et les derniers des Valois. — Destruction du château.

On appelait à Passy *la Seigneurie*, le lieu de la résidence du seigneur.

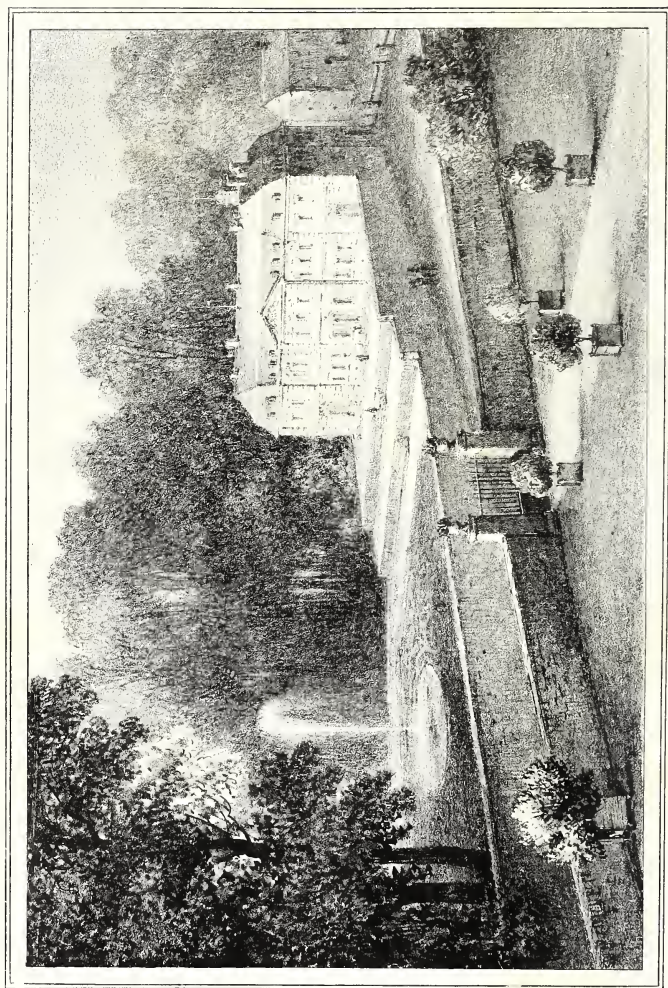
Il paraît que trois châteaux ont été successivement consacrés à cette résidence :

1° *La Villa Dominica*, métairie ou châellenie, qui faisait partie des domaines du roi ;

2° Le manoir des seigneurs féodaux jusqu'à M. de Fontaine, l'un des seigneurs de Passy ;

3° Et, enfin, le château construit par M. de Fontaine en 1678, et qui a été démoli en 1826.

La Villa Dominica, ou châellenie royale, occupait une partie des fortes terres, sur les limites d'Auteuil, vers l'endroit où sont les terrains



Chapman del^{te}

Lith de Thierry frères.

appelés la butte l'Empereur, le Calvaire, la Porte-Jeanne, suivait la lisière de la forêt de Rouvret, aujourd'hui le bois de Boulogne, et venait aboutir au parc de Valentinois, qui en était une dépendance.

Celui des seigneurs féodaux s'est rapproché de la rivière et se trouvait sur le même emplacement que le château de Boulainvilliers, construit dans un style plus moderne.

Il nous reste du manoir féodal une description que nous allons transcrire, et qui peut en donner une idée.

Elle est du père Le Moine, auteur du poème de Saint-Louis, et date de 1670. Il paraît que ce religieux venait passer à Passy le temps des vacances, chez M^{me} Christine Chrestienne de Heürles, veuve de Chahu, alors dame de Passy.

Voici de quelle manière ce poète parle de la dame qui lui donnait l'hospitalité, et du manoir dont elle était en possession (1).

(1) Jeu poétique, à M. Desyvetaux, conseiller-d'État.

Le Passy, d'où je vous écris
Au pied d'un espalier de poires d'ambre gris,
N'est qu'à deux pas du lit où la royale Seine
Aux yeux de Paris se promène.
Aussi voit-on d'ici sur la lice des eaux
Passer à tout moment des files de vaisseaux ;
On entend l'écho du rivage
Qui se plaît à répondre au bruit de l'attelage,
Et du matin de cent voix réveiller
Les vents qui sous les bois couchent pour sommeiller,
Se lèvent en colère et font frémir la plaine
Partout où passe leur haleine.
A gauche, d'autre part, sous les arbres du cours
On voit à la fraîcheur voltiger les Amours :
On les entend faire du bruit de l'aile ,
Quand sur le soir quelque étoile nouvelle
Vient rallumer la pointe de leurs dards
Du feu qu'épandent ses regards.
D'autres fois on les voit étaler leur plumage ,
Montés comme coqs de bagage ,
Sur le faite voûté des carrosses dorés
Qui , vers Auteuil avec pompe tirés ,
De plus d'éclairs font briller leur ornière
Qu'il n'en tombe du char qui porte la lumière.
On les voit là , sur l'herbe descendus ,
Aller comme à cheval sur leurs arcs détendus ;
Leurs flèches leur servent de gaules ;
Ils voltigent autour des saules ;
Les Zéphirs, volant après eux ,
Sautent à l'or de leurs cheveux ;
Et, de la rivière prochaine,
Les Nymphes du train de la Seine
A petit bruit, nageant entre deux eaux ,
Suivent l'éclat de leurs flambeaux.
De là , parfois d'une rapide course ,
Tirant vers la fameuse source (1)
Où l'on voit en toute saison
Tant de corps langoureux chercher leur guérison ;
Ils vont d'une brûlante haleine

(1) Les eaux minérales.

Mettre le feu dans la fontaine ;
 Et quiconque y vient après eux ,
 Surpris de ses humides feux ,
 En les buvant , boit une maladie
 A quoi nulle eau ne remédie.

A main droite l'on voit le superbe Meudon ,
 Hautain de sa richesse autant que de son nom ,
 Qui de la pesanteur de sa lourde terrasse
 Épouvante le fleuve et la plaine menace.

Plus bas , on voit , dans une plaine verte ,
 Une fois tous les ans de javelles couverte ,
 Les eaux d'Issy , qui semblent s'élever
 Pour rafraîchir le jour et les vents abreuver.

Mais , à tout prendre , il n'est rien qui me plaise
 Comme la solitude où je rêve à mon aise

Tantôt au murmure des eaux ,
 Tantôt à l'ombre des ormeaux

Qui de leurs bras feuillus font une galerie
 Où , sans tableaux et sans tapisserie ,
 En traits formés d'esprit et d'esprit colorés ,
 Je vois de tous les temps les exploits figurés.
 Le bâtiment n'est pas de ces hauts édifices
 De rapines meublés , fondés en injustices ,
 Où le luxe insolent met des pays en parcs ,
 Des fleuves en canaux et des monts en remparts.

On n'y voit point le sang des races dévorées
 En estrades d'ivoire , en alcôves dorées ;
 On n'y voit point l'espoir des peuples ruinés
 En meubles superflus du Levant amenés ;

On n'y voit rien des autres artifices
 Qui servent de matière aux bizarres délices ;

Mais on y voit la médiocrité
 Prise au compas de l'exacte équité ,
 La bonne foi , la conscience pure
 De toute honte et de toute souillure ,
 Richesse rare en ce temps perversi ,

Où le sale gain d'un parti
 Donne plus de crédit que la vertu n'en donne
 A quelque preux qu'elle couronne.

Les Grâces sont ici modestes et sans fard ,
Elles n'y prennent rien de l'art ,
Et , partout où marche CHRISTINE (1) ,
Qui les égale en taille et les égale en mine ,
Elles vont devant elle et sèment son chemin
De force tubéreuse et de force jasmin.
Le soleil même est complaisant pour elle ;
Et , par les mains de l'Aurore nouvelle ,
Dès que le jour commence à se dorer ,
Il fait ses fruits et ses fleurs colorer .
Ce matin je l'ai vue en son habit de fête ,
La guirlande autour de la tête ,
Les yeux brillans , le front serein ,
De longs pinceaux de laque et de pourpre à la main ,
Donner couleur à la grenade
Qui met en feu toute une palissade ;
En même temps et des mêmes pinceaux ,
Coulant le long des arbrisseaux
Qui font à la muraille une riche parure
De fruits divers et d'égale verdure ,
Elle teignait en rouge le brugnon
Qui de Pomone fut autrefois le mignon ;
Elle donnait un éclat au pavie ,
Dont la rose eut eu de l'envie ,
Et puis , couchant un vernis délicat
Sur la claire peau du muscat ,
Elle peignait d'une mignarde touche
L'amadote et la mouille-bouche .
A chaque pas qu'elle faisait ,
Un Zéphir l'ouvrage baisait ,
Et , d'une haleine parfumée ,
De l'esprit des fleurs animée ,
Il ajoutait à la couleur
L'agrément de la bonne odeur .
Tandis que du prochain bocage
Les oiseaux éveillés semblaient de leur ramage ,
A voix haute inviter CHRISTINE à recevoir
L'Aurore qui la voulait voir ,

(1) Christine de Heurles , veuve de Chahu.

Après avoir mis pour lui plaire ,
Sans que Céphale ait osé l'en distraire ,
Tout ce qu'elle portait des plus vives couleurs ,
A peindre ses fruits et ses fleurs.
Mais un jet d'eau , qui semble en s'élevant
Faire effort contre l'air et se plaindre du vent ,
De son bruit à finir m'invite ,
Et veut que sans délai , pour le voir, je vous quitte.

Après M^{me} veuve de Chahu , la terre de Passy devint la propriété d'un M. Orceau ; M. d'Orsigny en fit depuis l'acquisition , et le revendit ensuite à M. de Fontaine , conseiller du roi, ancien commissaire de marine et des galères de France.

C'est celui-ci qui a fait construire le dernier château en 1678. C'était un beau bâtiment élevé sur le sommet de la colline qu'on découvrait de la route de Versailles , et qui semblait protéger tout le pays. Deux gros pavillons , que séparait un grand corps de logis , se présentaient d'abord aux regards ; venait ensuite une chapelle de forme ovale , décorée de pilastres ioniques , et dont le plafond formait un dôme éclairé par un lanternon ; le tout était entouré d'un parc de quarante arpens y compris le potager.

M. de Fontaine étant mort , sa veuve conserva la jouissance du château et de la seigneurie.

Il existe encore plusieurs actes du temps de sa mouvance. On y voit que la justice était rendue, à cette époque, en son nom, par un prévôt, désigné ainsi qu'il suit :

« Pierre Chantepie, sieur de Balance, prévôt,
» juge ordinaire, civil, de police et criminel de
» la prévôté, haute, moyenne et basse justice
» de Passy-lez-Paris et dépendances, pour
» dame Marie-Anne Carlon, veuve de messire
» Jean-Louis-Guillaume de Fontaine, dame de
» la terre, justice, voierie et seigneurie de Passy
» et du fief Saint-Pol et dépendances. »

M. Bernard de Saint-Serre et M. Bernard de Rieux, tous deux fils du fameux Samuel Bernard (1), et présidens au parlement de Paris, devinrent successivement propriétaires de la terre de Passy.

Enfin, cette terre vint, par succession, à M. le marquis de Boulainvilliers, fils du président Bernard de Rieux.

Le marquis de Boulainvilliers, dont la fortune avait été ébranlée par des événemens qui

(1) Banquier de la cour sous Louis XIV.

ne se rattachent point à cette histoire , vendit la terre de Passy à M. Le Riche de la Poplinière , fermier général , aussi connu par ses prétentions au bel esprit , que par ses disgrâces conjugales.

On raconte que ce fermier général découvrit dans le boudoir de sa femme une plaque à charnière qui servait de moyen de communication avec l'appartement voisin , qu'occupait le duc de Richelieu. La Poplinière fit constater juridiquement son affront et la découverte qu'il avait faite (1).

Il était d'ailleurs homme de bonne compagnie , ami des lettres , auteur lui-même d'un roman intitulé : *Daira* (2). Il recherchait les

(1) Cette aventure a été mise sur la scène française par M. de Longpré , sous le titre de *l'Alibi* , comédie en trois actes et en vers , qui a eu du succès. La même aventure a donné , à MM. Brasier et Mélesville , l'idée du joli vaudeville qu'ils ont fait représenter , pour la première fois , sur le théâtre du Palais-Royal , le 20 juin 1832 , et qu'ils ont intitulé : *La Cheminée de 1748*.

(2) C'est de ce roman que Voltaire a dit : « C'est , je » vous jure , un des plus absurdes ouvrages qu'on ait » jamais écrit. Pour peu que l'auteur en fasse encore un » de ce goût , il sera de l'Académie. » (Lettre à M^{me} de Fontaine , du 27 février 1761.)

gens de lettres, et son château leur était ouvert. C'est à lui que Piron dit un jour, en le quittant, après une dispute assez vive : *Allez, Monsieur, allez cuver votre or*. Voltaire le surnommait Mécénas et Pollion (1).

Il mariait tous les ans, le 25 mars, jour de la fête de Passy, six pauvres filles de ce village; il leur donnait un vêtement uniforme, un joli trousseau et une dot de 500 livres tournois en argent. Les fiancés, réunis au château, se rendaient ensuite à l'église, précédés du syndic et des notables, et suivis de leur famille; trois ou quatre ménétriers, armés du *crin-crin* populaire, ouvraient la marche; une partie des habitans en habits de fête, ornés de bouquets et de rubans, la fermait.

Au retour, les mariés trouvaient dans les salons du château un banquet splendide, dont le syndic faisait les honneurs.

Les jardins étaient ouverts au public, et l'on y trouvait des bals, des jeux et des divertissemens de toute espèce.

(1) Correspondance avec Thiriot.

La foire se tenait autour du château et le long de la rue Basse. On y voyait des marchands de différens genres, des saltimbanques, des sauteurs, des funambules, des joueurs de vielle et de triangle, etc.

Les jeux, les danses et les divertissemens de l'intérieur du château, joints aux fêtes du dehors, attiraient vers ces lieux, outre les habitans de Passy, un grand concours de monde, qui s'y rendait de Paris et des environs.

J.-J. Rousseau fut témoin de tous ces plaisirs. Invité par M. et M^{me} de la Poplinière à venir dîner au château, il s'y rendit : c'était le jour de la fête de Passy. Après le dîné, on alla se promener à la foire ; M. de la Poplinière s'amusa à jeter de l'argent aux paysans, et riait beaucoup de les voir se ruer les uns sur les autres pour le ramasser. Jean-Jacques profita du moment où toute la compagnie était occupée de ce spectacle pour se dérober à la foule, et chercher, suivant sa coutume, un lieu plus solitaire. Arrivé près de l'avenue qui, du château, conduit à la route de Versailles, il voit une petite fille qui portait des pommes sur un éventaire et qui n'avait point d'acheteur. « Combien toutes vos pommes, lui dit

» Jean-Jacques? — Six sous, pour vous servir,
» mon bon Monsieur. — Eh bien ! ma chère en-
» fant, je vous les achète toutes, à condition que
» vous irez les porter à ces petits savoyards que
» vous voyez à deux pas de nous. » La mar-
chande ne demanda pas mieux, et les petits gar-
çons qui ne s'attendaient pas à pareille aubaine,
se mirent à croquer les pommes, en sautant de
joie.

Cette manière de faire des heureux vaut bien
l'autre.

Après la mort de M. de la Poplinière, arrivée
au mois de novembre 1762, M. de Boulainvil-
liers entra en possession de la seigneurie de
Passy.

Ce seigneur n'était pas si riche que M. de la
Poplinière ; sous sa domination, la fête de Passy
continua d'être célébrée dans les alentours du
château ; mais il n'y eut plus de noces, et par-
conséquent moins de gaité. Le château fut
même fermé, et l'on ne trouvait plus de refuge
contre le mauvais temps qui règne ordinaire-
ment à cette époque. Le dégoût s'empara des
promeneurs de Paris et des environs, et la fête

devint triste , peu fréquentée et sans vie. Elle serait tombée tout-à-fait , si l'on n'eût essayé de lui rendre de l'agrément en la transportant au centre des plaisirs , au bois de Boulogne , près du Ranelagh , et en la remettant au premier dimanche de mai , époque à laquelle la saison plus avancée , fait espérer de plus beaux jours.

Nous aurons occasion de reparler de cette fête , lorsque nous arriverons à la seconde partie de cet ouvrage , qui traite du bois de Boulogne.

Revenons à M. de Boulainvilliers. Il avait pour femme un ange de douceur et de bonté.

Elle était parente de M^{me} de Genlis , si renommée par les nombreux écrits qu'elle a laissés , et par les soins qu'elle a donnés à l'éducation du prince , qui , placé , par la Charte de 1830 , au rang des monarques , se trouve aujourd'hui le chef suprême de l'État.

« M^{me} de Boulainvilliers , dit cette femme cé-
» lèbre dans ses Mémoires , se promenant un
» soir près de son château de Passy , aperçut un
» petit garçon de dix ans , bien déguenillé , por-
» tant sur son dos une petite fille de six à sept
» ans , qui paraissait être fort malade. Ces enfans

» demandaient l'aumône. M^{me} de Boulainvil-
» liers , touchée de ce spectacle , les interroge.
» Elle apprend qu'ils sont orphelins , n'ont point
» d'asile , et que leur père venait de mourir à
» l'Hôtel-Dieu. Et que faisait votre père ? de-
» manda-t-elle. — Oh ! rien ; car il était gentil-
» homme ! — Gentilhomme ! — Oh ! oui , car
» il nous l'a dit trois jours avant de mourir.
» — Et qui prend soin de vous ? — Personne ,
» depuis la mort de notre père. — Eh bien ! sui-
» vez-moi. Les enfans ne demandèrent pas
» mieux. M^{me} de Boulainvilliers les emmène au
» château , les fait habiller et les garde trois se-
» maines. Durant ce temps , d'après les rensei-
» gnemens qu'elle reçoit d'eux , elle fait prendre
» à l'Hôtel-Dieu des informations sur leur père ;
» elle apprend avec surprise qu'il avait la croix
» de Saint-Louis , et elle voit avec plus d'étonne-
» ment encore sur son extrait mortuaire qu'il
» s'appelait Valois. Après bien des recherches ,
» elle finit par découvrir que ces deux enfans
» étaient les descendans d'un bâtard de Charles
» IX ; elle plaça la petite fille dans un couvent ,
» et donna des maîtres au petit garçon , qu'elle

» fit appeler le chevalier de Valois, et qui prit
» depuis du service dans la marine. »

M^{me} de Genlis s'arrête ici. Cette aventure a pourtant eu des suites remarquables, comme on va le voir.

Un certain comte de La Motte, espèce de chevalier d'industrie, qui avait été présenté au château par le père Loth, religieux minime du couvent des Bons-Hommes, s'insinua si bien dans les bonnes grâces de M^{me} de Boulainvilliers, qu'elle jeta les yeux sur lui pour en faire le mari de la petite Valois, sa protégée, qu'elle avait retirée depuis peu du couvent. Elle lui constitua une dot, et obtint de la cour, pour elle, une pension de 4,500 fr. Le comte de La Motte s'empressa d'accepter.

Le mariage était à peine conclu, que M. de La Motte, voulant accroître sa fortune et tenir dans le monde un rang égal au nom que portait sa femme, noua des intrigues et fit des spéculations, qui, loin de tourner à son avantage, le ruinèrent complètement.

Il se vit réduit, ainsi que sa femme, à la petite

pension de 1,500 fr. qu'elle tenait de la munificence royale.

Dans cet état de détresse, M^{me} de La Motte eut, de nouveau, recours à M^{me} de Boulainvilliers. Cette dame, touchée de la position où se trouvait sa protégée, lui donna d'abord un asile dans son hôtel, à Paris (1), et bientôt après elle la conduisit à M. le cardinal de Rohan, connu sous le nom de prince Louis, grand aumônier de France : réclamant pour cette infortunée une part des bienfaits dont il était le dispensateur.

La beauté de cette jeune femme, l'illustre nom qu'elle portait, et particulièrement la bienveillance dont M^{me} de Boulainvilliers l'honorait, touchèrent le prince. Il fit donner à M^{me} de La Motte des secours assez considérables, et à plusieurs reprises.

M^{me} de Boulainvilliers vint à mourir (2), et M^{me} de La Motte, qu'elle avait logée dans son hôtel, fut obligée de le quitter trois mois après le décès de sa protectrice.

(1) Rue Notre-Dame-des-Victoires.

(2) Septembre 1781.

Elle alla loger à Versailles, espérant pouvoir s'y soutenir à l'aide des largesses du grand-aumônier, et des intrigues qu'elle pourrait nouer à la cour.

Cependant, sa détresse devenant plus grande, elle courut chez le cardinal, lui exposa la fâcheuse position où l'avait plongée la mort de sa bienfaitrice, et demanda une augmentation de secours.

Le prince la reçut avec bienveillance et lui fit remettre une gratification extraordinaire ; mais les besoins semblaient s'accroître avec les bienfaits. M^m de La Motte sollicita et obtint, comme une grâce, d'aliéner sa pension.

Cette ressource momentanée ne fit que creuser le précipice qui s'ouvrait sous ses pas ; elle en fut effrayée, et pour s'en garantir, elle ourdit la trame la plus perfide qu'on puisse imaginer.

Elle voyait souvent le cardinal ; douce et insinuante, il ne lui fut pas difficile de capter la confiance de ce prélat.

Celui-ci, dans un moment d'effusion, lui avait appris qu'il était mal en cour, et princi-

pablement dans l'esprit de la reine, et que son plus grand désir serait de rentrer en grâce.

Profitant de cette ouverture, M^{me} de La Motte essaya de lui faire entendre qu'elle pourrait lui être utile, au moyen de l'accès que son nom et ses malheurs lui avaient ouvert auprès de Marie-Antoinette, et promit d'entamer avec elle cette négociation.

Il était alors question d'un collier de diamans d'une grande valeur (1), qui avait été présenté à la reine par Boëhmer et Bossange, joailliers de la couronne, et qu'elle avait refusé.

M^{me} de La Motte convoite ce bijou, et forme le dessein de se l'approprier.

Quelques jours après l'entretien qu'elle avait eu avec le cardinal, elle retourne chez lui. Elle avait eu, lui dit-elle, une entrevue avec la reine; S. M. paraissait dans les plus favorables dispositions, et sa rentrée en grâce ne dépendait plus que d'une seule condition, c'est qu'il se chargerait de procurer à la reine le fameux collier.

(1) Cette parure a été évaluée 1,600,000 fr.

Elle supposait que le refus qu'en avait fait ouvertement la reine n'était que simulé et fait dans l'intention de paraître entrer dans les vues économiques du roi , mais que dans le fond de l'âme cette princesse désirait ardemment le collier , et qu'elle considérerait comme son meilleur ami celui qui se chargerait de le lui procurer.

Le cardinal hésitait. Il ne voulait , disait-il , faire aucune démarche sur une affaire si délicate , qu'au préalable il n'eût eu de la reine l'assurance que son intention était bien de l'en charger.

La dame de La Motte voyant que , malgré tout ce qu'elle avait pu dire , le cardinal insistait , imagina , de concert avec son mari , de faire jouer le personnage de la reine par une femme galante , à peu près du même âge , de la même taille et de la même tournure , et de la faire trouver avec le prince , sur le minuit , dans un des bosquets de Versailles.

La reine se promenait quelquefois les soirs de l'été dans les jardins de Versailles , suivie des personnes de sa maison. « Trouvez-vous dans

» les jardins entre onze heures et minuit , dit
» M^{me} de La Motte au cardinal ; quelque soir ,
» peut-être, aurez-vous le bonheur d'entendre
» la reine elle-même , confirmer de sa bouche
» la consolante révolution que j'entrevois pour
» vous. »

Le cardinal, désirant plus ce bonheur qu'il n'osait l'espérer, se rendit plusieurs fois de suite dans le parc. Un soir, c'était dans le mois d'août, M^{me} de La Motte vient lui dire : *La reine permet que vous approchiez d'elle.* Il s'avance vers une personne dont la tête était enveloppée d'une coiffe, et que, dans sa fausse persuasion, il croit être la reine. Un instant lui suffit pour entendre ces paroles : *Vous pouvez espérer que le passé sera oublié.*

A peine elles sont prononcées, qu'une voix annonce M. le comte d'Artois. Le cardinal se retire en exprimant à M^{me} de La Motte sa reconnaissance.

Pénétré de satisfaction et aveuglé sans retour, il court dès le lendemain chez les joailliers, fait l'acquisition du collier à terme, au nom de la reine, et le porte à M^{me} de La Motte, qui

s'en charge pour le remettre à cette princesse.

Cependant les échéances arrivèrent ; les effets qu'il avait souscrits furent présentés au cardinal ; mais il se trouvait obéré et ne pouvait pas payer. Les joailliers , fatigués d'attendre , prirent enfin le parti de s'adresser à la reine elle-même.

La surprise de cette princesse fut grande, surtout lorsqu'on lui eut dit que l'acquisition de la parure avait été faite , en son nom , par le prince Louis. Elle s'empressa d'en parler au roi.

Ce fut le 15 août 1785 , jour de l'Assomption et de la fête de la reine. Le monarque , indigné qu'on se fût si audacieusement joué du nom de son épouse , fit appeler le grand aumônier qui était venu à Versailles pour la solennité du jour. Lorsqu'il fut entré dans le cabinet du roi , où se trouvait aussi la reine : — Vous avez acheté des diamans à Boëhmer , lui dit le roi ? — Oui , sire , répondit le cardinal. — Qu'en avez-vous fait ? — Je croyais qu'ils avaient été remis à la reine. — Qui vous avait chargé de cette commission ? — Une dame de condition , appelée M^{me} la comtesse de La Motte-Valois. J'ai cru faire ma cour à S. M. , en me chargeant de cette négociation. Alors

la reine l'interrompt : Comment, monsieur, lui dit-elle, avez-vous pu croire, vous à qui je n'ai pas adressé la parole depuis huit ans, que je vous choisirais pour conduire cette négociation, et par l'entremise d'une femme d'un pareil ordre? — Je vois bien, reprit le cardinal, que j'ai été cruellement trompé; l'envie que j'avais de plaire à S. M. m'a fasciné les yeux; je n'ai vu nulle supercherie, et j'en suis fâché.

Le roi fit arrêter le cardinal en pleine cour, le fit conduire à la Bastille encore tout revêtu de ses habits pontificaux, et chargea le parlement de Paris de rechercher et punir les auteurs et complices de cet attentat.

L'intrigante comtesse fut mise de son côté sous la main de la justice. Il fut reconnu que jamais elle n'avait eu de relations avec la reine; que, depuis la remise du collier entre ses mains, elle était passée subitement de l'indigence à un luxe effréné; que son mari avait vendu à Londres, et à des prix très élevés, des diamans qu'on reconnut avoir fait partie de la parure; qu'enfin, à son instigation, une femme publique nommée d'Oliva avait représenté le personnage de la

reine dans la scène de nuit qui s'était passée dans les bosquets de Versailles.

Ce procès fut jugé dans les premiers mois de l'année 1786. Le parlement déchargea le prélat de toute accusation, mit hors de cour la d'Oliva, condamna la femme La Motte au fouet, à la marque et à une détention perpétuelle à la Salpêtrière et son mari aux galères.

La femme La Motte a subi son supplice ; mais depuis elle est parvenue à s'échapper de sa prison, à l'aide des désordres qui suivirent la révolution de 1789, et à se réfugier en Angleterre où elle est morte.

Quant au marquis de Boulainvilliers, il demeura tout-à-fait étranger à cette affaire, où sa femme n'a figuré que sous les rapports les plus honorables.

Il se nommait Anne-Gabriel-Henri Bernard, était prévôt de Paris, et petit-fils de ce fameux Samuel Bernard, qui prêta de l'argent à Louis XIV et à Louis XV, et qui obtint des lettres de noblesse en échange de son or.

Ce marquis a payé cher la noblesse qu'il tenait de ses pères. Mis en prison comme suspect

à l'époque de la terreur, il y est mort de chagrin, dans les appréhensions continuelles de l'échafaud, qu'on lui préparait.

Après sa mort, M. Cabal est devenu propriétaire de son château. Cet ancien notaire, dont la fortune n'était pas proportionnée à la dépense qu'aurait exigé l'entretien de cette belle propriété, la laissa dépérir, et finit par l'aliéner en 1826 à des spéculateurs, qui en ont fait un quartier de Passy, sous le nom de *Boulainvilliers*.

Sur l'emplacement du château, dans le potager, dans le parc, on a percé des rues, on a construit de jolies habitations entourées de jardins; et quand ce quartier, qui doit communiquer au bois de Boulogne sera achevé et habité, ce sera certainement un quartier fort recherché à cause de la beauté du site, de la pureté de l'air et de sa position pittoresque. Il offre d'ailleurs un avantage dont l'importance a diminué depuis l'établissement d'un entrepôt de commerce sur la rive gauche de la Seine, c'est celui d'ouvrir une route entre le midi et le nord, par le pont de Grenelle, sans traverser Paris.

Si, par cet événement, la commune de Passy a perdu son château, le seul monument d'architecture qu'elle possédât, elle a du moins gagné l'alignement de la rue Basse qui, dans cet endroit, décrivait une courbe, et qui maintenant forme une belle ligne de communication entre Passy et Auteuil.

Non loin de Boulainvilliers subsiste encore un autre château d'une moins grande dimension, et qui semble se cacher modestement dans les détours de la colline. Il a été le séjour d'une princesse bien malheureuse, et, sous ce rapport, il est digne de tout notre intérêt. Nous en ferons le sujet du chapitre qui suit.

CHAPITRE HUITIÈME.

Château de la princesse de Lamballe.

Ce château appartient maintenant à M. Sanlot-Baguenault. Long-temps il fut la maison de plaisance de Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan, veuve du prince de Lamballe.

Il est situé à mi-côte du plateau de Passy. Ses jardins s'étendent jusque sur le quai, le long de la route de Versailles. On y entre par la rue de Seine.

Des mousses, des helvelles, des jungermannes et autres végétaux qui ne croissent que dans les lieux humides et peu fréquentés, en garnissent les abords, et la grille qui en forme la principale entrée et que la rouille dévore, semble de long-temps n'avoir roulé sur ses gonds.

L'isolement du château au milieu des jardins et dans l'endroit le plus écarté dispose l'âme à la mélancolie, et, quand on y retrouve la distribution que la princesse avait elle-même ordonnée, qu'on y revoit des meubles qui lui avaient servi,

qu'on y reconnaît les tentures qu'elle y avait fait poser (1), on ne peut se défendre d'un souvenir douloureux.

Se promène-t-on sous les ombrages solitaires qui entourent le château? la voix plaintive de l'infortunée semble encore se mêler au murmure des ruisseaux et au bruissement du feuillage.

Lamballe a succombé, Lamballe dont le zèle
A sa reine, en mourant, est demeuré fidèle.
Et ses cheveux si beaux, ce front si gracieux,
Dans quel état, ô ciel! on les montre à ses yeux!
La nature en frémit, et l'amitié tremblante
A des traits si chéris recule d'épouvante (2).

Quand la princesse eut été massacrée, ses bourreaux eurent en effet la cruauté d'aller montrer sa tête sanglante et son cœur déchiré à Louis XVI et à la reine, alors détenus au Temple.

M^{me} de Lamballe était surintendante de la maison de la reine; elle avait voué à Marie-Antoinette l'amitié la plus entière et la plus désintéressée. Avertie du départ de la famille royale pour Montmédi, elle partit pour l'Angleterre.

(1) En 1790.

(2) Delille, *Pitié*, chant troisième.

Elle pouvait y vivre heureuse ; mais , ayant appris que la reine avait été arrêtée à Varennes , elle voulut partager le sort de son amie et revint en France auprès d'elle ; mais on sait quelle douceur peuvent procurer à l'infortunée les soins de l'amitié. On ne voulut pas donner cette consolation à la malheureuse reine. On arracha de ses bras cette digne amie pour la transférer à la Force ; et là , dans les exécrables journées de septembre 1792 , sans pitié pour son sexe , pour sa douceur d'ange , pour sa vie irréprochable , elle fut égorgée... *On osa l'assassiner, dit un auteur, mais on n'osa pas flétrir sa mémoire.*

CHAPITRE NEUVIÈME.

La Vista, auparavant l'Oratoire.

En remontant par la petite rue du Roc, on se retrouve sur le plateau, et la première maison qu'on aperçoit rue Basse, au coin de celle des Vignes, est *la Vista* (1).

De cette maison, dont l'exposition est en plein midi, la vue s'étend depuis les hauteurs de Meudon jusqu'à celles de Belleville et de Ménilmontant; Sèvres, Issy, Vanvres, Vaugirard, Grenelle, passent successivement sous les yeux, avec leurs belles perspectives, leurs plaines verdoyantes, leurs moulins à vent et leurs rians côteaux qui se perdent au midi dans l'horizon et descendent au nord jusqu'aux rives de la Seine. Paris vient ensuite enrichir ce panorama

(1) On voyait encore, il y a quelques années, un marbre noir incrusté au-dessus de la porte cochère de cette maison, et sur lequel étaient gravés en lettres d'or, ces mots : *La Vista*.

de ses dômes dorés, de ses tours gigantesques, de ses édifices élégans et de ses palais somptueux, laissant découvrir dans le lointain les hauteurs qui le couronnent.

C'est ce coup-d'œil ravissant qui a fait donner à cette maison le nom de *la Vista*, par analogie à l'immense tableau qui se déroule au regard du voyageur avant d'arriver à Marseille, au point qu'on appelle également, en langue provençale : *La Vista*.

C'est de ce point qu'on découvre cette quantité de maisons de campagne, connues sous le nom de *Bastides*, et dont le nombre dépasse cinq mille. Des pins, des cyprès, des vignes, de petits jardins, réjouissent agréablement la vue, jusqu'au moment où l'ancienne ville des Phocéens vient la surprendre par sa splendeur et sa magnificence.

La Vista de Passy était dans l'origine appelée *l'Oratoire*, parce qu'elle appartenait aux oratoriens, et leur servait de maison de convalescence.

Bossuet disait de la congrégation de l'Oratoire : *C'est un corps où tout le monde obéit et où*

personne ne commande. Hélas! il n'en est pas ainsi dans notre société politique, où tout le monde aspire à commander et où personne ne se soucie d'obéir.

Cette jolie maison est suivie d'un jardin bien planté, où se trouvent un chalet et des serres chaudes.

On cultive dans ces serres de fort belles plantes exotiques, entre autres :

Le *palmier latanier* ;

Le *cyuca draconis*, originaire du Pérou ;

Le *kamellia japonica*, ou rosier du Japon ;

Le *protea argentea*, du cap de Bonne-Espérance ;

Le *justicia bicolor*, de l'Amérique équinoxiale ;

Et le *strelitzia reginæ*, du Cap, plante si belle et si remarquable par la disposition de ses pétales et l'éclat de ses lobes, dont les uns sont d'un jaune safrané très-éclatant, et les autres d'un bleu céleste foncé.

Le roi de Prusse a tiré de ces serres, en 1829, une quantité considérable des plus belles plantes qui s'y trouvaient : il en reste encore assez pour fixer l'attention des amateurs.

On admire aussi dans ce jardin une grande quantité de dahlia, dont les fleurs sont d'une dimension extraordinaire et d'une variété infinie.

Un terrain en pente, séparé du jardin par la rue des Vignes, et qui faisait autrefois partie de la seigneurie, sert à la culture des plantes et racines potagères, et ne laisse rien à désirer dans ce genre (1).

Cour des Miracles,

Annexe de la Vista.

A côté de la Vista se trouvait naguère une vieille mesure qu'on appelait la *Cour des Miracles*, par allusion à ces lieux immondes qui étaient habités par des mendiants et gens de mauvaise vie, et qu'on nommait *cours des miracles*, pour se moquer de ces gueux imposteurs qui, contrefaisant, dans les rues, les borgnes,

(1) Ce terrain provient des carrières que M. de Fontaine, seigneur de Passy, avait fait ouvrir en cet endroit, pour en tirer les pierres qui ont servi à la construction du château neuf.

les boiteux, les aveugles, etc., surprennent des aumônes au moyen de cette supercherie, et rentrés dans leurs repaires, se débarrassent de leurs emplâtres ou de leurs béquilles, et redevennent sains et gaillards en un instant, et *sans miracle*.

Cette mesure était, en effet, le réceptacle de tout ce qu'il y avait d'impur dans la population de Passy. Un semblable voisinage ne pouvait convenir aux propriétaires de *la Vista* ; ils ont fait abattre la mesure, il y a neuf à dix ans, et l'ont fait remplacer par une jolie maison bourgeoise (1).

(1) Ces maisons appartiennent à la famille Fulchiron.

CHAPITRE DIXIÈME.

Ancien hôtel de Valentinois. — Fêtes brillantes. — Le comte d'Artois. — Pastorale de Rose et Colas, jouée par Clairval et Caroline. — Entrevue dans cet hôtel de M^{me} la comtesse de Provence et de M^{me} du Barri. — Franklin. — Le prince de Condé et le duc de Bourbon, son fils. — Aventure galante. — Petit hôtel de Valentinois.

A la suite de la Vista et de son annexe vient une fort belle maison qui a long-temps appartenu à la comtesse de Valentinois, et qui en a conservé le nom (1).

Le bâtiment consiste en deux ailes terminées chacune par un belvédér, orné de balustrades de pierre, et porté sur des colonnes d'ordre toscan. Il y a dans l'aîle droite un salon orné de sculptures, de figures et de bustes.

Les jardins sont vastes et bien plantés; mais

(1) Cet hôtel, qui, depuis la comtesse de Valentinois, est devenu la propriété de M. Roy de Chaumont, ancien directeur et intendant des Invalides, et ensuite de M. Fulchiron, appartient aujourd'hui à la famille Grivel.

*qui s'est vendue en 1804, le quel vient
de l'ancien hôtel de Valentinois.*

ils ont bien changé de face depuis que M^{me} de Valentinois les a quittés.

Le propriétaire en a d'abord aliéné la moitié, et, dans cette partie où se trouvaient déjà différens bâtimens contigus et une belle galerie, on a construit une autre maison, qui forme maintenant une propriété particulière (1), et qui a son entrée par la rue Bois-le-Vent.

Le jardin de cette dernière maison contient l'ancien potager, autour duquel tourne une superbe terrasse, d'où l'on jouit d'une fort belle vue.

Le jardin de la maison, située rue Basse, est planté de plusieurs allées de tilleuls qu'on taillait autrefois à l'italienne, et qui sont maintenant abandonnés à la nature; sur la droite, se trouvent le nouveau potager et une orangerie dont la serre est très-belle.

Ces deux jardins sont contigus et ne sont encore séparés que par une barrière de bois fort peu solide.

Cet hôtel, lorsqu'il était dans son entier, était

(1) M. Briant.

renommé par les fêtes luxueuses qu'y donnait la comtesse de Valentinois, fameuse par ses galanteries et par son goût pour les plaisirs impudiques. On va jusqu'à dire, que dans une promenade à cheval autour du parc, la volupté s'y est montrée toute nue.

Le comte d'Artois, depuis Charles X, était de toutes ces orgies. Il y venait faire diversion à l'étiquette et aux contraintes de la cour, dans les joies que procurent l'indépendance et la prodigalité.

Louis XVIII, dans les mémoires publiés sous son nom, parle d'une fête brillante que M^{me} de Valentinois avait fait préparer pour *Madame*, comtesse de Provence (1), dont elle était alors la dame d'atours. Elle avait saisi le moment où la favorite était indisposée : toute la cour s'y rendit ; mais il y eut beaucoup de désappointement parmi les princesses, par l'apparition subite de M^{me} du Barry, qui se trouvant mieux, s'y fit conduire.

Le spectacle commença par *Rose et Colas*, charmante pastorale, dont les paroles sont de

(1) Femme de Louis XVIII.

Sedaine et la musique de Monsigny; Clairval, acteur alors à la mode, et M^{lle} Caroline jouaient les principaux rôles.

C'était un contraste assez piquant que ce tableau de mœurs champêtres et innocentes, en présence de tout ce qu'il y avait de plus élégant et de plus corrompu à la cour de Louis XV.

En général, la fête fut trouvée très galante et de fort bon goût; mais, lorsque la comtesse de Provence voulut se retirer, M^{me} de Valentinois s'avisa de lui demander, en l'accompagnant, comment elle avait trouvé la fête dont elle lui avait fait hommage, S. A. R. répondit sèchement : « Une fête, à moi, Madame? je sais que » vous en avez donné une, dont j'ai pris ma » part; mais je ne vous en remerciais point, » dans la croyance que j'avais qu'elle était pour » la comtesse du Barri. (1).

Par un autre contraste non moins remarquable, ce séjour des ris immodérés et de la volupté sans frein devint en 1777 l'asile d'un philosophe austère, du docteur Franklin, alors ministre

(1) Voyez les Mémoires de M^{me} du Barri.

plénipotentiaire de la fédération américaine auprès de la cour de France.

Au faste on vit succéder la modestie et à tous les débordemens du vice la simplicité la plus frugale.

Un habit de drap couleur marron , sans broderie , était le vêtement ordinaire de ce ministre. Il avait alors soixante-onze ans , portait les cheveux plats , se servait de larges lunettes , et tenait à sa main un bâton blanc (1). En le voyant , sans le connaître , on l'aurait pris plutôt pour un paysan d'une figure noble et distinguée que pour un ambassadeur.

Inventeur des paratonnerres , il en fit poser un , avec l'agrément des propriétaires , sur la maison qu'il habitait ; et en surveilla lui-même l'exécution.

Ce paratonnerre existe encore aujourd'hui , et c'est le premier qui ait été fait en France.

Nous reviendrons sur cet homme extraordi-

(1) Ce bâton était de pommier sauvage , ainsi que l'a déclaré Franklin lui-même dans son testament. (Voyez ci-après chapitre 21.)

naire, en parlant des hommes illustres qui ont habité Passy (1).

Quant à la maison dont il s'agit ici , nous devons dire que le dernier prince de Condé et le duc de Bourbon sont venus l'habiter, à leur retour en France avec Louis XVIII , en 1814. Sans cesser de respirer l'air de la campagne , qu'exigeait l'état de leur santé , ils se trouvaient là plus à proximité de la cour que dans leurs châteaux de Saint-Leu et de Chantilly, qui n'étaient pas d'ailleurs en état de les recevoir. Le vieux prince admettait avec beaucoup de grâce et d'affabilité toutes les personnes qui désiraient lui présenter leurs hommages ; et son fils , grand chasseur , et quoiqu'il fût déjà d'un âge avancé , y courait encore le gibier d'amour.

Un jour qu'il se promenait dans le parc , il aperçut la fille du jardinier et , la trouvant à son gré , voulut s'approcher d'elle. Cette jeune fille , qui ne le connaissait point , s'empressa de fuir et de rentrer au logis. Le prince suivit ses pas ; mais elle arriva plus tôt que lui , et lui ferma la

(1) Voyez chapitre 21.

porte au nez. Le prince, en rentrant, conte à son père sa mésaventure. Celui-ci fait appeler la jeune fille qui, reconnaissant dans le duc de Bourbon la personne qu'elle avait traitée si cavalièrement, se met à pleurer et demande pardon. Puisque vous ne connaissiez pas mon fils, dit le vieux Condé, vous ne pouvez être coupable, et il ne faut pas pleurer ; je ne veux même pas vous avoir dérangé gratuitement, et, si vous aviez quelque grâce à me demander, je me trouverais heureux de vous la faire obtenir. La jeune fille, rassurée par tant de bienveillance, se souvint qu'elle avait une parente bien malheureuse ; et, profitant de l'occasion, elle sollicita pour cette parente un bureau de distribution de papier timbré. Le prince de Condé promit de s'en occuper, et le duc de Bourbon se chargea de porter lui-même la nouvelle du succès, à condition qu'on ne s'enfermerait plus à son arrivée. Quelques jours après, le duc se présente en effet ; on lui ouvre la porte toute grande : la grâce était accordée. Un baiser bien chaste appliqué sur le front de la jeune personne en fut la récompense.

On a vu depuis dans la même maison lord Fingal et sa famille.

Lord Fingal, dit-on, est un descendant de ce fameux Fingal, chanté par Ossian, son fils : c'est du moins un des lords les plus riches de l'Irlande. Il vivait à Passy dans la plus grande simplicité, assistait régulièrement aux offices de la paroisse, et faisait beaucoup d'aumônes. Il est retourné en Irlande quelque temps après les journées de juillet 1830.

Petit hôtel de Valentinois.

On a distrait de cette grande et belle propriété, une maison et un jardin où se trouvaient les offices.

C'est maintenant un petit temple consacré aux Muses. On y danse, on y fait de la musique, on y joue la comédie. Le prêtre de ce temple, auteur et acteur, rend aux Muses, sous ce double rapport, un culte d'hyperdulie, qui lui a concilié leurs faveurs, et qui attire sans cesse vers ces lieux un bon nombre de fervans. On n'est pas plus gai, plus bouffon que lui en écrivant la comédie, ni plus comique et plus facétieux en la jouant.

M. Dumersau, connu par un grand nombre de vaudevilles dramatiques et populaires qui ont fait courir tout Paris, a acheté cette jolie maison en 1816. Elle est enrichie d'une belle terrasse d'où la vue se porte sur la vallée qui sépare les côteaux de Saint-Cloud de ceux de Meudon, et se repose avec volupté sur un paysage aussi frais que varié.

Enfin, des jardins enchanteurs viennent couronner ce poétique asile. Ils sont en quelque sorte enclavés dans le beau parc de Valentinois, et l'on y respire la même fraîcheur sous des ombrages moins étendus.

CHAPITRE ONZIÈME.

Fontanitum, ou les eaux minérales ; leur vogue ; leur influence sur la prospérité de Passy. — J.-J. Rousseau aux eaux minérales. — Il y compose une partie de son *DEVIN DE VILLAGE*. — Franklin prend aussi les eaux minérales. — Il se lie intimement avec M. Leveillard, propriétaire et directeur de cet établissement , et l'emmène aux États-Unis. — Les raffineries. — L'empereur Napoléon va les visiter. — Le pont suspendu.

Nous arrivons aux eaux minérales , à ces eaux qui ont eu tant de vogue et qui ont tant contribué à l'accroissement de Passy, à sa prospérité, à l'augmentation de sa population.

Si ses côteaux ne peuvent pas briller ,
Ainsi que ceux d'Auteuil et de Surenne ,
D'un bois tortu dont la grappe avec peine
Fournit un jus qui gratte le gosier ,
Des flancs pierreux de son terrain calcaire
Coule une source et pure et salutaire
Dont Esculape a tiré grand profit
Tant qu'ont duré la mode et le débit (1).

Tout le terrain qui entoure les eaux minérales

(1) Epître à Passy, par M. Dumersan.

formait au 7^{me} siècle un vignoble de la dépendance de Nigeon où se trouvaient plusieurs petites sources , et que par cette raison on appelait *Fontanitum* (1).

Depuis lors , et quand il y eut quelques habitans sur ce point, l'une de ces sources devint un puits , dont l'eau servait principalement à faire de la tuile.

On ne sait pas précisément à quelle époque on découvrit que cette eau était minérale. Un médecin nommé Le Givre la connaissait en 1658 ; il prétendit qu'elle rouillait les pierres ; qu'avec la noix de galle elle prenait une teinture aussi rouge que celle de la Notre-Dame-de-Provins (2) ; qu'elle avait le goût du fer ; qu'elle coulait bien dans le corps ; qu'enfin elle était détersive et relâchante.

Duclos , de l'Académie des Sciences , ne partagea pas l'avis de Le Givre ; il aperçut dans cette eau un sable très fin , et , prenant ce sable pour

(1) Testament de Saint-Bernard. (Voyez chapitre I^{er}.)

(2) Fontaine d'eau minérale à Provins , qui porte pour inscription :

Mille mali species nymphea levabit aquâ.

un sel nitreux dont elle se charge dans la carrière voisine, il jugea qu'elle n'avait presque point de vertu.

D'autres médecins furent d'un avis contraire, et les opinions étaient fort divisées, lorsqu'en 1719, l'abbé Le Ragois (1), confesseur de M^{me} de Maintenon et précepteur du duc du Maine, qui était propriétaire d'une maison au-dessus, et qui possédait une pareille source, s'aperçut qu'elle était également minérale.

Pour la mettre en crédit, il commença par décrier l'ancienne. Un médecin célèbre de l'époque, nommé Molin, et plus communément Dumoulin (2), lui fut d'un grand secours dans cette circonstance. Ce docteur, ayant examiné l'eau de l'ancienne source, trouva qu'elle avait changé de nature depuis les premières analyses qui en avaient été faites; que la limpidité n'en était pas plus grande que dans l'eau commune;

(1) Auteur d'une Instruction sur l'histoire de France et sur l'histoire Romaine, composée pour l'usage du duc du Maine.

(2) C'est ce docteur qui disait, étant au lit de mort :
« Je laisse après moi trois grands médecins, l'eau, la diète et l'exercice. »

que la saveur ferrugineuse en était très faible ; et qu'enfin leur vertu ne pouvait être d'une grande efficacité.

Quelque temps après , la Faculté de Médecine désigna plusieurs de ses membres pour aller faire l'examen des nouvelles eaux , et , après que ces députés eurent fait leur rapport , la Faculté , assemblée en corps , déclara d'une voix unanime , le 3 février 1720 , que les nouvelles eaux de Passy étaient minérales et en particulier ferrugineuses , sulfureuses et balsamiques , et les jugea propres à calmer les intempéries chaudes des viscères abdominaux (1).

Cette déclaration fut un coup de fortune pour l'abbé Le Ragois , comme il devint ensuite une cause de prospérité pour le village de Passy ; les malades non seulement de Paris et de la France entière , mais même de toute l'Europe , y accoururent ; de manière qu'on ne trouvait plus à se loger dans Passy , et que les spécula-

(1) Un pharmacien nommé Demachy , publia , en 1755 , un ouvrage ayant pour titre : *Examen physique et chimique de l'eau minérale de Calsabigi. (Passy.)* Un volume in-12.

leurs s'empressèrent d'acheter la plupart des terrains qui étaient consacrés à la culture de la vigne, pour les employer en construction.

Il faut convenir aussi que le propriétaire des eaux minérales ne négligea rien pour attirer les malades à leur source. Il fit planter à l'entour des jardins charmans dont l'entrée fut publique, qui procuraient aux piétons un passage fort agréable pour arriver à Passy par le quai, sans monter péniblement la côte à la barrière des Bons-Hommes.

Il fit en outre pratiquer des galeries couvertes où l'on pouvait se promener en temps de pluie, et des terrasses d'où l'on jouissait de cette belle vue qu'on découvre de la Vista, et dont nous avons déjà parlé (1).

Belamy, qui lui succéda dans cette propriété, l'embellit encore.

Il y établit des amusemens champêtres pour tous les goûts. De fort beaux salons étaient ouverts dans l'hôtel pour les personnes qui désiraient jouir des plaisirs de la conversation. Une

(1) Voyez chapitre 9, page 143.

bibliothèque était mise à la disposition des lecteurs. Il y avait des jeux, des rafraîchissemens, table ouverte pour les médecins, table d'hôte pour les malades, et, de temps à autre, bal, concert, comédie. On passait la matinée dans les salons ou les jardins; le soir, quand il n'y avait pas fête à la maison, on allait respirer l'air sur la pelouse au bois de Boulogne, où se réunissait deux fois par semaine la société la plus brillante de la cour et de la ville.

Un si bel établissement, dans une position si pittoresque, à la porte de Paris et à l'extrémité d'une promenade, devait réussir, et tout le monde en fut infatué.

Il était partout du bon ton d'aller aux eaux de Passy. Quand on n'y allait pas pour les prendre, on s'y rendait en promenade par curiosité. Les sources présentaient à leur ouverture de fort belles coquilles des trois classes, univalves, bivalves et multivalves. On y voyait aussi la pierre spéculaire, des pyrites, des échinites, des bélemnites, des turbinites, des madrépores.

Tout cela était le sujet de l'entretien des salons; on ne pouvait se lasser de parler de ces

belles productions , des cures opérées par les eaux ; enfin on se racontait à l'oreille les aventures galantes qui s'y étaient passées ; on les jouait sur les théâtres (1) , on en faisait le sujet de romans (2) et même de romances.

On connaît le joli couplet de Pannard , dans le ballet des *Fêtes galantes* , représenté le 30 juillet 1736.

De Bourbon l'on m'écrit
Qu'une jeune malade,
Après avoir sans fruit
Sablé mainte rasade,
Par le secours de Cupidon
Avait trouvé sa guérison :
Ceci n'est point une merveille.
Et zon zon zon
A Passy, ce dit-on,
On voit chose pareille.

J.-J. Rousseau , qui n'était pourtant pas homme à céder aux caprices de la mode , fut

(1) Naquet a fait deux comédies sur les eaux de Passy ; l'une intitulée : *L'Heureuse Méprise*, ou *les Eaux de Passy*, 1760, et l'autre : *Les Eaux de Passy, ou les Coquettes à la mode*, 1761.

Il y eut encore une pièce des *Eaux de Passy*, représentée par les marionnettes du sieur Bienfait , à la Foire Saint-Germain , en 1724.

(2) Lasolle a fait un ouvrage intitulé : *Les Amusemens des eaux de Passy*. Deux vol. in-12. Paris. Poincot. 1787.

subjugué. Il était affligé d'une strangurie, et son médecin lui fit entendre que l'usage des eaux de Passy lui serait salutaire. Il consentit à les prendre. C'est en se promenant dans les jardins d'alentour qu'il ébaucha une partie de son *Devin de Village*.

« Le matin, dit-il dans ses Confessions (1),
» en me promenant et prenant les eaux, je fis
» quelques manières de vers très à la hâte, et
» j'y adaptai des chants qui me vinrent. Je
» barbouillai le tout dans une espèce de salon
» voûté qui était au haut du jardin.... Les trois
» morceaux que j'avais esquissés étaient le premier monologue : *J'ai perdu mon Serviteur* ;
» l'air du *Devin* : *L'Amour croit s'il s'inquiète* ;
» et le dernier duo : *A jamais, Colin, je t'engage*, etc. »

Bon Jean-Jacques, vous ne vous doutiez guère alors que le beau jardin qui vous inspirait une musique si fraîche et des vers si naturels, deviendrait un jour la propriété des enfans de cette dame Delessert, à qui vous avez écrit

(1) Livre VIII.

vos lettres charmantes sur la botanique. Ah ! si votre ombre erre quelquefois sous ces ombrages délicieux, qu'il doit vous être doux d'y rencontrer la personne pour qui vous dictiez ces leçons et qui en a si bien profité (1) !

Un autre philosophe, Franklin, pendant son séjour à Passy, prit aussi les eaux minérales. M. Leveillard, qui en était alors directeur, le reçut avec la distinction, les égards et l'empressement qu'on devait à son rang, à son âge et à son caractère. Ces soins obséquieux touchèrent le cœur du philosophe ; il prit en amitié M. Leveillard ; et leur intimité devint si grande, qu'au départ de l'ambassadeur, en 1785, le directeur des eaux ne voulut plus se séparer de lui, et le suivit en Amérique (2).

Ce qui contribua beaucoup à la vogue des nouvelles eaux, c'est qu'indépendamment des vertus qu'on leur attribuait, on les croyait un

(1) M^{me} Gauthier-Delessert.

(2) M. Leveillard était syndic de Passy. (Voyez ci-après les chapitres 16 et 21.)

remède infailible contre la stérilité dans les femmes (1).

On a vu (2) ce qu'en disait le père Lemoine, lors de son séjour à Passy en 1670 : Les zéphirs

- « Vont d'une brûlante haleine
- » Mettre le feu dans la fontaine ;
- » Et quiconque y vient après eux ,
- » Surpris de ses humides feux ,
- » En les buvant , boit une maladie
- » A quoi nulle eau ne remédie.

Lorsque les eaux changèrent de propriétaire , que l'entrée du jardin fut fermée au public , que les médecins ne trouvèrent plus table ouverte dans l'établissement , on ne parla plus des eaux , et elles perdirent , sinon leur efficacité toujours la même (3) , du moins toute leur célébrité (4)

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *De l'Homme et de la Femme considérés physiquement dans l'état du mariage.* (Chapitre 7.)

(2) Chapitre 7, page 118.

(3) Dans l'état où elles se trouvent maintenant , et d'après la dernière analyse qui en a été faite par MM. Deyeux et Baruel , les eaux de Passy contiennent , en sortant de leur source , sulfate de chaux , protosulfate de fer , sulfate de magnésie , sulfate d'alumine et de potasse , protosulfate de fer , hydrochlorate de soude.

(4) Les sources anciennes et nouvelles appartiennent actuellement au même propriétaire.

Si l'on n'a plus l'entrée libre dans Passy par les jardins des eaux, la bienveillance et l'urbanité des possesseurs actuels, en rendent l'accès extrêmement facile. Cette propriété réunit l'utile et l'agréable. C'est là que M. B. Delessert a établi ces belles raffineries où s'est fabriqué le sucre de betterave, tant qu'a duré le blocus continental. On sait que l'empereur Napoléon fut émerveillé de cette découverte, qui semblait permettre de se passer du sucre des colonies d'Amérique, et que, s'étant transporté sur les lieux, il détacha sa croix d'honneur, l'attacha lui-même à la boutonnière de M. Delessert, et le créa baron de l'Empire.

L'empereur, de retour au palais des Tuileries, y trouva M. de Talleyrand, alors son ministre des affaires étrangères. Il avait rapporté un échantillon du sucre de betterave, et voulut en faire goûter à ce ministre. Celui-ci le goûta en effet ; mais l'empereur fut cruellement déçu, quand il vit M. de Talleyrand donner une chiquenaude sur l'échantillon, en s'écriant : *Va te faire sucre*. Le mot est joli, mais il n'est pas juste, puisque ce sucre a suppléé au sucre colonial pendant tout le temps du blo-

cus; et que, même à présent, ces sucres se vendent indistinctement dans le commerce, sans qu'on puisse en préciser la différence.

Le sucre de betterave réunit, aux propriétés physiques, chimiques et économiques du sucre de canne, les mêmes formes cristallines; ils sont tous les deux aussi lourds; et en variant les procédés du raffinage, on en obtient également des sucres denses à trois grains et des sucres légers à grains fins (1).

C'est, dans tous les cas, une grande chose que d'avoir obtenu un sucre indigène qui ne coûte point de larmes à l'humanité, et épargne au commerce une partie de ces courses lointaines et hasardeuses qui absorbaient la majeure partie des bénéfices.

Les raffineries, qui sont toujours en activité, ne sont pas les seules choses dignes de remarque dans ce vaste emplacement. On y admire

(1) C'est un chimiste de Berlin nommé Margroff, qui, le premier, en 1747, reconnut dans la betterave la propriété de donner du sucre. Le travail et l'industrie ont porté ce sucre au degré de perfection où nous le voyons aujourd'hui.

encore un pont suspendu , le premier qui ait été fait en France , et qui , placé sur des vallées assez profondes , joint le sol sur lequel sont situées les habitations avec celui de la montagne. On évite par ce moyen un long détour que les sinuosités du terrain ne permettaient pas de franchir.

Quand on regarde ce pont du fond des vallées , on le croirait porté dans les airs , parce que les points d'attache , ou d'amarrage des cables ou chaînes qui le soutiennent , se trouvent cachés par les arbres.

Les jardins , considérablement agrandis , et tels qu'ils sont aujourd'hui , représentent assez exactement , par leur pente , leurs tours et détours , ainsi que par le mouvement des terres , un paysage suisse ; on y trouve même un chalet qui contient , outre une fort belle laiterie rafraîchie par des eaux jaillissantes , les plans en relief des principaux sites des treize cantons.

Heureux le Suisse qui , du sommet de ces jardins , entendrait dans le lointain la cornemuse du bouvier exécuter le fameux ranz-

des-vaches, il se croirait dans ses montagnes (1).

Mais ce qu'on ne trouve pas dans les paysages de la Suisse, et ce qu'on rencontre à chaque pas dans ces jardins, c'est une quantité d'arbres et de plantes exotiques et indigènes, et tout ce que des serres chaudes et une culture bien entendue, peuvent produire de plus rare et de plus curieux.

Les bâtimens de cette propriété sont beaux, vastes et dignes des jardins; ils sont divisés en plusieurs maisons qui sont toutes habitées par la famille Delessert. Deux belles portes cochères ornées de vases étrusques en forment l'entrée principale, rue Basse, n° 5, par une cour ornée de treillages garnis de convolvulacées et de fleurs odorantes.

Les jardins et les raffineries ont des entrées particulières sur le quai de Passy.

(1) Cet air, dit J.-J. Rousseau dans son Dictionnaire, de Musique, est si chéri des Suisses, qu'il fut défendu sous peine de mort, de le jouer dans leurs troupes, parce qu'il faisait fondre en larmes, désertier ou mourir ceux qui l'entendaient, tant il excitait en eux l'ardent désir de revoir leur pays.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Des hôtels les plus remarquables de Passy.

Ce qu'on admire le plus à Passy et ce qui en augmente le charme , c'est la quantité de beaux hôtels qui le décorent.

Nous avons déjà tracé l'histoire de deux de ces hôtels, construits sur l'emplacement du vieux Passy, et, laissant de côté beaucoup de jolies maisons de la rue Basse, nous avons parlé des eaux minérales qui leur ont donné naissance, du moins à presque toutes, par la grande affluence de personnes de tous rangs et de toutes qualités qu'elles attiraient à leurs sources. Nous allons maintenant traiter de plusieurs autres constructions non moins admirables et non moins dignes de notre attention. Nous diviserons à cet effet ce chapitre en sections.

SECTION PREMIÈRE.

Hôtel Bertin ,

Dit des PARTIES CASUELLES (1),

Rue Basse , N^{os} 2 et 3 (2).

Fête scandaleuse. — Maison et société de Mlle Contat. — Revue des personnes qui fréquentaient cette maison. — La duchesse de Palmella.

On entre dans cet hôtel par une fort belle terrasse plantée de tilleuls et qui communique aux jardins par deux escaliers parallèles. Les bâtimens sont disposés en aîles à droite et à gauche de la terrasse, et le tout est clos par un mur, au milieu duquel se trouve la porte d'entrée. Les communs et les écuries sont situés de l'autre côté de la rue, n^o 2.

C'est dans les jardins de l'hôtel Bertin que furent découvertes les premières eaux minérales de Passy, et de là vient le nom de *Passage des*

(1) On appelait *parties casuelles* les deniers qui revenaient au roi, de choses qui n'étaient pas fixes et réglées.

(2) Ces maisons font aujourd'hui partie des propriétés de M. Delessert.

Anciennes Eaux donné à la ruelle qui l'avoisine , et qui aboutit , par un escalier assez raide , sur le quai de Passy.

Cette maison a long-temps fait les délices de M. Bertin , trésorier des *parties casuelles*.

Il était le frère du ministre Bertin , et avait de plus que lui , d'être homme d'esprit et bon vivant.

Homme d'esprit , il recherchait les gens de goût et les amateurs des beaux-arts.

Bon vivant , il réunissait à sa table les amis de la bonne chère , du bon vin et de tous les plaisirs.

Sa maison était en effet le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus aimable et de plus divertissant. Il y donnait des festins , des bals , des concerts et des fêtes magnifiques.

Il y en eut une entre autres aussi scandaleuse que brillante , dont une femme célèbre dans les fastes de la galanterie nous a laissé le récit (1).

« Il prit soin , dit-elle , d'y rassembler les » premières têtes du clergé. M. d'Orléans (2),

(1) Mémoires de M^{me} du Barri.

(2) L'abbé de Jarente , ministre de la feuille des bénéfices.

» M. l'archevêque d'Arles, celui de Toulouse ,
» les évêques de Montpellier, de Coutances, de
» Dijon, de Soissons, de Chartres et autres ,
» tous grands friands de luxure et fort peu ja-
» loux de remplir les devoirs de leur état. Il y
» avait encore à cette fête le duc de la Vrillière ,
» autre vétérân de la débauche ; l'abbé Terray,
» contrôleur-général des finances ; M. d'Aligre ,
» premier président du parlement de Paris ; les
» deux frères du maître de la maison , le ministre
» et l'abbé ; quelques seigneurs de la cour , les
» ducs de la Trimouille et de Tresmes , le prince
» de Soubise , etc. ; en un mot , c'était le cha-
» pitre le plus complet des libertins de première
» classe.

» Les amusemens de la soirée furent en har-
» monie avec le goût des convives : chère ex-
» quise, vins parfaits, femmes charmantes et
» peu réservées, tout y était en profusion. M^{me}
» Bertin, avec une grâce rare, faisait les hon-
» neurs de la maison ; aveugle pour tout ce qu'il
» ne fallait pas voir, sourde pour tout ce qu'il
» ne fallait pas entendre, quoiqu'elle ne perdît
» ni un geste, ni un propos. La fête fut termi-
» née par la représentation de la *Vérité dans le*

» *vin* (1), comédie de Collé, fort agréable, mais
» dont les phrases lubriques ne devaient guère
» convenir aux oreilles pudibondes des pères de
» l'église. Ceux-ci, néanmoins, n'en perdirent
» pas un mot, en rirent à gorge déployée, et se
» retirèrent enchantés de l'amphytrion et de sa
» soirée. »

Comme M^{me} Bertin faisait les honneurs de ces fêtes, on y conservait encore une sorte de réserve. On n'osait y recevoir que des grands; et la grandeur même, quand elle se déride, n'est pas toujours amusante. Le joyeux Bertin se dédommageait de toutes ces minauderies dans une maison qu'il avait achetée dans le voisinage (2) pour M^{lle} Contat, charmante actrice de la Comédie Française.

Contat, si vive, si enjouée, si naturelle sur la scène, conservait dans son intérieur, cette humeur aimable et séduisante qui subjugué tout ce qui l'entoure (3.)

(1) Ou les *Désagrémens de la galanterie*.

(2) Rue Basse, n. 19.

(3) Suzanne, ou comtesse Almaviva; M^{me} Evrard du *Vieux Célibataire*, ou M^{me} Patin du *Chevalier à la Mode*;

Pour être admis chez elle, il suffisait du talent, de l'esprit et des grâces. En femmes, on y trouvait les actrices des premiers théâtres de la capitale : M^{mes} Raucourt , Vestris et Sainval cadette , grandes tragédiennes ; M^{lle} Joly , dont on a dit qu'en mourant , elle avait fait pleurer Thalie pour la première fois (1) ; M^{lle} Olivier , dont le talent commençait à poindre ; mais qui , en étudiant un rôle , au coin de son foyer , eut le malheur d'être consumée par le feu qui prit à ses légers vêtemens ; M^{mes} Laruelle et Trial qui se disputaient la palme à l'Opéra-Comique ; et enfin , Guimart , la première danseuse de l'Opéra , qu'entretenaient à la fois le prince Soubise et l'évêque d'Orléans (2). En hommes : c'était Molé , acteur plein de grâces , de verve et de finesse , qui secondait si bien Contat au théâtre , et qui n'y a pas été remplacé ; c'étaient Dazincour , Pré-

Sylvie des *Jeux de l'Amour et du Hazard*, ou Célimène du *Misanthrope*, sous quelque masque qu'elle se montrât, elle était toujours femme charmante et comédienne admirable.

(1) Éteinte dans sa fleur, cette actrice accomplie
Pour la première fois a fait pleurer Thalie.

(2) M. de Jarente.

ville et Dugazon, ce trio de valets si gais, si originaux, qu'on ne pouvait les regarder sans pouffer de rire. On y voyait quelques auteurs : Collé (1), déjà sur le retour, mais jeune de gaité, d'esprit et de bonheur ; Marmontel et ses Contes moraux ; Cailhava (2) et ses Contes gaillards ; Le Mierre avec son vers :

Le trident de Neptune est le sceptre du Monde (3).

de Bièvre (4) avec ses calembourgs, et Parni, l'époux, le bon ami de Contat et, sans nul doute, le meilleur poète érotique dont la France puisse se vanter.

(1) Auteur de *la Partie de Chasse d'Henri IV* et de *Du puis et Desronnets* ; l'un des soutiens du théâtre de la Foire et le meilleur chansonnier de son temps.

(2) Auteur des *Ménechmes Grecs* et du *Tuteur dupé*. Il a publié ses contes sous le nom de l'abbé de Colibri.

(3) Le Mierre appelait ce vers : *le vers du siècle*.

(4) Auteur du *Séducteur*, comédie en cinq actes, en vers, et renommé par une foule de calembourgs.

Un des plus beaux est celui qu'il fit pour la reine Marie-Antoinette qui, le voyant entrer, lui dit : « Un calembourg, M. de Bièvre ? » — « Madame, lui répondit-il, sans hésiter, l'uni-vert est à vos pieds. La reine portait en effet, dans ce moment, des pantouffles vert-uni.

Là , plus de distinction , plus d'étiquette. On s'abordait avec douceur et politesse , mais sans gêne et sans cérémonie ; on se communiquait ses idées avec une confiance mutuelle née de l'habitude d'être ensemble , mais sans aucune prétention de les faire partager ou prévaloir. Les réunions avaient pour objet de se distraire, de se divertir , et l'on trouvait dans la maison des amusemens de tous les goûts. La musique et la danse en faisaient souvent les honneurs ; et parfois aussi la favorite de Thalie, la bonne Contat ouvrait chez elle une salle de spectacle où elle encourageait les amateurs de ce qu'on appelait la comédie de société , et où elle ne dédaignait pas de donner à la fois le précepte et l'exemple.

La liberté, le calme, l'aisance qui régnaient à la fois dans cette société , en faisaient les délices, et l'on ne se quittait qu'à regret et avec le désir de se revoir.

Bertin partageait et goûtait tous ces plaisirs qu'il se trouvait heureux de défrayer de sa bourse.

Après lui, son hôtel a été occupé par plusieurs personnes de marque, et notamment dans ces

derniers temps, par la duchesse de Palmella.

Proscrite, ainsi que sa famille, par don Miguel, qui s'était emparé de la couronne du Portugal, elle s'était réfugiée en France, pendant que son mari était assiégé dans l'île de Terceira par la flotte Portugaise. Après le triomphe de don Pèdre, elle est retournée à Lisbonne, où le duc, son époux, remplit les premiers emplois dans le conseil de Dona-Maria, reine de Portugal.



SECTION DEUXIÈME.

Hôtel de l'Ambassadeur persan (1),

Rue Basse, N° 6.

En face des maisons élégantes et spacieuses qui renferment dans leurs jardins les eaux minérales, se trouve un fort bel hôtel entouré de jardins, de treilles et de berceaux, et présentant à son entrée un parterre orné de caisses d'orangers, de Nérions et autres arbrisseaux exotiques,

(1) Cet hôtel appartient à M. Danloux-Duménil.

de deux jolies statues (1) et d'eaux jaillissantes.

C'est là qu'en 1819, un ambassadeur Persan fixa sa résidence pendant son séjour en France.

Il venait complimenter Louis XVIII au nom de son maître, et renouveler l'ancienne alliance qui existe depuis des siècles entre les cours de Paris et d'Ispahan.

C'était le Khan *Mirza Abdoul-Hassen*. Il avait une Circassienne avec lui dont on a tracé le portrait comme il suit (2) :

« Figurez-vous une masse de chair passable-
» ment tournée, des lèvres grosses, un nez
» épaté, des yeux assez grands, noirs et fendus
» en amande; une peau très-fine et blanche, un
» beau bras, de jolies mains, des pieds affreux,
» une chevelure noire et brillante, etc. »

On ne sait si cette femme était l'épouse légitime de l'ambassadeur; mais il passe pour certain qu'il ne lui gardait pas la foi conjugale.

(1) Ce sont des copies des deux statues de Coustou, qu'on admire dans les boulingrins pratiqués récemment près du château des Tuileries. Elles représentent Atalante et Hyppomène.

(2) *Mémoires d'une Femme de qualité.*

On a connu long-temps à Passy une jeune personne assez jolie , qui avait fixé ses regards , et qu'on appelait *Madame l'ambassadrice*.

Cette jeune personne a quitté Passy au départ de l'ambassadeur , et est allé jouir ailleurs , avec ses parens , qui , d'ailleurs , n'étaient pas dans l'aisance , des bienfaits de son illustre amant.

Cet hôtel , dans l'origine , était consacré à l'instruction préparatoire des jeunes gens qui désiraient entrer à l'école polytechnique. Il faisait partie d'une pension considérable , comprenant la maison voisine , moins belle peut-être , mais dont les bâtimens sont beaucoup plus vastes et les jardins aussi variés (1).

SECTION TROISIÈME.

La Folie,

Grande Rue , N° 8.

En quittant la rue Basse et prenant la grande

(1) Cette dernière maison appartient à MM. Comte et Ménageot.

rue, la maison la plus remarquable qu'on rencontre à droite, est celle que Louis XV avait donnée à M^{lle} de Romans, et qu'on appelait La Folie (1).

On connaît l'histoire de cette favorite ; elle est assez piquante pour que le lecteur ne trouve pas déplacé qu'on en réunisse ici quelques traits.

Louis XV était venu à Paris en grand cortège pour tenir un lit de justice. En retournant à Versailles, et passant le long de la terrasse des Tuileries, sur le bord de l'eau, il remarqua sur le parapet de cette terrasse une jeune fille qui lui parut d'une grande beauté. Elle était parée d'un fourreau de taffetas couleur de rose. Un chevalier de Saint-Louis, vêtu d'un vieil habit de lustrine, et une femme d'une tournure assez élégante, l'accompagnaient. Arrivé à Versailles, le roi fit appeler Lebel, ministre et

(1) Voir les Mémoires de M^{me} du Hausset, femme de chambre de M^{me} de Pompadour ; ceux de M^{me} Campan ; ceux de Louis XVIII ; l'histoire de France pendant le 18^e siècle, par M. de Lacretelle et les anecdotes du règne de Louis XV, par Soulavie.

confident de ses plaisirs secrets , et lui ordonna de chercher dans Paris , et de lui amener , une jeune personne , dont il lui donna le signalement tel qu'il vient d'être détaillé. Lebel découvrit bientôt la jeune fille , et de concert avec les parens , qu'il trouva dans un état voisin de l'indigence , la conduisit , avec sa mère , à Versailles , sous le prétexte de voir le palais. Arrivée dans la grande galerie , elle fut introduite par la porte de glace , qui se referma sur-le-champ et la sépara de sa mère. Lebel l'introduisit dans les petits appartemens , où elle trouva le roi lui-même.

Louis XV la fit conduire à Passy , dans l'hôtel que l'on vient de désigner , afin que de son château de la Muette , où il se rendait souvent , il put aller la voir , sans être aperçu. Quand elle fut enceinte , elle obtint du roi la permission de faire porter le nom de Bourbon au fils qui naîtrait de leurs amours. Au moment d'accoucher , elle reçut un billet de la main du roi , conçu en ces termes : « *Monsieur le curé de Passy ,*
» *en baptisant l'enfant de M^{lle} de Romans , lui*
» *donnera les noms suivans : Louis N. de Bourbon .* »

La mère, ivre de joie, croyait fixer les yeux de toute la France, et voyait dans son fils un nouveau duc du Maine. Elle en prenait soin elle-même, le conduisait, accompagnée d'une berceuse, au bois de Boulogne, et là, après s'être assise sur l'herbe, elle présentait, avec autant de respect que de tendresse, au fils de son roi, à son enfant chéri, le sein maternel.

M^{me} de Pompadour, alors favorite en titre, voulut la voir *incognito*, et fit exprès le voyage de Versailles au bois de Boulogne, à l'heure où la jolie nourrice s'y rendait ordinairement, et la trouva dans l'attitude où nous venons de la peindre.

Peu de temps après, Louis XV, mécontent des prétentions que M^{lle} de Romans établissait sur le bonheur qu'elle avait eu de donner le jour à un fils reconnu, et voyant, par les honneurs dont elle l'environnait, qu'elle se flattait de le faire légitimer, le fit enlever des mains de sa mère.

« M^{lle} de Romans, dit M. de Lacretelle, n'osa
» réclamer contre cette violence qu'après la
» mort de Louis XV. Louis XVI lui rendit son

» fils , qu'il protégea , et qui fut connu sous le
» nom de l'abbé de Bourbon. On lui destinait le
» chapeau de cardinal , l'abbaye de Saint-Ger-
» main-des-Prés et l'évêché de Bayeux , lors-
» qu'il mourut à Rome , d'une petite vérole
» confluente. »

M^{lle} de Romans épousa un gentilhomme du nom de Séron-Cavanac, dont elle eut plusieurs enfans.

On peut encore voir dans l'habitation le mobilier que Louis XV avait fait préparer pour M^{lle} de Romans, et que le propriétaire actuel (1) s'est fait un plaisir d'entretenir et de conserver jusqu'à présent.

Les jardins , qui étaient déjà fort beaux du temps de M^{lle} de Romans, ont été bien embellis depuis, et ont reçu beaucoup d'accroissemens par l'acquisition d'un terrain voisin qui a servi de carrière, et qui , par ses sinuosités , forme aujourd'hui un très-joli jardin anglais.

(1) M. Deyeux , de l'Académie des sciences.

SECTION QUATRIÈME.

Maison Sillery-Genlis.

Après la maison dite *la Folie*, il en est une très remarquable, moins par sa structure que par l'importance des souvenirs qu'elle rappelle.

Brûlart de Sillery, ancien député à la constituante et à la convention nationale, et mari de M^{me} de Genlis, en était propriétaire (1).

C'est là, s'il faut en croire l'auteur du tombeau de Jacques Molay « qu'en 1789, se réunissent avec le même Sillery (2), Valence, Dumouriez, d'Aiguillon, Cloutz, Le Pelletier, l'abbé Siéyes, les Lameth, Mirabeau, Dubois, Crancé et Robespierre, sous la bannière des

(1) Elle est maintenant la propriété de M. Desprez, lieutenant des grenadiers de la garde nationale, et l'un des hommes de Passy qui contribue le plus à embellir les réunions par ses chansons pleines de verve et de patriotisme.

(2) Sillery fut compris dans la condamnation des conventionnels désignés sous les noms de Brissotins, Girondins et Fédéralistes, par suite de la journée du 31 mai 1793.

» Francs-Maçons, pour ourdir leurs plans révolutionnaires (1).

» Il les communiquaient ensuite aux initiés du second ordre, Barrère, Thuriot, Danton, Pétion, Marat, Brissot, Talien, etc., qui devaient les soutenir, les développer, les traduire en langue *philosophico-révolutionnaire*, et les faire prêcher au peuple, par l'organe de Manuel, Gorsas, Carra, Hébert, Collot, etc.» (2).

Passy aurait donc eu son club comme Clichy a eu le sien; mais, plein des idées nouvelles que la philosophie du 18^e siècle avait semées dans toutes les têtes, le club de Passy a eu la gloire de les faire germer et d'opérer une révolution universelle en France, tandis que, persistant dans un système abandonné et qui n'était plus en rapport avec l'esprit de son temps, celui de Clichy a succombé avec l'antique monarchie dont il était l'organe.

M^{me} de Genlis venait souvent dans la maison dont nous parlons avant qu'il y fût question

(1 et 2) Personnages fameux dans l'histoire de la révolution française.

de politique; elle y amenait la petite famille d'Orléans dont elle était gouvernante. Elle y faisait préparer des jeux de leur âge et des goûters friands qui plaisaient beaucoup à ses élèves, et notamment au jeune duc de Chartres, que, depuis et après des traverses inouïes, les événements de juillet 1830 ont élevé sur le pavois et créé roi des Français.

Sous ce double rapport, cette maison peut être considérée comme ayant été à la fois le berceau de la révolution de 1789 et celui de la monarchie de 1830.



SECTION CINQUIÈME.

Ancien hôtel d'Estaing (1),

Grande Rue, N° 56.

Dans la même rue et toujours à droite se trouve encore une grande et belle maison, re-

(1) Cet hôtel appartient à M. Guichard, ancien avocat aux Conseils, auteur de plusieurs ouvrages de législation, et entre autres du *Code des Dames*. Beaucoup d'auteurs ont écrit sur le mérite des dames, sur leur

marquable surtout par la vue pittoresque du jardin paysage qu'elle précède et qu'elle laisse découvrir de la rue par la porte principale. Ce jardin est distribué de manière à se lier avec les bâtimens voisins ; ensorte qu'on les prendrait pour des fabriques dépendantes du même jardin, et qu'on n'en aperçoit les limites d'aucun côté.

L'artiste qui l'a dessiné semble avoir été guidé par ce précepte de l'auteur du poème des Jardins (1) :

Par de riches aspects agrandissez les lieux
D'un vallon, d'un coteau, d'un lointain gracieux,
Ajoutez à vos plants l'étrangère étendue,
Possédez par les yeux, jouissez par la vue.

Cet hôtel a long-temps appartenu au comte d'Estaing, plus illustre par ses campagnes sur terre et sur mer pendant la guerre de l'indépendance américaine, que par sa conduite pendant la révolution française. Arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, il a été condamné à

influence, sur leur empire, aucun n'avait traité de leurs droits. C'est ce qu'a entrepris M. Guichard dans son *Code des Dames*.

(1) L abbé Delille.

mort et exécuté le 29 avril 1793, à l'âge de 65 ans (4).



SECTION SIXIÈME.

Hôtel de la présidente de Boudeville (2).

A quelques pas de l'hôtel d'Estaing et du même côté se présente une maison de plus belle apparence, peut-être; mais dont le jardin n'est pas si artistement distribué.

Elle a son entrée par une grande cour, fermée d'une grille donnant sur la rue, et se compose d'un corps de logis principal et de deux pavillons en aîles.

Cette maison a long-temps été la propriété de la présidente de Boudeville et de l'abbé Gruel. Elle est maintenant divisée en appartemens garnis ou non garnis, loués à l'année, mais qui ne sont guère occupés que dans la belle saison.

C'est là qu'est arrivé depuis peu (3) ce funeste

(1) Voyez le chapitre 21.

(2) Cette maison appartient à M. Barras.

(3) 11 juin 1835.

événement qui a jeté la consternation non seulement dans cet hôtel, mais même dans tout Passy.

Un ménage, composé de l'homme et de la femme, sans enfans, occupait un appartement dans cette maison, où M. Orfila, docteur en médecine, a également le sien.

Ce ménage vivait fort retiré, et les deux époux paraissaient préoccupés de chagrins dont ils cèlaient la cause. On avait seulement remarqué que leur appartement était éclairé pendant la nuit, et que la femme ne se couchait point.

Tout-à-coup, et pendant une nuit fort obscure, des cris perçans et lamentables se font entendre à la porte de l'appartement de M^{me} Orfila. *Ouvrez, s'écrie une voix de femme au désespoir; ouvrez au nom du ciel!* Le docteur couchait à Paris cette nuit-là, et M^{me} Orfila effrayée n'osait ouvrir. Les cris continuent. On demande avec instance le docteur. — *Il est à Paris*, répond alors M^{me} Orfila. Cette réponse ne satisfait pas l'inconnue. Elle redouble ses cris, ses gémissemens. Les voisins en sont éveillés, ils accourent; M^{me} Orfila elle-même se lève à la hâte et se joint

à eux ; ils reconnaissent l'infortunée , cherchent à la calmer et l'interrogent sur le sujet de sa douleur. Elle les entraîne à son appartement et leur fait voir le corps de son mari étendu sur le carreau , et portant les marques d'une strangulation volontaire. On demande des explications ; elle essaie de parler ; mais la parole lui manque. Elle tombe sans connaissance sur ce corps inanimé.

Enfin on apprend que ces époux étaient nés dans l'aisance ; qu'ils s'étaient mariés à Chartres ; que le mari avait dissipé sa fortune au jeu ; qu'il voulait la rétablir par le même moyen , en compromettant celle de sa femme ; que cette femme avait eu la prudente fermeté de refuser constamment sa signature , malgré les instances réitérées du mari , et qu'il l'avait menacé de se donner la mort , si elle persistait dans son refus.

Cette menace avait effrayé la jeune dame , mais ne l'avait point ébranlée. Elle préféra se vouer à une surveillance continuelle , accompagnant son mari pendant le jour , et passant les nuits à observer tous ses mouvemens. Elle se flattait qu'à l'aide du temps , elle parviendrait à

détourner de lui la funeste idée de la mort et à le convaincre qu'il pouvait vivre heureux, en se contentant de partager avec elle le peu de biens qui lui restait, sans s'exposer, en le risquant, à tomber l'un et l'autre dans la plus affreuse misère.

Cependant une nuit qu'elle était rentrée avec lui, fatiguée d'une longue promenade qu'ils avaient faite ensemble, un sommeil profond s'empara d'elle. Le mari s'en aperçoit; il se lève, éteint la lampe, et court dans le cabinet voisin se suspendre avec sa cravatte à un gros clou destiné à recevoir des vêtemens.

Quelques momens après elle se réveille. Plus de lampe ! plus de mari ! mais les ténèbres et la mort ! Elle appelle, elle cherche... elle tâte... rien. Elle entre en frémissant dans le cabinet. O ciel ! elle sent le corps de son mari, essaye de le soulever, ses forces la trahissent ; elle parvient pourtant à couper la cravatte, et laisse glisser le corps jusque sur le carreau, le soutenant de son mieux, dans l'espoir de le rappeler à la vie ; mais il n'était plus temps ; ses soins, ses efforts furent inutiles, et c'est quand elle s'en aperçut,

que les cris de désespoir lui échappèrent , et qu'elle courut implorer les secours du médecin.

Que de réflexions suscitent à la fois et le suicide de ce malheureux joueur et la prudence de sa femme (1) ! On laisse à la perspicacité du lecteur le soin de s'y livrer. Les faits parlent plus haut que la morale ; leur impression est plus durable , et toute morale qui ne sort pas des faits , est comme la semence qui ne germe point.



SECTION SEPTIÈME.

Cabinet de Physique , n° 66.

Le père Noel , M. Le Roi et l'abbé Rochon.

La dernière maison de la grande rue , avant d'arriver à la porte du bois , et qui forme l'encoignure de la rue de la Pompe , a long-temps servi de cabinet de physique.

Ce cabinet, fondé par Louis XV, avait d'abord été placé dans un bâtiment situé dans les jardins

(1) Il n'était âgé que de quarante ans , et sa femme n'en a que trente.

de la Muette; la garde en avait été confiée à l'abbé Noël, plus connu sous le nom de père Noël, et qui avait fait des microscopes et des télescopes pour le roi. Le nombre des machines s'étant considérablement accru, l'emplacement ne fut plus suffisant pour les contenir. Louis XV fit acheter l'hôtel dont nous parlons, et les y fit placer de manière que son cabinet de physique, quoique séparé du château, fut toujours à sa portée.

A la retraite du père Noël, la garde en fut confiée à M. Leroi et à M. l'abbé Rochon, tous deux de l'Académie des sciences.

Cet hôtel a été vendu avec les autres dépendances du château de la Muette, et la collection d'instrumens de physique qu'il renfermait a été transférée à l'Observatoire de Paris (1); ensorte que cet hôtel n'offre plus aujourd'hui d'autre curiosité que l'ancienne dénomination qui lui est restée. Il a long-temps été habité par le lieutenant-général de la Morlière, qui a laissé des souvenirs glorieux comme guerrier. Ses

(1) 3 septembre 1790.

héritiers ont fait agrandir cette propriété d'un beau corps de logis donnant sur la grande rue.



SECTION HUITIÈME ET DERNIÈRE.

Passage Meyer.

Nous ne pouvons finir ce chapitre sans parler du joli passage que M. Meyer a fait exécuter rue de la Pompe, et qui communique avec le quartier de la plaine et le bois de Boulogne, par la route de Saint-Cloud. Ce passage, en plein air et garni de verdure, est orné de chaque côté de maisons élégamment construites, suivies de jolis jardins.

L'une de ces maisons sert de retraite à un philosophe de cour, M. le chevalier Gauthier de Brécy, ancien lecteur des rois Louis XVIII et Charles X. C'est un vieillard de quatre-vingt-deux ans, vert encore, d'une politesse et d'une affabilité qu'on rencontre rarement; nous l'avons entendu réciter, dans cet âge avancé et de manière à émouvoir le plus insensible, le beau

dithyrambe de l'abbé Delille, sur l'immortalité de l'âme.

- « Non, ce n'est point un vain système,
- » C'est un instinct profond vainement combattu ;
- » Et sans doute l'Être-Suprême
- » Dans nos cœurs le grava lui-même,
- » Pour combattre le vice et servir la vertu.

Mais c'est surtout lorsqu'il parvint à la troisième strophe qu'il nous parut admirable.

Oui, s'écria-t-il avec un sentiment concentré d'indignation,

- » Oui! vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
- » Des éternelles lois renversez les autels,
- » Lâches oppresseurs de la terre....

Puis après avoir rassemblé toutes les forces de son âme :

- » Tremblez! vous êtes immortels!

A la quatrième strophe, ce ne fut plus le même homme. Il était furieux, il s'adoucit ; c'était le calme après la tempête, et ces paroles semblèrent couler de sa bouche comme du miel :

- » Et vous, vous du malheur victimes passagères,
- » Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
- » Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
- » Consolez-vous, vous êtes immortels!... »

Ce vieillard aimable a depuis peu publié ses

Mémoires. On n'y rencontre rien de bien extraordinaire ; mais ils contiennent la vie d'un homme de bien, comme il le dit lui-même , et ce titre qu'il se donne , personne n'est tenté de le lui contester.

Une autre maison du passage dont nous parlons, est encore remarquable ; c'est celle qui , comme le château de Bagatelle, porte à son fronton l'inscription : *Parva sed apta*, et qui , quoique plus resserrée que Bagatelle, n'est pas en effet moins commode.

La vue en est aussi agréable qu'immense. Le rideau qui, de cette maison, se développe sous les regards , présente successivement les côteaux de Montmartre, de Montmorency, de Sannois, d'Argenteuil , et vient s'arrêter à gauche sur le Mont-Valérien.

Cette dernière maison a été long-temps habitée par le marquis de Loulé, oncle de la reine de Portugal dona Maria , actuellement régnante.

Il y a beaucoup d'autres habitations à Passy qui mériteraient également une mention particulière , soit par l'élégance de leur structure, soit par la distribution de leur intérieur, mais on ne s'est pas proposé dans cet ouvrage de

donner une description générale et fastidieuse de toutes les propriétés qui embellissent la commune ; nous ferions alors un cadastre , et c'est une histoire que nous publions (1).

(1) Le cadastre de Passy a été établi. Il est déposé à la mairie , où l'on peut le consulter pour les détails.

CHAPITRE TREIZIÈME.

De l'introduction à Passy des eaux provenant de la Seine.

L'eau est un des premiers besoins de l'homme et l'un des plus grands bienfaits de la Providence ; avec elle , tout s'anime , se vivifie et répand l'abondance ; privé d'elle , tout languit , s'altère et tombe desséché.

Mais suivant les lieux qu'elle parcourt , elle change de nature et de qualité , parce qu'entraînant et dissolvant par sa fluidité des matières hétérogènes avec lesquels elle se combine , elle peut changer de couleur , d'odeur et de goût , et devenir plus ou moins insalubre.

Passy, situé sur une montagne élevée, à trente mètres de zéro du pont de la Tournelle à Paris , ne possède naturellement que de l'eau de puits ; ces puits sont forés à une profondeur qui ne permet pas aux rayons du soleil d'y pénétrer , et l'eau qu'on en tire est non-seulement chargée de matières gypseuses et séléniteuses qui la rendent

nuisible à la santé, mais elle se présente dans un état de dureté et de crudité nuisible à la végétation, et peu propre aux besoins les plus ordinaires de la vie.

La Seine qui coule au pied de la montagne devait remédier à ces inconvéniens; mais il y avait bien des difficultés à franchir pour faire arriver une partie de ses eaux à la hauteur de Passy.

Cette rivière, quand elle passe à Passy, a traversé Paris, et se trouve imprégnée dans son cours de toutes les matières que les ruisseaux, les usines et les égouts ont dégorgé dans son sein. Tout près de Passy même, l'égout de Chaillot vient encore augmenter le mal et rendre l'eau tout-à-fait insalubre quand on la puise sur les bords.

Cependant les habitans de Passy se sont contentés de cette eau, que des porteurs d'eau allaient chercher de l'autre côté de l'île, qui existait alors, transportaient péniblement dans des tonneaux, et distribuaient dans chaque maison.

Au moyen de fontaines filtrantes ou épuratoires, on parvenait à en atténuer le mauvais

effet ; mais ces sortes de fontaines n'étaient point d'un usage général.

Le mal s'accrut quand l'île fut coupée et amoncelée pour former la gare de Grenelle ; le bras de la rivière , ou canal , qui se trouve du côté de Passy , reçut de ce travail une plus grande largeur ; mais l'égoût de Chaillot n'en infectait pas moins les eaux de ses immondices , et les porteurs d'eau ne pouvant plus passer à gué dans le canal , à cause de son élargissement et de sa profondeur , ni monter l'esplanade avec leurs charettes , puisèrent dans ce canal l'eau qu'ils distribuaient dans Passy.

Un arrêté de police municipale , du 31 mai 1844 , leur défendit de puiser l'eau dans le canal qui s'étend au bas de Passy , depuis la rivière jusqu'au pont de Grenelle.

Un autre les obligea d'aller remplir leurs tonneaux à la pompe de Chaillot ; mais les porteurs d'eau , gênés par la distance qu'il leur fallait parcourir et par la rétribution pécuniaire que l'entreprise de la pompe exigeait d'eux , ne cessaient de puiser en fraude , à l'endroit le plus rapproché , malgré toute la surveillance qu'on leur opposait.

Enfin , on trouva le moyen de faire arriver à Passy, par des canaux ou tuyaux souterrains , de l'eau puisée dans la Seine même. Cette époque intéressante dans l'histoire que nous traitons , mérite bien de fixer un moment notre attention.

Un médecin de Paris qui possédait une maison de campagne à Auteuil, la convertit en maison de convalescence, et y fit établir des bains publics. L'affluence des baigneurs fut telle, que le service des porteurs d'eau devint insuffisant; il conçut alors le projet d'y suppléer au moyen d'une pompe à feu, qui, puisant au milieu de la rivière, fournirait une eau plus salubre, qu'on pourrait en même temps distribuer dans les habitations du pays, au gré des propriétaires. Il ouvrit à cet effet une souscription, qui ne se remplissait que très-lentement, et qui, en définitive, ne pouvait suffire aux dépenses.

L'opération languissait, et peut-être eût-on fini par l'abandonner, si la compagnie actuelle (1)

(1) La compagnie Dorival et Vergnaud.

n'eût entrepris de la continuer. Non-seulement elle se chargea de fournir de l'eau aux bains et au village d'Auteuil, mais elle voulut en alimenter tous les pays voisins, en commençant par Passy. Elle se pourvut à cet effet devant l'autorité municipale, qui lui permit de poser dans les rues de Passy, des tuyaux de conduite (1).

L'arrivée de l'eau de Seine à Passy fut d'un avantage immense, et qui sera de jour en jour mieux senti. Les habitants de cette commune peuvent se flatter aujourd'hui de boire une eau tirée du milieu de la rivière, dégagée, par conséquent, des immondices et autres matières insalubres, et purifiée par la double influence de l'air et du soleil.

La végétation, qui languissait dans des terres meubles et sabloneuses, dont la soif ne pouvait être étanchée que par une eau crue et nuisible, va reprendre une nouvelle force par l'irrigation de l'eau fertilisante de la Seine.

Enfin, au moyen de cette eau, des bornes-fontaines, établies dans tous les quartiers, lavent

(1) Arrêté du maire de Passy, du 20 juillet 1830.

et désinfectent les ruisseaux, et entretiennent dans l'air une fraîcheur douce et salubre, qui tempère dans la saison la malignité des chaleurs caniculaires.

On peut donc dire, à juste titre, que l'introduction à Passy des eaux tirées de la Seine par le moyen de la pompe à feu d'Auteuil, a procuré à ces deux communes trois choses essentielles qui leur manquaient en été, la fraîcheur, l'abondance et la salubrité.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Des Bains publics.

Passy n'avait point d'édifice consacré à l'usage des bains.

On pouvait prendre des bains froids dans la Seine qui lave le pied de la montagne ; l'île qui existait alors et qui n'était séparée de Passy que par un canal étroit , qu'on pouvait passer à gué ou en batelet , en facilitait les moyens : elle formait plusieurs anses, ou petits golfes, où les habitans de la classe moyenne et indigente allaient , dans les belles soirées d'été , se baigner décemment et sans risque ; mais depuis que l'île a été déplacée et amoncelée sur elle-même pour former la gare de Grenelle , et que le canal a été considérablement élargi pour la navigation , cet avantage a cessé.

Les personnes de la classe aisée trouvaient dans leurs propres maisons des salles de bains , où elles faisaient transporter de l'eau puisée dans la Seine.

Mais tous les habitans n'avaient pas de salles de bains domestiques, et ceux qui désiraient se baigner par propreté, ou même à qui les bains étaient prescrits pour leur santé, étaient obligés de se rendre à Chaillot, lieu le plus voisin où il y eut un établissement d'eaux thermales, au risque de perdre tout l'effet qu'on pouvait en attendre, par la route assez longue qu'on était obligé de parcourir pour s'y rendre et pour en revenir (1).

Ces inconvéniens firent sentir le besoin d'établir à Passy des bains publics.

Plusieurs tentatives de ce genre furent essayées. Une marchande de modes prit en location une partie des jardins de la maison dont sa boutique faisait partie, grande rue, N° 7. Ces jardins donnent sur la rue Basse; on y fit construire plusieurs cabinets, contenant chacun une baignoire qu'on remplissait d'eau de Seine, au moyen d'un réservoir entretenu par des tonneaux ambulans. Une porte pratiquée sur la rue

(1) Il n'y avait alors ni Omnibus, ni Accélérés qui facilitassent les communications.

Basse, formait une entrée particulière pour ces bains, qui n'étaient séparés des autres parties du jardin que par une barrière à hauteur d'appui.

Soit que les bains fussent trop à découvert et que les dames craignissent d'y rencontrer quelque moderne Gygès, soit qu'ils fussent mal servis, et que la propreté ne s'y trouvât pas toujours au degré désirable, soit enfin que les frais absorbassent les bénéfices, l'établissement n'eut aucun succès.

L'ancien entrepreneur de l'hôtel garni de Beau-Séjour, dans le bois de Boulogne, voulut essayer à son tour d'une entreprise du même genre, et ne fut pas plus heureux. L'emplacement, plus isolé, était aussi plus commode; les cabinets garnis de baignoires étaient mieux meublés et plus proprement tenus. On trouvait, au besoin dans l'hôtel, des appartemens et des lits; il y avait même un restaurant assez bien tenu; mais la chose essentielle manquait, c'était l'eau. Il fallait, comme dans le premier établissement, l'aller chercher à la rivière, et les porteurs d'eau ne mettant pas à leur service assez d'exactitude, il y avait disette où l'abon-

dance était si nécessaire. On fut donc encore obligé de fermer ce deuxième établissement.

Ce ne fut que quand les eaux puisées dans la Seine furent introduites à Passy par le moyen de la pompe à feu d'Auteuil, qu'on put espérer de voir enfin s'établir à Passy une bonne maison de bains publics.

La compagnie des eaux de la Seine avait besoin d'un emplacement à Passy pour ses réservoirs.

Elle fit l'acquisition d'une partie de jardin (1) dans la rue Neuve-de-l'Église, plaça ses réservoirs dans le fond, et fit bâtir sur les côtés deux corps de logis, dont l'un fut destiné aux bureaux de l'administration, et l'autre à l'établissement des bains.

Ce dernier bâtiment est partagé en deux grandes galeries, où l'on a pratiqué des cabinets garnis de baignoires. La galerie de plain-pied est destinée aux bains des hommes, et celle du premier étage aux bains des dames. Toutes les fenêtres des cabinets donnent sur le petit jardin

(1) *Nota.* Cette partie a été prise sur les jardins de MM. Raynouard et Pasquier.

qu'on a ménagé entre les deux corps de logis, et ne sont exposées à aucun regard du dehors.

Ces bains, alimentés par des eaux abondantes, sont tenus avec autant de décence que de propreté; on y trouve des baignoires préparées pour les bains médicaux de toute espèce, et même de douches et de vapeur. Les ressources alimentaires n'y manquent pas; et tous les avantages dont on jouit à Paris dans les maisons de ce genre les plus accréditées, on les rencontre dans cet établissement.

Les bâtimens sont élégamment construits et bien distribués (1); ils contribuent beaucoup à l'embellissement de la rue où ils sont placés, et qui ne présentait auparavant qu'un lieu désert, ou peu fréquenté.

(1) Sur les dessins de M. Vergniaud, architecte.

CHAPITRE QUINZIÈME.

Des rues de Passy.

Si la nomenclature des rues en général ne peut être d'un grand intérêt, elle est du moins nécessaire, et ne saurait être écartée d'un ouvrage qui a pour objet la description historique d'une commune.

Un écrivain, qui vivait sur la fin du 13^e siècle (1), avait jugé cette nomenclature si importante, pour la capitale du moins, qu'il en avait fait un poème, à la vérité fort ennuyeux, mais en même temps assez curieux. Voici de quelle manière débute ce prétendu poète.

Ci commence le dit des rues de Paris.

- « Maint dit a fait de rois, de conte,
- » Guillot de Paris en son conte;
- » Les rues de Paris briément
- » A mis en rime, oyez comment.

(1) Guillot de Paris, cité par l'abbé Lebœuf dans son Histoire du diocèse de Paris.

Quartier d'outre Petit - Pont , aujourd'hui
l'Université.

- » La rue de la Huchette à Paris ,
- » Première, dont n'a pas mespris ,
- » Assez tost trouva Sacalie (1)
- » Et la Petite-Bouclerie.
- » Et la Grand-Bouclerie après ,
- » Et Héronedale (2) tout en près.
- » En la rue Pavée alé ,
- » Où a maint visage halé ;
- » La rue à l'abbé Saint-Denis (3),
- » Siet assez près de Saint-Denis
- » De la grand-rue Saint-Germain
- » Des prez, si fait rue Cauvain ,
- » Et puis la rue Saint-Audit (4),
- » De hors mon chemin s'estendit
- » Jusques en la rue Poupée ,
- » A donc ai ma voie adrecée.
- » En la rue de la Barre-Vins
- » Et en la rue à Poitevins. »

L'auteur continue, parcourt successivement
chaque quartier, et termine ainsi :

- » Le doux Seigneur du firmament,
- » Et sa très-douce chière mère,
- » Nous défende de mort amère. »

Nous nous garderons bien d'un pareil *dit* sur

(1) On a changé ce nom en celui de Zacharie, on disait encore Sacalie, ou Sac-à-Lit, au 15^e siècle.

(2) Hirondelle.

(3) Aujourd'hui rue des Augustins.

(4) Saint-André.

les rues de Passy; ces rues sont en petit nombre, et l'exposé que nous allons en faire sera trop précis pour ennuyer long-temps.

Les noms de ces rues sont d'ailleurs indiqués par des plaques placées au coin de chacune d'elles; et l'on peut aisément les parcourir sans importuner les passans pour en demander la dénomination (1).

En arrivant à Passy par la barrière des Bons-Hommes, on trouve au sommet de la montagne, un carrefour où viennent aboutir cinq rues : celle Franklin, celle Vineuse et celle de la Tour; la rue Basse et la Grande-rue. C'est la configuration de la paume, du pouce et des quatre doigts de la main.

La Grande-rue prend au carrefour et s'étend jusqu'à la porte du bois de Boulogne; elle divise la commune en deux parties principales : l'une à droite et l'autre à gauche.

(1) C'est en 1728 qu'on a commencé d'indiquer à Paris le nom des rues par des plaques ostensibles placées à l'encoignure de chacune d'elles. La même mesure n'a été prise à Passy que plus d'un siècle après; tant le bien vient lentement !

C'est dans la partie gauche, en venant de Paris, que se trouvent la paroisse et l'emplacement de l'ancien château seigneurial.

Cette partie peut être subdivisée en deux quartiers : celui de la paroisse proprement dit, et celui de Boulainvilliers, qui s'est formé sur l'emplacement de l'ancien château et de ses dépendances.

La partie droite est également susceptible d'une subdivision en deux quartiers, depuis que la plaine a reçu des constructions et qu'on y a tracé des rues.

Nous commencerons la nomenclature des rues et en quelque sorte leur histoire, par la partie de Passy la plus ancienne; c'est-à-dire par le quartier de la paroisse.

Partie gauche.

SECTION PREMIÈRE.

Quartier de la Paroisse. — Le Château invisible. —
Les Fortes-Terres, et la Folie-Chabanne.

En 1720, il n'y avait à Passy que trois rues pavées : 1^o La Grandè-rue, qui conduit des

Bons-Hommes à la porte du bois de Boulogne ; 2° la rue Basse, auparavant Grande-rue, puis rue Vieille de Passy, quand la Grande-rue actuelle fut garnie d'habitations; puis rue des Francs-Bourgeois, quand les bourgeois de Paris furent venus y remplacer les chaumières par de jolies maisons bourgeoises. Cette rue, qui prend à la montagne, s'étend jusqu'aux limites d'Auteuil (1); 3° la rue de l'Église qui, partant de la rue Basse, se terminait à la Chaise, aujourd'hui Beau-Séjour, et ne rencontrait, dans son cours, que la ruelle Saint-Pol (2), aujourd'hui rue des Fortes-Terres. La rue de l'Église a été coupée depuis par la place d'armes (3), et la partie qui en

(1) C'est dans cette rue que se trouvent la Vista, l'ancien hôtel de Valentinois, les eaux minérales, le gymnase orthopédique de M^{me} Masson, et la pension de garçons de M. Mélin.

(2) Arrêté du conseil-général de Passy du 1^{er} décembre 1792, portant que la ruelle dite Saint-Pol, sera désormais appelée rue des Fortes-Terres.

(3) C'est au milieu de cette place que, par arrêté du conseil-général du 15 brumaire an 2, ont été brûlés tous les titres, renseignemens et papiers relatifs aux droits féodaux, abolis par décret de la convention nationale du 17 juillet 1793.

a été séparée a pris le nom de Bois-le-Vent ou Sous-le-Vent, parce qu'elle bordait le champ tiers qui avait cette dénomination.

Tout le reste du territoire était divisé en chemins non pavés, ruelles et champ tiers.

C'est ainsi que la rue des Fortes-Terres, dont on vient de parler, n'était qu'une ruelle appelée ruelle Saint-Pol, du nom du dernier prévôt de Passy.

Au bout de la rue Basse, on trouve à gauche l'avenue qui conduit au pont de Grenelle, et à droite, la rue des Tombereaux, ainsi nommée parce qu'elle sert de chemin pour le passage des tombereaux ou charrettes qu'on conduit aux Fortes-Terres.

Là sont les limites de Passy et d'Auteuil. Un poteau, placé au coin de la rue des Tombereaux, l'indique aux passans.

Cette rue, percée entre deux murs, celui de l'ancien parc de Boulaivilliers et celui des jardins du *Château invisible*, n'est point pavée, et se trouve ombragée par les branches des arbres de ces deux jardins, ce qui lui donne, surtout vers le soir, un aspect sombre et mystérieux ;

et comme d'ailleurs elle est très-peu fréquentée, on ne la traverse qu'avec cette sorte de frémissement qu'on éprouve presque toujours, dans les lieux sombres et solitaires.

Qu'est-ce d'ailleurs que ce château invisible dont elle n'est séparée que par un mur? N'est-ce pas là que s'est réfugié l'enchanteur Parafagaramus (1)? Et n'y a-t-il à craindre ni sort, ni enlèvement?

Etrangers, qui errez en ces lieux solitaires, rassurez-vous : les anneaux magiques, les chevaux volans, les palais enchantés et tous ces prodiges nés de l'imagination des poètes, ont pu jadis égayer les esprits; aujourd'hui, on est revenu de tout cela; le siècle est positif, et le prisme heureux de l'illusion ne saurait plus nous séduire. Ce n'est pas qu'on ne voie plus d'enchanteurs, ni d'enchanteresses, le monde au contraire en est rempli. Gardons-nous des premiers, ils ont, pour la plupart, un cœur pervers qu'ils cachent sous des paroles dorées; c'est sur leurs actions qu'il faut les juger et non sur ce

(1) Personnage du roman de *Don Quichotte*.

qu'ils disent. Quant aux enchanteresses, il est plus difficile de s'en garantir.

Hélas! hélas! j'ai vu dans mes beaux jours,
Pour me charmer, plus d'une enchanteresse!
J'en vois encor avec la même ivresse;
Mais je n'ai plus l'âge heureux des amours.

Le château dont nous parlons, est le château de la Tuilerie; on l'a surnommé *l'Invisible*, parce que, placé au fond des jardins, il n'est aperçu d'aucun côté, quoiqu'il jouisse lui-même d'une vue fort étendue. Bâti par le marquis de Gouvernet, il a été occupé depuis par la comtesse de Brienne. C'était elle qui avait fait admettre Napoléon à l'École militaire, et c'était aussi, dit-on, la seule femme devant laquelle il ne restait jamais assis ni couvert.

Au bout de la rue des Tombereaux, on voit à gauche, le *Ah! ah!* ou saut de loup, qui sépare des champs le beau jardin du château de la Tuilerie; et à droite, une grande glacière qu'un bouquet de maronniers, placé au-dessus, garantit de l'ardeur du soleil.

Plus bas, du même côté, se trouve une fabrique de tuiles qui a donné son nom au château.

Les Fortes-Terres, qui remplissent le reste de l'emplacement, et qu'on appelle ainsi à cause de la glaise dont elles sont généralement imprégnées, et notamment du côté de la glacière, sont divisées en champniers dont les dénominations servent encore à désigner les lieux, et que pour cette raison, il est bon de connaître :

La butte de l'empereur, auparavant butte du roi, parce que cette butte était placée dans la métairie royale.

La porte Jeanne, dont le nom paraît provenir de celui de Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel (1).

Le champnier des Calvaires, où le père Lachaise avait fait planter trois croix qui ont été abattues lors du prétendu règne de la Raison (2).

Les champniers des hautes et basses Guirhaires;

Les champniers de la Mahiette et des Sixièmes;

Ceux des hautes et basses Bouches, sur l'emplacement desquels se trouve aujourd'hui la rue de la Glacière qui débouche à la rue des Vignes;

(1) Voyez page 17.

(2) Voyez Beau-Séjour, deuxième partie.

et cette même rue des Vignes qui, prenant à la rue Bois-le-Vent, aboutit à la rue Basse, entre la *Vista* et l'ancienne seigneurie.

Il y a dans la rue des Vignes, une maison appelée la *Folie-Chabanne*, du nom de l'architecte qui l'a construite : elle est de forme quadrangulaire, couverte d'un dôme cuivré, et surmontée à chaque angle, d'un canon en maçonnerie, qui semble menacer le ciel. Cette maison était d'ailleurs, fort peu logeable ; mais les propriétaires actuels y ont fait pratiquer des agrandissemens qui la rendent beaucoup plus commode.

En remontant la rue Basse, on trouve à gauche celle de l'Église, et dans celle-ci la rue Neuve-de-l'Église, percée sur l'emplacement de l'ancien presbytère ; à droite, la rue du Roc, qui conduit à la rue de Seine, et cette même rue de Seine, ainsi que la ruelle Guilloux, qui aboutissent au quai de Passy. Plus loin, et avant d'arriver à la montagne, il y a encore une communication de la rue Basse à ce même quai, par le passage des anciennes eaux minérales (1).

(1) Voyez page 172.

Laissons ce passage et arrivons à la Montagne : Il n'y a pas encore cinquante ans , que de cette hauteur, on ne voyait que deux maisons (1), et quelques vignes sur la côte ; l'église et le monastère des Minimes terminaient la perspective. Aujourd'hui, le coup d'œil a changé : la montagne est garnie de maisons de chaque côté ; et à la place de l'église des Minimes, est la rue des Bons-Hommes , qui conduit à Paris par la barrière Franklin.

Sur la gauche de cette rue , se découvrent les belles terrasses en amphithéâtre , où les Bons-Hommes avaient des espaliers qui leur fournissaient des fruits d'une excellente qualité, et principalement des pêches, que les cultivateurs de Montreuil n'auraient point dédaignées (2).

SECTION DEUXIÈME.

Quartier de Boulainvilliers.

Avant de passer à la partie droite de Passy,

(1) Voyez le chapitre 3.

(2) Montreuil sous Vincennes est renommé pour la culture des pêches.

remontons au quartier de Boulainvilliers, qui se trouve pour ainsi dire enclavé dans les rues des Vignes et de la Glacière, dans les Fortes-Terres, la rue des Tomberceaux et l'avenue du pont de Grenelle.

A la place du château et de ses dépendances, on a construit, comme on l'a déjà dit, plusieurs habitations fort élégantes, parmi lesquelles on remarque l'institution de jeunes demoiselles établie sur la seule partie du château qui soit restée debout; et presque en face, de l'autre côté de la rue Basse, une jolie maison à l'italienne ornée de statues, et composée de deux pavillons réunis par une arcade. Cette arcade, d'où la vue s'étend sur la campagne, semble former le cadre d'un paysage pris dans la nature même, et qu'on ne peut s'empêcher d'admirer en passant.

Dans une allée de vieux maronniers, qui ornait le parc, on a tracé la rue qu'on appelle des Maronniers; elle prend à la rue Basse, et va se perdre dans les Fortes-Terres.

C'est dans cette rue que se trouvent à droite la principale entrée de l'institution de jeunes

demoiselles (1) ; et à gauche , une fabrique d'eaux minérales gazeuses.

Plus loin , en continuant la rue Basse , on a percé la rue du Ranelagh qui prend à la grande route de Versailles, puis traversant entièrement l'ancien potager, doit s'étendre jusqu'au Ranelagh et s'arrête, quant à présent, à la fabrique de tuiles.

Enfin , en tournant à droite, au bout de la rue Basse, on arrive à celle de Boulainvilliers, du nom du dernier seigneur de Passy , et qui, partant de la limite d'Auteuil , parcourt transversalement l'ancien parc et se dirige vers Passy.

Toutes ces rues sont garnies de poteaux d'attente en maçonnerie, tout disposés pour l'encadrement des bâtimens qu'on voudrait y faire élever.

Parmi ceux qui sont construits, on remarque la jolie maison que vient d'acquérir M. Lepeintre aîné, excellent acteur long-temps attaché aux Variétés , dont il a fait les beaux jours ; c'est au théâtre du Vaudeville qu'il consacre aujourd'hui

(1) Cette institution, tenue par les dames Jovenet , a une deuxième entrée par la rue des Vignes.

son talent original et qu'on ne peut se lasser d'applaudir.

Partie droite.

SECTION TROISIÈME.

Quartier neuf.

Tentative d'assassinat dans la rue de la Pompe.

Nous avons laissé la partie droite de Passy à la barrière Franklin; en reprenant cette barrière, et remontant la côte, la première rue que nous rencontrons à droite est la rue Franklin, qui prend son nom du célèbre Franklin, et rappelle aux habitans le long séjour de ce philosophe à Passy (1).

La seconde est la rue Vineuse, appelée ainsi à cause des vignes qui, du temps des minimes, étaient plantées sur le terrain qu'elle occupe (2).

Ces deux rues, percées sur le clos de ces

(1) Arrêté du conseil général de la commune de Passy, du 3 septembre 1791.

(2) C'est dans cette rue que se trouve l'institution de jeunes demoiselles, tenue par M^{me} Rosset.

religieux , facilitent beaucoup les communications , principalement la première.

On ne pouvait aborder de Paris, dans cette commune, que par la montagne. Ce chemin est en quelque sorte inaccessible aux chevaux; ils s'y traînent péniblement , et n'arrivent au sommet qu'après de grands efforts; si le fardeau qu'ils amènent est un peu lourd, on est contraint de prendre des chevaux de trait, soit pour monter soit pour descendre. La rue Franklin leur ouvre actuellement, sur un chemin pavé, un accès de plein pied dans la commune, par le boulevard qui cotoye les barrières de l'Étoile, des Bassins, de Long-Champ et de Sainte-Marie.

Après le clos des Minimes, on trouvait un chemin de communication avec la plaine, qu'on appelait le chemin des Moines.

On a beaucoup élargi ce chemin pour en faire une rue qu'on a d'abord désignée sous le nom de rue du Moulin-de-la-Tour, parce que sur la tour que l'on voit encore dans cette rue, et qui a servi long-temps de prison, se trouvait un moulin, et comme ce moulin a été détruit, on la nomme à présent rue de la Tour seulement; afin

de la mieux distinguer d'une rue adjacente du nom de la rue du Moulin, laquelle touche en effet au moulin *le Clerc*.

On remarque dans cette rue la maison de plaisance de M. le comte Portalis, pair de France, premier président de la cour de cassation, et l'un des hommes les plus distingués de notre époque.

C'est en passant par la rue de la Tour, en 1829, que M. E. de Lazcases, aujourd'hui membre de la chambre des députés, a été attaqué sur les neuf heures du soir, par deux hommes qu'il est parvenu à mettre en fuite à l'aide d'une canne à dard qu'il portait.

Il retournait à Paris de la rue de la Pompe où il avait été voir son père, et où une blessure assez légère qu'il avait reçue, l'obligea de retourner.

Divers bruits ont couru sur ce guet-à-pens. Il paraît en définitive, qu'il est le résultat d'une vengeance particulière.

Après le clos, et en suivant le chemin des Moines, à présent rue de la Tour, on trouvait à droite, d'abord le chantier de la Planchette ou

de la Marbrière, sur lequel a été percée la rue de la Planchette; ensuite le champtier des hautes et basses Tournelles, sur lequel s'étendent aujourd'hui la rue des Tournelles (1) qui conduit à la rue du Moulin, et cette dernière rue, qui prend à la rue Vineuse et aboutit à la rue Blanche.

En face de la rue Blanche, et à la droite de la rue de la Tour, se trouve celle des Carrières qui, formant un coude à gauche, va rejoindre la Grande-rue. La rue des Carrières s'appelait avant, rue de Boulainvilliers; son nom a été changé à la chute du marquis de Boulainvilliers, dernier seigneur de Passy, par arrêté du conseil général de la commune, en date du 3 septembre 1791.

Au bout du chemin des Moines, en tournant à gauche, on avait pratiqué le long des murs de

(1) Ce champtier était divisé en hautes et basses tournelles. On vient de voir ce que sont devenues les hautes tournelles. Les basses forment aujourd'hui une partie de la rue de la Tour et les jardins de la maison appelée *la Folie*, que Louis XV avait donnée à M^{lle} de Romans. (Voyez le chapitre 12, page 181.)

la Muette, une ruelle qui communiquait avec la Grande-Rue, et aboutissait à la porte du bois de Boulogne.

Cette ruelle, qu'on appelait le nouveau chemin, a été élargie et transformée en rue lors de la vente du château royal de la Muette, et comme la pompe qui fournissait de l'eau à ce château se trouvait sur cet emplacement, on lui a donné le nom de la rue de la Pompe (1).

Cette rue s'étend aujourd'hui jusqu'à la route de Saint-Germain en traversant la plaine, comme celle de la Tour a été prolongée jusqu'à la porte du bois de Boulogne, qui se trouve sur le chemin de Saint-Cloud.

La rue Blanche, qui prend à la barrière Sainte-Marie et se prolonge jusqu'à la rue de la Pompe, tire sa dénomination du nom du canton qu'on appelait le canton de l'Arpent-Blanc.

La rue des Guéraux (2), qui prend également son nom de l'ancienne dénomination du canton, et qui, de la rue Vineuse, près celle des Moulins,

(1) C'est dans cette rue que se trouve la pension de M. Marelle.

(2) De Guéret, qui signifie terre labourée.

conduit à la rue de Long-Champ ; celle des Bornes (ancien nom du canton), suivant la même direction, en partant de la rue des Moulins, et enfin, la rue de la Croix, commençant à l'angle des rues de la Pompe et de la Tour, et finissant à la rue de Long-Champ. Elle tire son nom de la croix qui avait été élevée sur cet angle, et qui a été abattue.

Ces différentes rues sont tracées, mais n'ont jusqu'à présent, que fort peu de bâtimens. C'est la partie de la plaine la plus rapprochée du quartier droit de Passy, et celle qui conduit à la rue de Long-Champ, point de départ que nous assignons pour arriver au quartier de la Plaine.



SECTION QUATRIÈME.

La Plaine (1).

Ses productions. — On veut en faire un nouveau quartier. — Nouvelle route de l'Étoile à Saint-Cloud. — Discours de Charles X, en passant la première fois par cette route. — Ligne télégraphique. — Pension du Bel-Air.

La plaine de Passy est bordée, au midi, par le boulevard extérieur, qui s'étend de l'Étoile à la rue Franklin; à l'ouest, par la partie droite de Passy; au nord, par le mur du bois de Boulogne; et à l'est, par la route de Paris à Neuilly.

Elle était jadis en grande culture. On voit, par un rapport des agriculteurs fait à la Mairie au mois de juin 1792, qu'il y avait sur le territoire de la plaine environ soixante arpens de seigle et quarante de froment; que l'on employait un septier de grain par arpent pour la semence, parce que le terrain était divisé en

(1) On avait donné à ce quartier le nom d'Élysée-Charles.

très-petites pièces, qu'enfin ce septier produisait, année commune, entre cinq et six septiers par arpent.

Aujourd'hui, la majeure partie de cette plaine est encore en culture, mais les bâtimens qu'on y a construits et les routes assez nombreuses qui la traversent en tous sens, en ont diminué beaucoup le produit, quoiqu'elle ait été agrandie par la réunion de la faisanderie, et de quelques propriétés qui n'en faisaient pas alors partie.

La faisanderie, autrement appelé le petit parc, appartenait au ministre Casimir Périer ; de là vient que deux rues placées sur ce territoire, s'appellent l'une la rue Périer, et l'autre celle du Petit-Parc.

C'est vers ce lieu que se trouvent les carrières de pierres à bâtir dont nous avons parlé (1), et qui font une des richesses de Passy.

Cette vaste plaine a été, en 1824, l'objet d'une spéculation de capitalistes. On voulait en faire, sinon un faubourg de Paris, du moins un quartier de Passy, si l'on n'obtenait pas

(1) Chapitre I^{er}, page 84.

l'autorisation de l'en séparer et d'en faire une nouvelle commune.

On bâtissait alors partout, c'était une véritable frénésie; et l'on voyait s'élever, dans un cercle assez resserré, six quartiers à la fois, celui de François I^{er}, aux Champs-Élysées; celui des Batignolles, à la barrière de Clichy; celui des Sablons ou Sablonville; celui de Sainte-James, près Neuilly; celui de Beau-Grenelle, dans la plaine de Grenelle, et celui de la plaine de Passy.

On sait à peu près à quoi s'en tenir aujourd'hui sur ces spéculations, qui ont ruiné beaucoup de monde sans résultats bien satisfaisants.

Quoi qu'il en soit, les entrepreneurs de la plaine de Passy achetèrent, à des prix plus ou moins élevés (1), la totalité du territoire.

Ils y firent ensuite tracer des rues spacieuses, et la coupèrent vers son milieu, par une route magnifique, qui, se dirigeant de l'Arc de triomphe, conduit à Boulogne, en traversant le bois.

Dès que cette route fut achevée, les entrepreneurs conçurent le dessein de la faire déclarer

(1) On assure que plusieurs terrains ont été vendus jusqu'à 20,000 fr. l'arpent.

route départementale , afin que les frais d'entretien dont ils étaient grevés , fussent supportés par les fonds de voirie du département.

Cette route est en effet d'un avantage réel , non-seulement pour la cour lorsqu'elle se rend à Saint-Cloud , mais même pour le public, qui entreprend le même voyage.

Il fallait auparavant continuer la route de Neuilly jusqu'à la porte Maillot, ce qui formait un angle fort étendu , qu'on évite par le nouveau chemin.

La demande des entrepreneurs n'était donc pas seulement dans leur intérêt particulier , elle avait encore un but d'utilité publique qui méritait d'être pris en considération.

Aussi la municipalité de Passy s'empressait-elle de seconder l'entreprise dans ses démarches ; et comme l'affaire traînait en longueur , on résolut de la porter jusqu'au Roi lui-même.

Charles X, qui régnait alors , accueillit avec bienveillance les ouvertures qui lui furent faites à ce sujet ; il voulut avant tout , voir les choses de ses propres yeux , et promit de passer

par la nouvelle route à son premier voyage à Saint-Cloud.

On se tint informé du jour où le roi effectuerait cette promesse, et le jour pris (22 mai 1826), le maire de Passy, accompagné des entrepreneurs et d'un bon nombre d'habitans, se rendit au devant du roi, jusqu'au rond point, qui forme à peu près le milieu de la route.

Le roi ne se fit pas long-temps attendre, et dès qu'il aperçut le cortége municipal placé sur son passage, il donna l'ordre d'arrêter.

Le maire s'avance alors, et d'une voix émue, prononce un discours qu'il avait préparé pour cette circonstance.

Le roi répond avec assurance :

« Je suis enchanté de cette belle route, qui
» me rapproche des habitans de votre com-
» mune. Je sais qu'ils m'aiment bien; je les
» aime beaucoup aussi. Assurez-les de ma bien-
» veillance et de ma protection. »

Il n'y avait certainement rien là qui pût compromettre la dignité royale, ni l'engager dans un mauvais pas; car on ne voit dans cette réponse aucune analogie avec la demande qu'on

faisait d'ériger ce chemin en route royale ou départementale. Il faut croire que l'émotion du maire ne lui avait pas permis d'articuler assez distinctement l'objet de la démarche, ou que l'éloignement avait empêché S. M. de l'entendre. Peut-être aussi, dans la crainte de trop s'avancer, le roi a-t-il fait la sourde oreille. C'est en politique un moyen dont les diplomates se servent quelquefois assez utilement.

A peine S. M. eut-elle achevé de parler que la calèche royale reprit le galop ; les entrepreneurs y jetèrent leurs plans, leurs mémoires, et tout cela partit avec le roi pour Saint-Cloud, sans que depuis on en ait eu de nouvelle.

En résultat, la plaine de Passy se trouve maintenant traversée par de belles avenues plantées d'arbres, et la Mairie, à son tour, est débarrassée, par les travaux de l'entreprise, d'une foule de difficultés que les chemins vicinaux entraînent toujours, et qu'il n'est pas toujours facile d'applanir.

Essayons de donner une idée de ces rues et de l'état actuel du quartier de la plaine.

Avant que les travaux dont nous venons de

parler fussent commencés, il existait dans la plaine une rue de Long-Champ, qui prenait au boulevard neuf et allait se perdre au mur de l'ancienne faisanderie. Cette rue subsiste toujours, et fait suite à celle du même nom qu'on trouve à Chaillot, et qui n'en est séparé que par la barrière dite de Long-Champ et le boulevard. Elle est coupée par l'avenue de Saint-Denis, et mène par cette avenue au rond point, dont nous avons parlé.

C'est quand on est parvenu à ce rond, qu'on peut se rendre compte de toutes les routes qui partagent la plaine et qui y aboutissent de tous les points.

En tournant à droite, on trouve d'abord la rue de la Boissière au boulevard de Long-Champ.

Ensuite la rue des Bassins, prenant à la barrière de ce nom, dont elle est séparée par le boulevard.

La grande route qui conduit de l'arc de triomphe à Saint-Cloud.

La rue des Sablons, partant de la rue de Long-Champ et conduisant à la grande route de Neuilly, en traversant le rond point.

La continuation de l'avenue de Saint-Denis , qui se termine également à la grande route , près la Porte-Maillot.

La rue Circulaire , la rue et la place Ville-Juste , celle du Dôme-des-Invalides.

La rue Dauphine , auparavant canton des Biches , vient après ; elle se dirige sur la nouvelle porte du bois de Boulogne , appelée porte Dauphine , ou des Champs-Élysées.

La rue Dauphine est d'ailleurs presque entièrement garnie de jolies maisons , et devient de plus en plus vivante par le voisinage d'un nouvel établissement pour la remonte des haras (1), et par la fréquentation des cavaliers qui semblent avoir adopté pour leurs cavalcades l'avenue récemment percée en face.

Enfin l'on revient d'où l'on est parti , en laissant le prolongement de la route de Saint-Cloud et celui de la rue des Sablons.

Il y a encore quelques autres rues dans les écarts du rond point , savoir :

Celle du Petit-Parc , qui part de la rue de la

(1) Voyez deuxième partie , douzième promenade.

Tour et va se perdre dans la demi-lune ouverte sur l'avenue de Neuilly.

Celle du Bel-Air (anciennement chemin de Versailles), prenant à la rue de Long-Champ et joignant la route de Saint-Cloud près de l'Étoile.

Vers le milieu de cette rue , s'élève une butte sur laquelle on a placé un télégraphe. C'est aussi sur cette élévation que se trouve une fort belle pension de garçons, dirigée par MM. Savary père et fils.

De la rue du Bel-Air on peut passer par celle des Bouchers pour arriver à celle des Bœufs , qui va jusqu'à la route de Saint-Cloud.

Puis , laissant les bouchers et les bœufs dont la compagnie est parfois embarrassante, on peut prendre haleine dans la rue de la Pelouse, offrant encore assez de verdure pour s'y reposer un moment avant d'arriver à l'avenue de Neuilly.

Enfin on se trouve sur la pelouse qui borde cette avenue, et sur une partie de laquelle on a bâti *Baudrville*, établissement des voitures dites *Omnibus*, et dont nous aurons occasion de reparler au chapitre des voitures publiques (1)

(1) Voyez le chapitre 20.

Enceinte, ou Chaussée de la Muette (1).

Il existe encore un quartier à Passy, c'est celui qu'on nomme l'Enceinte, ou la Chaussée de la Muette. Il en est séparé par la grille du bois de Boulogne. Nous le ferons connaître plus particulièrement lorsque nous traiterons du bois de Boulogne, et spécialement du château de la Muette.

(1) Voyez deuxième partie, première promenade.

CHAPITRE SEIZIÈME.

De l'administration municipale. — Ce qu'elle était sous les seigneurs féodaux. — Ce qu'elle est devenue depuis. — Son état actuel. — Établissement de l'octroi. — Amélioration. — Population. — Contributions. — Police. — Garde-champêtre. — Gendarmerie.

Passy était une terre seigneuriale, dont les propriétaires prenaient les titres suivans : *Seigneur haut, moyen et bas justicier de la terre et seigneurie de Passy, fief St-Pol et dépendances* (1).

L'origine des seigneuries et fiefs en général est fort ancienne, et il serait assez difficile aujourd'hui de dire précisément comment s'est formée à Passy cette sorte de possession.

Ce qu'on sait par l'histoire, c'est que les premiers rois concédaient des terres de leurs domaines à leurs officiers, pour les récompenser de leurs services à la guerre, et les encourager à en rendre de nouveaux. On appelait ces concessions : Bénéfices ou bienfaits. (*Beneficium propter officium*) (2).

(1) Voyez page 122.

(2) « Il y avait encore une autre espèce de terre

Elles se faisaient toujours à la charge du service militaire, et n'étaient d'abord que personnelles.

Ce n'est que lorsqu'elles devinrent héréditaires qu'on vit se former dans la nation ce corps formidable et privilégié, qu'on appelait la *noblesse*, qui, ayant des intérêts également opposés à ceux du peuple et à ceux du monarque, était parvenu graduellement à asservir l'un pour se défendre contre la puissance de l'autre.

C'est probablement par une de ces concessions que la terre de Passy, qui était dans le domaine du roi, fut érigée en seigneurie et fief.

Les fiefs, tels qu'ils étaient possédés à l'époque de leur suppression, étaient donc la concession gratuite d'un héritage ou d'un droit immobilier, par laquelle le seigneur de la chose s'en réservait la propriété directe, et en transmettait

» qu'on nommait *dominicales*, appropriées au *dominus*
» qui était le roi, mais que des particuliers tenaient à
» rente. Ce n'étaient le plus souvent que des métairies
» provenant des grandes terres du roi. » (Mézerai, *Histoire de France*, deuxième race.)

seulement au vassal la propriété utile , à la charge de la fidélité , et de tels droits et devoirs qu'il voulait en retenir.

Le seigneur féodal avait deux sortes de droits ; les droits honorables et les droits utiles.

Les droits honorables étaient la foi et hommage à chaque mutation de seigneur et vassal , la préséance sur les vassaux , etc.

Les droits utiles étaient ceux de relief , de retrait féodal , de chasse , de pêche , de justice , de colombier à pied , de corvées , de deshérence , de confiscation , de bannalité , etc.

Les seigneurs de Passy étaient en possession de tous ces droits , et l'on connaît un arrêt du parlement de Paris , rendu en 1730 , qui attribue à M^{me} de Fontaine , alors dame de Passy , le droit de pressoir bannal , et celui de confiscation des vendanges en cas de contravention.

Ces derniers droits n'étaient point illusoires ; toute la côte , depuis Auteuil jusqu'à Chaillot , était alors couverte de vignes.

Quant à celui de justice , il se divisait , comme on l'a déjà dit en haute , moyenne et basse justice.

La haute justice connaissait de tous les crimes et de tous les intérêts civils , excepté les cas royaux et privilégiés.

La moyenne connaissait en première instance de toutes actions civiles , réelles , personnelles et mixtes.

La basse justice connaissait des délits dont l'amende ne passait pas six sous parisis , et de toutes les matières personnelles jusqu'à soixante sous parisis.

Le seigneur déléguait le droit de justice à un prévôt , qui prenait le titre de prévôt , juge ordinaire , civil , criminel de la prévôté , haute , moyenne et basse justice de Passy-lez-Paris et dépendances. Un procureur fiscal remplissait les fonctions du ministère public , et un greffier tenait la plume (1).

Les marques de haute justice se voyaient encore à Passy en 1790. C'étaient des espèces de piloris ou carcans. Il y en avait deux ; l'un au

(1) Lors de la suppression des justices seigneuriales , en 1790 , M. Siot de Saint-Pol était prévôt et juge ; M. Julien Siot était procureur fiscal , et M. Magé , greffier.

bas de la montagne , appliqué à l'encoignure du quai , et l'autre au sommet , à l'angle d'une maison d'éducation , qui séparait alors la Grande rue de la rue Basse (1).

Comme haut justicier , le seigneur de Passy avait encore le droit de police ; c'est-à-dire celui de maintenir le bon ordre de la cité , d'administrer les affaires locales et de surveiller les intérêts communs , ce qui constitue le pouvoir municipal.

Il exerçait ce pouvoir en personne , ou par un syndic , qui le représentait et qui présidait en son absence.

Il se faisait assister par un conseil , composé du curé , de dix notables , et d'un secrétaire-greffier.

(1) Plusieurs coutumes portent que le haut justicier a droit d'avoir piloris , échelles , etc. (Auxerre , art. 1^{er} ; Nevers , chap. 1^{er} , art. 15.) Le pilori était plus que l'échelle. Loisel et Basquet , *des Droits de Justice* , chap. 9 , n° 13 , disent que le seigneur justicier ne peut avoir pilori où le roi en a un ; mais qu'il peut avoir échelle ou carcan.

Ce conseil dépendait de l'administration provinciale de l'île de France (1), correspondait avec l'intendant de Paris, ou le bureau intermédiaire du département de Corbeil, qui, lui-même, était soumis à la commission intermédiaire de la province.

L'assemblée municipale de Passy, ainsi composée, se réunissait de droit, et sans qu'il fût besoin de convocation préalable, tous les dimanches, dans l'église paroissiale, à l'issue de la grand'messe.

Quand le syndic avait reçu, dans le cours de la semaine, des ordres de l'intendant ou du bureau intermédiaire, il les communiquait à l'assemblée municipale, qui s'occupait sur-le-champ des moyens d'exécution.

Dans le cas contraire, le greffier inscrivait sur le registre des délibérations qu'à tel jour l'assemblée s'était réunie, mais que n'ayant reçu aucun ordre à exécuter, et n'ayant aucun objet

(1) L'île de France se composait de tous les pays compris entre les rivières de Seine, de Marne, d'Oise et d'Aisnes.

à mettre en délibération , elle s'était séparée (1).

Tel était l'état de l'administration de Passy à l'époque de la révolution de 1789, qui devait définitivement détruire le régime féodal et le remplacer par un gouvernement constitutionnel.

Long-temps avant , Louis-le-Gros , qui s'était aperçu de l'accroissement de ce régime au détriment de la monarchie , avait cherché à le restreindre par l'affranchissement des communes dans ses propres domaines. Il leur vendait le droit d'élire leurs magistrats et de s'administrer elles-mêmes.

Les seigneurs , avides d'argent , vendirent , à l'exemple du roi , les mêmes droits aux communes de leur dépendance. Ce premier pas fait , le gouvernement féodal se précipita vers sa

(1) Personnel de l'administration seigneuriale et municipale en 1789 :

Le marquis de Boulainvilliers , seigneur et président de droit ;

M. Louis-Guillaume le Veillard , écuyer , doyen des gentils-hommes , servant du roi , et syndic municipal ;

M. Clément de Nogueres , curé , mort en 1791 ;

Les dix notables ;

M. Bourget , tabellion , secrétaire-greffier , mort en 1832.

chûte, et les rois de France, à l'exemple de Louis-le-Gros, ne cessèrent d'ébranler ce colosse, jusqu'à l'époque où Richelieu lui porta les derniers coups, en rétablissant en France l'exercice du droit municipal, et remplaçant l'autorité royale sur ses anciennes bases.

Les seigneurs alors furent soumis à cette autorité qu'ils avaient long-temps combattue, à l'aide de leurs vassaux ; mais il leur restait encore les droits féodaux, tels qu'ils ont été détaillés au commencement de ce chapitre.

C'est dans la fameuse nuit du 4 au 5 août 1789, que ces droits furent entièrement détruits (1).

Reportons-nous un instant à cette époque. La France était dans la désolation ; partout on criait aux armes, partout on pillait, on ravageait ; les nobles étaient principalement l'objet des fureurs de la populace, et partout ils étaient poursuivis et immolés à la lueur de l'incendie de leurs châteaux. On aurait cru voir renaître les temps affreux de la Jacquerie.

(1) Décret de l'assemblée nationale, des 4, 6, 7, 8 et 11 août 1789, et 15 mars 1790.

L'assemblée nationale, en apprenant ces horribles nouvelles, en fut consternée, et voulut consacrer une séance à rechercher les moyens de remédier à tant de désordres. C'est dans cette séance que, sur la motion du vicomte de Noailles, sans délibération et d'un mouvement spontané, on abolit, avec les droits féodaux et les justices seigneuriales, tous privilèges, franchises ou immunités de pays, d'état, de villes, de communautés, d'individus, etc. Cette séance, où chacun faisait abnégation de soi-même pour sauver la patrie, est une des plus mémorables et qui fait le plus d'honneur à l'humanité. Elle fut suivie sans doute de plus d'un regret; mais l'enthousiasme du moment fut général et l'entraînement universel.

Cette destruction opérée, il fallait remplir la lacune qu'elle laissait dans l'administration; il fallait surtout pourvoir à la police locale et à la conservation des intérêts communaux.

Ces intérêts, comme on l'a vu, avaient d'abord été dans les mains des seigneurs et livrés à leurs caprices et à leur cupidité.

Le pouvoir royal était intervenu depuis, et l'on a encore vu comment l'autorité municipale

de Passy se trouvait sous la dépendance de l'administration provinciale de l'Ile-de-France.

Il s'agissait donc de rendre aux habitans des communes l'exercice du droit municipal (1).

Ce fut par un décret de l'assemblée nationale du 14 décembre 1789, promulgué par lettres-patentes du roi en date du même mois, que cet exercice fut définitivement reconnu et consacré.

Ce décret prononce la suppression de toutes les anciennes municipalités, sous quelque titre et qualification que ce soit, et ordonne que les officiers et membres qui les composent, seront remplacés par voie d'élection.

(1) M. Raynouard, propriétaire à Passy, qu'on a déjà cité, a publié un ouvrage savant sur l'*Histoire du Droit municipal en France*, sous la domination romaine et sous les trois dynasties.

Cet ouvrage établit que le régime municipal existe en France de toute ancienneté ;

Que ce patrimoine des citoyens qui vécurent sous la domination romaine, transmis d'âge en âge aux habitans des cités, fut reconnu et respecté par les princes des trois dynasties ;

Et que si, pendant un court intervalle, les vexations des seigneurs féodaux réussirent, en quelque pays, à gêner l'exercice du droit municipal, elles ne parvinrent jamais à détruire et à anéantir le droit lui-même.

Il veut que toute administration municipale porte le titre commun de municipalité, et le chef de chaque municipalité celui de maire.

Ainsi, de toutes les qualifications sous lesquelles on avait coutume de désigner les officiers-municipaux comme échevins, capitouls, jurats, consuls, etc., le nom seul de maire fut conservé, et méritait de l'être. Par maire, nom dérivé du mot latin *major*, on entend l'ainé des frères; c'est le protecteur des citoyens, celui qui veille à leurs intérêts, à leur sûreté.

En exécution du décret du 14 décembre 1789, la municipalité de Passy se trouva composée ainsi qu'il suit :

Un maire;

Cinq officiers formant le corps municipal;

Un procureur de la commune, sans voix délibérative, chargé de défendre les intérêts et de poursuivre les affaires de la commune;

Dix notables;

Et un secrétaire-greffier.

Le corps municipal était divisé en conseil et en bureau.

Le bureau, composé du tiers des officiers-municipaux, y compris le maire;

Les deux autres tiers formant le conseil (1).

Le bureau était chargé de tous les soins de l'administration et borné à la simple régie.

Le conseil s'assemblait une fois par mois : il commençait par examiner et arrêter les comptes du bureau. Après cette opération faite, les membres du bureau avait séance et voix délibérative avec ceux du conseil.

Le conseil général de la commune était composé, tant des membres du corps municipal que de notables.

Il était convoqué toutes les fois que l'administration municipale le jugeait convenable (2).

Les corps municipaux avaient deux espèces de fonctions à remplir : les unes propres au pouvoir municipal; les autres affectées à l'administration générale de l'état, et déléguées par elle aux municipalités.

Les fonctions propres au pouvoir municipal, sous la surveillance et l'inspection des assem-

(1) Art. 34 et suivans de la loi du 14 décembre 1789.

(2) Ces formes administratives sont changées pour les municipalités, mais elles ont été conservées pour les fabriques des églises. (Voyez chapitre 5, page 105.)

blées administratives, étaient, et sont encore :

De régir les biens et revenus de la commune ;

De régler et d'administrer celles des dépenses locales à payer des deniers communs ;

De diriger et faire exécuter les travaux publics à la charge de la communauté ;

D'administrer les établissemens qui appartiennent à la commune, qui sont entretenus de ses deniers, ou qui sont particulièrement à l'usage des citoyens dont elle est composée ;

De faire jouir les habitans des avantages d'une bonne police, notamment de la propreté, de la salubrité, de la sûreté et de la tranquillité dans les rues, lieux et édifices publics.

Les fonctions attribuées à l'administration générale, et qui pouvaient être déléguées aux corps municipaux pour les exercer sous l'autorité des assemblées administratives, étaient définies ainsi qu'il suit :

La répartition des contributions directes entre les citoyens dont la communauté était composée ;

La perception des contributions ;

Le versement de ces contributions dans les caisses de district ou du département ;

La direction immédiate des travaux publics dans le ressort de la municipalité;

La régie immédiate des établissemens publics destinée à l'utilité générale ;

La surveillance et l'agence nécessaires à la conservation des propriétés publiques;

L'inspection directe des travaux de réparation ou de reconstruction des églises , presbytères et autres objets relatifs au service du culte religieux (1).

En exécution de cette loi, il fut procédé le 1^{er} février 1790, à l'élection du personnel de la nouvelle administration municipale, par voie d'élection et de scrutin , à la pluralité absolue des suffrages , parmi les citoyens actifs de la communauté, c'est-à-dire parmi les habitans de Passy payant une contribution directe de la valeur locale de trois journées de travail (2).

(1) Art. 50 et 51 de la loi du 14 décembre 1789.

(2) Résultat de l'élection :

Personnel de l'administration en 1790 : M. le Veillard , ancien syndic , maire ; M. Vaquerie , procureur de la commune.

Officiers municipaux : MM. Chabanne , Saint-Martin , Cléreaux , Pharoux , Olivier.

Les officiers-municipaux et les notables étaient élus pour deux ans et renouvelés par moitié chaque année.

La même loi voulut, en outre, que les corps municipaux fussent entièrement subordonnés aux administrations de département et de district, pour tout ce qui concernait les fonctions qu'ils avaient à exercer par délégation de l'administration générale (1).

Il restait à organiser les administrations supérieures qui devaient succéder aux états provinciaux, aux assemblées provinciales et aux intendans et commissaires de partis dans les généralités; l'assemblée nationale y pourvut par décret du 22 décembre 1789, publié par lettres-patentes du mois de janvier 1790.

La France fut alors divisée en départemens, districts et cantons.

Il fut établi au chef-lieu de chaque départe-

Notables : MM. Daudumont, La Tour, Page, Puiseux, Jacques Olivier, Étienne Griminy, Louis Magnant, Étienne Olivier, Bondegout, Deveze et Bouchy.

Secrétaire-greffier : M. Bourget, tabellion.

(1) Art. 55 de la loi du 14 décembre 1789.

ment une assemblée administrative supérieure , sous le titre d'*administration du département* ; et au chef-lieu de chaque district , une assemblée administrative inférieure, sous le titre d'*administration de district*.

La division par canton avait pour objet la formation des assemblées primaires , qui n'eurent plus la faculté de se réunir par paroisse ou communauté, mais seulement par cantons.

L'ancienne province de l'Ile-de-France composait , comme encore aujourd'hui , six départemens ; mais celui de la Seine avait alors le nom de *département de Paris*.

Il était divisé en trois districts dont les chefs-lieux étaient Paris, Saint-Denis et Bourg-la-Reine. Les districts de Saint-Denis et du Bourg-la-Reine étaient seulement administratifs.

Le district de Saint-Denis fut subdivisé en huit cantons, savoir : Saint-Denis, Pierre-Fitte, Pantin, Belleville , Clichy, Passy, Nanterre et Colombes.

On voit que Passy se trouvait alors classé parmi les chefs-lieux de cantons.

Le canton de Passy se composait de trois communes ou municipalités : Passy, Auteuil et Boulogne.

L'administration départementale était divisée en deux sections : la première portait le titre de conseil de département ; et l'autre celui de directoire du département.

Le conseil de département fixait les règles de chaque partie importante de l'administration de département , et ordonnait les travaux et les dépenses générales.

Le directoire était en quelque sorte le pouvoir exécutif du conseil ; il s'occupait du moins de l'exécution des arrêts pris par le conseil , et de l'expédition des affaires particulières.

La même marche était suivie pour les administrations de district ; elles étaient également divisées en conseil de district et en directoire de district.

Tous les membres de ces administrations étaient nommés par les électeurs, et désignaient à leur tour leur président (1).

(1) Voir, pour la division de la France par départemens, le décret de l'assemblée nationale, des 15 janvier, 16 et 26 février 1790, publié par lettres-patentes du 4 mars même année.

Ils étaient élus pour quatre ans et renouvelés tous les deux ans par moitié.

Tels étaient alors les rouages assez compliqués de la machine administrative ; mais enfin elle marchait , et c'était déjà un grand pas de fait vers le retour à l'ordre.

Les justices seigneuriales, quoique fort ébranlées par les décrets de la nuit du 4 au 5 août, subsistaient encore. Elles furent définitivement supprimées par un décret du 12 octobre 1790, sanctionné par le roi le 19 du même mois, et l'un des actes les plus remarquables de la nouvelle municipalité de Passy, fut de procéder à la fermeture du prétoire du tribunal de cette commune.

A cet effet, le maire, accompagné de quatre officiers municipaux, se transporta (1) en la salle de l'auditoire de la prévôté (2), et après s'être assuré qu'il n'y existait aucun papier ni dépôt de registre, il en fit fermer la porte et

(1) 24 janvier 1791.

(2) Maison, située Grande rue, et occupée maintenant par un pâtissier-traiteur, qui a pour enseigne : *Au Grand-Balcon*.

en remit la clé au secrétaire-greffier de la municipalité.

Il se rendit ensuite, avec les mêmes officiers, au greffe de la prévôté, montagne des Bons-Hommes, y apposa les scellés, et en remit également la clé au même secrétaire-greffier.

La ruine de la justice seigneuriale entraînait nécessairement celle des offices de judicature qui en faisaient partie.

L'office de notaire seigneurial, ou tabellion, qui existait alors à Passy, se trouva donc aboli.

La personne (1) qui en était pourvue fit la demande d'une commission de notaire dans le canton. Cette demande fut vivement appuyée par le conseil-général de la commune, qui prit à cet effet un arrêté spécial, le 10 août 1791. C'est à ces démarches et au titre de chef-lieu de canton qu'il possédait alors, que Passy est redevable d'avoir un notaire.

L'année suivante la république fut proclamée, et l'administration subit encore de nouvelles

(1) M. Bourget, secrétaire-greffier de la nouvelle municipalité.

formes, ou plutôt elle fut plongée dans le chaos (1).

Jetons un voile sur ces temps désastreux, ces temps de terreur et de larmes qui pesèrent sur la France devenue république. Passy ne fut point épargné ; il eut aussi ses sociétés populaires et ses comités de surveillance, devenus plus tard comités révolutionnaires ; il eut aussi ses dénonciateurs et ses suspects, ses persécuteurs et ses victimes (2).

Puissions-nous, instruits par tant de malheurs, nous défendre désormais de ces théories désastreuses, qui, sous le vain appât d'une liberté plus grande, n'entraînent qu'asservissement et désordre, et ne servent que l'ambition du petit nombre au détriment des peuples !

(1) 1^{er} septembre 1792. Ce fut le premier acte de la convention nationale.

(2) M. Leveillard, premier maire de Passy et ancien syndic, fut une de ces victimes. Il était directeur et propriétaire des eaux minérales qui ont tant contribué à la prospérité de cette commune. Il eut pour successeur à la mairie, M. Dussault, docteur en médecine, qui fut lui-même remplacé, en 1793, par M. Deveze, maître charpentier.

Cependant la constitution de l'an 3 (1795) fut promulguée. Elle semblait promettre une sorte d'amélioration dans le gouvernement. Au lieu d'une chambre seule, exposée au choc de tous les partis, et aux combinaisons de toutes les passions, sans régulateur ni contrepoids, elle créa trois pouvoirs distincts, dont les attributions étaient clairement définies. Un Conseil des Cinq-Cents, proposant les lois ; un Conseil des Anciens, ou des deux cent cinquante, les approuvant ou les rejetant ; et un Directoire exécutif, composé de cinq membres, les faisant exécuter.

Cette constitution adopta de nouvelles bases pour fonder l'organisation départementale et municipale. Les districts et leur directoire furent supprimés, et l'on ne reconnut plus d'autres divisions départementales que celles en arrondissemens communaux et cantons.

Le nom de maire disparut dans ce nouvel ordre de choses, et l'on y substitua celui d'*agent municipal*.

Ainsi, pendant le gouvernement directorial,

il n'y eut plus à Passy qu'un agent municipal et un adjoint (1).

Passy perdit alors son titre de chef-lieu de canton, qui fut transféré à Neuilly, chef-lieu de la justice de paix.

Le département qu'on avait désigné jusque là sous le nom de département de Paris, prit celui de département de la Seine.

Passy n'est donc plus aujourd'hui qu'une des communes du département de la Seine, arrondissement de Saint-Denis, canton de Neuilly.

Enfin nous arrivons au siècle de gloire, à l'avènement de Napoléon à l'Empire, et au règne de l'ordre et de la sécurité intérieure.

Comme premier consul, Bonaparte avait saisi d'une main ferme les rênes de la république, et semblait, sur les ruines des partis abattus et des factions subjugués, s'élever de jour en jour à l'Empire qu'il convoitait.

Ce n'est plus le conseil des représentans qui propose les lois, c'est le gouvernement, c'est

(1) M. Dussault, qui avait été maire en 1791 et 1792, fut nommé agent municipal, par arrêté du comité de législation, du 21 ventôse an 3 (11 mars 1795.)

Napoléon lui-même (1) ; un Tribunal les discute , un Corps-Législatif les admet ou les rejette sans discussion , un Sénat veille à leur conservation (2).

Dans les premiers jours du 19^e siècle , une nouvelle loi (3) posa les fondemens de la nouvelle administration , en prenant pour base l'unité d'action , principe fondamental de l'ordre social , et sans lequel il faut tôt ou tard retomber dans l'anarchie et le désordre ; parce que sans unité d'action , il n'y a point de résistance ; et qu'où il n'y a point de résistance , la force brutale finit par triompher. C'est l'état de nature , l'état le plus antipathique à l'économie sociale.

Cette loi créa une grande magistrature , inconnue jusqu'alors en France et qui vient des Romains , c'est la *préfecture départementale*.

Un préfet , nommé par le chef de l'État , est seul chargé de l'administration de chaque département. Un conseil de préfecture qu'il pré-

(1) Il y avait bien trois consuls ; mais l'ascendant du premier annihilait la volonté des deux autres.

(2) Constitution de l'an 8 (décembre 1799.)

(3) Loi du 28 pluviôse an 8 (17 février 1800.)

side , et dans lequel il a voix prépondérante , l'aide dans l'examen des affaires particulières et contentieuses.

Les membres de ce conseil sont nommés par le chef de l'État.

Un conseil-général de département, dont la session ne peut excéder quinze jours, statue sur la répartition des contributions, et donne son avis sur l'état et les besoins du département

Les départemens sont divisés en arrondissemens communaux , dirigés , sous la surveillance du préfet , par un sous-préfet.

Un conseil d'arrondissement, formé dans chaque sous-préfecture , a les mêmes attributions que le conseil-général, et transmet au préfet son opinion sur les besoins de l'arrondissement.

Cette loi réorganise, sur le même plan, les municipalités; elle rétablit les maires et leur attribue l'administration des communes.

Un conseil municipal, dont la session est de quinze jours comme dans les administrations départementales, entend le compte des recettes et dépenses municipales, et délibère sur les besoins particuliers et locaux de la municipalité.

Le maire peut avoir un ou deux adjoints ,

suivant la population , et tous sont nommés , dans la même proportion , soit par le chef de l'État , soit par les préfets , parmi les membres des conseils municipaux.

Les collèges électoraux ont la présentation des candidats pour les conseils-généraux , d'arrondissemens et municipaux. Le chef de l'État désigne parmi ces candidats les personnes qui doivent les composer.

Cette organisation rendit un maire à la commune de Passy (1).

Deux adjoints furent chargés de le seconder.

(1) Ce maire fut encore M. Dussault , qui avait été agent municipal. Il fut remplacé , quelque temps après , par M. Amavet , ancien capitaine d'infanterie. A la restauration , M. Augé de Fleury , alors notaire à Passy , fut appelé à lui succéder , et remplit avec distinction , la place de maire jusqu'aux événemens de juillet 1830 , qu'il fut remplacé par M. Gabriel Delessert. Celui-ci ayant été nommé préfet le 14 février 1834 , quitta Passy , au grand regret de toute la population , qui le chérissait. Il a été remplacé par M. Possoz , qui joint à l'activité et au dévoûment de la jeunesse , la prudence et l'aplomb d'un âge plus mûr. Il vient d'être nommé membre du conseil-général du département.

Macte animo , generose puer , sic itur...

Et il eut un conseil municipal, composé de dix membres, nommés pour trois ans et susceptibles d'être réélus.

Nous avons dû entrer dans quelques développemens sur cette organisation, parce que c'est celle qui nous régit encore, et que les nouvelles lois départementales et municipales en ont conservé les principes, sauf l'élection qu'elle a rendue plus populaire.

Mais poursuivons :

En 1814, le colosse impérial fut renversé, et la restauration vint s'asseoir sur ses débris : elle apportait une nouvelle Charte constitutionnelle ; mais elle trouva des institutions fortes, bien établies, et n'y changea rien. Les administrations locales et départementales furent donc conservées. D'autres causes devaient amener une nouvelle révolution, et les imprudentes ordonnances de juillet 1830, soulevèrent la tempête, qui culbuta la restauration et la refoula au dehors.

Le nouveau gouvernement arrêta, en principe, l'intervention des citoyens dans la formation des administrations départementales et mu-

nicipales ; et c'est cette intervention qui se trouve réglée par les nouvelles lois (1).

Du reste elles conservent l'organisation de pluviose an 8 (février 1800.)

Passy a toujours un maire et deux adjoints , choisis parmi les membres du conseil municipal et nommés pour trois ans.

Les conseillers municipaux sont élus par l'assemblée des électeurs communaux , qui se composent des citoyens les plus imposés aux rôles des contributions directes de la commune , âgés de vingt-un ans accomplis et dans la proportion de la population communale, auxquels sont adjoints, quel que soit le taux de leurs contributions , différens fonctionnaires , docteurs , employés d'administration , officiers en retraite , etc. , tels qu'ils sont désignés dans la loi (2).

Ces conseillers sont au nombre de vingt-trois, y compris le maire et les deux adjoints , et doivent être renouvelés tous les trois ans par moitié.

(1) Voir les lois des 21 mars 1831 et 22 juin 1833.

(2) Voir l'article 11 de la loi du 21 mars 1831.

Ils se réunissent quatre fois dans l'année , au commencement des mois de février , mai , août et novembre , et chaque session peut durer dix jours.

Ils peuvent être convoqués extraordinairement quand le préfet juge que les intérêts de la commune l'exigent ; mais dans ce cas , ils ne peuvent s'occuper que des objets pour lesquels ils ont été spécialement réunis.

Les séances des conseils ne sont pas publiques ; mais tous les citoyens contribuables de la commune ont droit de prendre communication , sans déplacement , des délibérations des conseils municipaux (1).

Le Roi a le droit de dissoudre les conseils municipaux ; mais il ne peut y avoir un délai de plus de trois mois entre la dissolution et la réélection.

On voit que si la part des élections est plus large que dans les anciennes lois , la nouvelle conserve toutes les garanties nécessaires contre une tendance quelconque à s'emparer d'un

(1) Article 24 de la loi 21 mars 1831.

pouvoir politique. Ces garanties sont qu'aucune délibération n'est valide si elle n'est approuvée ; que le conseil municipal ne peut se réunir que sur la convocation du préfet et pour des objets déterminés ; que toutes les fois que le conseil municipal délibère sur des sujets autres que celui qui a motivé la convocation, la délibération est nulle, et qu'enfin réside dans le Roi le pouvoir de dissoudre à l'instant le conseil municipal, s'il voulait usurper des droits qui ne lui sont pas dévolus.

Après avoir tracé rapidement les diverses organisations qu'a subie l'administration municipale de Passy depuis le renversement de l'autorité seigneuriale, voyons quels ont été ses principaux actes pour la prospérité de la commune. Pour être juste, il faut d'abord apprécier ses ressources. Elle ne possédait, dans le principe, que quelques rentes provenant de terrains communaux loués ou aliénés. Plus tard, elle fut autorisée à s'imposer extraordinairement sur la contribution foncière, ce qui lui produisait un revenu annuel d'environ 1,200 fr. ; enfin elle participait aux remises sur les bals et spectacles, remises fort éventuelles et de peu de rapport.

Avec de si faibles ressources , on pouvait suffire à peine aux premiers besoins ; aussi remarque-t-on qu'alors il se fit peu d'améliorations , soit dans le pavage des rues, soit dans l'assainissement et l'embellissement de la commune.

On s'en occupait pourtant, et l'on voit dans les archives de la mairie, que dès le mois de juillet 1791, un sieur Pharoux avait présenté au Directoire du département de Paris, un mémoire qui avait pour objet d'adoucir la pente de la montagne, et de faire passer le chemin directement entre les deux murs de l'église des Minimes, jusqu'à la porte d'entrée de la ruelle de la Visitation Sainte-Marie de Chaillot.

Ce plan a été exécuté en partie ; on a fait une rue (la rue des Bons-Hommes) sur l'emplacement de l'église des Minimes, et l'on a percé une porte sur Paris, près de la ruelle de la Visitation de Sainte-Marie ; mais il restait à adoucir la pente de la montagne, à paver la rue, et à la rendre praticable pour les voitures.

Ces travaux viennent de s'opérer (1) de con-

(1) Par les soins de M. Possoz, maire actuel. 1835.

cert avec la ville de Paris, qui a consenti à la construction d'un nouveau chemin, partant du pont d'Iéna et rejoignant la rue des Bons-Hommes à la barrière Franklin.

On voit encore dans les mêmes archives, qu'au mois d'août 1793, un sieur Callet, architecte, avait présenté deux plans d'une maison commune, qu'on avait le projet de faire construire sur un terrain situé derrière le chevet de l'église (1). Cette maison, d'après l'un des plans, aurait été composée d'un rez-de-chaussée et élévation de la façade; et d'après l'autre, d'un premier étage et de deux coupés. Ces plans étaient accompagnés du devis estimatif de tous les ouvrages qui résulteraient de l'adoption de l'un ou l'autre de ces plans.

Tout cela démontre de bonnes intentions qu'on ne pouvait réaliser faute de moyens pécuniaires, et par les circonstances de la guerre qui dominaient tout.

Ce qu'on put faire, ce fut d'abord d'établir

(1) Voir, chapitre 4, page 80, ce qui a été dit sur ce terrain.

un réverbère au corps-de-garde de la garde nationale (1).

On en posa un second sur le sommet de la montagne (2).

Enfin, un troisième fut placé sur la montagne même, et voici à quelle occasion :

Quelques propriétaires de la montagne ayant demandé l'autorisation de construire, au devant de leurs maisons, un trottoir qui pût servir de refuge aux piétons contre les voitures qui descendent trop rapidement la pente, et garantir en même temps leurs maisons du choc trop violent de ces mêmes voitures, la municipalité donna son assentiment à cette demande, à la charge cependant de fournir et d'entretenir un réverbère (3).

Voilà donc l'entrée principale de Passy éclairée, et c'était déjà un grand avantage pour les

(1) Arrêté du conseil-général, du 30 novembre 1791.

(2) *Idem*, du 27 décembre 1791.

(3) Ce réverbère est toujours entretenu aux frais des propriétaires.

Nota. Ce trottoir a cinq pieds de large sur un pied d'élévation.

habitans qui rentraient de nuit par cette côte escarpée et angulaire , appelée la montagne des Bons-Hommes.

C'était aussi un acheminement à l'éclairage général , que sans doute on projetait déjà , mais qu'il n'a été possible d'effectuer qu'après l'établissement de l'octroi (1) en 1825.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés (2) peuvent donner une idée suffisante des travaux de l'administration , tant pour le percement des rues que pour d'autres objets d'utilité publique , et ce serait nous répéter que d'en reparler ici.

Nous n'entendons pas non plus nous occuper de toutes les mesures d'ordre , de police , de salubrité , de grande et petite voirie , de sûreté et de répression que la mairie peut avoir prise , ce serait traiter de ses devoirs , et nous ne

(1) On appelle *octroi* les taxes que les communes font peser sur leur consommation , pour subvenir à leurs dépenses. Celui de Passy n'atteint que le vin : il est de 85 centimes par hectolitre.

(2) Chapitre 15.

recherchons que les actes de son dévouement pour la prospérité du pays.

Le presbytère qui tombait en ruine , relevé et mis en état d'être occupé ; l'église , qui menaçait aussi de s'écrouler , rétablie et agrandie d'un chœur et de deux sacristies ; la plupart des rues alignées et entièrement pavées ; quelques-unes , les moins fréquentées , ferrées et garnies de trottoirs ; celle des Bons-Hommes , où l'on ne passait qu'à pied , rendue praticable pour les voitures suspendues ; des réverbères à réflecteurs , placés convenablement , et répandant la clarté sur tous les points ; les mares desséchées ; les moyens d'assainissement multipliés par des bornes-fontaines , qui lavent et désinfectent les ruisseaux ; enfin l'acquisition d'un hôtel de mairie et l'agrandissement de la place publique.

D'autres améliorations sont encore attendues à Passy. En y arrivant , on ne voudrait y rencontrer que des objets rians , ou donnant au moins une idée flatteuse d'un lieu qu'on recherche pour l'agrément , et c'est un étal de boucher , c'est une cour chargée de huttes et de

barraques , s'avancant en équerre sur la voie publique , qui frappe d'abord les regards ; l'horloge ne sonne que les heures et les demi-heures , et l'on ne peut savoir précisément l'heure qu'il est que quand l'aiguille est sur ces deux points du cadran. Il paraît d'une utilité majeure dans une commune de cette importance d'établir à l'horloge *une minuterie* faisant régulièrement marcher la seconde aiguille , et sonnant à la fois les heures , les demi-heures et les quarts-d'heures. L'église sur laquelle est placé le cadran , vient d'être réparée et agrandie , mais elle est mal placée et alignée sur les maisons qui l'avoisinent ; il faudrait lui donner plus d'extension et un portique sur une place. Le jardin du presbytère et un terrain vague derrière le chœur , donnent , à cet égard , toutes les facilités désirables.

Un établissement d'abattoirs loin des habitations est vivement désiré ; plus les bouchers et les charcutiers se multiplient sur un lieu , plus il faut augmenter les mesures de salubrité. Des abattoirs isolés débarrasseraient l'air atmosphérique des miasmes qui s'exhalent des matières

animales. Ces matières , entassées près des échaudoirs , peuvent causer , dans les grandes chaleurs , des maladies endémiques et d'autres affections graves.

On ne verrait pas avec moins de satisfaction s'élever un marché qui , en augmentant les revenus de la commune par la location des échoppes ou emplacements , ferait baisser le prix des denrées , qui , généralement , est plus élevé qu'à Paris même.

Voilà des objets dont on s'occupera sans doute dès que la situation de la caisse communale le permettra.

Il en est plusieurs autres , moins urgens peut-être , mais qui ne contribueraient pas moins à l'embellissement et à la prospérité de Passy.

Cette commune n'a véritablement d'entrée de plain-pied du côté de Paris , que par la rue Franklin. Il semble qu'on pourrait en ouvrir une par la rue de Seine , qui donne sur le quai de Passy.

Il ne s'agirait que de faire l'acquisition de quelques maisons de peu de valeur qui séparent cette rue de la rue Bassé , de l'élargir et de lui

donner une ouverture en face de la rue de l'Eglise.

Alors, une grande communication s'établirait entre le quai de Passy et le bois de Boulogne, par les rues de Seine et de l'Eglise, la place d'armes, la paroisse, la mairie et la grande rue. L'entrée par la rue Franklin convient aux personnes qui arrivent par la barrière de Neuilly; l'entrée par le quai serait celle des personnes qui prennent la barrière de Passy; elles la préféreraient indubitablement à la montagne et au passage des anciennes eaux.

Au milieu de cette belle communication, s'élèverait sur la place publique une fontaine dont les eaux jaillissantes réjouiraient la vue de leurs jets, et seraient une nouvelle source de fraîcheur et de salubrité.

Mais ce n'est pas tout, cette fontaine serait, en même temps, un monument public d'amour et de reconnaissance. Passy a payé son tribut à Franklin, en honorant du nom de ce philosophe une des belles rues de la commune. Il lui reste à consacrer le souvenir de J.-J. Rousseau, qui a si long-temps habité et fréquenté Passy, où se

trouve encore une partie de sa famille. Nous formons donc le vœu que le buste de ce grand homme soit placé sur cette fontaine. Chacun pourrait s'écrier en le voyant : *Honneur à l'homme de la nature et de la vérité ! à l'ami de Passy et du bois de Boulogne !*

Avec ces améliorations, Passy ne peut manquer d'arriver à la plus haute prospérité, et de voir s'accroître de jour en jour le nombre de ses habitans.

C'est sur ce nombre que se règle celui des adjoints et des officiers-municipaux ; c'est encore sur ce nombre que se fait la répartition des contingens militaires annuels ; c'est sur ce nombre enfin qu'est évaluée la part contributoire de la commune dans les impositions directes.

Arrêtons-nous donc un moment sur cet objet essentiel , et voyons à quelle quantité s'est élevée la population de Passy, d'après les recensemens qui en ont été faits à diverses époques.

Il faut dire d'abord qu'à Passy , l'industrie principale consiste dans la location des maisons ou appartemens ; et que comme on ne vient guère à Passy que pour y passer la belle saison , les

propriétaires ne louent qu'à l'année, c'est-à-dire du 1^{er} avril d'une année, à pareille époque de l'année subséquente, afin de ne pas éprouver de non-valeur.

Il est donc établi par l'usage, que les locations se font à l'année, ou comme on dit vulgairement, de *Pâques en Pâques*.

Cet usage a force de loi; à moins de stipulation contraire, souscrite par acte synallagmatique; c'est-à-dire fait double entre les parties.

A l'égard des locations en garni, elles sont susceptibles de tous les arrangemens qu'arrêtent entre eux le logeur et le locataire.

Elles se font le plus ordinairement au mois ou à la quinzaine.

L'avertissement du congé doit être donné quinze jours avant l'expiration du mois, si la location est au mois; et huit jours avant l'expiration de la quinzaine, si la location est à la quinzaine.

Le logeur est d'ailleurs tenu par les réglemens de police d'inscrire toutes les locations sur un registre, et de le faire signer par chaque locataire. Ce registre fait foi quand il a été visé par

l'adjoint du maire faisant fonctions de commissaire de police.

En résumé, on voit qu'à Passy il y a deux sortes de population ; l'une passagère ou mobile, c'est-à-dire qui vient y passer la belle saison ; et l'autre, domiciliée ou fixe, c'est-à-dire qui y possède des propriétés, ou y demeure constamment.

D'après le dernier recensement fait en 1834, la population domiciliée ou permanente a été évaluée à environ..... 4,545 âmes, et celle d'été, à..... 2,000

Total 6,545 âmes.

Ce nombre a beaucoup varié.

En 1793, on le trouve porté à 3,500 âmes pendant sept mois de l'année ; et à 2,500 âmes pour toute l'année.

Dans les années qu'on va relater, on n'a plus eu égard à la population passagère ; et se bornant aux habitans qui résident toute l'année, on en a évalué le nombre ainsi qu'il suit :

1800.	1,800 âmes.
1807.	2,300
1820.	3,034
1829.	3,528

Il résulte de ce relevé une progression évidente dans la population permanente depuis 1800 jusqu'en 1831, époque du dernier recensement.

Il est vrai que de l'une à l'autre époque, les habitations se sont considérablement multipliées, soit par la conversion du château et du parc de Boulainvilliers en faubourg, soit par la construction de nouveaux bâtimens dans l'enceinte de la Muette, dans la plaine et dans le village lui-même.

Ce n'est que quand le nombre des habitans est bien connu qu'on peut procéder à la fixation du contingent de la commune dans les contributions directes de l'arrondissement.

Il y a plusieurs degrés de la répartition de ces contributions en général :

Le premier s'opère par les chambres entre les départemens ;

Le second, par les conseils-généraux entre les arrondissemens ;

Le troisième, par les conseils-d'arrondissement entre les communes ;

Et le quatrième, par les répartiteurs entre les habitans de chaque commune.

Ces répartiteurs sont désignés par le préfet, et choisis parmi les propriétaires les plus anciens et les plus à portée de connaître les personnes et les localités.

Lorsque le contingent de chacun est réglé, il est arrêté définitivement par le directeur des contributions directes du département de la Seine, qui en transmet le rôle au percepteur communal, pour en faire le recouvrement.

Ces contributions, qui seules donnent le droit de voter dans les assemblées électorales, sont de quatre espèces, savoir : la contribution foncière assise sur le revenu net des propriétés bâties et non bâties (1) ; celle des portes et fenêtres qui se perçoit sur toutes les ouvertures des bâtimens destinés à l'habitation (2) ; la contribution personnelle et mobilière, établie pour demander aux revenus acquis par le travail et créés par l'économie, une part contributive dans les char-

(1) Loi du 23 novembre 1790.

(2) Loi du 21 novembre 1798.

Nota. On comptait en France, en 1822, 6,432,000 maisons, contenant 33,949,468 portes et fenêtres.

ges publiques (1); celle des patentes, qui a remplacé en 1791 les droits de maîtrise et de jurande, telle qu'elle a été fixée par les lois de finances, et notamment par celle du 28 juin 1833.

Avant la révolution de 1789, les notables, réunis en assemblée municipale, sous la présidence du seigneur ou du syndic, arrêtaient la répartition du contingent fixé par le bureau intermédiaire, pour la paroisse, dans les contributions, qui consistaient en tailles, capitations et vingtièmes. Ils nommaient ensuite des asséyeurs ou collecteurs en nombre impair, qui en faisaient le recouvrement et en versaient le montant au receveur des tailles de l'élection.

Depuis lors, le recouvrement des contributions s'est fait au rabais dans chaque commune; celui qui s'en chargeait au meilleur marché était choisi par le conseil-général de la commune.

Un arrêté du conseil-général de Passy, en date du 20 août 1791, adjuge au rabais, à un sieur Renard, la perception des impositions, moyennant un denier pour livre de la contribution

(1) Loi du 21 avril 1832.

foncière, sans préjudice de trois deniers pour livre de la contribution mobilière, et à la condition de faire sans rétribution la recette des patentes, et de fournir caution suffisante (1).

Aujourd'hui, le percepteur des contributions est choisi et nommé par le ministre des finances, et verse directement dans la caisse du receveur central.

Le percepteur, dont la résidence est à Passy, est chargé de la recette des trois communes qui formaient l'ancien canton, Passy, Auteuil et Boulogne (2).

Il y a encore à Passy un receveur des contributions indirectes, qui est en même temps chargé de la perception de l'octroi de la commune dont il verse le montant entre les mains du percepteur municipal. Il est surveillé dans ses opérations par un contrôleur qui réside aussi dans cette commune.

(1) Il y a un autre arrêté du conseil-général du canton de Passy, qui adjuge la même perception au prix de quatre deniers pour livre.

(2) Il reçoit à Passy, les mercredi et dimanche de chaque semaine, de neuf à trois heures.

C'est également en proportion du nombre des habitants, qu'on calcule approximativement, année commune, celui des naissances, mariages et décès qu'il doit y avoir dans chaque village ou commune; mais ce calcul serait erroné à Passy, où la population s'accroît en été de près de moitié; où les médecins envoient un grand nombre de leurs malades en convalescence.

Aux personnes préposées pour maintenir l'ordre et la sécurité dans la commune, il faut ajouter le garde-champêtre. On le choisit ordinairement parmi d'anciens militaires d'une conduite irréprochable; il est nommé par le sous-préfet sur la présentation du maire.

Fondés par une loi du 20 messidor an 3 (1), les gardes-champêtres sont chargés spécialement de la police rurale. Celui de Passy a peu de chose à faire sous ce rapport, depuis qu'il

(1) Cette loi voulait, article 12, qu'il fût placé à la sortie principale de chaque commune, l'inscription suivante :

« Citoyen, respecte les propriétés et les productions
» d'autrui; elles sont le fruit de son travail et de son
» industrie. »

n'y a plus de vignes sur le territoire de cette commune et qu'il s'y fait peu de culture. Aussi le considère-t-on plutôt comme sergent-de-ville que comme garde-champêtre. Il remplit à la fois les deux fonctions.

La force armée vient ensuite : elle se compose de la garde nationale qui fera le sujet du chapitre suivant , et d'une brigade de gendarmerie, chargée à la fois de la sûreté de la commune avec la garde nationale , et de la police du bois avec les gardes forestiers.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

De la garde nationale. — Son origine. — Les Milices. — Les compagnies d'ordonnance. — Les francs-archers. — Leur suppression. — Rétablissement des milices. — Affiliation de la garde nationale de Passy avec celle de Paris. — Affaire de Clichy. — Licenciement. — Compagnie de sapeurs-pompiers. — Réorganisation. — Journées de juin et avril 1834.

L'établissement des gardes, ou milices bourgeoises en France, remonte au temps des croisades. Le départ des seigneurs pour la Terre-Sainte et les grandes levées d'hommes qu'ils avaient faites pour les accompagner, mirent le désordre dans le royaume, et le livrèrent au brigandage et à la dévastation. Il n'y avait plus de sûreté dans les chemins, et le commerce était entravé sur presque tous les points. Philippe I^{er}, qui régnait alors, et Louis-le-Gros, son fils et son successeur, autorisèrent les villes et les paroisses à lever elles-mêmes des troupes de bourgeois, qui furent appelées du nom de communes, *communiæ* ou communautés des

paroisses , *communitates parochiarum*. Ces troupes , intéressées elles-mêmes au bon ordre , se mirent à la poursuite des brigands , et ramenèrent bientôt en France le calme nécessaire à la circulation , à l'agriculture et aux spéculations commerciales.

Ces troupes étaient divisées comme l'est aujourd'hui la garde nationale , en milice sédentaire et en milice mobile.

La milice sédentaire n'était obligé de marcher à ses frais que quand il lui était possible de revenir le même jour dans ses foyers. *Itâ quod possint redire in serò in hospitîâ suâ* (1).

La milice mobile pouvait être menée plus loin , mais alors elle était défrayée. La milice de chaque paroisse faisait porter devant elle une bannière (2) représentant le saint de la paroisse. Elle se réunissait ensuite aux autres milices de la même généralité ou province , et formait avec

(1) Rôle de 1272 sous Philippe-le-Hardi.

(2) Bannière vient du mot ban, *bannum* ; or , *bannum* ou *bannus* signifiait l'ordre du roi intimé à ceux qui devaient entrer en campagne.

elles une légion. *Interea*, dit Rigond (1), *adveniunt legiones communiarum*.

Ces milices ne durèrent que jusqu'au règne de Charles VII. Ce roi, mécontent des séditions dont plusieurs communes se rendirent coupables, licencia les gardes bourgeoises et les remplaça, pour le service actif, par les *compagnies d'ordonnances* et les *francs-archers*.

Les villes, désarmées par ces établissemens, devinrent plus soumises, et Charles VII, moins dépendant, accrut considérablement la puissance royale.

Cependant on en revint aux milices, mais sans permettre aux paroisses de se réorganiser militairement.

Ces milices se levaient dans les provinces et généralités, paroisse par paroisse.

Les intendans étaient chargés de faire cette levée; ils fixaient par états de répartition le nombre d'hommes que chaque paroisse devait fournir proportionnellement à sa force. Le tirage

(1) Histoire de Philippe-Auguste. *Gesta Philippi Augusti Francorum regis*.

s'en faisait au sort entre les garçons de 18 à 40 ans , *miliciables* , c'est-à-dire qui n'étaient dans aucune des exceptions réglées par la loi (1).

Tel était l'état des milices nationales , lors de la révolution qui éclata le 14 juillet 1789. Les mêmes causes qui les avaient fait organiser dans l'origine , les rétablirent à cette époque. A Paris, tous les pouvoirs conservateurs de la société étaient désorganisés; les troupes débandées et en rebellion parcouraient toutes les rues ; des bruits sinistres de pillage et d'incendie se répandaient de toutes parts : il fallut pourvoir à la sûreté commune , et les citoyens de chaque quartier s'armèrent inopinément , se formèrent en patrouilles , établirent des corps-de-garde , et finirent par s'organiser en compagnies et bataillons, sous le commandement du général Lafayette , qui fut nommé commandant-général de la milice parisienne (2).

La commotion de ce grand mouvement se fit sentir , dans le même moment à Passy. Déjà le

(1) Ordonnances de 1726.

(2) 15 juillet 1789.

canon de la Bastille avait donné l'éveil à cette commune, et dans son effervescence, elle s'empressa de se former en milice bourgeoise, à l'instar de Paris (1).

Cette milice fut composée de huit compagnies, de 60 hommes chaque, commandées par M. le Veillard, ancien syndic, déjà choisi pour maire (2).

Paris avait arboré la cocarde tricolore, Passy la prit également (3).

(1) 29 juillet 1789.

(2) Cette confusion dans les pouvoirs ne pouvait être tolérée que dans un moment de trouble et de désordre. Les deux fonctions sont incompatibles.

(3) Paris avait pris d'abord pour signe de ralliement une cocarde vert tendre, qui fut bientôt rejetée, quand on crut y reconnaître la couleur d'un prince qu'on n'aimait pas (le comte d'Artois). On la remplaça par le bleu et le rouge, couleurs de la ville; mais le général Lafayette ayant proposé dans l'assemblée des électeurs de joindre aux couleurs de la ville, celle des lys, cette proposition fut adoptée, et l'on prit généralement la cocarde tricolore.

Le drapeau national se compose de trois bandes verticales et égales : rouge, blanche, bleue, ainsi qu'il a été réglé par décret du 27 pluviôse an 2 (15 février 1794.)

La milice bourgeoise de Paris demanda l'autorisation de porter le nom de garde nationale, et le roi ayant accordé cette autorisation, la milice de Passy prit le même titre, et pour mieux témoigner sa sympathie et compléter l'assimilation, elle voulut s'affilier à celle de Paris (1).

La première loi d'institution de la garde nationale, est celle du 18 juin 1790. Elle ordonnait l'inscription de tous les citoyens actifs sur les registres ouverts pour le service de la garde nationale, et l'incorporation dans cette garde de tous corps particuliers de milice bourgeoise, sous quelque dénomination qu'ils existassent.

Cene fut que le 20 février 1792, qu'en exécution du décret de l'assemblée constituante, du 27 septembre 1791 (2), la garde nationale de Passy fut organisée définitivement, sauf les modifications ordonnées par les lois subséquentes (3).

1,220 hommes formaient la force de tout le canton, composé alors des paroisses de Passy, Auteuil et Boulogne.

(1) 30 août 1789.

(2) Article 15, deuxième section.

(3) Lois des 14 octobre 1791, et 3 février 1792.

Passy fournissait 400 hommes, savoir : 50 grenadiers, 50 chasseurs, et 300 hommes divisés en quatre compagnies primaires de 75 hommes chaque, ci. 400 hommes.

Auteuil, 240 hommes; savoir : 30 grenadiers, 30 chasseurs, et 150 hommes divisés en deux compagnies primaires de 75 hommes chaque, ci. 240

Boulogne, 640 hommes, savoir : 80 grenadiers, 80 chasseurs, et 450 hommes divisés en six compagnies primaires de 75 hommes chaque, ci. 640

Total égal. 1,220 hommes.

Depuis lors et pendant la terreur, la garde nationale de Passy, comme celle des autres communes, ne se montrait plus. On voyait bien encore quelques hommes armés de piques et coiffés d'un bonnet rouge, mais qui n'avaient aucune tenue militaire, et ressemblaient plutôt à de hideux sauvages qu'à des Français civilisés.

Il y eut plusieurs lois organiques, dont l'in-

fluence se fit peu sentir dans les communes rurales : celle du 28 prairial an 3, l'arrêté du directoire du 2 germinal an 4, et les lois des 17 floréal an 4 et 25 thermidor an 5. Mais à quoi bon l'analyse de toutes ces lois, qui furent toutes de circonstance, et dont il ne reste plus aucune disposition en vigueur?

Arrêtons-nous au sénatus-consulte, qui mit la garde nationale sous la main de Napoléon, en 1805 (1). Il porte que la garde nationale de l'Empire sera réorganisée par décrets impériaux, que l'empereur nommera les officiers, et déterminera l'époque où la nouvelle organisation sera effectuée.

Un an après, un décret impérial, daté de Berlin, le 12 novembre 1806, prescrivit cette nouvelle organisation.

Il portait, en principe, que tous les Français d'une constitution saine et robuste, de l'âge de vingt à soixante ans, pouvaient tous être requis pour le service; et divisait la garde nationale en

(1) 24 septembre.

légions et cohortes destinées soit au service de l'intérieur, soit au service militaire actif.

Ce décret, qui laissait entrevoir le dessein de faire de la garde nationale une armée régulière composée de tous les Français en état d'entrer en campagne, ne laissa pas de semer l'inquiétude parmi les populations paisibles d'agriculteurs et de commerçans. Cependant, il n'en résulta pas de service plus pénible pour la garde nationale de Passy.

Elle eut plus à souffrir du sénatus-consulte du 13 mars 1812 qui divise en trois bans tous les sujets mâles de l'empire, en état de porter les armes, et qui ne sont pas militaires actifs. Le premier ban, formé des hommes de 20 à 26 ans, ne devait pas sortir du territoire français, et devait être exclusivement destiné à la garde des frontières, à la police intérieure, à la conservation des grands dépôts maritimes, arsenaux et places fortes. Cent cohortes du premier ban, et portées à 971 hommes par cohortes, étaient mises à la disposition du gouvernement; il fallut faire de nouveaux sacrifices, envoyer aux frontières ceux de nos enfans qui avaient échappé aux conscriptions et aux levées extraordinaires

que demandait le chef de l'état, et qu'un sénat adulateur lui prodiguait.

Cet état de choses ne pouvait durer; les campagnes désolées ne trouvaient plus de bras pour les cultiver, et l'on ne voyait plus que des vieillards, des femmes, des fonctionnaires publics et des enfans dans les cités.

C'est de cette époque que commence cette suite de revers qui devaient renverser le trône impérial en 1814, et rétablir, du moins pour quelque temps, celui de la branche aînée des Bourbons.

Paris tenait encore; les ennemis approchaient: la garde nationale parisienne, sans s'occuper du nombre, se porte en avant. Celle de Passy, fidèle à son affiliation, se joint à ses frères d'armes; elle prend sa part de la glorieuse journée du 30 mars 1814, à la barrière de Clichy, point qui se trouvait le plus à sa proximité. Mais tant d'efforts et d'héroïsme sont inutiles, la ville de Paris capitule, et se rend à l'armée innombrable des alliés, le 31 du même mois, à deux heures du matin.

Après la restauration, la garde nationale de Passy subit les réorganisations prescrites par les

ordonnances royales des 16 juillet 1814 et 27 décembre 1815, qui réservaient au roi la nomination des officiers.

En 1816, une ordonnance du 17 juillet portait que la garde nationale ne pourrait être organisée ni mise en activité que dans les lieux où le roi jugerait à propos de l'ordonner. C'était un premier coup porté à l'institution. On ne voyait plus de gardes nationales que dans Paris et dans les villes principales du royaume.

Passy, comme faisant partie de la banlieue, conserva la sienne jusqu'au mois d'avril 1827.

A cette époque, le roi voulut passer une revue générale de la garde nationale parisienne au Champ-de-Mars. Cette revue se fit le 29 du même mois, au milieu d'une population considérable ; mais quelques cris de mécontentemens contre les ministres et les jésuites, s'étant fait entendre dans les rangs, la garde nationale parisienne fut licenciée (1).

Celle de Passy, toujours fidèle à son affiliation, voulut s'associer au sort de ses frères d'armes ; elle se considéra comme licenciée aussi par l'or-

(1) Ordonnance royale du 29 avril 1827.

donnance du roi, et refusa de faire aucun service.

Cette résolution ne fut d'aucune conséquence pour la commune de Passy qui jouissait alors, ainsi que toute la France, de la plus grande tranquillité.

Il était bon cependant de se mettre en garde contre les événemens et d'avoir une force suffisante qui pût suppléer au service de la garde nationale, et dont on pût disposer au besoin.

Ce double but fut rempli par la création d'une compagnie de pompiers.

Non-seulement cette compagnie présentait une force imposante contre toute tentative de mutinerie et de désordre, mais elle se trouvait, par son institution, à portée de rendre d'importans services dans les cas d'incendie.

On l'exerçait à cet effet aux manœuvres de la pompe, et toujours prête à marcher quand le tocsin faisait entendre ses tintemens prolongés, on la voyait courir au lieu de l'incendie, non-seulement à Passy, mais même dans les communes voisines. Son zèle, sa bonne union, sa discipline, ont fait, tant qu'elle a duré, l'admiration de tous ses concitoyens, et lui ont mérité leur estime.

La mairie eut assez de bonheur pour mener à fin cette œuvre utile ; mais c'est surtout aux bons soins du capitaine (1), qui fut alors choisi ; c'est surtout à son dévouement et aux sacrifices pécuniaires qu'il s'est imposés, que Passy est redevable d'avoir possédé dans son sein cette belle compagnie (2).

Quand les journées de juillet 1830 éclatèrent, la gendarmerie disparut ; il ne resta plus de force légale que la compagnie de pompiers. L'autorité municipale, aidée de cette seule force, parvint à maintenir l'ordre et la paix dans Passy, et à préserver cette commune des malheurs que le voisinage d'une capitale en feu, pouvait attirer sur elle.

C'est à la suite de ces mêmes journées que la garde nationale de Passy sortit de ses ruines plus brillante qu'elle n'avait encore été. Réorganisée en vertu de la loi du 22 mars 1831, qui lui a rendu la nomination de ses officiers, elle fait partie de la 2^{me} légion de la banlieue, et four-

(1) M. Cosnard, ancien notaire.

(2) Il est juste d'ajouter ici qu'il fut parfaitement secondé par ses lieutenans, MM. Guessard, Leclerc et Delpla.

nit à elle seule trois compagnies de cent hommes chaque environ, savoir : une compagnie de grenadiers, une de voltigeurs et une de carabiniers, qui a remplacé celle de pompiers et qui renferme dans son sein une section de trente hommes chargés spécialement du service de la pompe.

La garde nationale en général est instituée, porte la nouvelle loi, pour défendre la royauté constitutionnelle, la charte et les droits qu'elle a consacrés, pour maintenir l'obéissance aux lois, conserver ou rétablir l'ordre et la paix publique, seconder l'armée de ligne dans la défense des frontières et des côtes, assurer l'indépendance de la France et l'intégrité de son territoire.

Son service consiste :

En service ordinaire dans l'intérieur de la commune ;

En service de détachement hors du territoire de la commune ;

Et en service de corps détachés, pour la défense des places fortes, des côtes et des frontières du royaume, comme auxiliaires de l'armée de terre.

La loi entre dans tous les détails nécessaires à ces différens services; l'analyse qu'on en ferait

ici serait insuffisante, et la lecture du texte paraît indispensable.

Le caractère le plus remarquable imprimé à cette loi, c'est l'élection des officiers, sous-officiers et caporaux ou brigadiers.

Les officiers, sous-officiers et caporaux sont élus pour trois ans et peuvent être réélus.

Les commandans supérieurs, les chefs, sous-chefs et officiers d'état-major ; les majors et adjudans-majors, les chirurgiens-majors et aides-majors, sont à la nomination du roi.

Les officiers d'armement, officiers-payeurs, adjudans sous-officiers, tambours-majors, tambours-maîtres et tambours, sont à la nomination soit des chefs de corps, soit des préfets et sous-préfets, soit des maires.

Les chefs de légion et les lieutenans-colonels sont choisis par le roi, sur une liste de dix candidats présentés à la majorité relative par la réunion 1^o de tous les officiers de la légion ; 2^o de tous les sous-officiers, caporaux et gardes nationaux désignés dans chacun des bataillons de la légion, pour concourir au choix du chef de bataillon.

Pour nommer le chef de bataillon et le porte-

drapeau, tous les officiers du bataillon, réunis à pareil nombre de sous-officiers, caporaux ou gardes nationaux, forment une assemblée convoquée et présidée par le maire de la commune, si le bataillon est communal, et par le maire délégué du sous-préfet, si le bataillon est cantonal.

Les sous-officiers, caporaux et gardes nationaux chargés de concourir à l'élection, sont nommés dans chaque compagnie.

Tous les scrutins de l'élection sont individuels et secrets; il faut la majorité absolue des suffrages (1).

Voilà les principales dispositions de la loi du 23 mars 1831, en ce qui concerne les élections.

Ce qu'elles laissent à désirer, c'est que les élections se fassent à des époques plus éloignées, afin de mettre un frein aux brigues, aux ambitions, aux désappointemens qui enfantent les haines, les dissensions, les rivalités, et nuisent à la bonne union si nécessaire à l'ordre et au repos public, surtout dans les petites communes, où tout le monde se connaît, et où l'envie et la

(1) Articles 53 et 56 de la loi du 23 mars 1831.

cupidité causent déjà tant d'altercations fâcheuses (1).

Quant à la garde nationale mobile, c'est la loi du 19 avril 1832, qui en a réglé l'institution.

La nouvelle garde nationale de Passy ne s'est pas montrée moins brave, moins dévouée que l'ancienne. On l'a vue dans les derniers troubles qui ont éclaté dans Paris, et notamment dans les journées de juin 1832 et avril 1834, se développer au milieu du feu le plus soutenu, avec l'intrépidité la plus héroïque, et contribuer avec les autres gardes nationales de la banlieue et la troupe de ligne, à la défense des lois et au rétablissement de l'ordre.

Au dernier combat, qui fut le plus désastreux, l'allarme était dans les familles de Passy; le bruit courait qu'on comptait déjà plusieurs morts et plusieurs blessés dans les rangs de nos braves; on disait même qu'un de nos capitaines avait été tué, et l'on désignait spécialement le capitaine des voltigeurs, mais semblable à ces détonations

(1) Les mêmes réflexions peuvent s'appliquer aux élections en général.

lointaines, précurseurs des orages, et qui se dissipent avec eux dès que le soleil reparait sur l'horison, ce bruit inquiétant s'évanouit dès que la garde nationale reparut triomphante dans Passy, rapportant avec elle la joie et la sécurité. Quant au capitaine, il ne quitta son drapeau que pour revenir au sein d'une famille éplorée, la rassurer par sa présence : ancien militaire, il rapportait seulement dans ses foyers un laurier de plus (1).

(1) M. Delpla, ancien aide-de-camp du général Couture, et propriétaire à Passy d'une maison fort curieuse par sa position pittoresque sur la pente de la colline, par son jardin suspendu et par ses belles caves taillées dans le roc.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME.

De l'Instruction.

Écoles primaires. — Salle d'asile. — Enseignement mutuel.
— Pensionnats.

Dans un pays constitutionnel, où les hommes sont admissibles à tous les emplois civils et militaires, l'instruction et l'éducation sont d'une importance principale et qui doit attirer essentiellement l'attention du gouvernement.

En effet, c'est par l'instruction que l'homme acquiert la capacité nécessaire pour remplir utilement les fonctions auxquelles il peut être appelé; c'est par l'éducation qu'il apprend à s'en rendre digne.

C'est donc non-seulement à orner, à cultiver l'esprit de la jeunesse, qu'on doit s'appliquer, mais encore à former ses mœurs et à extirper de son cœur ce vain amour de soi qui étouffe toute

pensée généreuse, et ne fait que de mauvais pères et de mauvais citoyens.

La loi du 28 juin 1833, sur l'instruction primaire, tend à ce but; mais si les maîtres choisis négligent ce point important; s'ils ne joignent à l'enseignement des lettres le soin de former de bons citoyens, ce but ne sera pas atteint.

Nous insistons sur ce point, parce que c'est le plus ordinairement celui dont les instituteurs s'occupent le moins, et que c'est au contraire celui qui devrait être le premier objet de leur application; car s'il importe d'être homme lettré, il est indispensable d'être homme de bien.

Il doit y avoir dans chaque commune une salle d'asile pour les petits enfans, et des écoles primaires, élémentaires et supérieures pour les adultes.

Passy, depuis son accroissement, a toujours eu des pensionnats qui remplissaient les trois dernières conditions. On y a fondé, plus récemment, une salle d'asile et des écoles mutuelles; on n'a donc pas attendu la nouvelle loi, pour y multiplier les moyens d'enseignemens qu'elle prescrit

Dans l'origine, il n'y avait à Passy, indépen-

damment des pensions , qu'une école primaire pour les garçons du village. Elle était tenue d'abord par le vicaire desservant la succursale quand la paroisse était à Auteuil ; ensuite par le premier chantre , lorsque la succursale a été érigée en paroisse. Cette école était surveillée , comme toutes les écoles de cette espèce dans le diocèse de Paris , par le grand-chantre de la cathédrale.

M^{me} veuve Chahu, dame et patronesse de Passy, avait contribué à l'encouragement de cette école, par une fondation de 50 livres de rente. Cette fondation était relatée dans l'épitaphe de cette dame , qui a été inhumée dans l'église de Passy, qu'elle avait fait bâtir à ses frais. La fondation , l'épitaphe et le tombeau ont disparu dans les désordres impies de 1793.

Une bonne sœur enseignait à lire, à écrire et à coudre aux petites filles.

Il existe maintenant à Passy , deux externats du même genre : l'un pour les garçons , rue de l'Église ; et l'autre pour les filles , rue des Carrières.

Quelques années avant les événemens de 1789, une personne charitable, et qui voulut rester in-

connue, avait déposé une somme de 20,000 livres tournois entre les mains du curé, pour fonder et entretenir une école gratuite de petits garçons, avec les intérêts de ce fonds, dont elle s'était réservé la nu-propriété.

En 1790, cette personne désirant s'éloigner de Passy, par suite des événemens politiques, retira les 20,000 livres de capital dont elle était restée propriétaire; et l'école, qui était dirigée par un ecclésiastique préposé, par le curé, fut supprimée (1).

La salle d'asile et deux écoles d'enseignement mutuel pour l'un et l'autre sexe, ont remplacé ces écoles de charité.

La salle d'asile (2) reçoit les petits enfans de trois à six ans. On leur donne l'habitude de *l'obéissance et de la bienveillance mutuelle*; on leur apprend à connaître les lettres, à les assembler, à compter et à former des lettres sur des ardoises, en prenant soin de n'exiger rien au-dessus de leur âge, et de leur donner toutes les distractions et tous les divertissemens nécessaires à l'enfance. On les exerce à marcher en ordre en

(1) 1^{er} juillet 1790.

(2) Fondée par M^{me} Gauthier-Delessert.

chantant, et à faire de petites évolutions qui contribuent à leur développement, en leur donnant de la souplesse dans les membres.

Le but de cet établissement est d'empêcher que les petits enfans, pendant que le père et la mère sont occupés au dehors à travailler, ne soient livrés à eux-mêmes et exposés à toutes sortes d'accidens, ou qu'ils ne prennent l'habitude de courir dans les rues, et ne s'accoutument à la paresse et à tous les vices qu'elle entraîne.

La légère instruction qu'on y donne aux enfans, les prépare à en recevoir une plus étendue, dans les écoles mutuelles, dont l'*asile* est en quelque sorte l'école préparatoire.

Les enfans dont les parens sont dans l'impossibilité de payer la faible rétribution de 40 centimes par jour, destinés aux premières dépenses de cette école, sont admis gratuitement par la fondatrice, ou par les soins du bureau de bienfaisance.

Les deux écoles d'enseignement mutuel, fondées en 1829 (1), ont pour objet l'instruction

(1) M. le baron Delessert, qui a fondé ces deux écoles, et qui les entretient, vient de donner une nouvelle

de l'un et de l'autre sexe , suivant la méthode lancastrienne.

Ces trois écoles, situées dans le même emplacement, sont cependant séparées et n'ont entre elles aucune communication.

Placées au centre de la commune , elles se trouvent au point le plus commode pour y arriver.

On y enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la grammaire et le dessin linéaire.

Dans l'école des filles , on remplace le dessin linéaire par la couture.

A l'égard des pensionnats , nous avons dit qu'il y en avait eu à Passy dès son origine ; et en effet, un lieu si paisible, si avantageusement situé et dont l'air est si fortifiant , ne pouvait manquer d'attirer l'attention des personnes qui désiraient se consacrer à l'éducation de la jeunesse.

Les plus anciennes dont on ait conservé le souvenir, sont celles de MM. Husson (1), Denizot et Cruzel.

preuve de sa bienveillance pour la commune de Passy, en consentant à ce que M. Gumery, l'instituteur de l'école des garçons, fût nommé *instituteur communal*.

(1) Cette pension , placée sur le sommet de la mon-

Depuis 1789, on a vu, rue Basse, le bel établissement de M. Sencier, où l'on enseignait à la fois les élémens des lettres et des mathématiques et où l'on préparait des sujets pour l'école polytechnique;

L'institution de M. Legros, grande rue, n. 3;

Celle de M. Jeannin, qui avait succédé à M. Husson; et celle de M. Chevet, dans le bois de Boulogne.

On se souvient aussi des belles fêtes que ces maîtres de pension donnaient au Ranelagh, à l'occasion de la distribution des prix. Les élèves commençaient la fête par des exercices analogues à leur degré d'instruction; l'orchestre, qui avait célébré les triomphateurs par des fanfares, exécutait ensuite des contredanses, et l'on voyait succéder aux travaux des élèves un joli bal de famille où les principaux propriétaires de Passy étaient invités, et que présidaient à la fois la gaiété, la décence et la politesse.

L'université, rétablie en 1810, vit ces fêtes d'un mauvais œil et les fit cesser. D'un autre

tagne, séparait la Grande-rue de la rue Basse, ainsi que nous avons eu occasion de le dire chap. 16, p. 244.

côté, les pensions qui les donnaient s'éteignirent l'une après l'autre.

Il s'en est établi de nouvelles sur leurs débris , et l'on en compte quatre aujourd'hui dans Passy ; savoir : celle de M. Melin , rue Basse ; celle de M. Marelle , successeur de M. Chevet , rue de la Pompe ; celle de MM. Savary père et fils , au Bel-Air ; et enfin , celle de MM. Drouin frères , rue Franklin.

A l'égard des pensions de filles , on en a connu deux , anciennement ; celle d'une demoiselle Langelain , qui se chargeait d'élever et d'instruire de petites filles de l'âge de cinq ans jusqu'à dix , moyennant 250 fr. par an ; et celle de la sœur Royer , près de l'Église , qui recevait en pension , moyennant 350 fr. par an , les petites filles dès l'âge de quatre ans , et les gardait jusqu'après leur première communion.

Aujourd'hui , l'on compte à Passy quatre institutions de jeunes demoiselles : celle des dames Jovenet , sur l'emplacement de l'ancien château de Boulainvilliers (1) ; celle de M^{lle} Rosset , rue

(1) Cette pension est la plus ancienne : elle compte vingt-cinq ans d'existence.

Vineuse; celle de M^{lle} Hutin, rue Neuve-de-l'Église; et celle de M^{me} Thérasse, maison attenant à l'église paroissiale.

En général, tous ces pensionnats, quelque sexe qu'on y reçoive, sont bien tenus, et l'instruction y est poussée aussi loin que les parens peuvent le désirer. Dans la plupart de ces maisons, il y a des maîtres d'agrémens, des établissemens gymnastiques; et toutes cherchent à y réaliser cet ancien adage que l'une d'elles avait fait inscrire au-dessus de sa porte :

Mens sana in corpore sano.

Il y a encore à Passy un ouvroir ou maison dite des Orphelines (1); on y reçoit les petites filles dès l'âge de six à sept ans, moyennant une somme modique une fois payée et un trousseau, pourvu que les parens s'engagent à laisser l'enfant dans la maison jusqu'à dix-huit ans. On apprend aux élèves à lire, à écrire et à travailler. Le prix de leur travail sert à leur nourriture, à leur entretien, et aux frais de l'établissement.

(1) Cette maison est placée sur le quai de Passy, près le pont de Grenelle.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME.

Des Etablissemens de Charité.

Une grande plaie des communes en France , c'est la mendicité.

Cette plaie n'existe pas à Passy. On n'y rencontre ni mendiants valides importunant les passans de leurs sollicitations persévérantes, ni estropiés cherchant à exciter leur pitié par l'étalement de membres mutilés ou d'ulcères dégoûtans , ni vagabonds rançonnant avec audace le promeneur isolé.

Les mendiants estropiés , ou vagabonds qu'on pourrait y rencontrer , sont arrêtés et conduits à la Préfecture de police , d'où ils sont dirigés sur des maisons de force , ou sur des dépôts de mendicité.

L'administration s'est toujours appliquée à garantir la commune de ce fléau.

La fainéantise en est ordinairement la source ; et tout homme valide doit, par son travail , trouver des moyens de pourvoir à sa subsistance.

La société ne doit de secours qu'aux infirmes, aux vieillards valétudinaires ou courbés sous le poids des ans , aux pauvres femmes restées veuves avec une nombreuse famille , aux pères de famille qui ont un trop grand nombre d'enfans pour subvenir à l'entretien de leur ménage avec le produit du travail de leurs mains , ou , enfin , aux ouvriers à qui le travail manque pendant l'hiver.

C'est pour subvenir à tant de besoins qu'il a de tout temps existé des établissemens de charité.

Il y avait autrefois dans chaque paroisse des administrations qui s'en occupaient spécialement , et dont les ressources consistaient principalement en fondations faites par les paroisiens.

Ces fondations ayant été dissipées par la

révolution de 1789, on a songé à les remplacer.

Le conseil-général de Passy s'en est occupé, et, par arrêté du 30 décembre 1791, il a créé un bureau de secours pour les indigens non valides, les vieillards et les ménages surchargés de famille.

Ce bureau était composé de quatorze personnes, savoir : Le maire, un officier municipal, le procureur de la commune, le curé, les marguilliers en charge, quatre citoyens, quatre dames de charité et un trésorier.

Il s'assemblait au moins une fois par mois.

Un comité permanent était chargé de la distribution journalière des secours. Il était composé de cinq personnes, y compris le curé, et rendait compte de ses opérations à chaque assemblée générale.

Les quêtes étaient faites ou par le curé, ou par l'une des quatre dames de charité, ou par des personnes qu'elles désignaient.

Le montant des collectes était versé au trésorier, qui écrivait sur son registre la date du versement, et le nom de la personne qui avait fait la quête.

Le conseil-général de la fabrique, dans sa

réunion du 15 décembre de chaque année, procédait à l'élection, par voie de liste simple et à la pluralité des suffrages, à l'élection de l'officier municipal, du trésorier et des quatre dames de charité, qui étaient nommées annuellement et pouvaient être réélues.

Les administrateurs qui composaient le bureau rendaient, tous les ans, à la fête de Noël, le compte de leur gestion, tant au conseil-général de la commune qu'à celui de la fabrique, et le résultat en était affiché à la porte de la paroisse le dimanche suivant.

Cet établissement a duré, avec quelques modifications, jusqu'à la création des bureaux de bienfaisance.

Le véritable esprit de la loi qui a créé ces bureaux, a été de leur conférer la distribution des secours à domicile, et les fonctions que remplissaient autrefois, envers les pauvres, les associations de charité et les anciennes administrations des paroisses, fabriques et fondations.

Celui de Passy, présidé par le maire, est composé de cinq administrateurs, nommés pour cinq ans par le préfet de la Seine, et rééligibles.

Il fait distribuer à domicile des secours en pain, bois, viande, vêtemens et fournitures de literie.

Pénétré des principes que nous avons développés au commencement de ce chapitre, et persuadé que donner des secours dans tout autre cas, c'est favoriser le vagabondage et la mendicité, nourrir la fainéantise et produire les vices, il s'attache spécialement à aider dans leurs besoins, les veuves, les orphelins et les familles nombreuses dans l'indigence, à secourir les femmes en couches, à faire entrer dans les écoles les pauvres enfans, à soulager les malades et les convalescens, en faisant distribuer, sur le rapport du médecin, les secours en viande, en médicamens qui peuvent leur être nécessaires; enfin, il s'occupe du placement des vieillards indigens dans des établissemens spéciaux, et leur fournit, en attendant, les alimens et autres objets dont ils peuvent avoir besoin.

Dans la crainte de faciliter aux gens adonnés à la boisson, les moyens de satisfaire à cette mauvaise passion, il s'est interdit toute distribution en numéraire; car s'il tient à ne donner

des secours qu'aux véritables pauvres, il désire aussi n'assister dans leurs besoins que ceux qui le méritent par une conduite régulière.

Ce bureau a fait récemment ouvrir, dans les deux quartiers les plus populeux de Passy et les plus à la proximité des pauvres, deux fontaines qui sont réservées aux indigens, et qui leur fournissent sans frais et à des heures déterminées, l'eau qui leur est nécessaire. Auparavant, ils étaient obligés d'aller la puiser à bras sur les bords infects de la rivière, et de la remonter péniblement par la montagne. L'arrivée des eaux de Seine à Passy a fourni le moyen de leur procurer cette nouvelle source d'aisance et de salubrité.

Les ressources du bureau de bienfaisance consistent : 1° dans les collectes à domicile que recueillent chaque année dans Passy, les dames de charité accompagnées chacune de l'un des administrateurs ; 2° dans les quêtes qui se font à l'église au profit des pauvres ; 3° dans une portion du prix des concessions de terrain, faites dans le cimetière ; 4° et enfin dans un bal et une représentation théâtrale qui se donnent annuel-

lement au Ranelagh , au profit des indigens.

Les sommes résultantes de ces différens produits, sont versées entre les mains du receveur des contributions directes, chargé également de la recette des fonds de bienfaisance. Il acquitte le montant des mandats délivrés par le maire, et ses comptes , pour cette partie , sont vérifiés en bureau de bienfaisance, et soumis ensuite au préfet, qui les arrête définitivement.



CHAPITRE VINGTIÈME.

Des voitures publiques de Passy ; fondation de Baudrville.

Ce qu'on recherche d'abord dans l'endroit qu'on veut habiter, c'est la facilité des communications avec les lieux circonvoisins ; ce sont les moyens de transport les moins onéreux.

Passy, sous ce double rapport, est dans la situation la plus avantageuse.

Il y a environ douze ans que les habitants de Passy qui n'avaient pas de voitures, et qui cependant, ne pouvant faire la route à pied, voulaient se rendre à Paris, n'avaient, pour s'y faire transporter, que les carosses et cabriolets de place qui stationnent le long du mur et près la barrière des Bons-Hommes.

C'était un inconvénient assez grave, surtout pour les dames, à cause de la descente de la montagne, dont la pente rapide et glissante est couverte de fange dans les mauvais temps.

Un nommé Nansot imagina le premier d'établir, sur le sommet de cette montagne, une espèce de cabriolet à six ou huit places, dans le genre des voitures à volonté qui vont à Saint-Cloud, Sèvres ou Versailles, et qu'on nomme vulgairement *coucou*; c'est dire assez que ce moyen de transport n'était ni élégant, ni com-mode.

Il eut cependant un plein succès. On y trouvait non-seulement le moyen de ne point avoir à monter ou à descendre la montagne, mais encore une économie de moitié dans le prix des places (1).

Cette voiture transportait les voyageurs, par la route de Chaillot, aux environs du Palais-Royal, le quartier le plus fréquenté de Paris, et point central des affaires commerciales et financières.

L'administration des accélérées qui faisait alors le service de Versailles et de Saint-Germain, vit d'un œil cupide le succès de cet établissement, et résolut d'en établir un sur le même plan.

(1) On payait 75 c. par place.

Nansot était dans l'impossibilité de soutenir la concurrence, et se trouva trop heureux que l'administration voulût bien prendre à son compte ses voitures et ses chevaux.

La nouvelle administration, sans changer les prix de transport, fit construire des voitures plus commodes qui, partant du centre de Passy, et plus fréquemment, se rendaient sur le même point.

Quelques années après, l'entreprise des *omnibus*, dont les voitures circulaient déjà dans Paris au prix de 25 cent., voulut à son tour aller sur les brisées des accélérées.

Elle poussa ses voitures jusque dans l'enceinte du bois de Boulogne, offrant aux voyageurs de les conduire pour 25 cent. jusqu'à la place du Carrousel.

C'en était fait de l'entreprise des Accélérées qui ne pouvait sans se ruiner, faire de semblables concessions.

Heureusement pour elle, l'administration de Passy intervint, et défendit aux *Omnibus* tout service dans le centre de cette commune (1).

(1) Arrêté du maire de Passy, du 21 octobre 1829.

Cette intervention tourna tout-à-fait à l'avantage des habitans de Passy :

Les voitures dites *Omnibus*, furent obligés de stationner près la barrière des Bons-Hommes, et les Accélérées restèrent dans leur emplacement primitif.

Cependant les Accélérées, pressées par la concurrence, furent obligées de baisser leur prix (1).

Les *Omnibus*, de leur côté, établirent une correspondance par leurs voitures, au moyen de laquelle les voyageurs peuvent, pour 30 c., se transporter soit dans le faubourg Saint-Germain, soit dans le quartier de la Chaussée-d'Antin, soit même au Marais.

Cette dernière mesure nuit considérablement à l'administration des Accélérées; ce qui la soutint, c'est le service de Chaillot, que ne peuvent faire les *Omnibus*; c'est la propreté et l'aisance (2) qu'on trouve dans ses voitures, où

(1) De 75 c. à 55 c.

(2) Ces voitures accélérées sont construites pour douze personnes à l'aise, tandis que les *Omnibus* en contiennent, au complet, quinze très-resserrées.

les voyageurs ne sont pas exposés, comme dans celles des *Omnibus*, à être entassés souvent de manière à ne pouvoir plus respirer; c'est son service qui se prolonge jusqu'à près de minuit, ce qui facilite le retour à Passy, après la fermeture des spectacles.

On a vu que les *Omnibus* avaient d'abord fixé le prix de la place à 25 cent. Cette somme était bien modique, et l'administration reconnut bientôt qu'elle était insuffisante; elle crut que 5 cent. de plus rempliraient l'objet, et en effet cette simple augmentation, qui n'a éloigné personne, a mis l'entreprise dans un état de prospérité qui doit faire regretter qu'on n'y ait pas songé plus tôt.

On n'aurait pas à déplorer aujourd'hui la perte d'un des fondateurs de l'établissement (1), qui, miné par le chagrin que lui causait le dépérissement des affaires, courut s'ensevelir dans le canal Saint-Martin.

L'administration a consacré sa mémoire en donnant à un établissement qu'elle a fondé

(1) Le colonel Baudry.

plaine de Passy, près l'arc de triomphe, le nom de Baudrville.

Cet établissement est destiné aux logemens des palfreniers, et aux écuries et remises pour les chevaux et voitures.

Il paraît qu'on avait, dans l'origine, l'intention de l'étendre davantage, mais ces projets sont ajournés, et il n'a maintenant d'autre destination que celle qui vient d'être indiquée.

En résumé, on trouve à Passy, indépendamment des carrosses et cabriolets de place stationnant à la barrière, deux services spéciaux pour le transport des personnes qui se rendent à Paris : celui des Accélérés, au centre de la commune, et celui des Omnibus, au bas de la montagne et en-deçà de la barrière.

On y trouve encore des voitures à volonté et une calèche à l'heure pour Paris et les environs.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

Des Hommes illustres qui ont habité Passy,

SAVOIR :

J.-J. Rousseau. — L'abbé Prevost. — Boulanger. — Franklin.

Le comte d'Estaing. — La Tour-d'Auvergne. — Le général

Moreau. — Le père Lemoine. — Delafont. — Goldoni. —

Les deux frères Chénier. — Marsollier. — Hoffmann. —

Picard. — Piccini père et fils. — Gossec. — L'abbé Raynal

et l'abbé Gérard. — Écrivains contemporains qui séjournent
encore à Passy.

Passy semble acquérir un nouveau lustre des hommes célèbres, qui, dans tous les temps, y ont fixé leur séjour ; attiré par le bon air, par la proximité de la capitale, et surtout par ce calme si difficile à trouver dans une grande ville, et pourtant si nécessaire aux travaux de l'esprit.

Carmina secessum scribentis et otia quærent (1).

(1) « Les muses cherchent le calme et la solitude. »
(OVIDE.)

Envierons-nous à nos voisins d'Auteuil, les Boileau, les Molière, et tant d'autres grands hommes qui avaient des maisons de campagne dans ce joli village ? Les deux communes sont si rapprochées ; elles se communiquent par des chemins si courts et si pleins d'attraits, qu'on peut dire que qui réside dans l'une habite l'autre. Ces grands poètes, dans leurs méditations solitaires se seront sans doute approchés souvent des bosquets de Passy, et n'y auront pas trouvé les muses plus sévères que dans les bocages d'Auteuil.

Elles ont inspiré à Passy des hommes aussi justement renommés, et l'on peut se rappeler que c'est sous leur influence que J.-J. Rousseau a composé les plus jolies scènes de son *Dévin de Village* (1). Il en fut reconnaissant, et souvent il venait leur demander de nouvelles faveurs dans l'asile qu'un habitant de Passy lui avait ouvert dans cette commune.

(1) Voyez chapitre 11, page 164.

[I.-I. Rousseau.

« J'avais près de Paris , dit Jean-Jacques dans
» ses *Confessions* (1), un refuge fort de mon
» goût, chez M. Mussard, mon compatriote ,
» mon parent et mon ami, qui s'était fait à
» Passy une retraite charmante, où j'ai coulé
» de bien paisibles momens. M. Mussard était
» un joaillier, homme de sens, qui, après avoir
» acquis dans son commerce une fortune hon-
» nête, et avoir marié sa fille unique à M. de
» Valmalette, maître d'hôtel du roi, prit le sage
» parti de quitter sur ses vieux jours le négoce
» et les affaires, et de mettre un intervalle de
» repos et de jouissance entre les tracas de la
» vie et de la mort. Le bon homme Mussard,
» vrai philosophe de pratique, vivait sans souci
» dans une maison très-élégante qu'il s'était
» bâtie, et dans un très-joli jardin qu'il avait
» planté de ses mains. En fouillant à fond de
» cuve les terrasses de ce jardin, il trouva des
» coquillages fossiles, et il en trouva une si

(1) Livre 8, deuxième partie.

» grande quantité , que son imagination exaltée
» ne vit plus que coquilles dans la nature , et
» qu'il crut enfin tout de bon que l'univers en-
» tier n'était que coquilles , débris de coquilles ,
» et qu'en un mot la terre entière n'était que
» du crôn. Toujours occupé de cet objet et de
» ses singulières découvertes , il s'échauffa si
» bien sur ces idées , qu'elles se seraient enfin
» tournées dans sa tête en système , c'est-à-dire
» en folie , si , très-heureusement pour sa raison ,
» mais bien malheureusement pour ses amis , la
» mort ne fût venue le leur enlever par la plus
» cruelle maladie . . ; mais avant ces temps de dou-
» leurs , combien j'en ai passé chez lui d'agréables
» avec les amis d'élite qu'il s'était faits. A leur tête ,
» je mets l'abbé Prevôt , homme très-aimable
» et très-simple , dont le cœur vivifiait les écrits
» dignes de l'immortalité , et qui n'avait rien
» dans la société , du sombre coloris qu'il don-
» nait à ses ouvrages (1) ; le médecin Procope ,
» petit Esope à bonnes fortunes ; Boulanger , le

(1) On prétend que c'est à Passy qu'il écrivit les premières pages de son roman de *Cléveland*.

» célèbre auteur posthume du *Despotisme orient-*
» *tal*, et qui, je crois, étendait les systèmes de
» Mussard sur la durée du monde; en femmes,
» M^{me} Denis, nièce de Voltaire, qui n'étant alors
» qu'une bonne femme, ne faisait pas encore du
» bel esprit; M^{me} Vanloo, non pas belle assuré-
» ment, mais charmante, qui chantait comme
» un ange; M^{me} de Valmalette elle-même, qui
» chantait aussi, et qui, quoique fort maigre,
» eût été fort aimable si elle en eût moins eu la
» prétention. »

Nous nous sommes laissés aller au plaisir de citer la presque totalité de ce morceau, à cause des détails nécrologiques et géologiques qu'il contient, et qui rentrent sous le premier rapport, dans le sujet de ce chapitre.

Franklin.

Un autre philosophe, dont nous avons déjà tracé le portrait (1), qui a fait époque dans les fastes du monde, par ses découvertes en physique; par la part qu'il a prise avec Washington à

(1) Chapitre 10, page 151.

la révolution de l'Amérique anglaise, et par l'habileté qu'il a montrée dans sa mission diplomatique à la cour de France, Franklin passa le temps de son ambassade à Passy (1).

C'est dans cette commune qu'il fit ses expériences sur la pesanteur de l'air et sur l'électricité. Il avait déjà fait connaître la nature de la foudre et les moyens d'en prévenir les terribles effets, en l'assujettissant à suivre les conducteurs de ses paratonnerres placés, au-dessus des édifices.

On a fait ce vers latin pour mettre au bas de son portrait :

Eripuit cælo fulmen, sceptrum que tyrannidis (2).

Franklin, comme ministre plénipotentiaire, réussit complètement dans ses négociations; il

(1) De 1776 à 1785.

(2) Ce vers, qu'on attribue à Turgot, a été traduit en français de la manière suivante :

Par un double bienfait de deux fléaux vainqueur,
Il éteignit la foudre et détrôna l'erreur.

Ce distique est loin de la force et de la précision du vers latin.

détermina la cour de France à s'armer en faveur des anglo-américains contre leur métropole.

Il repartit ensuite pour l'Amérique (1785) ; M. Leveillard, syndic de Passy, qui avait prodigué à cet illustre philosophe tous les soins d'une tendresse filiale, voulut le suivre. Quelques années après il revint en France. Que n'a-t-il prévu le sort qui l'y attendait (1) ?

On peut se faire une idée de la singularité du caractère de Franklin, par un des legs spécifiés dans son testament, et par son épitaphe qu'il a composée lui-même.

Le legs est ainsi conçu :

« Je donne et lègue à mon ami, l'ami du
» genre humain, le général Washington, le bâton
» de pommier sauvage avec lequel j'ai coutume
» de me promener. Si ce bâton était un sceptre,
» il lui conviendrait de même. »

Voici l'épitaphe :

Ici repose,
Livré aux vers,
Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur ;

(1) M. Leveillard, premier maire de Passy, a été l'une des victimes de la hache révolutionnaire. (Voyez le chapitre 16.)

Comme la couverture d'un vieux livre ,
Dont les feuilles sont arrachées
Et la dorure et le titre effacés.
Mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu ,
Car il reparaitra ,
Comme il le croyait ,
Dans une nouvelle et meilleure édition
Revue et corrigée
Par
L'auteur.

Franklin est mort à Philadelphie le 17 avril 1790, à l'âge de 84 ans.

Indépendamment de ses œuvres de politique et de physique, il a laissé un petit ouvrage en français plein de finesse, de concision et d'originalité. Il est intitulé : *La Science du bonhomme Richard*. On y trouve d'excellentes maximes pour la conduite de la vie, et entre autres celles-ci : *L'oisiveté ressemble à la rouille : elle use beaucoup plus que le travail. — Ne perdons pas le temps, car c'est l'étoffe dont la vie est faite. — Quiconque achète le superflu vendra bientôt le nécessaire, etc.*

La municipalité de Passy, voulant perpétuer la mémoire du séjour de ce philosophe en cette commune, a donné à l'une des rues qui fut

percée sur le terrain des Bons-Hommes le nom immortel de *Franklin* (1).

Le comte d'Estaing.

L'indépendance des États-Unis, que le docteur Franklin assurait par ses travaux diplomatiques, le comte d'Estaing, au nom de la France, la consolidait par les armes. Vice-amiral, ses deux campagnes sur mer de 1778 à 1780 lui firent le plus grand honneur.

A son arrivée en Amérique, il força les Anglais d'évacuer Philadelphie, et les poursuivit jusqu'à Sainte-Lucie, dont il s'empara. Il prit également l'île Saint-Vincent, après avoir sans cesse tenu en échec l'amiral Howe et l'amiral Byron. La campagne suivante, il prit la Grenade, battit l'escadre anglaise, et, après quelques excursions dans la rivière de Savanah, il entra en France couvert de gloire.

Il possédait un hôtel à Passy, qu'il ne quitta que pour prendre des chaînes et périr sur l'échafaud révolutionnaire (2).

(1) Voyez chapitre 15, section 3, page 224.

(2) Voyez chapitre 12, page 189.

Latour-d'Auvergne,

PREMIER GRENADIER DE FRANCE.

Un autre guerrier, qui, comme le comte d'Estaing, a combattu pour l'indépendance de l'Amérique, le brave Latour-d'Auvergne-Coiret, l'homme que Bonaparte avait proclamé le premier grenadier de France, a long-temps habité Passy. Né en 1745, il entra au service en 1767, et fut fait capitaine en 1779, dans le régiment d'Angoumois. Il ne servit, dans la guerre de l'Amérique, que comme simple volontaire; mais de retour en France, il reprit l'épaulette, et, passant aide-de-camp du duc de Crillon au siège de Mahon, il fut le premier à l'assaut et le dernier à la retraite. En 1793, il commandait 8,000 grenadiers à l'armée d'Espagne. C'est cette légion qu'on appelait la colonne infernale, et qui décidait ordinairement de la victoire avant l'arrivée du corps de bataille. La paix ramena Latour-d'Auvergne dans ses foyers, et c'est alors qu'il choisit Passy pour le lieu de sa retraite. Les lettres embellirent sa solitude. Il avait déjà publié ses *Origines gauloises*; il s'occupait d'un

Glossaire de quarante-cinq langues , et terminait un *Dictionnaire français-celtique*. Mais la guerre s'étant rallumée , son humeur belliqueuse le reprit. C'était en 1799 : le fils unique d'un de ses meilleurs amis était appelé par la conscription ; il sollicita et obtint la faveur de le remplacer. Enfin il combattait dans les rangs de la 46^e demi-brigade , à l'armée du Rhin , lorsqu'il fut tué d'un coup de lance à la bataille de Neubourg , le 27 juin 1800.

Moreau.

Ce grand général , qui , sorti des bancs de la bazoche , est devenu le rival de Napoléon , entre aussi dans les souvenirs de Passy. Il y possédait la maison , Grande-Rue , n^o 3. La Contemporaine prétend , dans ses Mémoires , que c'est dans cette maison qu'elle attendait le général quand il était à l'armée.

Il avait été le Fabius de l'état. Il en fut , hélas ! le Coriolan !

Si la commune de Passy vit dans son enceinte des philosophes et des guerriers , elle y reçut aussi des poètes , des auteurs dramatiques , des musiciens , des historiens et des moralistes.

Parmi les poètes et auteurs dramatiques, nous citerons :

Le père Lemoine.

Le R. P. Lemoine, de la Compagnie de Jésus, venait à Passy passer le temps des vacances chez M^{me} Chahu, née de Heurles, dame et fondatrice de la paroisse, et c'est chez elle, comme on l'a déjà dit (1), qu'il a composé sa pièce de vers sur Passy.

Ce religieux, mort à 70 ans, en 1672, est auteur de *Saint-Louis*, poème en dix-huit chants, qu'on ne lit plus guère, et qu'en effet, il est difficile de lire, parce que, comme l'a dit La Harpe, « c'est un chaos d'où sortent quelques » traits de lumière qui meurent dans la nuit (2). »

Boileau, notre voisin d'Auteuil, consulté sur ce poète, répondit « qu'il était trop fou pour qu'il » en dit du bien, et trop poète pour qu'il en dit » du mal. »

En matière de religion, le P. Lemoine fut

(1) Voyez chapitre 7, page 118.

(2) *Cours de Littérature*.

extrêmement tolérant. Il a composé, sur ce sujet, deux ouvrages, l'un intitulé *la Dévotion aisée*, et l'autre, *Pensées morales*. Pascal les a fondroyés dans ses 9^e et 10^e *Provinciales*.

Voltaire pense que la *Dévotion aisée* rendit ce religieux ridicule; mais qu'il eût pu se faire un grand nom par sa *Louisiade* (1).

Delafont.

Delafont (Joseph), né à Paris en 1686, et mort à Passy le 10 mars 1725, auteur de plusieurs comédies et entre autres de celle intitulée *le Rendez-Vous et les Trois frères rivaux*, qui est restée au théâtre; il a donné à l'Opéra *Hypermestre*, ainsi que *les Amours de Protée et d'Orion*. Dans les pièces fugitives assez nombreuses qu'il a laissées, on distingue l'épigramme suivante, qu'il fit à l'occasion du froid excessif de 1709 :

Et quoi! s'écriait Apollon,
Voyant le froid de son empire,
Pour chauffer le sacré vallon,
Le bois ne saurait-il suffire?
Bon! bon! dit une des neuf sœurs,
Condamnez vite à la brûlure
Tous les vers des méchans auteurs;
Par là nous ferons feu qui dure.

(1) Siècle de Louis XIV.

Goldoni.

Goldoni, qu'on a surnommé *Il Moliere dell' Italia*, venait souvent à Passy chez deux dames qui se disputaient le plaisir de le recevoir. C'étaient M^{me} Alphan et M^{lle} Desglands, deux aimables voisines. « La douceur de l'une et la vivacité de l'autre, dit Goldoni (1), étaient toujours dans la plus parfaite harmonie, parce que leurs esprits étaient raisonnables et leurs cœurs excellents. »

C'est chez elles qu'animé par leur conversation enjouée et pleine de sel, il a composé les scènes si vraies et si françaises de son *Bourru bienfaisant*.

Cet auteur, né à Venise en 1707, est mort à Paris en 1792.

Chénier (Marie-Joseph).

Chénier, l'auteur de *Henri VIII* et de *Charles IX*.

(1) Mémoires, tome 3. M^{me} Bérard et M^{lle} Desglands brillaient alors à l'Opéra-Comique dans les rôles de duègnes.

On connaît sa pièce de vers intitulée : *La Promenade.*

Roule avec majsté tes ondes fugitives,
 Seine, j'aime à rêver sur tes paisibles rives,
 En laissant comme toi la reine des cités.
 Ah! lorsque la nature à mes yeux attristés,
 Le front orné de fleurs, brille en vain renaissante.
 Lorsque du renouveau l'haleine caressante
 Rafrâichit l'univers de jeunesse paré,
 Sans ranimer mon front pâle et décoloré;
 Du moins auprès de toi que je retrouve encore
 Ce calme inspirateur que le poète implore,
 Et la mélancolie errante au bord des eaux.
 Jadis, il m'en souvient, du fond de leurs roseaux,
 Tes nymphes répétaient le chant plaintif et tendre,
 Qu'aux échos de Passy ma voix faisait entendre;
 Jours heureux! temps lointain, mais jamais oublié,
 Où les arts consolans, où la douce amitié,
 Et tout ce dont le charme intéresse à la vie,
 Egayaient mes destins ignorés de l'envie.

On doit à Chénier, indépendamment de plusieurs tragédies pleines de verve et riches de poésie, ce fameux Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis 1780, chef-d'œuvre de précision, et qu'on peut considérer comme un supplément du *Cours de littérature* de La Harpe.

Ce poète est mort à Paris le 10 janvier 1811.

Chénier (André).

Il avait un frère, André de Chénier, qu'il a

eu le malheur de voir périr sous la hache révolutionnaire, en 1794. Tous deux étaient nés à Constantinople, où leur père était consul-général, et tous deux sous cette influence qui fait les poètes. Ils venaient souvent à Passy chez leur ami commun, M. Pastoret.

A l'époque des proscriptions, André fut obligé de fuir et de se cacher à Versailles. Mais ayant appris que M. Pastoret venait d'être arrêté à Passy, il y revint pour porter des consolations et des espérances à la famille de son ami. Pendant qu'il était dans cette famille, des commissaires vinrent y faire une visite, et considérant comme suspectes toutes les personnes qui s'y trouvaient, prirent sur eux de les arrêter. André Chénier, compris dans cette mesure arbitraire, fut conduit à Saint-Lazare, d'où il ne sortit que pour aller à l'échafaud.

On a de lui quelques églogues, des élégies, un poème de la *Chaste Suzanne*, etc. Il composa les vers suivans quelques jours avant sa mort :

L'épi naissant mûrit de la faux respecté ;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été,
Boit les doux présens de l'aurore.
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui.
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs aille embrasser la mort !
Moi, je pleure et j'espère. Au noir souffle du Nord
Je plie et relève ma tête.

Il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégouts ?

Quelle mer n'a point de tempête ?
L'illusion féconde habite dans mon sein ;
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain.

J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux compagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Marsollier.

Marsollier des Vivetières (Benoît-Joseph), né à Paris en 1750 , auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, dont quelques-unes ont eu un succès prodigieux. *Nina* , ou *la Folle par amour*, et *les deux Petits Savoyards*, commencèrent sa réputation. *Camille* , ou *le Souterrain*, *Adolphe et Clara* et *Gulnare*, ou *l'Esclave persanne* , y mirent le sceau. Il avait été payeur de rentes , et possédait une fortune assez considérable que les événemens de la révolution lui ravirent ; son talent répara ses pertes. Non-seulement c'était un homme d'esprit , mais c'était mieux encore, c'était un homme de bien , et qui se plaisait à secourir l'infortune.

Hoffmann et Picard.

Nous pourrions encore citer Hoffmann et Picard, morts tous deux en 1828. Le premier a rédigé d'excellens articles de critique et de littérature pour le *Journal des Débats*; il est auteur de plusieurs pièces dramatiques, et entre autres d'*Euphrosine* et de *Stratonice*, ouvrages représentés à l'Opéra-Comique, mais dignes de la Comédie-Française, par le bon ton qui y règne, par la pureté de la diction et par la sagesse avec laquelle le plan en a été conçu.

L'auteur des *Marionnettes*, Picard, si varié, si comique, a fait représenter plus de vingt-cinq comédies, dont pas une ne se ressemble, et dont toutes contiennent des idées originales, des peintures vraies et des ridicules bien saisis.

Ces deux écrivains ont long-temps fait leur séjour à Passy, et y ont reçu leurs inspirations sur les traces encore vivantes de Molière et de Lafontaine.

Deux grands compositeurs, Piccini et Gossec, ont aussi fait un long séjour à Passy et y sont morts tous les deux.

Piccini.

Piccini (Nicolas) a terminé sa glorieuse carrière à Passy, le 7 mai 1800, à l'âge de soixante-douze ans, et y a été inhumé.

C'est de lui que Marmontel a dit :

Avec une grâce divine,
Tour-à-tour comique et touchant ,
S'il est le Molière du chant ,
Il n'en est pas moins le Racine.

Né à Bari, dans le royaume de Naples , Piccini étudia la musique sous les Leo et les Durante. Imbu de leurs principes, il fit, pour le grand théâtre de Naples , plusieurs opéras qui furent portés aux nues. Le bruit de sa gloire retentit jusqu'à Paris, et quelques amateurs français l'y attirèrent en lui assurant de brillans avantages. Il arriva dans cette grande cité en 1776. C'était le temps où Gluck venait d'opérer une révolution dans la musique. Piccini ne craignit pas de lutter avec lui, et donna successivement à l'Opéra *Roland*, *Iphigénie en Tauride* et *Atys*, qui furent reçus avec de grands applaudissemens ; mais quand il eut fait représenter *Didon*, l'enthousiasme fut au comble ; et , quoiqu'un grand nombre d'amateurs se fussent dé-

clarés pour le compositeur allemand, un plus grand nombre encore se montra pour le compositeur italien. Les premiers avaient à leur tête l'abbé Arnaud, qui fut surnommé le grand pontife des gluckistes. Les autres avaient pour chef Marmontel, qui ne cessait d'écrire en faveur de Piccini.

Quoique ces partis, sous le nom de gluckistes et de piccinistes, fussent fort acharnés l'un contre l'autre, cette grande querelle, qui fut toute en épigrammes, n'eut d'autre suite que les tracasseries qu'elle fit subir à ces deux célèbres musiciens. Piccini en fut particulièrement blessé, et résolut de retourner dans son pays; mais la révolution de 1789 avait éclaté en France; Naples en redoutait les principes, que Piccini avait adoptés. Il fut contraint de revenir en France, choisit Passy pour le lieu de sa retraite, et mena dans cette commune une vie chagrine et languissante jusqu'à son décès.

Une particularité assez extraordinaire, c'est que le fils de ce grand compositeur, musicien lui-même, qui travaillait pour les théâtres du boulevard, et qui a laissé quelques jolies romances, est venu mourir subitement à Passy

en 1826 , et y a été enterré comme son père , mais non pas dans le même cimetière. Piccini père a été inhumé dans le terrain qui forme aujourd'hui la sépulture de la famille Delessert , et l'on y voit encore son tombeau.

Piccini fils venait à Passy deux fois par semaine donner des leçons de son art. La dernière fois qu'il y vint , au moment d'atteindre le sommet de la montagne , il fut frappé d'une apoplexie foudroyante , et tomba roide mort.

Gossec.

Gossec a survécu vingt-neuf ans à son ami Piccini , dont il admirait les chefs-d'œuvre , et dont il était l'émule. Les principaux ouvrages de Gossec sont : *Thésée*, *Sabinus*, *Toinon et ToINETTE*, les *Pêcheurs* , un beau *Requiem* , un *O Salutaris* à trois voix sans accompagnement, les chœurs d'*Athalie* , etc.

Doyen des musiciens de son temps , il a succombé au poids de ses années le 19 février 1829 , à l'âge de 95 ans. Ses cendres ont été transportées au cimetière du Père-Lachaise , à Paris.

Les plus remarquables des historiens et des

moralistes qui se sont fixés à Passy sont deux ecclésiastiques bien différens d'opinion. L'un , prêtre apostat , déclamait contre la religion qu'il avait prêchée ; l'autre , pénétré des devoirs qu'il s'était imposés , s'efforçait au contraire de prouver la vérité de la même religion , et de la faire considérer comme source unique du bonheur parmi les hommes. Le premier , imbu des idées vagues du philosophisme , attaquait le gouvernement, la morale, la législation, sans rien indiquer pour les remplacer ; le second , rattachant au Ciel sa philosophie , soutenait , démontrait que tous les systèmes contraires à la religion ne pouvaient occasionner que trouble , anarchie et désunion , et que rien d'humain n'était capable de la remplacer sans entraîner la perte de la société. Ces deux hommes étaient l'abbé Raynal et l'abbé Gérard.

Raynal.

L'abbé Raynal (1), si renommé par son Histoire philosophique et politique du commerce des

(1) Élève des jésuites et jésuite lui-même ; il fut ordonné prêtre , mais le joug du cloître ne pouvait convenir à son esprit ardent , il le quitta et vint s'établir à Paris vers 1748.

Européens dans les deux Indes, est un de ces hommes qui, confondant la superstition avec la religion, ont essayé de renverser celle-ci pour mieux saper l'autre. Son ouvrage, dégagé de toutes les déclamations qu'il contient contre les autels et les institutions sociales, est plein de renseignemens utiles, et qui doivent être recherchés dans toutes les parties du monde par les personnes qui se livrent aux spéculations commerciales. Il est fâcheux qu'on ne puisse le lire sans rencontrer toutes ces réflexions emphatiques qui ont tant contribué à exaspérer les esprits dans la tourmente révolutionnaire. Il en a gémi lui-même quand il en a vu l'effet. Ses remords l'ont porté à écrire à l'Assemblée constituante une longue lettre (1) qui était précisément la controverse de sa philosophie et la diatribe des opérations de cette assemblée. Il est curieux de voir dans quel style il s'énonce sur ses propres fautes, et comment il essaie de les pallier.

« J'osai, dit-il, parler long-temps aux rois de
» leurs devoirs ; souffrez qu'aujourd'hui je parle
» au peuple de ses erreurs, et aux représentans

(1) 31 mai 1791.

» des dangers qui nous menacent tous. Serait-il
» vrai qu'il fallût me rappeler *avec effroi* que je
» suis un de ceux qui, en éprouvant une indigna-
» tion généreuse contre le pouvoir arbitraire,
» ont peut-être *donné des armes à la licence*, etc.» ?

Cette lettre fut mal accueillie ; on la considéra comme l'acte d'un vieillard , dont l'esprit était affaibli par l'âge. Il touchait à sa quatre-vingtième année ; mais l'énergie de son style dans cette lettre , la force et la suite des raisonnemens qu'elle renferme , prouvent , au contraire , plus de maturité que de faiblesse , et que l'auteur se repentait bien amèrement des erreurs de son jeune âge.

Voyant ses efforts inutiles contre le débordement des mauvaises passions , et craignant pour lui-même , il vint chercher un asile à Passy, où il mourut le 6 mars 1796 , à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans un état voisin de la misère (1).

(1) Indépendamment de l'Histoire du commerce des Européens dans les deux Indes , Raynal a donné une Histoire du Stathouderat, une Histoire du parlement d'Angleterre, une Histoire du divorce d'Henri VIII , et quelques autres ouvrages de moindre importance.

L'abbé Gérard.

L'abbé Gérard (Philippe-Louis) est l'auteur de l'ouvrage le mieux conçu pour inspirer de bonne heure aux jeunes gens l'amour de la vertu et des bonnes mœurs : *Le comte de Valmont*, ou *les Égaremens de la raison*. Sous la forme d'un roman épistolaire, il développe toute l'économie de la religion chrétienne, dont il établit la vérité sur ses quatre caractères principaux : son ancienneté, son unité, sa perpétuité et son excellence ou sa sainteté. Quoiqu'on ait à reprocher à l'auteur de manquer quelquefois de chaleur et d'énergie, il est peu de livre sur un sujet aussi grave, qui attache autant par l'élégance du style, la pureté de l'expression et la lucidité de l'exposition.

Cet ecclésiastique a long-temps habité Passy(1), où son livre a fait quelques conversions. C'était

(1) Il était propriétaire de la maison rue Basse, n° 24, qui appartient aujourd'hui à M. Brazier, auteur non moins moral peut-être, mais assurément moins grave, et qui est en possession, depuis plus de vingt-cinq ans, avec son voisin et collaborateur Dumersan, de faire rire le public à ses propres dépens, dans une foule de vaudevilles brillans de gaieté et étincelans d'esprit.

un homme simple , qui vivait fort retiré , et qui possédait toutes les vertus qu'il s'efforçait d'inculquer dans l'esprit d'autrui.

On connaît de lui plusieurs autres ouvrages moins importans sans doute, mais non moins estimables, entre autres *l'Essai sur les vrais principes* , et les *Leçons de l'histoire, ou Lettres d'un père à son fils sur les faits intéressans de l'histoire universelle*.

Il était chanoine de l'église collégiale de Saint-Thomas-du-Louvre. Son refus de prêter le serment prescrit par la constitution civile du clergé lui valut une longue persécution, dont sa santé fut très-altérée. Il mourut à Paris le 12 novembre 1811.

Ces grands talens ne sont plus, et cependant Passy fourmille encore d'hommes très-distingués dans les arts et dans les lettres : Sans revenir à l'illustre auteur des *Templiers*, ni à tous les écrivains encore vivans dont nous avons parlé dans le cours de cet ouvrage, nous citerons avec orgueil M. de Las-Cazes , qu'on a surnommé le patriarche de Sainte-Hélène , et qui, indépen-

damment de son Mémorial sur la vie de Napoléon dans cette île, est auteur du bel Atlas de Le Sage, ouvrage qui a jeté une si grande lumière sur la chronologie et l'histoire;

M. Michaux, de l'Académie française, ancien lecteur du cabinet du roi, et savant orientaliste;

M. Droz, de l'Académie française, l'auteur de *l'Art d'être heureux*;

M. Deyeux père, de l'Académie des sciences, le vétéran de la chimie;

M. Deyeux fils, chimiste comme son père, et qui vient de débiter dans la carrière dramatique (1);

M. Monteil, qui élabore dans la retraite l'Histoire des Français des divers états aux cinq derniers siècles, ouvrage dont il a déjà paru plusieurs volumes, et dont on attend la suite avec impatience.

Et enfin M. Béranger, qui s'est qualifié du titre modeste de *Chansonnier*, et que le goût a proclamé poète. En effet, ses belles chansons

(1) *Charles III*, ou *l'Inquisition*, comédie-drame en quatre actes et en prose.

sont des odes. Il a chanté la gloire française ; cette gloire a rejailli sur lui, et son nom ne périra qu'avec elle (1).

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites , M. Béranger a quitté Passy pour aller résider à Fontainebleau.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA PREMIÈRE PARTIE.

PRÉAMBULE.

Position topographique de Passy. — Pureté de l'air qu'on y respire. — Ses établissemens. — Son commerce. — Les amusemens qu'on y trouve. — Plan de l'ouvrage.....Page 1 à 9

PASSY.

CHAPITRE I^{er}.

De l'origine de Passy, page.....	13
De l'état où il se trouvait dans les 14 et 15 ^e siècle....	16
Philippe IV, dit le Bel, et son grand-échanton Geofroi Cocatrix.....	18
Jean Spifame , seigneur de Passy, et son fils, évêque de Nevers.....	20
Étymologie des noms donnés à Chaillot, à Auteuil et à Passy.....	21
Géologie et nature du sol.....	22

CHAPITRE II.

Accroissement de Passy dans le 15 ^e siècle.....	25
--	----

Fondation et histoire du monastère des Minimes de Nigeon, dits Bons-Hommes.....	26
Le maréchal Turenne et les Bons-Hommes.....	40
Voyage de Molière sur la Seine avec Chapelle, Baron et un Minime.....	42
Bossuet dans l'église de la Visitation de Sainte-Marie à Chaillot.....	48

CHAPITRE III.

Passy dans les 16 et 17 ^e siècle.....	54
Il obtient une chapelle ou succursale.....	56
Il est définitivement érigé en paroisse.....	65

CHAPITRE IV.

De l'église de Passy.....	68
Son histoire.....	69
Son état actuel.....	94

CHAPITRE V.

De la Fabrique.....	98
---------------------	----

CHAPITRE VI.

Du Presbytère.....	111
--------------------	-----

CHAPITRE VII.

La Seigneurie.....	116
Description du principal manoir des seigneurs féodaux, par le P. Lemoine, en 1670.....	118
Le Château-Neuf.....	121
M. Leriche de la Poplinière.....	123
Mot de Piron sur ce financier.....	124
M ^{me} de la Poplinière et M. le duc de Richelieu.....	123

J.-J. Rousseau à la foire de Passy.....	125
M ^{me} de Boulainvilliers et les derniers des Valois.....	127
Destruction du château.....	138

CHAPITRE VIII.

Château de la princesse de Lamballe.....	140
--	-----

CHAPITRE IX.

La Vista , auparavant l'Oratoire.....	143
Cour des Miracles.....	146

CHAPITRE X.

Ancien hôtel de Valentinois.....	148
Fêtes brillantes. — Le comte d'Artois.....	150
Pastorale de <i>Rose et Colas</i> , jouée par Clairval et Caroline.....	151
Entrevue de M ^{me} la comtesse de Provence et de M ^{me} du Barri.....	id.
Le docteur Franklin.....	id.
Le prince de Condé et le duc de Bourbon son fils....	153
Aventure galante.....	id.
Petit hôtel de Valentinois.....	155

CHAPITRE XI.

<i>Fontanitum</i> ou les eaux minérales.....	157
Leur vogue ; leur influence sur la prospérité de Passy.	162
J.-J. Rousseau aux eaux minérales.....	163
Il y compose une partie de son <i>Devin de Village</i>	164
Franklin prend aussi les eaux minérales ; il se lie intimement avec M. Leveillard, propriétaire et directeur de l'établissement , et l'emmène aux États-Unis.....	165

Les Raffineries. — L'empereur va les visiter.....	167
Le Pont suspendu et le Châlet.....	169

CHAPITRE XII.

Des hôtels les plus remarquables de Passy.....	171
--	-----

SECTION I^{re}.

Hôtel Bertin, dit des parties casuelles.....	172
Fête scandaleuse.....	173
Maison et société de M ^{lle} Contat.....	175
Revue des personnes qui fréquentaient cette maison.	176
La duchesse de Palmella.....	178

SECTION II.

Hôtel de l'ambassadeur persan.....	179
------------------------------------	-----

SECTION III.

La Folie. — M ^{lle} de Romans.....	181
---	-----

SECTION IV.

Maison Sillery-Genlis.....	186
----------------------------	-----

SECTION V.

Ancien hôtel d'Estaing.....	188
-----------------------------	-----

SECTION VI.

Hôtel de la présidente de Boudeville.....	190
---	-----

SECTION VII.

Cabinet de physique, le père Noel, M. Le Roi et l'abbé Rochon.....	194
---	-----

SECTION VIII^e ET DERNIÈRE.

Passage Meyer.....	196
--------------------	-----

CHAPITRE XIII.

De l'introduction à Passy des eaux provenant de la Seine.....	200
---	-----

CHAPITRE XIV.

Des Bains publics.....	206
------------------------	-----

CHAPITRE XV.

Des rues de Passy.....	211
------------------------	-----

*Partie gauche.*SECTION I^{re}.

Quartier de la Paroisse.....	215
Le Château-Invisible. — Limites de Passy et d'Auteuil.....	216
Les Fortes-Terres.....	219
La Folie-Chabanne.....	220

SECTION II.

Quartier de Boulainvilliers.....	321
----------------------------------	-----

Partie droite.

SECTION III.

Quartier-Neuf.....	224
Tentative d'assassinat dans la rue de la Pompe.....	226

SECTION IV.

La Plaine ; ses productions.....	230
On veut en faire un nouveau quartier.....	231
Nouvelle route de l'Étoile à Saint-Cloud.....	232
Discours de Charles X en passant la première fois par cette route.....	234

Ligne télégraphique. — Pension du Bel-Air.....	238
Enceinte ou Chaussée de la Muette.....	239

CHAPITRE XVI.

De l'administration municipale.....	240
Ce qu'elle était sous les seigneurs féodaux.....	244
Ce qu'elle est devenue depuis.....	249
Son état actuel.....	265
Améliorations.	273
Population.....	279
Contributions.....	280
Police. — Garde-champêtre. — Gendarmerie.....	284

CHAPITRE XVII.

De la garde nationale. — Son origine.....	286
Les milices.....	287
Les compagnies d'ordonnance et les francs-archers. — Leur suppression.....	288
Rétablissement des milices.....	id.
Affiliation de la garde nationale de Passy avec celle de Paris.	291
Affaire de Clichy.....	295
Licenciement.....	296
Compagnie de sapeurs-pompiers.....	297
Réorganisation.	298
Journées de juin et avril 1814.....	302

CHAPITRE XVIII.

De l'instruction.....	304
Ecoles primaires.....	305
Salle d'asile.....	307

DES MATIÈRES.

361

Ecoles d'enseignement mutuel.....	308
Pensionnats.....	309
Ouvroir ou maison des Orphelines.....	312

CHAPITRE XIX.

Des Etablissements de Charité.....	313
------------------------------------	-----

CHAPITRE XX.

Des voitures publiques de Passy.....	320
Fondation de Baudrville.....	324

CHAPITRE XXI.

Des hommes illustres qui ont habité Passy.....	326
J. - J. Rousseau.....	328
L'abbé Prevôt.....	329
Boulangier.....	id.
Franklin.....	330
Le comte d'Estaing.....	334
Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France...	335
Moreau.....	336
Le père Lemoine.....	337
De la Font.....	338
Goldoni.....	339
Chénier (Marie-Joseph).....	id.
Chénier (André).....	340
Marsollier.....	342
Hoffmann.....	343
Picard.....	id.
Piccini.....	id.
Gossec.....	346

Raynal.....	347
L'abbé Gérard.....	350
Ecrivains contemporains qui séjournent encore à Passy.....	351

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIÈRE PARTIE.

FAUTES A CORRIGER

DANS CETTE PREMIÈRE PARTIE.

Page 123, ligne 1^{re}, vendit la terre de Passy; lisez : *vendit à vie*.

Page 208, ligne 21, assez bien tenu; lisez : *assez bien servi*.

Page 254, ligne 13, de partis; lisez : *départis*.

Page 259, ligne 1^{re} des notes, 1^{er} septembre 1792; lisez 22 *septembre* 1792.

Page 288, ligne 1^{re}, de Rigond; lisez : *Rigord*.

Page 323, ligne 3, furent obligés; lisez : *furent obligées*.

Page 326, ligne 14, attire; lisez : *attirés*.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

BY SAMUEL JOHNSON

LONDON: Printed by A. MILLAR, in Pall-mall; and by J. KNEELAND, at the Golden-Anchor, in St. Dunstons Church-yard, 1720.

CHRONIQUES

DE

PASSY.

CET OUVRAGE SE TROUVE ENCORE :

A PASSY :

Chez l'AUTEUR, rue de l'Église, 16 ;
M. Gabriel HERNY, au Ranelagh, *parc de Boulogne*.
Et chez tous les libraires de Paris et des départemens.

2 vol. in-8°. — Prix, brochés : 10 francs.

Nota. Cet ouvrage est orné du portrait de la fondatrice de Passy ; de quatre dessins par Champin, représentant les différens monumens qui existaient sur les lieux et qui ont été détruits, d'un air noté, et enfin d'un plan de Passy et du bois de Boulogne.

AVIS

Pour le placement des figures de la deuxième partie.

Air noté, page 14.

Ancien château de la Muette, page 25.

Ancien château de Madrid, page 190.

Carte après la table.

CHRONIQUES DE PASSY

ET DE

SES ENVIRONS,

OU

RECHERCHES HISTORIQUES, STATISTIQUES ET LITTÉRAIRES SUR PASSY,
LE BOIS DE BOULOGNE ET LES ALENTOURS;

CE QUI COMPREND AUTEUIL, BOULOGNE, LONG-CHAMP, BAGATELLE, MADRID,
NEUILLY, SABLONVILLE, CLICHY, LES BATIGNOLLES-MONCEAUX,
MONTMARTRE, SAINT-OUEN, SAINT-DENIS, ETC.

PAR P.-N. QUILLET,

ANCIEN COMMISSAIRE DES GUERRES, CHEF AU MINISTÈRE DE LA GUERRE, SOUS-INTENDANT
MILITAIRE EN RETRAITE, CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGIION-D'HONNEUR,
ET MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES;

EX-ADJOINT AU MAIRE DE PASSY.

Deliciæ populi quæ faciunt domini.

MART., Ép. 2, lib. 1.

DEUXIÈME PARTIE.

Paris,

BELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1856.

CHRONICLES OF THE FARM

PL. 10

OF THE FARM

THE FARMER'S CHRONICLE, A WEEKLY JOURNAL OF AGRICULTURE, LITERATURE, AND ART, PUBLISHED BY THE FARMER'S CHRONICLE COMPANY, NEW YORK.

NEW YORK, 1877.

THE FARMER'S CHRONICLE, A WEEKLY JOURNAL OF AGRICULTURE, LITERATURE, AND ART, PUBLISHED BY THE FARMER'S CHRONICLE COMPANY, NEW YORK.

OF THE FARM

OF THE FARM

OF THE FARM

CHRONIQUES DE PASSY

ET DE

SES ENVIRONS,

OU

RECHERCHES HISTORIQUES, STATISTIQUES ET LITTÉRAIRES
SUR PASSY, LE BOIS DE BOULOGNE
ET LES ALENTOURS.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL

SUR LE

BOIS DE BOULOGNE

Origine de ce bois. — Il est occupé deux fois par les troupes alliées. — Le duel pour semblant. — Le duel des amis. — Le duel féminin. — Rendez-vous d'amour. — Le marchand d'oublies. — La chasse. — Henri III voulait faire de ce bois le cimetière des Chevaliers du Saint-Esprit.

Le bois, ou parc de Boulogne, est ce qui nous reste d'une vaste forêt, s'étendant jadis de Saint-Cloud à Paris, et s'appuyant à droite et à gauche sur les rives de la Seine. Cette forêt couvrait alors toute la plaine des Sablons, Villiers et Clichy, surnommé par ce motif, *la Ga-*

renne (1), Saint-Ouen, la plaine Saint-Denis, etc. et tout le faubourg du Roule (2).

On l'appelait *Roberitum*, du latin *robur* (3), et par altération, *roveritum* dont on a fait Rouvre et Rouvret.

Entre la Seine et la forêt du côté de Saint-Cloud, il existait un petit hameau appelé les Menus-Saint-Cloud. En 1330, quelques pèlerins qui arrivaient de Boulogne-sur-Mer, obtinrent la permission d'y faire construire une église à la ressemblance de celle qu'ils avaient été visiter. Cette église fut dédiée à la Vierge, et honorée sous le titre de Boulogne-sur-Mer. Le hameau des Menus, devenu plus important par

(1) Voyez Clichy-la-Garenne, 11^e promenade.

(2) Il y a des lettres de Philippe-le-Bel, de l'an 1293, où il est dit : *Novem arpenta terræ sita inter rotulum et nemus de Rovreto, in loco qui dicitur ad spinam pediculosam.*

Le Roule érigé en faubourg le 12 février 1722, était jadis un petit village qui a été réuni à celui de la Ville-l'Évêque. Au 13^e siècle, on l'appelait *Rolus* ou *Rotulus*. (Voyez l'abbé Lebœuf.)

(3) *Quercus robur*, qui veut dire : chêne roure ou rouvre. Ce chêne diffère du *quercus racemosa*, ou chêne commun, par ses glands qui sont portés sur des pedoncules très-courts, et paraissent sessiles.

cette circonstance, fut érigé en paroisse, et prit le nom de Boulogne qui avait été donné à son église.

Ce nom ne fut pas communiqué si promptement à la forêt voisine qui, chaque jour se rétrécissait par les accroissemens de la capitale et la nécessité d'en dégager les approches. En 1358, elle n'était déjà plus qu'un bois qu'on appelait le bois de Saint-Cloud. En 1417, on voit employé, pour désigner ce bois, le nom de Boulogne. Dans le siècle suivant, on trouve encore le nom de Saint-Cloud (1), mais plus souvent celui de Boulogne (2). Le nom de Rouvret n'était cependant pas encore éteint, car dans les registres du chauffage accordé le 10 décembre 1577, et qui sont encore déposés dans les archives de l'administration des eaux-et-forêts, le bois dont

(1) On lit dans les chroniques de Saint-Denis, que le 21 juillet 1558, des Anglais, qui s'étaient embusqués dans le bois de Saint-Cloud, en sortirent à l'improviste, se jetèrent sur les Parisiens, et en tuèrent plusieurs.

(2) Dans ce siècle, le nom de Boulogne est seul employé soit dans la table de la chambre des comptes, soit dans les registres du parlement.

nous parlons est appelé le bois de Rouvret, dit de Boulogne.

Enfin, la dévotion à l'église de Boulogne où s'opéraient des miracles (1), devint si grande, qu'on donna définitivement son nom au bois qui l'entourait.

On le donna même au château de Madrid : ce qui explique pourquoi plusieurs ordonnances ou édits rendus par Charles IX dans ce château, sont datées du château de Boulogne-lès-Paris, quoique ce château fût sur la paroisse de Villiers-la-Garenne (Neuilly).

La forêt de Rouvret, dont l'étendue était assez considérable, fut donc réduite à un bois d'environ 765 hectares 13,760 mètres de clôture, dans lequel on entre par douze portes différentes, et qu'on appelle *le Bois de Boulogne*.

Ces portes sont la porte de Passy, celles de l'Étoile, des Champs-Élysées ou Dauphine, de Maillot, Sablonville, Neuilly, Saint-James, Long-Champ, Boulogne, les Princes, Auteuil, et enfin celle du Ranelagh qui doit ouvrir une commu-

(3) Voir la 6^e promenade ci-après.

nication entre le quartier de Boulainvilliers et le bois, mais qui n'est encore qu'en projet (1).

Quoique par sa dénomination, ce bois semble dépendre de la commune de Boulogne, il est cependant divisé en autant de parties qu'il y a de communes qui l'entourent ; Passy en possède la partie la plus intéressante à cause de la Muette, du Ranelagh et des jolies habitations qui sont construites sur ce point.

Planté tout en chênes, et confusément percé, ce bois n'offrait plus, depuis la révolution de 1789, les agrémens qu'on y avait trouvés avant cette époque. Les arbres en étaient, pour la plupart, décrépits et presque mourans de vicillesse ; si l'on y rencontrait quelque verdure, c'était dans de jeunes taillis et sur les parties les moins arides ; les vagabonds et les gens de mauvaise vie en avaient fait leur refuge, en sorte qu'on n'osait se hasarder que dans les routes et les allées les plus fréquentées.

Après son avènement au trône impérial, Na-

(1) On croit que la clôture du bois fut faite par François I^{er}, après qu'il eût fait bâtir son château de Madrid, dont il rendit ainsi le séjour moins exposé à un coup-de-main.

poléon ayant choisi Saint-Cloud pour sa résidence d'été, voulut rendre au bois qui se trouvait sur son passage , son ancienne beauté et y rappeler les plaisirs et la sécurité, leur compagne inséparable ; il fit abattre tout ce qui pouvait gêner la circulation, et le fit replanter dans un ordre tout nouveau. Des allées garnies d'arbres alignés, furent percées dans toutes les directions. Autrefois, on ne voyait guère en ce lieu que des chênes qui ne verdissent ordinairement qu'à la mi-mai, on y planta de toutes les espèces de conifères : des genévriers, des cyprès, des thuya, des pins, des cèdres et des sapins, afin qu'au moyen de ces arbres qui gardent leur verdure toute l'année, les yeux des promeneurs d'hiver ne fussent plus contristés par l'aspect d'une nature entièrement dépouillée de feuillages. Les murs de clôture furent réparés ; on peupla le bois de petit gibier, et l'on y plaça des gardes forestiers, autant pour la police générale, que pour la conservation des nouvelles plantations.

Ces précautions, ces embellissemens ramenèrent au bois les promeneurs à pied, à cheval et en voiture, et les parties de plaisir s'y multi-

plièrent ; mais une nouvelle terreur vint encore effrayer les nymphes de ces bocages. Les troupes alliées y campèrent deux fois ; l'une après la capitulation de Paris, en mars 1814 ; et l'autre au mois de juillet 1815. La première invasion dura peu et n'occasiona que de légers dégâts ; celle de 1815 fut désastreuse. La hache des Anglais ne respecta ni ces chênes séculaires qu'avait épargnés Napoléon, ni les plantations nouvelles qu'il avait ordonnées ; presque tout fut détruit et employé soit au chauffage de la troupe , soit à la construction de baraques militaires.

Les troupes de Nassaw campaient dans la partie du bois qui va de Passy à Saint-Cloud ; elles avaient construit une petite ville en baraque, et une église en planche avec son clocher. Dans une des rues , on voyait une maison un peu plus élevée que les autres , sur le fronton de laquelle se lisait cette inscription en gros caractères : *Maison d'éducation de jeunes demoiselles*. On ne pense pas que beaucoup de jeunes personnes de Passy et des environs aient été chercher de l'esprit à cette école.

Ces dévastations furent réparées : Bonaparte avait fui, mais son plan était resté et l'on s'y

conforma pour rétablir les choses dans leur premier état. On augmenta même la variété des arbres. De belles allées d'érables, de sycomores, de platanes et de sorbiers, furent plantées, et l'on vit contraster avec leurs feuilles vertes et découpées, le feuillage rouge et épais du hêtre pourpré (*fagus purpurea*); des mélèses (*pinus larix*), furent disposés en rond dans un des endroits les plus solitaires et les plus romantiques. C'est une chose charmante que de voir ces mélèses, agités par le souffle léger des zéphirs, incliner leurs rameaux divergens, comme des étincelles électriques, au passage des dames qui traversent ce rond pour se rendre, par la route qui leur est dédiée, soit à Long-Champ, soit à l'allée de la reine Marguerite.

Au chêne roure (*quercus robor*), au chêne commun (*quercus racemosa*), on a joint l'yeuse (*quercus ilex*), espèce de chêne vert qu'on ne trouvait que dans les pays chauds, et qui s'est bien acclimaté (1); enfin, des allées de maro-

(1) On compte aujourd'hui dans le bois, 26 espèces de chêne, provenant la plupart de l'Amérique-Septentrionale et dont M. André Michaux a enrichi nos contrées.

niers, pratiquées dans les routes les plus fréquentées, telle que l'allée de la porte Maillot à Long-Champ, font de ces lieux plutôt un parc d'agrément qu'un bois agreste ; et parc est en effet la nouvelle dénomination qu'on a essayé de leur donner : mais l'habitude a prévalu , et l'on dit toujours *le bois de Boulogne*.

Vingt années se sont écoulées depuis le départ des armées alliées, et ce temps a suffi pour réparer les ravages qu'elles avaient faits dans ce bois. Il est aujourd'hui brillant de fraîcheur et de jeunesse, et c'est la promenade la plus fréquentée des environs de Paris.

On y trouve cependant encore des endroits assez solitaires pour s'y livrer à plus d'un genre de combats, et les rendez-vous qui s'y donnent n'ont pas toujours pour objets d'heureuses rencontres.

Ses ombrages ont de tous temps été témoins de duels plus ou moins déplorables.

Le Duel pour semblant.

Parmi ces duels , l'un des moins fâcheux , mais en même temps des plus remarquables ,

est celui du comte d'Artois (1) avec le duc de Bourbon (2) en 1778. Le premier avait insulté la duchesse au bal de l'Opéra. Quoique le duc fût fort mal avec sa femme, et que même il ne vécût point avec elle, l'honneur exigeait qu'il en demandât raison. Les champions se rendirent en effet sur le terrain : mais tout avait été arrangé d'avance, et ils n'eurent pas plutôt mis flamberge en main, qu'un ordre exprès du roi, les obligea de quitter la partie sans coup férir. Cette rencontre fut appelé par le peuple : *le duel pour semblant*.

Plût à Dieu ! que jamais duel plus meurtrier ne fût venu à notre connaissance ! Mais hélas ! que de gens dignes d'un meilleur sort ont péri, dans le bois de Boulogne, victimes du préjugé le plus barbare et le plus féroce que l'on puisse imaginer ! Les philosophes ont combattu ce préjugé de toute la force de logique dont ils étaient capables (3), mais le faux honneur a toujours

(1) Depuis, Charles X.

(2) Le dernier des Condés.

(3) Voyez la 57^e lettre de *l'Héloïse*, par J.-J. Rousseau, etc., etc.

prévalu sur l'honneur réel, et les hommes ont continué à s'entre-égorger pour des mots échappés dans la chaleur de la dispute, ou ce qui pire est, pour des opinions qu'ils veulent faire prévaloir. Il n'y a que des études mieux dirigées, ou des idées religieuses plus répandues, qui puissent en garantir nos neveux; car pour nous, je crains bien que, sur cet article là, nous ne soyons incorrigibles.

Ce faux honneur n'a rien de sacré, pas même l'amitié.

Le Duel des amis.

Deux amis s'étaient provoqués pour un mot mal compris. L'épée était l'arme qu'ils avaient choisie. Arrivés sur le pré, tous deux tremblaient; c'étaient deux braves cependant, et ils en avaient donné des preuves dans plus d'un combat contre l'étranger; mais en face d'un ami et quand on songe qu'on est là pour lui percer le sein, qui pourrait s'empêcher de frémir? Ils se débarrassent de leurs habits, tirent l'épée du fourreau, les fers se rencontrent, leur cliquetis se fait entendre; mais aucun mouvement hostile : il semblait que chacun des combattans voulût se faire

tuer plutôt que d'attenter aux jours d'un adversaire qu'il chérissait. Les témoins coururent à eux et les séparèrent. — Croyez-vous que l'honneur soit satisfait, dit celui qui se croyait offensé, dès qu'il put reprendre haleine. — L'honneur ! l'honneur ! appelez-vous de ce nom le préjugé barbare qui vous portait à outrager, à ensanglanter l'amitié ? Embrassez-vous et qu'il ne soit plus question de cette malheureuse affaire. Ils jettèrent leurs épées, et les larmes aux yeux, se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Un déjeûné à la porte Maillot fut le dénouement de cette rencontre qui pouvait avoir des suites si funestes. Cependant, l'offensé, tout en pressant la main de son ami, répétait souvent aux témoins : *Mais croyez-vous bien que l'honneur soit satisfait ?*

Le Duel féminin.

Un duel plus grotesque et moins contagieux fut celui de deux femmes, à l'occasion d'un chanteur nommé *de Chassé* qui, bien que noble, s'était jeté sur les planches par amour des plaisirs et par aversion de la pauvreté. Il avait obtenu beaucoup de succès à l'Opéra, comme acteur

et comme chanteur, et toutes les femmes en raffolaient. Une polonaise et une française se le disputèrent l'épée à la main dans le bois de Boulogne.

La Française fut blessée. Après sa guérison, on la renferma dans un couvent, et l'on força l'étrangère à quitter la France.

Quant à de Chassé, le roi lui fit dire par le duc de Richelieu de cesser ce manège.

« Dites à S. M., répondit de Chassé, que ce n'est pas ma faute, mais celle de la Providence, qui m'a créé l'homme le plus aimable du royaume. »

« Apprenez, faquin, repliqua le duc, que vous ne venez qu'en troisième : le roi passe avant vous et moi après le roi (1). »

Passons à des objets plus rians et à de plus doux combats. Amour ! amour ! le bois de Boulogne te fut cher en tout temps. C'est là que tu présides aux duels les plus voluptueux ; et jamais à Paphos ta mère ne reçut plus d'encens qu'on n'en brûle en ces lieux pour toi ! Que de fois on a surpris dans ces bosquets des faunes

(1) *Mémoires de M^{me} Du Barri.*

et des dryades se caressant sur la fougère aux roucoulemens amoureux des colombes.

A ces harmonies délicieuses, se mêle quelquefois le cri sinistre du coucou, et l'on dit que souvent l'hymen en a pleuré.

Nous citerons à ce sujet deux couplets fort anciens (1), et qui pourtant n'ont rien perdu de leur vérité.

C'est une marchande de plaisir qui les chante :

(*Air noté ci-joint.*)

Venir chaque jour dans ces bois,

V'là l'plaisir des dames.

Du tendre amour subir les lois,

Lui rendre hommage en tapinois,

Faire sentir

Ses plus aimables flammes,

V'là l'plaisir des dames!

V'là l'plaisir!

En cachette se rendre ici,

V'là l'plaisir des dames.

L'une y vient surprendre un mari,

Et l'autre y vient prendre un ami.

Savoir jouir

Et contenter leurs âmes,

V'là l'plaisir des dames!

V'là l'plaisir!

Mais le charme de la promenade attire dans

(1) Ces couplets sont tirés d'un ballet pantomime intitulé : *Les Fêtes du Bois de Boulogne*, et représenté au théâtre de l'Opéra-Comique au mois d'août 1702.

ces lieux un plus grand concours de monde, et l'allée de la Porte-Maillot à Long-Champ est presque en tout temps le rendez-vous, après-midi, de la société la plus choisie et la plus brillante de la capitale. Le luxe des chevaux et des équipages s'y fait généralement remarquer. Les cavaliers caracolent autour des landaus, des calèches ou des tilburys. Parfois on descend de voiture ou de cheval pour se promener à pied dans les contre-allées. Les jeunes gens s'empres- sent d'offrir leurs bras aux dames ; toute la poli- tesse et la galanterie des salons se trouvent transportées dans le bois.

Plus loin, et dans les endroits écartés, on rencontre des promeneurs à pied qui viennent y rêver à leurs affaires ou à leurs amours, des lecteurs qui y cherchent la solitude ou des bo- tanistes qui, une petite houlette à la main, et portant une bandoulière à laquelle est attachée une longue boîte de fer-blanc, font la récolte des végétaux qu'ils découvrent.

Jean-Jacques se livrait souvent à ces plaisirs ; il venait à la fois lire, herboriser au bois (1),

(1) J.-J. Rousseau herborisait au Bois de Boulogne,

ou bien y prendre quelques délassemens avec sa Thérèse.

Ecoutons-le nous raconter une de ses promenades avec cette simplicité éloquente qui le caractérise , et qui donne tant de charmes à ses récits (1) :

Le marchand d'oublies.

« Un dimanche, nous étions allés , ma femme
 » et moi , dîner à la Porte-Maillot. Après le dî-
 » né , nous traversâmes le bois de Boulogne
 » jusqu'à la Muette. Là , nous nous assîmes sur
 » l'herbe , à l'ombre , en attendant que le soleil
 » fût baissé , pour nous en retourner ensuite tout
 » doucement par Passy. Une vingtaine de pe-
 » tites filles , conduites par une manière de reli-
 » gieuse , vinrent , les unes s'asseoir , les autres
 » folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux
 » vint à passer un oublieur avec son tambour
 » et son tourniquet , qui cherchait pratique. Je

même l'hiver. Nous avons de lui une lettre à M. de Malesherbes , où il lui mande : « J'ai fait cet hiver une
 » herborisation au bois de Boulogne , et j'en ai rapporté
 » quelques mousses , etc.

(1) *Rêveries d'un promeneur solitaire* , 9^{me} promenade.

» vis que les petites filles convoitaient fort les
» oublies, et deux ou trois d'entre elles, qui
» apparemment possédaient quelques liards,
» demandèrent la permission de jouer. Tandis
» que la gouvernante hésitait et disputait, j'appelai l'oublieur, et je lui dis : Faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurais toute employée à cela.

» Comme je vis qu'elles s'empressaient avec
» un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, et puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avaient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc, et qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auraient rien, qu'aucune d'elles ne pouvait donc être absolument mécontente, afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourrait, et que je lui en tiendrais compte. Au moyen de

» cette prévoyance, il y eut près d'une centaine
» d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles
» ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là-
» dessus je fus inexorable, ne voulant ni favori-
» ser des abus, ni marquer des préférences qui
» produiraient des mécontentemens. Ma femme
» insinua à celles qui avaient de bons lots d'en
» faire part à leurs camarades, au moyen de
» quoi le partage devint presque égal et la joie
» générale.

» Je priai la religieuse de tirer à son tour,
» craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneuse-
» ment mon offre; elle l'accepta de bonne grâce,
» tira comme les pensionnaires, et prit sans fa-
» çon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré
» infini, et je trouvai à cela une sorte de poli-
» tesse qui me plut fort, et qui vaut bien, je
» crois, celle des simagrées. Pendant toute cette
» opération, il y eut des disputes que l'on porta
» devant mon tribunal, et ces petites filles, ve-
» nant plaider tour-à-tour leur cause, me don-
» nèrent occasion de remarquer que, quoiqu'il
» n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de
» quelques-unes faisait oublier leur laideur.

» Nous nous quittâmes enfin très-contens les
» uns des autres, et cet après-midi fut un de
» ceux de ma vie dont je me rappelle le souve-
» nir avec le plus de satisfaction. La fête, au
» reste, ne fut pas ruineuse ; pour trente sols
» qu'il m'en coûta tout au plus, il y eut pour
» plus de cent écus de contentement, tant il est
» vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dé-
» pense, et que la joie est plus amie des liards
» que des louis. Je suis revenu plusieurs autres
» fois à la même place, à la même heure, espé-
» rant d'y rencontrer encore la petite troupe ;
» mais cela n'est plus arrivé. »

Cette anecdote, qui nous donne une idée du goût de Jean-Jacques pour le bois de Boulogne, et des amusemens qu'il s'y procurait, semble prendre un nouvel intérêt du rapprochement des lieux où elle s'est passée.

La Chasse.

Un autre plaisir qu'on prenait encore autrefois dans le bois de Boulogne, c'était celui de la chasse. On y trouvait beaucoup de gibier, et l'on y courait la bête fauve. En 1732, M. de

Melun y fut tué par une de ces bêtes, qu'il poursuivait.

Il allait, en chassant, voir à Bagatelle M^{lle} de Charolais, qui avait préparé une petite fête pour le recevoir. Les crêpes remplacèrent les festons, et la gaîté fit place au deuil.

Après la restauration, en 1815, les princes y chassaient encore, et l'on y avait lâché des faisans et quelques chevreuils; mais, depuis les journées de 1830, on n'y a plus vu que des lapins.

Ces lieux pleins de gaîté, de bonheur et de vie, un de nos rois (1), dont l'imagination se créait quelquefois dans des idées lugubres, voulait en faire un cimetière. Il avait l'intention d'y faire percer six allées qui auraient abouti au même centre. Il aurait fait élever dans ce centre un magnifique mausolée pour y déposer son cœur et ceux des rois ses successeurs. Chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, qu'il avait fondé (2), se serait fait bâtir un tombeau de

(1) Henri III.

(2) En 1598.

marbre avec sa statue, et ces tombeaux, le long des allées, auraient été séparés les uns des autres par un petit espace planté d'ifs taillés de différentes manières. « Dans cent ans, disait-il, » ce sera une promenade bien amusante : il y » aura au moins quatre cents tombeaux dans ce » bois (1). »

Heureusement ce projet bizarre est resté sans exécution. Nous avons assez de cimetières vastes et pittoresques, où les personnes vaporeuses qui se plaisent à méditer sur les tombeaux peuvent promener leur mélancolie, sans transformer nos plus aimables bocages en lieux de désolation et de douleur. Ce sont des distractions qu'il faut aux hommes, et non des monumens lugubres, qui, en alimentant les rêveries, usent les ressorts de l'âme.

*Dona præsentis cape lætus horæ, ac
Linque severa (2).*

Après cette idée générale du bois que nous

(1) Sainte-Foix, *Essais sur Paris*.

(2) « Délassez-vous des affaires sérieuses, en saisissant » avec joie, les plaisirs du moment. »

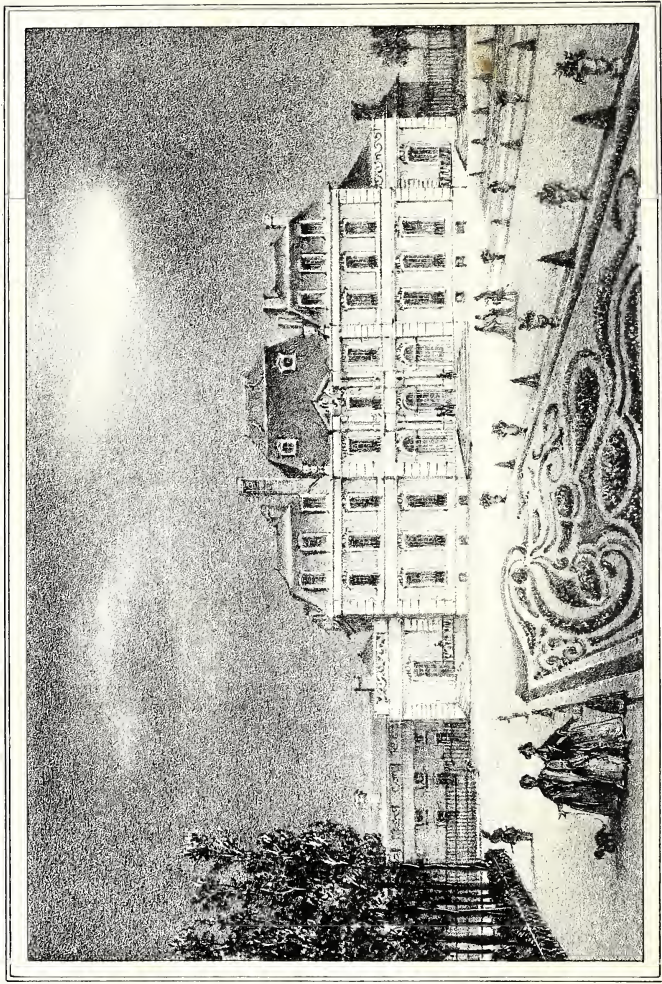
(HOR., ode VIII, lib. III.)

avons à parcourir, entrons dans quelques détails sur les châteaux, les maisons et les fabriques qu'il renferme, les allées qui y sont ménagées, les sites, les points de vue, les souvenirs et les joies qu'on y rencontre.

Pour rendre la scène plus animée, nous quitterons l'ordre monotone des chapitres, et c'est dans des promenades champêtres, c'est en nous transportant nous-mêmes sur les lieux, qu'inspirés par leur présence nous tâcherons d'en mieux saisir les traits.



DEUXIÈME PARTIE.



Champin del.

Lith. de Thierry frères

BOIS DE BOULOGNE

ET ALENTOURS.

PREMIÈRE PROMENADE.

La Muette.

Origine du château de la Muette. — La duchesse de Berri, fille du régent. — Description de ce château. — Séjour de Louis XV à la Muette. — Souper de la Dauphine avec M^{re} du Barri. — Continence de Louis XVI. — Édît de la Muette. — Ascension de Pilatre-Desrosiers, dans un ballon aérostatique. — Grand banquet dans le parc, à l'occasion de la fédération. — Vente du château. — Sa destruction.

Au nord-ouest de Passy, on trouve, après avoir parcouru la Grande-Rue, une grille soutenue par deux pilastres en pierre qui, dans leur épaisseur, supportent deux autres grilles plus petites : c'est l'entrée du bois de Boulogne.

Deux rangées de maisons se présentent, l'une

à droite , jusqu'à la Muette, l'autre à gauche , jusqu'au chemin de ronde de Passy à Auteuil.

Celles de droite , bâties symétriquement , formaient autrefois les communs du château ; elles sont devenues des propriétés particulières , dont les appartemens fort commodes sont aussi fort recherchés.

Celles de gauche sont élevées sur le terrain où l'on avait placé les écuries du roi. Elles sont d'une construction plus moderne et moins en rapport les unes avec les autres , parce que , bâties par différens propriétaires , elles se ressentent du goût ou de la fantaisie de chaque constructeur.

Toutes ces maisons , comme le château de la Muette lui-même , ainsi que le Ranelagh , sont de la dépendance de la commune de Passy , et en forment le plus joli quartier sous le nom d'*Enceinte* ou *Chaussée de la Muette*.

La ligne droite de ce quartier conduit à la Muette.

Au travers de la première grille qu'on rencontre après ce qu'on appelait les Communs , on aperçoit dans le fond un pavillon carré noirci par le

temps : c'est un des débris de l'ancien château de la Muette.

Les bâtimens récemment élevés sur ce point masquent une partie de ce pavillon, et l'on ne peut le voir dans son entier qu'en pénétrant dans l'intérieur.

Un peu plus loin, du même côté, une grande et belle porte cochère s'offre aux regards. Au-dessus de cette porte, on lit :

*Institut orthopédique de Paris, dirigé par les
docteurs Pravaz et G. Guérin.*

Dans le fond de la cour se développe un second pavillon de la Muette beaucoup plus élevé que le premier, à cause des constructions dont on l'a surchargé, et qui lui donnent plus de ressemblance à une caserne qu'à un château.

Ce pavillon est maintenant occupé par le bel établissement fondé (1) par les docteurs Pravaz et G. Guérin pour le traitement des difformités de la taille et des membres.

Aux avantages médicaux et hygiéniques, on a réuni ceux qui peuvent assurer une bonne

(1) 5 novembre 1834.

éducation ; des maîtres et des maîtresses en tous genres sont chargés d'enseigner , suivant une méthode appropriée à la position des sujets, les connaissances qui composent l'instruction classique , ainsi que celle des arts d'agrément , dont l'étude ne nuit pas au traitement des difformités corporelles.

Avant cet établissement, le célèbre Ehrard, qui était propriétaire du pavillon , et qui l'avait fait exhausser , y avait fixé son domicile et y est mort en 1832.

On admirait , dans ses salons¹, un orgue sorti de ses ateliers, et qui , par la qualité du son , charmait les oreilles des amateurs admis à l'entendre (1).

Mais, ce qui devenait plus intéressant encore, c'était une collection magnifique de tableaux que cet habile et riche luthier possédait dans cette maison , et qu'on voyait réunis dans une galerie faisant suite au château.

Cette collection se composait de deux cent

(1) Ce sont les frères Ehrard qui, les premiers, vers 1776, firent, à Paris, de petits pianos à cinq octaves avec deux pédales.

quarante tableaux de toutes les écoles, et principalement de celles d'Italie, de Hollande, de Flandres et d'Espagne.

On y remarquait : 1^o de l'école italienne, la Vierge, Jésus et saint Jean, d'André del Sarto; le Repos de la Sainte-Famille, d'Albani; l'Éducation de l'Amour, sainte Catherine, et l'Incrédulité de saint Thomas, du Corregio; Agar chassée par Abraham, de Guercino; saint Joseph et l'enfant Jésus, de Guido-Reni; la Nativité de Jésus, de Perugin; un Paysage, de Salvator Rosa; la Fuite en Egypte, de Paul Véronèse;

2^o De l'école espagnole : saint Pierre recevant les clés du Paradis, de Joanes (V); la Vierge dans une gloire, et la Nativité de Jésus, de Murillo; deux Portraits, de Velasquez;

3^o Des écoles flamande, hollandaise et allemande : les Pèlerins d'Emmaüs, de Champagne (Ph. de); l'Education, le *Benedicite*, l'Usurier, et plusieurs portraits, de Rembrandt; l'Enfant prodigue, les Quatre Saisons, les Joueurs de boules, le Chimiste, le Diseur de bonne aventure, les Œuvres de miséricorde, etc., de Téniers;

4° De l'école française : plusieurs Paysages, de Gelée (Cl.), dit le Lorrain, et trois compositions de Poussin, Apollon et Daphné, et la Naissance de Bacchus.

Pleurez, beaux arts, pleurez ! toutes ces richesses qui attiraient tant de monde à Passy, et qui en étaient un des plus précieux ornemens, ont été vendues et emportées, pour la plupart, par des étrangers (1).

Des appartemens on descend dans les jardins, qui sont vastes et plantés sur le terrain du bois de Boulogne, dont ils ne sont séparés au nord-ouest que par un saut de loup de forme circulaire; en sorte qu'en sortant du pavillon par la grande allée, on croirait ne voir devant soi qu'un jardin immense se prolongeant jusqu'à la route de Neuilly à Nanterre, dont les arbres couronnent la côte à perte de vue. L'illusion est aussi agréable que complète.

Voilà ce qui reste d'une ancienne résidence royale que Louis XV affectionnait, et dont il

(1) La vente de ces chefs-d'œuvre, au plus offrant et dernier enchérisseur, a été faite dans le mois d'août 1832.

avait fait en quelque sorte le quartier-général de ses érotiques exploits, avant l'établissement du Parc-aux-Cerfs, à Versailles (1).

Et habet etiam sua castra Cupido.

C'était dans l'origine une simple maison bâtie, soit pour y garder les mues des cerfs, soit pour y mettre les oiseaux de fauconnerie quand ils sont en mue. Or, on sait qu'en termes de chasse on appelle ces sortes de maisons *muette* (2). On y avait depuis construit un petit château dont on avait fait un rendez-vous de chasse, en lui conservant le nom de la Muette.

Au commencement du 18^e siècle, ce château fut fort embelli par les ordres de Philippe d'Orléans, régent de France, durant la minorité de Louis XV. Il devint alors l'habitation favorite de la duchesse de Berri, fille du régent. Un journaliste du temps (3) dit que « cette princesse

(1) Le Parc-aux-Cerfs, à Versailles, était une espèce de pensionnat où l'on élevait de jeunes filles pour les menus plaisirs du monarque.

(2) La Muette du bois de Boulogne, la Muette de la forêt de Saint-Germain.

(3) Journal de Verdun, du mois d'août 1716.

» allait y passer les après-dîners avec sa nom-
» breuse cour, et qu'elle ne revenait au Luxem-
» bourg, sa résidence habituelle à Paris, que
» fort avant dans la nuit. »

Louis XIV l'avait mariée en 1710 à Charles, duc de Berri, dernier des enfans de Louis, dauphin. Ce prince était fort pieux; sa femme, qui ne l'était pas, raillait impudemment son mari sur sa piété. Lorsqu'elle l'eut perdu, en 1714, on la vit se livrer à tous les excès. Emportée par le plus fol orgueil, et avilie par la débauche, « elle donna, dit Duclos, des scènes de l'un et » l'autre genre. » Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des retraits aux Carmélites précédaient et suivaient ces bacchanales.

Cette princesse fut soupçonnée d'avoir empoisonné le duc de Berri, son mari, pour se soustraire à la détention dont il l'avait menacée en punition de ses dérèglemens.

Il paraît qu'entre elle et son père, le régent, régnait une intimité trop étroite (1).

Voici ce qu'on rapporte à ce sujet dans des

(1) Marmontel, régence du duc d'Orléans.

Mémoires sur la régence, imprimés à La Haye en 1730 (1).

« Le duc d'Orléans avait une tendresse extraordinaire pour la duchesse de Berri, sa fille. Il allait souvent la voir à la Muette, dans le bois de Boulogne; il lui faisait une pension dont peu de personnes avaient connaissance; il l'accablait de présens magnifiques; enfin il semblait oublier pour elle le reste de sa famille.

Un poète du temps (2) fit sur elle la strophe suivante, dans sa 1^{re} philippique :

Toi qui joins au nœud qui te lie,
Des nœuds dont tu n'as point d'effroi;
Ni Messaline, ni Julie,
Ne sont plus rien auprès de toi.
De ton père, amante et rivale,
Avec une fureur égale,
Tu poursuis les mêmes plaisirs;
Et toujours plus insatiable,
Quand le nombre même t'accable,
Il n'assouvit pas tes désirs.

Une conduite si dissolue, si criminelle, devait être punie. La mort vint saisir cette princesse

(1) Mémoires de la régence du duc d'Orléans; 3 vol. in-12. La Haye, Jean Van Duren, 1730.

(2) La Grange-Chancel.

au milieu de ses orgies, à la fleur de son âge, dans le mois de juin 1719 (1).

Plus sensuelle qu'attachée à la vie, elle avait pris pour devise : *Courte et bonne*.

Après la mort de la duchesse de Berri, Louis XV, séduit par la beauté du site et l'isolement du château, voulut s'y ménager une retraite impénétrable aux curieux, où il pût se livrer à ses goûts avec plus de liberté qu'à Versailles, tout plein encore de la majesté du grand roi et de l'étiquette sévère qu'il y avait établie.

Il fit donc rebâtir presque entièrement le château, qui, dans sa nouvelle construction, formait un grand corps-de-logis flanqué des deux pavillons dont on voit encore les restes. Ces bâtimens étaient composés d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et de mansardes. On remarquait dans le vestibule : 1° deux tableaux de Vender-Meulen représentant les sièges d'Orsoi et de Rées; 2° deux autres tableaux plus grands, et copiés d'après des peintres célèbres, par Martin. Ils avaient pour sujets Mons assiégé en 1691

(1) 21 juin 1719. La duchesse de Berri n'avait pas encore vingt-quatre ans accomplis.

et Namur en 1692. L'autel de la chapelle était décoré d'un beau tableau de Raphaël représentant la Sainte-Famille (1), et les jardins étaient ornés d'un grand nombre de statues de maîtres plus ou moins célèbres, tels que Flamen, Poirier, Le Moine et Le Peaute.

Indépendamment du château, Louis XV fit construire, pour sa suite, toute cette rangée de maisons uniformes qu'on voit depuis l'entrée du bois jusqu'à celle de la Muette.

De l'autre côté du château se trouvaient la laiterie (2) et la pompe (3), le long de la rue de la Pompe, qui ne formait alors, comme on l'a déjà dit (4), qu'une ruelle de communication entre Passy et la plaine. En face de ces maisons, on voyait le parterre de l'Escarpolette, où l'on avait établi des jeux et des divertissemens de plusieurs espèces; le potager, l'orangerie, la

(1) Ce tableau décore maintenant la tribune de l'église de Passy.

(2) Cette maison appartient à M. Sauvage, qui l'a fait considérablement agrandir.

(3) Cette maison appartient à la famille Hugot.

(4) Page 228.

ferme et la faisanderie formaient ensuite la clôture des jardins au nord.

Ce sont ces lieux tout palpitans encore des dissolutions de la duchesse de Berri, sa cousine, que Louis XV choisit pour le siège de ses débauches; il y venait avec des courtisanes se délasser des fatigues de la représentation et de l'ennui des maîtresses. Il y admit à la vérité la Dubarry, mais ce fut plus tard, et l'on sait qu'avec elle il n'avait à craindre aucune tracasserie sur ses infidélités, puisqu'elle était la première à se prêter à ses goûts et à lui procurer tout ce que son humeur capricieuse et volage pouvait lui faire désirer.

C'est là qu'il se livrait avec quelques favoris et entre autres avec le duc de Richelieu, son premier gentilhomme, aux plus dégoûtantes orgies. Il prenait alors le titre de baron de Gonesse, et croyait ménager ainsi la majesté royale.

Cependant, quand les joies passaient de certaines bornes, il s'écriait d'un ton sévère : *Messieurs, le roi!* A l'instant tout rentrait dans l'ordre, et à la familiarité la plus déhontée succédait sur-le-champ le maintien le plus respectueux.

Tout à la Muette respirait cet esprit de libertinage et de corruption dont le maître était animé, et les seigneurs de sa suite, à son exemple, se livraient de leur côté aux débordemens les plus blâmables.

On raconte à ce sujet que Louis XVI étant encore dauphin, et se trouvant au château de la Muette, où il avait suivi son aïeul, témoigna le désir de faire une promenade du côté des Bons-Hommes; que les courtisans en profitèrent pour faire trouver sur son passage une jeune personne qu'ils y avaient attirée; qu'ils la lui firent remarquer, en vantant ses grâces et sa beauté; que le dauphin la trouva fort jolie, et demanda quel état elle professait; que les courtisans lui répondirent que c'était une marchande de Paris; qu'alors le jeune dauphin s'écria : *Que vient-elle faire ici? Elle ferait mieux de rester à sa boutique que de venir perdre son temps à la promenade* (1).

Cette réponse attéra ces jeunes libertins, qui s'en retournèrent en silence à la Muette, à la

(1) Vie publique et privée de Louis XVI.

suite du dauphin, et n'osèrent plus tenter de pareilles scènes.

Au milieu de tous ces désordres, Louis XV respectait et pratiquait la religion; il ne manquait pas un seul jour d'entendre la messe qu'allait dire à la chapelle de la Muette, un des pères Barnabites attachés au service de la paroisse de Passy. On peut juger de l'importance qu'il mettait aux fonctions que ce religieux remplissait auprès de sa personne, par la lettre qu'il fit écrire lors d'une vacance de la cure, à la communauté des Barnabites de Paris, par le cardinal de Fleury (1); en voici le texte :

(1) Le cardinal de Fleury, qui avait été précepteur de Louis XV, fut mis à la tête du ministère à l'âge de 75 ans. C'est de lui que Voltaire a dit (Précis du Siècle de Louis XV) : « S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux sur » terre, c'était sans doute le cardinal de Fleury. On le » regarda comme un homme des plus aimables et de la » société la plus délicate jusqu'à l'âge de 73 ans; et » lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du » monde, il eut pris en main le gouvernement, il fut » regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'en 1742, tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à » près de 90 ans une tête très-saine, libre et capable » d'affaires. »

Versailles, 22 décembre 1728.

« Le roi a été informé , mes révérends pères,
» que M. le curé de Passy, qui est un de vos re-
» ligieux, veut se démettre de sa cure ; et comme
» cette paroisse est voisine de la Muette, où
» S. M. va souvent, et où un de vos religieux va
» dire la messe, S. M. serait bien aise que le suc-
» cesseur que vous y nommerez soit un homme
» *de paix et de bonnes doctrines*. On lui a rendu
» de bons témoignages du père Duché, qui est
» je crois à Passy ; et S. M. m'ordonne de vous
» mander que vous ferez chose qui lui sera agréa-
» ble, si vous voulez bien le nommer à la place
» du curé qui veut se défaire. Je vous prie mes
» révérends pères, d'être persuadés de l'estime
» que j'ai pour ceux qui composent votre maison.

» *Signé*, le cardinal de FLEURY. (1) »

Ce mélange bizarre de libertinage effréné et de superstition oiseuse, se retrouve dans la plupart des princes de la maison de Bourbon. Mais ce qu'il y avait de plus déplorable dans la

(1) Cette lettre se trouve dans les papiers de la fabrique de Passy.

conduite de Louis XV, c'est le peu de soin qu'il prenait, surtout dans les derniers temps de sa vie, de cacher du moins ses débordemens scandaleux, et l'obstination qu'il mettait à ce que ses maîtresses en titre fussent honorées et respectées dans sa cour à l'égal des princesses du sang. On croit que ce fut la crainte de subir cette humiliation qui détermina Madame Louise, fille du roi, à prendre le voile en 1770 dans l'ordre austère des Carmélites (1).

On va voir jusqu'à quel point ce prince poussait l'impudence et l'effronterie, tout en ménageant le scrupule religieux.

Il avait marié le dauphin, son petit-fils, avec Marie-Antoinette, fille de Marie-Thérèse. Ce mariage avait été célébré à Vienne, par procureur, et Marie-Antoinette arrivait en France pour le consommer. Louis XV alla recevoir cette princesse à Compiègne, où elle fit séjour. Le lendemain, en passant à Saint-Denis, le roi et elle, s'y arrêtrèrent pour faire une visite à Madame Louise, qui, tout récemment avait pris le voile, aux Carmélites de cette ville. Tout Paris s'était cantonné

(1) Anquetil, *Histoire de France*.

sur la route pour voir passer le roi et la nouvelle dauphine, et une double haie de carrosses les accompagnaient depuis Saint-Denis jusqu'à la porte Maillot.

La famille royale descendit à la Muette. C'est dans ce château que coucha Marie-Antoinette, pour obéir aux lois de l'église, qui défendent aux fiancés d'habiter sous le même toit avant la cérémonie de la bénédiction nuptiale (1). Mais en même temps que le roi se soumettait à ce précepte, qui tient à la fois à la religion et aux bonnes mœurs, il violait toutes les règles de la décence et du bon ordre, en présentant à la jeune archiduchesse l'indigne Phrynée qui captivait son cœur, la comtesse Dubarry (2); et en l'admettant à la même table.

Après la mort de Louis XV, arrivée le 10 mai 1774, la cour partit pour Choisy (3); mais la petite vérole s'étant déclarée sur une des tantes du roi, il fallut chercher un autre asile, et l'on se rendit à la Muette.

(1) Cette cérémonie se fit à Versailles le 16 mai 1770.

(2) *Histoire de France* d'Anquetil, règne de Louis XV.

(3) Choisy était alors une résidence royale.

Le premier acte du nouveau roi dans cette résidence , fut un acte de bienfaisance et d'humanité : ce fut l'édit, appelé l'édit de la Muette, par lequel il renonce au droit de *joyeux avènement* dont il aurait pu tirer de très-grosses sommes. On ne peut lire cet édit sans attendrissement. Voici dans quels termes il est conçu :

« Assis au trône où il a plu à Dieu de nous
» élever , nous espérons que sa bonté soutiendra
» notre jeunesse , et nous guidera dans les
• moyens qui pourront rendre nos peuples heu-
» reux : c'est notre premier désir ; et connaissant
» que cette félicité dépend principalement d'une
• sage administration , parce que c'est elle qui
» détermine un des rapports les plus essentiels
» entre un souverain et ses sujets ; c'est vers
» cette administration que se tourneront nos
» premiers soins et notre première étude. Nous
» étant fait rendre compte, etc.

» Après avoir ainsi pourvu à la sûreté des créan-
» ciers de l'état, et consacré les principes de jus-
» tice qui feront la base de notre règne , nous
» devons nous occuper de soulager nos peuples
» du poids des impositions ; mais nous ne pou-

» vous y parvenir que par l'ordre et l'économie.
» Les fruits qui doivent en résulter ne sont pas
» l'ouvrage d'un moment, et nous aimons mieux
» jouir plus tard de la satisfaction de nos sujets,
» que de les éblouir par des soulagemens dont
» nous n'aurions pas assuré la stabilité. Il est
» des dépenses nécessaires qu'il faut concilier
» avec la sûreté de nos états : il en est qui déri-
» vent de libéralités susceptibles peut-être de
» modération, mais qui ont acquis des droits
» dans l'ordre de la justice par une longue pos-
» session, et qui dès-lors ne présentent que des
» économies graduelles. Il est enfin des dépenses
» qui tiennent à notre personne et au faste de
» notre cour ; sur celles-là nous pourrons
» suivre plus promptement les mouvemens de
» notre cœur, et nous nous occupons déjà des
» moyens de les réduire à des bornes convena-
» bles. *De tels sacrifices ne nous coûteront rien,*
» *dès qu'ils pourront tourner au soulagement de*
» *nos sujets : leur bonheur fera notre gloire, et le*
» *bien que nous pourrons leur faire sera la plus*
» *douce récompense de nos soins et de nos travaux.*
» Voulant que cet édit, le premier émané de
» notre autorité, porte l'empreinte de ces dispo-

» sitions, et soit comme le gage de nos inten-
» tions, nous nous proposons de dispenser nos
» sujets du droit qui nous est dû à cause de
» notre avènement à la couronne. »

Quel roi!... et quel sort lui était réservé!

Pendant son séjour à la Muette, Louis XVI, accompagné de la reine sa femme, et suivi de toute sa cour, allait exactement les dimanches et fêtes, entendre l'office divin dans l'église des Bons-Hommes (1).

Il eût désiré pouvoir se rendre à la paroisse, mais il avait été reconnu que l'église en était trop petite pour suffire à l'appareil qu'exigeaient le cérémonial et le faste de la couronne. Il en témoigna du regret et se fit rendre compte des moyens de remédier à cet inconvénient. Ce fut alors que l'on dressa le plan d'agrandissement dont nous avons parlé (2) qui obtint son assentiment, et qui, par des obstacles sans cesse renaissans, resta sans exécution.

Les affaires rappelèrent bientôt la cour à Versailles, et le roi renonça tout-à-fait au séjour de

(1) Voyez chapitre 2, page 37, première partie.

(2) Voyez chapitre 4, page 14, première partie.

la Muette. Il y venait cependant tous les ans au mois de mai, pour la revue des gardes françaises et des gardes suisses qu'il passait à cette époque dans la plaine des Sablons ; mais il ne l'habitait pas, il s'en servait seulement comme d'un lieu de repos et de rafraîchissement, où il montait à cheval avec les officiers de sa suite, et où il reprenait sa voiture après la revue.

La reine s'y rendait plus souvent, elle aimait à s'y délasser du poids de la grandeur. Ce fut dans cette résidence, que, sous ses yeux, fut inoculée la princesse sa fille, aujourd'hui Madame, duchesse d'Angoulême. Ce fut là qu'elle passa le temps des couches de la comtesse Jules de Polignac, gouvernante de ses enfans, sa bien-aimée, afin d'être plus près d'elle, et d'avoir, pour ainsi dire à chaque instant de ses nouvelles (1).

C'est auprès de la Muette que se fit, en 1783, la première expérience de voyager dans les airs, à l'aide d'un ballon aérostatique. Pilâtre Durosier la dirigeait en présence de toute la cour et d'un grand concours de curieux. Bientôt on le

(1) Mai 1780.

vit lui-même , accompagné du marquis d'Arlande , s'élever majestueusement dans l'espace , parcourir les airs dans une nacelle ou galerie , attachée à l'aérostat , aux applaudissemens unanimes et aux bravos réitérés de la multitude.

Cette expérience réussit complètement. Le ballon , après avoir traversé la Seine et plané sur la capitale , alla s'abattre au-delà du nouveau boulevard , près du moulin de Croullebarbe.

En 1787, Louis XVI désirant alléger les dépenses de l'état , fit de grandes réformes dans ses maisons civile et militaire , et ordonna la vente de plusieurs de ses châteaux. La Muette fut comprise dans cette dernière disposition , et dès-lors elle cessa de devenir une résidence royale.

Cependant elle ne fut mise en vente qu'en 1791 (1).

Le conseil-général de la commune de Passy, sentant alors tout l'avantage qu'il y aurait pour cette commune de conserver cette belle propriété sur son territoire , s'empressa d'arrêter (2)

(1) Décret de l'assemblée nationale, du 26 mai 1791.

(2) 29 mai 1791.

qu'il ferait sur-le-champ sa soumission pour l'acquérir aux conditions portées dans les décrets rendus en faveur des municipalités.

On ignore le résultat des démarches qui furent faites en exécution de cet arrêté. Il est présumable que le défaut de fonds ne permit pas de faire une acquisition d'une si grande valeur; il est du moins certain que le château fut morcelé, qu'une partie en fut aliéné, et que l'autre resta propriété de l'état, puis de la couronne, jusqu'en 1830, époque où elle a été distraite de la liste civile et définitivement aliénée.

Avant de terminer cette promenade, nous devons dire un mot d'une circonstance qui se rattache à la Muette, et se lie à un des événemens les plus remarquables de la révolution de 1789; c'est la *fête de la fédération* où furent appelés les députés de tous les corps de l'armée et de toutes les communes de France.

Cette fête fut célébrée le 14 juillet 1790, au Champ-de-Mars, en présence du roi, de sa famille et d'une population immense. La ville de Paris voulut à cette occasion, réunir en banquet les membres de la fédération, et ce furent

les jardins de la Muette qu'elle choisit pour donner ce banquet qui fut, dit-on, de plus de 15,000 couverts.

DEUXIÈME PROMENADE.

La Pelouse et la fête de Passy.

La Pelouse.

A l'opposite de la Muette, s'étendait autrefois une grande pelouse entièrement à découvert. Cette pelouse est maintenant coupée par quelques allées de faux acacia (*robinia pseudo acacia*) qui, dans le temps de leur floraison, parfument ces lieux de l'odeur la plus suave.

C'était autrefois le rendez-vous de la société la plus brillante de la cour et de la capitale.

Les jeudis et les dimanches après midi, dans les beaux jours, la mode, guidée par le caprice, venait y rendre ses arrêts éphémères, souvent en dépit du goût, mais toujours sans appel. Tant de beautés parées de toute leur élégance et enrichies de leurs diamants, formaient un coup d'œil enchanteur au milieu de cette verdure. Une prairie émaillée des plus belles fleurs et brillante des feux que le soleil fait jaillir de chaque goutte

de rosée, n'offre pas un spectacle plus magnifique. On le devait à la mode; il a passé avec elle. Les dames qui viennent encore se promener vers ces lieux devenus plus solitaires, vont s'asseoir modestement et sans parure, dans l'allée qui borde le Ranelagh.

Au temps du Directoire, il y avait chaque soir d'été, sur cette pelouse, une grande partie de barre. Les jeunes gens venaient s'y délasser des petites vexations que leur faisait éprouver la police directoriale. C'était le temps où l'on proscrivait les collets verts ou noirs, les cheveux en cadenettes; où l'on était tenu de produire une carte de sûreté à chaque corps-de-garde, ou d'exhiber un passeport à chaque coin de rue. On verra bientôt que ces malheureux jeunes gens ne jouirent pas long-temps de ce délassement; et qu'on les poursuivit jusques dans leur dernier refuge (1).

Fête de Passy.

La pelouse n'a plus guère de célébrité que par la fête de Passy.

(1) Voyez la troisième promenade : *Ranelagh*.

Cette fête tombe le 25 mars, jour de l'Annonciation. Le mauvais temps qui règne souvent à cette époque, l'avait fait remettre, du consentement de l'archevêque de Paris, au premier dimanche de mai; on essaya de l'ajourner encore d'une quinzaine de jours, afin d'en faire jouir les personnes qui n'habitent Passy que dans la belle saison, et qui n'y arrivent que vers la mi-mai; l'archevêque s'y refusa (1) en motivant son refus sur ce que « la fête de l'Annonciation, » dont le vrai jour est le 25 mars, et dans certaines années, le lendemain de *Quasimodo*, » paraît assez différée lorsqu'on la célèbre le » premier dimanche de mai, et que le retard que » mettent les propriétaires de Passy à se rendre » à leur résidence d'été, ne peut être un motif » suffisant pour mobiliser ainsi les fêtes, et en » changer l'époque, suivant les convenances du » moment. »

Ainsi, c'est le premier dimanche de mai, que chaque année, se célèbre dans l'église de Passy, la fête patronale.

Les réjouissances du dehors se faisaient jadis

(1) Décision de l'archevêque de Paris, du 2 mai 1817

à la seigneurie (1) ; elles ont lieu maintenant au bois de Boulogne, et se prolongent jusques et y compris le dimanche suivant.

L'allée qui conduit de Passy au Ranelagh, est garnie d'une double rangée de boutiques, entremêlée de petits spectacles et de divertissemens de toute espèce. Sur la pelouse, on trouve des limonadiers, des marchands de comestibles, des salles de danse, des loteries de porcelaine et de sucreries, des jeux de bague, des balançoires, des escarpolettes, etc.

Depuis quelques années, des prix sont proposés à la force et à l'adresse : ce sont des montres, des couverts d'argent et autres objets. Les uns sont suspendus au faite de mâts de Cocagne fort élevés, et le long desquels il faut lentement et péniblement se glisser, pour atteindre les prix ; les autres sont distribués par les magistrats de la commune, aux vainqueurs dans les courses au sac et autres. Des fanfares célèbrent chaque victoire, et un concert d'harmonie qui dure depuis midi jusqu'à six heures du soir, charme les oreilles des assistans.

(1) Voyez première partie, chapitre 7, page 125.

Un grand concours de monde vient de la capitale et des environs , prendre part à ces amusemens avec d'autant plus de plaisir , qu'on y trouve une bonne police et un abri dans le Ranelagh en cas de mauvais temps.



TROISIÈME PROMENADE.

Le Ranelagh.

Son histoire. — Il est assiégé par les troupes du Directoire. —
Les plaisirs qu'il offre au public. — Trénitz, l'inventeur
de la figure de ce nom dans les contredanses. — M^{lle} Mail-
lard. — **Concerts.** — Les petits comédiens du bois. —
Audinot.

Ce Ranelagh, dont le nom fut anglais,
A vu jadis et la cour et la ville,
Dans son enceinte arriver à la file.
La mode est tout chez le peuple français.
Le goût du jour dirige cette foule,
Qui, par torrens, se grossit et s'écoule
Sur les arrêts de quelques étourdis,
Qui sont partout comme oracles suivis.
Point d'agrémens qu'aux lieux où l'on s'écrase,
Vite on s'engoue et plus vite on se lasse;
Et les plaisirs de la cour d'autrefois ,
Sont devenus les plaisirs des bourgeois.

Au Ranelagh on change de folie,
Et Terpsichore y fait place à Thalie.
Là, s'essayant dans un art enchanteur.
Vient s'exercer le timide amateur,
Et débiter, en tremblant, mainte actrice,
Qui prend le ton et l'air de la coulisse,
Et qui bientôt peut-être brillera
Au Vaudeville ou bien à l'Opéra.
Mais il faut voir comme dans notre salle,
Avec fierté maint abonné s'installe.
On fait garder et sa chaise et son banc,
On fait du bruit pour être au premier rang.

Ne croyez pas qu'on y soit sans toilette.
Comme à Paris l'on tient à l'étiquette;
Pour être vu l'on vient plus que pour voir.
Et l'équipage à la porte le soir,
Du gros banquier doit attendre la dame.
Quand du bourgeois l'on remarque la femme
Prenant le bras du modeste piéton,
Légèrement trottant sur le gazon,
Et s'esquivant à la clarté tremblante
De son fallot que porte une servante.

Ces vers, de M. Dumersan (1), donnent une juste idée du Ranelagh, et en retracent d'une touche légère les amusemens et les plaisirs.

Il nous reste à faire connaître l'origine de cet établissement, et à le suivre dans ses oscillations historiques.

Il n'y avait d'abord devant la Muette, comme on l'a déjà remarqué, qu'une vaste pelouse dépourvue de toute espèce de plantations, et qui se terminait par un lieu destiné à la danse et autres amusemens champêtres.

Il a été représenté en 1741, au théâtre Français, une comédie en un acte en prose, intitulée : *le Bal de Passy*, ou les Masques ; ce qui prouve évidemment que le bal de Passy existait longtemps avant la fondation du Ranelagh.

(1) Épître à Passy.

Ce n'est que de la fin du règne de Louis XV (1), que date cet établissement : un sieur Morisan, alors garde de la porte du bois de Boulogne, du côté de Passy, obtint, par la protection du maréchal, prince de Soubise, gouverneur du château de la Muette et grand gruyer (2) du bois de Boulogne, la permission d'enclorre le lieu destiné à la danse, qui était à découvert, et d'y construire un café, un restaurant et une salle de spectacle.

Muni de cette permission, l'entrepreneur mit aussitôt la main à l'œuvre, et l'on vit en fort peu de temps, s'élever les bâtimens nécessaires à son entreprise.

Il en fit l'ouverture le 25 juillet 1774, sous le nom de *Petit-Ranelagh*, nom anglais qui avait été donné à un établissement du même genre à Chalsea, près Londres (3).

(1) Louis XV est mort le 10 mai 1774.

(2) Ce mot vient du grec *Δρως*, qui signifie chêne, et dont on a fait druïde, druyer, et par corruption gruyer. C'était le mot employé en termes d'eaux et forêts, pour désigner l'officier ou le juge des délits commis dans les bois et forêts, ou rivières.

(3) Ranelagh était le nom d'un lord d'Irlande, grand amateur de musique, qui avait fait construire dans ses vastes jardins, sur les bords de la Tamise, un bâtiment

Morisan se croyait d'autant mieux affermi dans sa possession, que la permission qu'il avait obtenue, fut confirmée par sentence de la capitainerie-gruerie du bois de Boulogne et dépendances, en date du 25 juin 1779.

Plein de confiance dans ce jugement, encouragé d'ailleurs par le succès, Morisan n'hésita pas à donner de l'accroissement à son entreprise ; il fit ajouter à la salle qu'il avait construite, et qui sert maintenant de vestibule, une seconde salle plus vaste et plus aérée ; rayant dès-lors le mot *Petit* sur son tableau, et laissant seulement subsister le nom *Ranelagh*.

Il ne se doutait pas des chagrins que pouvaient lui susciter la morgue et la susceptibilité qui régnaient alors dans les juridictions spéciales ; plus jalouses de leurs prérogatives que de rendre justice à chacun selon son droit.

Le grand-maître des eaux et forêts de la généralité de Paris, fut indigné d'apprendre qu'un

en forme de rotonde, pour y donner des concerts. A la mort de ce seigneur, une compagnie fit l'acquisition de cette rotonde et de ses dépendances, pour y établir un café, et y donner des bals, des concerts et des feux d'artifice.

simple capitaine-gruyer se fût permis de couvrir le Ranelagh de sa protection ; il annula, par ordonnance du 2 juillet 1779, la sentence du gruyer, et le lendemain 3, un arrêt solennel du siège de la table de marbre (1) confirma cette ordonnance.

Le dispositif de cet arrêt est assez curieux pour qu'on le rapporte ici.

« Les juges, en dernier ressort, reçoivent le
» procureur-général du roi opposant à l'exécution des actes de permission mentionnés en sa
» réquisition ; et sans s'arrêter ni avoir égard à la
» sentence rendue en la gruerie de Boulogne,
» le 25 juin 1779, qui demeurera comme non
» avenue, lui permettons de faire assigner aux
» délais de l'ordonnance, en la cour, Morisan et
» Renard ; et cependant *par provision*, ordonnent que, dans le jour de la signification

(1) On appelait ainsi le tribunal qui connaissait de la connétablie, de l'amirauté et des eaux et forêts. Son nom provenait d'une grande table de marbre qu'on voyait au bout de la salle du palais à Paris, et qui servait dans les festins solennels. Cette table a disparu lors de l'incendie du palais en 1618, mais le tribunal en a conservé le nom jusqu'à sa suppression en 1790.

» du présent arrêt , lesdits Morisan et Renard
» seront tenus , chacun en droit soi , de faire
» abattre et démolir les cheminées , fours et
» fourneaux par eux construits dans le bois de
» Boulogne ; font aussi défense , par provision ,
» auxdits Morisan et Renard de rescidiver d'al-
» lumer dans leurs loges , enceintes , Ranelagh et
» baraque , aucuns feux , *sous peine de galères*.
» Au surplus , font défenses de continuer aucuns
» ouvrages , à peine d'être les contrevenans ,
» ouvriers et voituriers , emprisonnés sur le
» champ. »

Ainsi , pour punir le gruyer d'avoir empiété sur les attributions du grand-maître et de Messieurs de la table de marbre , ce sont les entrepreneurs d'un établissement consacré tout entier aux plaisirs du public et à l'agrément du bois de Boulogne , qu'on ruine , qu'on opprime , qu'on dévoue même aux galères.

Heureusement qu'informé de cet abus d'autorité , le roi s'empressa d'en faire justice.

Un arrêt du conseil d'état , du 17 juillet 1779 , cassa l'ordonnance du grand-maître , ainsi que l'arrêt du siège de la table de marbre , et ordonna

que la sentence de la capitainerie-gruerie , sortirait son plein et entier effet.

Cependant, le Ranelagh prospérait. Rassurés par cet arrêt, les directeurs y donnèrent des fêtes champêtres qui attirèrent la foule. On y trouvait un restaurant, un café et une fort belle salle de danse, pouvant au besoin se transformer en salle de spectacle et même en loge maçonnique (1).

Un célèbre artificier du temps, Toré, y donnait des feux d'artifice. Les vieillards citent encore celui qui représentait la prise de la Grenade par le comte d'Estaing, et qui fut tiré en présence du vainqueur.

Ce qui donna la vogue à ces fêtes, c'est le séjour que la reine fit à la Muette vers cette époque (1780).

Une société (2) de personnes de marque, essaya d'y fonder un bal tous les jeudis, où l'on

(1) C'est dans cette salle, transformée en loge, que Franklin fut reçu franc-maçon en 1778.

(2) Cette société était composée de cent personnes, qui, moyennant une rétribution annuelle de 72 fr. chacune, fournissait aux frais du loyer de la salle, de l'éclairage et de l'orchestre.

n'admettait que des gens distingués, sinon par leur naissance, du moins par leurs manières polies et par leur position sociale.

Ce projet réussit complètement; et la reine, qui venait se promener sur la pelouse, cédant aux instances des sociétaires, daigna pénétrer dans l'intérieur du Ranelagh et honorer plusieurs fois ce bal de sa présence. Dès-lors, l'affluence devint considérable; les associés ne pouvaient plus suffire aux instances qui leur étaient faites pour obtenir des entrées; la salle elle-même n'était plus assez grande pour contenir la foule qui s'y portait.

Cette prospérité dura jusqu'à l'époque de la fondation de la république en France. La terreur apparaissant alors sur l'horison, tous les plaisirs s'enfuirent à tire-d'aîles, comme les oiseaux de passage à l'approche des vautours. Le Ranelagh n'eut plus de ressources que son bal du dimanche qui n'était composé que de prétendus patriotes affublés de bonnets rouges, et terminant chaque contredanse par la *carماغنوله*, le *ça ira* et autres gentilleses de ce genre.

Cette ressource ne pouvait suffire aux frais de

l'entreprise ; elle se vit contrainte d'abord de fermer le Ranelagh , ensuite de le démolir en partie pour payer ses dettes avec les matériaux.

En 1796 , l'établissement du gouvernement directorial faisait espérer plus de repos et de stabilité ; la société Morisan , Ducis et Rabul , fit reconstruire la salle.

On respirait alors , les partis semblaient se rapprocher , et les jeunes gens , toujours prêts à se livrer à la joie dès qu'une lueur d'espérance se laisse entrevoir , revinrent au Ranelagh. La mode était alors de porter des habits carrés à collets verts ou noirs , des cravattes gigantesques ; d'avoir les cheveux relevés en cadennettes par derrière , et tombant en oreilles de chien sur les côtés. Cette mode déplut aux sans-culottes , et le directoire en prit de l'ombrage. Les pauvres jeunes gens , signalés sous le nom de *muscadins* , se virent assiégés dans le Ranelagh par un bataillon de la garde du directoire lui-même.

Il courait vers ce temps une chanson dont le refrain était :

Quant il faut venger l'innocence ,
L'habit , la natte , ne font rien ;
Le cœur seul fait la différence
Du bon , du mauvais citoyen.

Chanson que tout cela ! disait le directoire, et il n'en poursuivait pas moins les nattes ou cadennettes et les collets verts ou noirs. Nos pauvres jeunes gens, surpris au milieu des plaisirs, ne surent où se sauver ; quelques-uns sautèrent par-dessus les haies du jardin, d'autres grimperent aux arbres, d'autres se cachèrent dans les caves ; le reste se rendit. Cette expédition héroïque termina pour quelques-uns, par la frayeur qu'elle leur causa ; pour un moindre nombre, par une jambe cassée ; et pour la presque totalité, par plusieurs mois de prison.

Mais ceux qui en souffrirent le plus, furent les administrateurs du Ranelagh qui eurent leur établissement ravagé par les *vainqueurs*, et qui furent ensuite contraints de le tenir fermé jusqu'à l'époque de la destruction du gouvernement directorial en 1799.

Le 19^e siècle s'ouvrit sous des auspices plus favorables : Bonaparte était revenu d'Égypte ; il avait renversé le directoire, enchaîné l'hydre révolutionnaire, et ramené dans tous les cœurs la joie, l'espérance et la sécurité.

Le Ranelagh fut rouvert, les bals du diman-

che reprirent leur cours, et l'on pouvait s'y montrer sans craindre la menace ou l'outrage d'un farouche républicain. On vit même les bals d'abonnés briller d'un nouvel éclat ; la pelouse redevenir le rendez-vous de la bonne compagnie, et le spectacle avoir encore ses beaux jours.

C'est dans les bals de cette époque, qu'on remarqua le célèbre Trenitz, brillant danseur de société, qui a inventé la figure appelée de son nom la *trenits* dans les contre-danses.

Ce Trenitz était l'âme des entrechats. C'est à sa réputation comme danseur, qu'il dut l'amitié que lui portait Jérôme Napoléon, homme de plaisir, et qui aurait préféré la royauté d'un banquet à la couronne de Westphalie. Ce roi-teleet improvisé, voulait absolument faire du danseur un ministre. L'empereur, qui ne plaisantait pas quand il s'agissait d'affaires sérieuses, s'y opposa ; et cette fois, du moins, on ne put pas dire comme Figaro : « Il fallait pour » cette place un calculateur, ce fut un danseur » qui l'obtint. »

Plus d'une fois aussi l'on a vu réunies au Ranelagh, les sommités de la société du temps : Lucien, Bertrand, Barras ; et M^{mes} Tallien, Beau-

harnais (1) et Récamier , si recherchées pour leur beauté, leur parure et leur élégance.

Les dames étaient alors très-légèrement vêtues ; celles que nous citons, représentaient assez bien les trois grâces demi-nues d'Homère.

On fit à ce sujet le couplet suivant :

AIR : *De la Croisée.*

D'un tissu trop clair, trop léger,
Ces belles Grecques sont vêtues ;
Un souffle peut le déranger
Et nous les montrer toutes nues.
Aux yeux souvent un voile adroit
Promet une beauté divine.
Rarement la forme qu'on voit
Vaut celle qu'on devine.

C'est la pensée du Tasse.

Quanto se monstra men, tanto è più bella.

Mais un nouvel orage était prêt à fondre sur le Ranelagh : Morisan était mort (2) ; sa veuve et le sieur Gabriel Herny, son gendre, continuaient à gérer l'établissement , lorsque la chute de Napoléon ramena deux fois au bois de Boulogne les armées étrangères.

(1) Depuis impératrice des Français, par suite de son mariage avec Napoléon Bonaparte.

(2) En 1812.

Les salles du Ranelagh leur parurent d'abord fort convenables pour loger leurs chevaux. Ces armées en firent donc des écuries lors de la première occupation en 1814, et les transformèrent en hôpital à la seconde.

On conçoit que de semblables métamorphoses durent nuire considérablement à l'établissement ; mais ce qui acheva de le ruiner, c'est un ouragan qui survint trois ans après (1), et qui en renversa toute la toiture.

Frappée à la fois par les hommes et par les éléments, la veuve Morisan se vit obligée d'aliéner l'aile droite des bâtimens construits par son mari, et où se faisait le service du restaurant ; elle conserva seulement la partie gauche où se trouvaient la salle et le café (2).

Il ne restait plus que cette partie à réparer, et le produit qu'elle tira des parties aliénées la mit à portée d'en faire les frais.

(1) En 1818.

(2) Les bâtimens de la droite sont maintenant la propriété de M. Mabile, ancien conservateur des domaines de la couronne, qui y a fait des constructions et des embellissemens.

Pendant que l'on s'en occupait, la paix se fit, et l'on revit sous la restauration, ces jeux champêtres qui faisaient les délices du Ranelagh, et que tant de malheurs en avaient exilés.

L'intérêt qu'inspirait la famille nombreuse laissée par Morisan, et accablée d'infortunes si peu méritées, contribua beaucoup à relever l'établissement. Tout le monde s'empressa d'y courir, et l'on vit même sous le patronage de la comtesse Corvetto (1), se reformer l'association des bals. Seulement on arrêta que ces bals seraient ouverts le samedi au lieu du jeudi, comme par le passé.

Le vaisseau était remis à flot, tout faisait espérer qu'il arriverait à bon port; mais une lettre de l'intendant des domaines de la couronne, vint apporter de nouveau le deuil et la désolation dans la famille Morisan (2).

Il ne s'agissait de rien moins pour cette famille, que d'évacuer les lieux, démolir les cons-

(1) La comtesse Corvetto, femme de l'ancien ministre des finances sous Louis XVIII, logeait alors dans le pavillon de la Muette, qui était resté à la couronne.

(2) Juillet 1821.

tructions, enlever les matériaux, faire placenette et restituer le terrain.

On a vu que Morisan avait obtenu du maréchal Soubise la permission de faire ces constructions; mais cette permission ne pouvait être représentée, et l'intendant s'en prévalait pour appuyer ses prétentions sur les dispositions d'un édit du mois de septembre 1776 (1), « qui veut » que les permissions d'élever des boutiques ou » échoppes sur des terrains appartenant au roi, » soient restreintes à la durée de la vie du concessionnaire, et qu'elles soient d'ailleurs » bordonnées à tous les événemens qui pourraient naître des besoins du service et de celui » du public, de manière qu'au premier ordre, » le concessionnaire fût tenu de rendre le terrain libre sans pouvoir prétendre aucune indemnité ni dédommagement. »

L'argumentation que l'intendant tirait de cet édit, était que la concession de Morisan ne pouvait être que viagère; que par conséquent tous les effets en avaient cessé à sa mort, et que la couronne qui aurait eu le droit de reprendre sa

(1) Article 7.

propriété , sans dédommagement , du vivant même du concessionnaire, a ce droit à plus forte raison , à l'égard de ses héritiers ou représentans.

Herny ne se découragea point. Il opposait à l'intendant des domaines la sentence de la capitainerie-gruerie de Boulogne, relatant la permission accordée à Morisan, et faisant défense à qui que ce soit de le troubler dans la jouissance d'aucune partie du Ranelagh, ainsi que l'arrêt du conseil-d'état du roi , confirmatif de cette sentence. Il prétendait en conséquence , qu'il y avait chose jugée et sur laquelle on n'avait aucun droit de revenir.

Il soutenait inapplicable à l'espèce, l'édit de 1776 , attendu qu'il était d'une date postérieure à la permission que Morisan avait obtenue en 1774, et qu'il est de principe qu'une loi ne peut avoir d'effet rétroactif.

Il invoquait sa possession quadragénaire, non interrompue, patente, de bonne foi, et se plaçait sous l'égide de la prescription qu'il prétendait pouvoir être opposée, même au domaine et à l'état (1).

(1) Code civil , articles 2237 et 2238.

Il objectait enfin que la concession faite à Morisan ayant pour condition de construire des bâtimens pour des bals et des fêtes champêtres, et cette condition ayant été remplie, on ne pouvait l'expulser sans son consentement, puisque l'obligation était en quelque sorte synallagmatique.

L'affaire traînait en longueur, et l'on s'était borné jusqu'alors à une polémique souvent lumineuse, quelquefois acerbe, lorsque Gabriel Herny reçut le 8 mai 1824, une assignation afin de déguerpissement.

Tout Passy voulut alors épouser la querelle de Gabriel : les dames associées aux bals du samedi; les commissaires désignés pour maintenir l'ordre et en faire les honneurs; les principaux propriétaires de la commune; la mairie elle-même, intervinrent pour que l'établissement fût maintenu; et en effet, c'était la cause de tout Passy.

La destruction du Ranelagh eût entraîné non seulement la ruine de la famille Morisan, mais elle eût encore porté un préjudice notable aux habitans de toutes les classes : aux personnes ai-

sées, parcequ'elle le seût privées d'un délasement qui les retenait à Passy ; aux propriétaires, parce qu'en éloignant les étrangers et les regnicoles, elle leur eût ôté la facilité de louer leurs maisons, et en eût diminué la valeur ; et enfin, aux indigens, parce qu'elle les eût privés du prélèvement qui se fait en leur faveur sur les recettes.

Il ne faut donc point s'étonner des démarches nombreuses qui furent faites alors auprès du ministre de la maison du roi (1), et des moyens plus ou moins puissans que chacun employait suivant ses facultés et l'influence qu'il pouvait avoir, pour obtenir la conservation du Ranelagh.

Le ministre fut tellement pressé, sollicité, qu'enfin il céda ; et que, par convention du 29 novembre 1825, approuvée par le roi le 12 avril 1826, le Ranelagh fut conservé.

« Le domaine de la couronne, porte cet acte,
» concède au sieur Herny et à ses héritiers, pour
» un temps illimité, les bâtimens connus sous

(1) Duc Doudeauville.

» le nom de Ranelagh, ainsi que le terrain qui
» en dépend, pour en jouir, ainsi que l'ont fait
» ses auteurs; c'est-à-dire pour y donner bals,
» spectacle, y tenir café-restaurant et tous ac-
» cessoires qu'entraîne un établissement de ce
» genre. »

Gabriel, rassuré par cette nouvelle concession, mit toute son application à rendre au Ranelagh son ancien éclat. On revit encore les bals du samedi; la duchesse de Berri les honora de sa présence. Elle y vint une seule fois, mais sa visite qui fut courte et sans émotion, ne fit que réveiller des souvenirs douloureux, sans produire l'effet qu'on pouvait en attendre.

Depuis lors, le goût de la danse étant devenu moins vif, et le sérieux des affaires politiques absorbant les esprits, ces bals ont été moins suivis; mais ils n'en sont pas moins charmans, et ne peuvent manquer de reprendre toute leur vogue aussitôt que la confiance et la sécurité auront ramené parmi nous cette gaîté si naturelle au caractère français.

Ce qui doit contribuer à rappeler la foule au Ranelagh, c'est le soin que prend l'entrepreneur

actuel de l'embellir. La salle, dans toute sa partie supérieure, vient d'être reconstruite et décorée avec goût, sous la direction d'un célèbre architecte (2).

« Cette salle, établie dans un carré long, se
» termine à chaque extrémité, par une partie
» circulaire; le pourtour de ce vaste hémicycle
» est décoré par vingt pilastres d'albâtre supportant la première galerie, et surmonté par
» vingt colonnes en jaune de Sienne. Le plafond
» est disposé de manière qu'en dissimulant un
» défaut de forme primitive qu'il n'a pas été au
» pouvoir de l'architecte de faire disparaître, il
» offre la plus grande régularité, tant pour la
» salle de bal qui embrasse toute la superficie,
» que pour la conversion en salle de spectacle.
» L'orchestre, placé au centre de la galerie du
» rez-de-chaussée, fait à la fois le service du bal
» intérieur et de la danse dans le jardin.

« Pour donner à cette salle un caractère de
» fête plus prononcé, l'architecte a supposé que

(1) M. Peyre.

Nota. Les peintures sont de M. Lefèvre, décorateur de la Porte Saint-Martin.

» toutes ces constructions légères étaient recou-
» vertes avec des bannes. Le vestibule , entouré
» de portiques , est recouvert par une tente , et
» la salle principale par trois bannes en riches
» étoffes ; celles des deux parties circulaires for-
» ment *vela* et sont décorées de quatorze fi-
» gures. »

Il n'est point d'établissement préférable aux environs de Paris. On parle du bal de Sceaux , du bal d'Auteuil ; ces bals sont jolis, sans doute, et méritent l'affluence dont ils jouissent, mais qu'ont-ils de comparables à ceux du Ranelagh ? Les premiers sont véritablement champêtres , dit-on , tandis que ceux du Ranelagh se rapprochent trop de ceux de la capitale. Comment , un bal dans un bois ne serait pas un bal champêtre ! Est-ce son élégance , sa tenue qu'on lui reproche ? C'est au contraire un sujet d'en faire l'éloge. Les bals du Ranelagh sont tout aussi champêtres que ceux d'Auteuil et de Sceaux ; ils ont l'avantage sur les autres d'avoir une salle bien décorée et bien éclairée , où l'on trouve toujours un refuge assuré contre l'intempérie des saisons , et où les personnes qui ne dansent

pas peuvent jouir du coup d'œil, sous une galerie circulaire, élevée de quelques marches au-dessus du sol, et garnie de banquettes, formant amphithéâtre dans son pourtour.

Cette salle est suivie d'un petit jardin bien planté et contenant un emplacement pour la danse purement champêtre, ou en plein air.

On trouve dans cet établissement, bal d'abonnés le samedi, bal public le dimanche, spectacle le lundi et concert le jeudi.

On y trouve une belle salle de billard ouverte tous les jours au public, et un café restaurant bien décoré. Tous les objets de consommation sont entretenus dans un état continuel de fraîcheur par une glacière placée sous le vestibule.

La salle de balse change en salle de spectacle, au moyen d'un théâtre portatif, dont l'avant-scène se rapporte parfaitement avec le décor de la salle, et forme un ensemble complet.

Des élèves de l'école de déclamation et du Conservatoire de musique, venaient autrefois essayer leurs jeunes talents dans l'art dramatique, sur le théâtre du Ranelagh, et se hasardaient ensuite sur les grands théâtres.

La célèbre Maillard, qui, si long-temps et si puissamment, a chanté les Clytemnestres, au grand Opéra, s'est d'abord fait entendre au Ranelagh sur ce théâtre.

On y a également vu de simples amateurs que le plaisir de jouer la comédie y réunissait.

Le spectacle était alors très-varié : tragédies, comédies, opéra-comiques, drames, vaudevilles, rien n'arrêtait les athlètes qui s'élançaient dans l'arène; mais il faut en convenir, il en est peu qui se soient montrés dignes de remporter le prix.

Depuis que la famille Séveste (1) a obtenu le privilège d'exploiter les théâtres de la banlieue, ce ne sont plus des élèves ou des amateurs qui se chargent des représentations dramatiques, c'est la troupe de Séveste. Elle a, pendant quelque temps, essayé de se montrer dans différens genres; maintenant elle donne rarement d'autres pièces que des vaudevilles, et il est vrai de dire que dans ce genre facile, elle a fort bien exécuté

(1) Séveste était un ancien acteur du théâtre du Vaudeville, qui a eu quelque succès, et principalement dans le rôle du Fandango.

les plus jolis ouvrages ; si parfois elle a laissé à désirer plus d'ensemble dans l'action, parfois aussi elle s'est concilié les suffrages par le choix des pièces qu'elle a mises en scène, et des artistes qu'elle a chargés de les jouer.

Dans les grandes représentations, les acteurs des théâtres de Paris se font un plaisir d'y venir augmenter les amusemens du public, et c'est surtout quand il s'agit de contribuer au soulagement des indigens, qu'on les voit accourir avec le plus d'empressement.

L'année 1834 marquera dans les fastes du Ranelagh, par les fêtes brillantes qui s'y sont données.

Les bals, les spectacles, ont été entremêlés de soirées musicales et dansantes, qui ont été fort suivies ; mais l'affluence a été plus considérable encore aux deux concerts de musique vocale et instrumentale exécutés dans cette enceinte ; l'un au profit des indigens de la commune de Passy, et l'autre au bénéfice des inondés de Saint-Étienne.

Il y a beaucoup de musiciens à Passy, et il s'y fait de fort bonne musique. La famille Raoul,

M^{me} Augé de Fleury, M^{me} Orfila, et quelques autres amateurs, en font une colonie de fort bons musiciens, dont les talens sont admirables et les suffrages très-recherchés. Ces concerts ont obtenu leurs applaudissemens et ceux de tout le public qui s'y est porté en foule. Avec quels transports d'admiration n'a-t-on pas entendu M^{me} Hennel dans un air de *Robert le Diable*; M^{me} Degli-Antoni, dans un grand air de Rossini, et M^{lle} Paget dans un air de *la Somnambule*!

M^{me} Raimbaut (1), qu'une indisposition semblait retenir chez elle, n'a pas voulu laisser échapper cette occasion de venir au secours de l'indigence. Cette bonne action semblait doubler ses forces, et jamais peut-être la verve de son talent ne s'est montrée avec plus d'énergie.

Des applaudissemens tels que de long-temps on n'en avait entendu dans la salle du Ranelagh, ont fait retentir ses voûtes; des cris d'admiration, des trépignemens, ont poursuivi les vir-

(1) M^{me} Raimbaut est fille de M^{me} Gavaudan, cette actrice si aimable, si gracieuse, qu'on a tant aimée, tant admirée à l'Opéra-Comique.

O matre pulchrâ filia pulchrîor.

tuoses jusque dans leur asile; enfin, des couronnes et des vers ont été jetés à leurs pieds.

M^{lle} Mazel a partagé ce triomphe; non-seulement elle a tenu le piano pendant les deux concerts, mais elle a exécuté sur cet instrument, avec un charme, une précision et une aisance qui rappellent le jeu de Listz, des variations de sa composition qui ont été généralement appréciées.

MM. Dérivis, Rondonneau, pour le chant; MM. Vidal, pour le violon, et Mengal, pour le cor, ne doivent pas être oubliés dans ces journées où tout le monde s'est retiré comblé de satisfactions.

Il reste à désirer que de semblables fêtes musicales se renouvellent plus souvent au Ranelagh, et l'on pense que l'administration de cet établissement, convaincu du goût général de la société choisie de Passy pour la musique, fera tous ses efforts désormais, pour réunir plus souvent des artistes aussi distingués, et donner des concerts aussi remarquables, dans un bois où l'on n'entendait jadis que le rossignol et la fauvette.

Nous ne terminerons pas cet article du Rane-

lagh , sans parler d'une salle qui en était fort voisine, et où l'on jouait aussi la comédie.

On l'appelait la *Salle des petits comédiens du bois*.

Salle des petits Comédiens du bois.

Cette salle a d'abord été occupée par des enfans qui avaient du talent. Audinot, qui était à Paris, directeur de l'Ambigu-Comique, s'y est installé avec sa troupe en 1785, époque où le privilège qu'il avait obtenu, lui a été retiré. Il y donnait de petites pièces et de grandes pantomimes, et avait eu soin de reproduire sur la toile, le *sicut infantes audi-nos*, assez mauvais *rebus* qu'il affectionnait, qui le suivait aux boulevards et aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent, et qu'il ne quitta pas même, lorsque ses enfans furent devenus grands.

Aujourd'hui, l'on ne voit plus de traces ni de cette salle, ni des acteurs qui s'y sont distingués, et ce serait bien le cas d'inscrire sur les lieux cette traduction prétendue qu'un plaisant avait faite du *rebus* que l'on vient de rapporter :

Ci-gît les enfans d'Audinot.

Audinot n'était pas d'ailleurs sans mérite. Il avait fait avec Quétant , le joli opéra-comique du *Tonnelier*, qu'on ne joue plus, mais qui, par sa naïveté, son naturel et ses grâces, a fait longtemps les délices de nos pères.

Audinot avait commencé sa carrière dramatique par un théâtre de marionnettes appelé le *théâtre des petits comédiens de bois* ; et par une singularité assez plaisante , il l'a terminée par un théâtre d'enfans qu'on désignait sous le nom de *théâtre des Petits comédiens du bois*.



QUATRIÈME PROMENADE.

Beau-Séjour.

Description de cette belle habitation. — Elle a été l'une des maisons de plaisance du Père Lachaise, confesseur de Louis XIV. — M^{me} de Maintenon. — L'Esplanade, ou les melons Darras. — Mare d'Auteuil. — Poste aux ânes. — L'heureux échange. — Une jeune convalescente, ou le lait d'ânesse. — Bal d'Auteuil.

En entrant dans le bois par la grille de Passy, on découvre à gauche cette rangée de jolies maisons construites sur l'emplacement des anciennes écuries du roi, et parmi lesquelles on doit distinguer celle appelée maintenant Beau-Séjour.

Ce nom lui vient de sa position pittoresque et ravissante.

Quatre pilastres sur un fond peint façon de briques, et surmontés de vases de fleurs, soutiennent une belle grille qui en forme l'entrée principale. Avant de la franchir, on voit se dessiner devant soi, comme dans un tableau paysage,

les côteaux de Meudon, le château de Vanvres, la tour et les moulins de Clamart et de Châtillon. Quand vous êtes entré, nouvel enchantement ! Vous croyez vous trouver dans un parc immense, les fortes terres, la glacière, les jardins du château de la tuilerie, une partie des vignes, viennent se grouper autour de vous, et la diversité des objets contribue au charme de l'illusion. On a ménagé les plantations du jardin, de manière à ce qu'elles ne portent aucun obstacle au rayon visuel, et se lient au contraire avec celles du dehors. La surprise ne cesse que quand de jolies constructions, environnées de myrthes, d'orangers et de lauriers-roses, viennent attirer l'attention.

Cette habitation était connue sous le nom de *Lachaise*, parce qu'elle avait été jadis une des maisons de plaisance du père de la Chaise, jésuite et confesseur de Louis XIV.

Ce révérend père avait fait planter trois croix sur l'une des buttes qui s'élèvent autour des jardins. De là le nom de Calvaire qui est resté au terroir de Passy, situé entre la butte l'Empereur, Lachaise et les Guignières.

Cet acte ostensible de piété de la part d'un religieux qui avait renoncé aux pompes et aux vanités de ce monde, serait très-respectable si l'on ne savait que le révérend possédait un grand nombre de maisons de campagne (1), où il oubliait, au sein de l'opulence et des voluptés, les vœux qu'il avait faits au ciel.

Ce fut par son conseil que le grand roi descendit jusqu'à épouser secrètement la veuve de Scaron, marquise de Maintenon, du nom d'une terre qu'elle tenait des bontés de son royal amant.

Les personnes qui ne le savent pas, seront peut-être bien aises d'apprendre de quelle manière et dans quelles circonstances elle fit cette acquisition.

Elle n'était encore que gouvernante des enfans que Louis XIV avait eus de M^{me} de Montespan. Le roi, s'entretenant un jour avec le duc du Maine, l'un d'eux, fut charmé de la justesse des réponses de cet enfant aux questions qu'il

(1) Entre autres celle qu'on nomme aujourd'hui le cimetière du Père Lachaise.

lui adressait, et lui dit qu'il le trouvait fort raisonnable. « Il faut bien que je le sois, répondit le jeune prince ; j'ai une gouvernante qui est la raison même. » — « Allez, reprit le roi, allez lui dire que vous lui donnez cent mille francs pour vos dragées. » C'est avec cette somme qu'elle acheta la terre de Maintenon.

Mais pour rentrer dans notre sujet, revenons au père Lachaise. Nous voulions seulement faire remarquer que nos rois absolus se plaisaient à combler de bienfaits leurs favorites comme leurs confesseurs, et qu'il ne s'agissait pour ceux-ci que de bien s'entendre pour tromper le maître et régner à sa place. Heureux les peuples quand ils ne trouvaient pas en eux des oppresseurs et des tyrans (1) !

Le père Lachaise était d'un caractère doux et conciliant. Il s'était réservé le gouvernement de l'église gallicane, et laissait à M^{me} de Maintenon les affaires du royaume qui, dans la vieillesse de Louis XIV, étaient tombées tout-à-fait en quenouille.

(1) Cet abus n'est plus à redouter en France, depuis l'établissement du régime constitutionnel.

Aujourd'hui la maison de ce religieux, à Passy, est devenue, sous le nom de Beau-Séjour, une belle hôtellerie, où l'on trouve indépendamment de la beauté du site, toutes les commodités de la vie.

L'hôte peut tenir aux personnes qui désirent loger chez lui, le langage du Séducteur à Zéronès (1) :

Vous trouverez chez moi les douceurs de la vie,
Ma table, un logement, des chevaux au besoin,
Des livres, tout enfin.....

L'Esplanade, ou les Melons Darras.

En quittant Beau-Séjour, un beau couvert de marronniers, que précède une plantation d'acacias, vient réjouir la vue par le vert de son feuillage et l'élégance de ses fleurs pyramidales, ou de ses fruits globuleux, armés de pointes épineuses.

C'est vers cette plantation que l'on voit s'acheminer lentement, leurs plians sous le bras, les paisibles rentiers de Passy, qui viennent s'y

(1) *Le Séducteur*, comédie en cinq actes en vers, du marquis de Bièvre.

asseoir sous l'ombrage, et jouir, au sein de la fraîcheur, du plaisir de la conversation. Heureux quand vient l'automne, s'ils peuvent se mettre à l'abri des pierres que lancent des marmots contre les arbres pour s'en procurer les marrons, objets de leur convoitise.

Pour nous, qui nous dirigeons vers la mare d'Auteuil, nous laissons à droite ce jolibosquet, et suivant la ligne des maisons qui n'en sont séparées que par la route, nous arrivons d'abord à l'Esplanade.

L'Esplanade est une maison qui a été appelée ainsi, parce qu'elle est disposée de manière à laisser planer la vue sur toute l'étendue des terres qui l'entourent.

Cette maison est principalement remarquable par l'enseigne qu'on a mise sur le fronton de la porte d'entrée, et qui est disposée comme il suit :

A LA RENOMMÉE
DES BONS MELONS

DARRAS,

JARDINIER,
FAIT, ETC.

Dans l'origine, tout le monde voulait se procurer des melons Darras. On disait à son domestique : *Va chercher un bon melon Darras*; et

à ses convives : *Nous aurons un bon melon Darras*. Tant la disposition d'une enseigne peut être d'un grand secours pour attirer le chaland et faciliter la fortune !

Il y a sur ce sujet une grande dissertation dans le tableau de Paris , par Mercier. Il s'agissait de l'enseigne du serrurier Ledru , qui a inventé la manière de poser les sonnettes , et qui demeurait dans l'impasse des Quatre-Vents , faubourg Saint-Germain, à Paris (1).

Cette enseigne fit courir tout Paris chez Ledru , et lui procura une brillante fortune.

On croit aussi que la question a été agitée dans une grande séance de l'académie des ins-

(1) Cette enseigne était énoncée en termes trop orduriers pour qu'il nous soit permis de les transcrire ici. Nous en citerons d'autres qu'on a vues à Passy, et qui, avec plus de décence, ne sont pas moins étincelantes d'esprit et de savoir :

L'une était placée au-dessus de la porte d'un horloger ; c'était un cadran solaire , au-dessous duquel on lisait : *Sic imperia* ; et plus bas : *Je la vends, Dieu la donne*.

L'autre était un tableau placé au-dessus de la porte d'un marchand de vins, et représentait deux soldats de la garde se disputant , le sabre à la main, un quartier de mouton ; au-dessous était écrit : *A l'Envie du Quartier*.

criptions , et que comme tant d'autres , elle est restée sans solution. Les marchands d'aujourd'hui , moins scrupuleux , ont tout à fait condamné les faiseurs d'esprit dans les enseignes , et se contentent de faire inscrire uniquement leur nom sur la façade de leurs boutiques , ce qui ne les empêche pas de s'enrichir fort vite.

L'enseigne des bons melons Darras avait disparu ; le jardinier Darras qui en était l'inventeur , se sentant apparemment la bourse assez garnie , avait cédé son fonds à un confrère. Celui-ci ne vendait pas de moins bons fruits , mais il avait retiré l'enseigne , et la vogue s'était enfuie avec elle. Darras s'est rétabli depuis ; il cultive encore de fort bons melons , et quoiqu'il ait remis son enseigne , il n'a pu rappeler le caprice ; le talisman n'a plus de vertu , et l'on ne fait guère plus d'attention à l'enseigne qu'aux melons.

Cessons donc de nous arrêter nous-mêmes sur un objet qui ne peut réveiller qu'un souvenir déjà éloigné , et poursuivons notre route. En côtoyant , à gauche , un hallier assez épais , nous trouvons enfin la belle allée de sycomores qu'on appelle la route de la Muette à Auteuil.

Cette allée est terminée par un espace vide qui forme la limite de Passy de ce côté. Un poteau indicateur s'y trouve planté à l'angle de deux routes, dont l'une conduit à Longchamp et se nomme l'allée de Boufflers, et l'autre mène à la mare d'Auteuil, et en prend le nom.

Ici des chênes séculaires étalent leurs bras tortueux et décharnés entre des trembles et des peupliers qui, par leur balancement et l'agitation de leur feuillage, semblent contraster avec l'immobilité des chênes, et chercher un appui sur leurs rameaux vigoureux.

Les peupliers se plaisent dans les lieux humides, et leur présence annonce ordinairement que l'eau n'est pas éloignée; en effet, une pente douce conduit bientôt à la mare.

Mare d'Auteuil.

Cette mare est renfermée dans un bassin quadrangulaire; des saules pleureurs, des saules odorants sont plantés à l'entour, et l'eau qui baigne leurs pieds, reflète sur les passans, leur image mobile et alongée; quelques bancs placés autour des chênes voisins, permettent aux

voyageurs de se reposer sur ses bords ; et un tertre de verdure , où l'on monte par de petites allées plantées d'arbrisseaux et dessinées en forme de labyrinthe , découvre à la vue l'effet pittoresque de cette position , la plus agréable de tout le bois. Aussi , est-ce le rendez-vous des amis , des amans , des dîners sur l'herbe. C'est à la mare que se rencontrent le dimanche les commis-marchands qui viennent louer des rossinantes à la porte de Passy , et les font trotter à grands coups de fouet , à travers la route fortunée. C'est enfin à la mare que la poste aux ânes se dirige et vient souffler et reprendre haleine , pour se livrer à de nouvelles courses.

Poste aux Anes.

Les parties d'ânes sont célèbres à Romainville , à Montmorency , à Saint-Germain-en-Laye , mais nulle part elles ne sont plus gaies , plus nombreuses , plus animées qu'au bois de Boulogne. A toutes les portes du bois , et notamment à celles de Passy et d'Auteuil , on trouve à louer à peu de frais des ânes et des chevaux qui transportent les promeneurs , *en un clin-d'œil* , dans

tous les alentours , pour peu qu'on veuille se prêter à l'allure plus ou moins agile des animaux.

C'est vers la mare d'Auteuil qu'on se rend le plus ordinairement. Des éclats de rire, des chants d'allégresse, avec accompagnement de braîmens, annoncent de loin l'arrivée de la troupe joyeuse. Ce sont de jeunes gens, de jeunes filles, et souvent des mères encore jeunes et tout aussi folles. Malheur à l'âne obstiné qui s'arrête en route ! On se rue sur le baudet ; il a beau se raidir, s'écartiller, ouvrir la bouche, montrer les dents, enfler les narines, lever la queue, on le tire en avant, on le frappe en arrière, les fouets, les cannes, les parasols, les ombrelles, tombent à coups redoublés sur ses reins, il faut qu'il marche ou qu'il succombe.

Ces courses brillantes ne se passent pas sans qu'il arrive parfois des accidens plus ou moins graves. Vous voyez de jeunes filles qui se laissent glisser à terre pour être remises en selle par leurs voisins ; ou que les ânes désarçonnent et que les hommes s'empressent de secourir. La douleur se mêle au plaisir, les cris de frayeur suc-

cèdent aux éclats de la joie , et de tout cela résulte un bien-être qui chasse la mélancolie et fait le charme de la promenade.

Parmi ces accidens , il en est un dont l'issue ne fut pas plaisante pour tout le monde.

L'Heureux Echange.

Une jeune dame de Passy avait fait une partie d'âne avec son mari , d'un âge avancé et d'une corpulence qui lui rendait la marche fort pénible. Ils louent des ânes chez Roussel , à la porte de Passy , et piquent des deux vers la mare d'Auteuil. Arrivés en cet endroit , ils voient venir à cheval un jeune homme qu'ils connaissaient. On ne sait pas si la rencontre fut fortuite ou si elle avait été concertée. N'importe. Après les complimens d'usage , on parla d'ânes ; on convint que cette monture douce et presque rez terre séyait aux dames , mais que rien n'avait plus mauvaise grâce qu'un homme monté sur une bourrique. Notre jeune homme , se saisissant de cette conclusion , et en faisant l'application à l'état dans lequel se trouvait le mari qui n'avait pas quitté son âne , ne voulut plus

souffrir qu'un homme aussi respectable par son âge que par sa position sociale, se servît plus long-temps d'une si risible monture, et lui proposa d'en changer avec lui. L'honnête mari n'était pas fort bon cavalier, mais la honte d'en faire l'aveu, lui fit accepter la proposition. A peine est-il monté, que voilà le cheval qui l'emporte à toutes brides. Nos jeunes gens le suivent, mais ils poussent en vain leurs ânes. Ceux-ci répondent aux coups par des ruades, et à la bride par des caracoles. Tant pressèrent les cavaliers, tant se secouèrent les ânes qu'enfin la dame fut désarçonnée. Le jeune homme saute de son baudet plus vite que l'éclair, prend la jeune dame dans ses bras, et la transporte à demi-évanouie, sous la feuillée voisine. Les soins empressés du jeune homme dissipent la frayeur de la jeune épouse, et lui rendent l'usage de ses sens; elle veut continuer sa route. On remonte sur les roussins d'Arcadie qu'on avait laissés à la garde de leur conducteur, et l'on se remet à la piste du mari. On le rencontre au bout de l'allée des sycomores, qui revenait tout haletant de Passy où le cheval avait retrouvé son écurie. — « Vous avez été bien long-temps, leur cria-t-il

du plus loin qu'il les vit. — « C'est que pour vous
» suivre de plus près, lui répondit sa femme,
» nous avons trop pressé nos ânes, et que le
» mien m'a fait tomber. » — « Ah ! bon dieu !
» n'êtes-vous pas blessée ? » — « Non, grâce au
» Ciel et aux bons soins de mon cavalier. » —
« Le maudit âne ! s'écria la femme ! » — « Le
» maudit cheval ! le maudit cheval ! » répétait le
mari.

Laissons ces courses aventureuses, et portons
nos regards sur un tableau plus touchant.

La jeune Convalescente,

OU LE LAIT D'ÂNESSE.

Sous ces peupliers verdoyans, s'avance une
jeune dame montée sur une ânesse que sa femme
de chambre traîne lentement par la bride. Sa
chevelure blonde est couverte d'un chapeau de
paille orné d'une touffe de primevères, et noué
par un ruban rose ; sa robe de mousseline
blanche, soulevée par les zéphirs, laisse entre-
voir la jambe la mieux faite et le pied le plus
joli.

Mais approchons. Ses traits sont charmans,

quoique légèrement altérés ; le sourire le plus aimable se voit sur ses lèvres à peine colorées ; ses yeux bleus sont languissans, mais pleins d'espérance : c'est une fleur que la sécheresse avait flétrie , et qui reprend sa fraîcheur à la douce rosée du matin. Cette belle créature est venue en convalescence à Passy pour y prendre le lait d'ânesse et y respirer l'air balsamique du bois de Boulogne. La nourrice aux longues oreilles qui l'a fortifiée le matin, de son lait bienfaisant, lui prête encore son dos le soir , pour lui faciliter une promenade salutaire ; cette promenade va la rendre tout-à-fait à la vie qui lui échappait , et à la société dont elle faisait le charme.

Et l'on conspue , on maltraite cet animal , ce fidèle ami de l'homme , qui ne l'abandonne point dans sa misère, partage ses travaux, et lui procure dans ses infirmités, une substance légère et rafraîchissante , colportant avec elle la force et la santé !

Bal d'Autenil.

Mais quels sons harmonieux se font entendre ?
C'est du Rossini ! C'est du Mozart ! On se sent

enlevé malgré soi, et porté en cadence jusqu'à l'endroit d'où partent ces sons ravissans.

C'est le bal d'Auteuil; c'est la réunion des amis de la verdure et des danses sous l'ombrage (1).

Le coup-d'œil en est charmant : vous voyez un emplacement assez vaste, orné de douze statues portant autant de réverbères dont la lumière éclatante fait ressortir la verdure des arbres d'alentour. Cet emplacement, entouré d'un treillage à hauteur d'appui, est garni de chaises où viennent s'asseoir d'un côté, des dames riches de beauté, de grâce et d'élégance; et de l'autre, de jolies paysannes parées de gaité, de fraîcheur et de jeunesse.

Au signal parti de l'orchestre, tout est en mou-

(1) Boindin, surnommé l'Athée, a fait représenter, en 1702, une comédie intitulée *le Bal d'Auteuil*. Le sujet en était riant et l'intrigue piquante, mais les paroles trop peu mesurées, et le peu de décence qu'elle renfermait en firent arrêter la représentation. C'est de cette époque que date la censure théâtrale. Boindin est connu par d'excellentes recherches sur les théâtres anciens et sur les tribus romaines, ainsi que par sa jolie comédie du *Port de Mer*. Mort en 1753.

vement. Si vous avez remarqué une danseuse à la contre-danse, et qu'elle vous échappe à la walse, vous la rattrapez au galop. Il y a du plaisir pour tout le monde, et le spectateur qui ne danse point, en trouve à voir danser, à causer avec ses voisins, ou à savourer les airs délicieux de l'orchestre.

Quand on s'amuse, que les heures coulent rapidement ! La nuit vient nous envelopper de ses ombres, et nous force de remettre à demain la promenade que nous nous proposons de faire à Auteuil.



CINQUIÈME PROMENADE.

Auteuil.

La maison de Boileau. — L'Église. — La Mairie. — La Pyramide. — Rue et maison de Molière. — Mort funeste de la princesse de Carignan, dans l'hôtel qui a remplacé la maison de Molière. — Réunions chez Molière et chez Boileau. Les études de ces grands hommes. — Leurs délassements. — Racine, La Fontaine, Chapelle et Puimorin. — Société des hommes illustres du 17^e siècle chez M^{me} Helvétius. — M^{me} la marquise de Boufflers et son fils le chevalier. — La pompe à feu. — Les réservoirs et les pépinières dans le bois. — Terroir et ancienne seigneurie d'Auteuil.

- « Le soleil affaibli vient dorer ces vallons,
- » Je vois Auteuil sourire à ses derniers rayons.
- » Oh ! que de fois j'errai dans tes belles retraites.
- » Auteuil ! lieu favori ! lieu saint pour les poètes !
- » Que de rivaux de gloire unis sous tes berceaux !
- » C'est là qu'au milieu d'eux l'élégant Despréaux,
- » Législateur du goût, au goût toujours fidèle,
- » Enseignait le bel art dont il offre un modèle.
- » Là, Molière esquissant ses comiques portraits,
- » De Chrysale ou d'Arnolphe a dessiné les traits.
- » Dans la forêt ombreuse ou le long des prairies,
- » La Fontaine égarait ses douces rêveries.

- » Là, Racine évoquait Andromaque et Pyrrhus,
- » Contre Néron puissant faisait tonner Burrhus,
- » Peignait, de Phèdre en pleurs, le tragique délire.
- » Ces pleurs harmonieux que modulait sa lyre
- » Ont mouillé le rivage; et de ses vers sacrés,
- » La flamme anime encor les échos inspirés (1).

Par un beau soleil couchant, nous arrivons , en traversant le bois de Boulogne , dans ce joli village orné de belles maisons de campagne, plein de tant de souvenirs , et dont la position est si heureuse.

A peu de distance du bois , une place assez vaste s'offre d'abord à la vue ; elle est plantée d'acacias mêlés de quelques ormes et ornée d'un jet, composé en forme de champignon à triple chapeau, placé sur un piédestal, et d'où s'échappent continuellement des gerbes d'eau qui entretiennent en cet endroit la fraîcheur et la salubrité (2).

Cette espèce d'allée fort allongée , est fermée du côté d'Auteuil par une fontaine publique où l'on descend par deux escaliers parallèles. Les eaux qui coulent continuellement de cette fon-

(1) Chénier , la Promenade.

(2) Promenade Benoît.

taine , ont long-temps joui d'une grande réputation sanitaire. Un habile médecin, du nom de Habert , a publié, en 1628, une dissertation sur leur qualité et leur efficacité, mais la découverte, trente ans après, de celles de Passy où l'on trouvait plus de vertu, a beaucoup contribué à faire perdre aux premières leur renommée, et maintenant on ne parle guères plus des unes que des autres.

C'est sur cette place, que le 15 août, fête patronale d'Auteuil, et le dimanche suivant, viennent s'établir des danses et des divertissemens champêtres, et se grouper à l'entour, des marchands forains qui prolongent même leurs étalages jusqu'à l'église.

Dirigeons-nous aussi vers ce saint lieu : la première rue que nous rencontrons à droite avant d'y arriver, est celle dite de Boileau. C'est en effet dans cette rue, que ce grand poète avait une maison de campagne où il réunissait les hommes de lettres les plus célèbres de son temps.

Racine, Chapelle, Lafontaine et Molière , formaient sa société habituelle, et s'entretenaient

avec lui de littérature et de belles-lettres. Le poème de Chapelain était placé sur la table, et le premier qu'on surprenait à faire une faute de langage, était condamné à lire une page de la *Jeanne-d'Arc*.

Boileau, qu'on surnommait Despréaux pour le distinguer de son frère aîné, le docteur en Sorbonne, fit un soir à soupé, sur ce même Chapelain, et en imitant sa manière, le quatrain suivant :

Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve,
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cents.

Chapelle, qui était du soupé, lui répondit aussitôt :

Qu'avec plaisir, de ton haut style,
Je te vois descendre au quatrain,
Et que je t'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain ;
Quand renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main.

Boileau se plaisait beaucoup dans ces réunions poétiques où il goûtait à la fois les douceurs d'une conversation brillante, et les tendres épan-

chemens de l'amitié ; car ces hommes célèbres s'aimaient franchement , et ils avaient l'esprit trop élevé pour ressentir ces passions envieuses qui règnent trop fréquemment parmi les gens de lettres, et en font souvent des ennemis jurés.

Boileau s'occupait de ses amis jusque dans ses ouvrages littéraires. Qui ne connaît sa satire sur la rime, adressée à Molière :

Rare et fameux esprit dont la fertile veine,
Ignore, en écrivant, le travail et la peine, etc.

Son épître à Racine :

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Emouvoir, attendrir, ravir un spectateur ! etc.

Et sa dissertation sur *Joconde* de La Fontaine.

Non-seulement ils'occupait de ses amis, mais il les chérissait et les défendait avec courage quand ils étaient attaqués.

On sait avec quelle injustice et quel acharnement le plus bel ouvrage de Racine, *Phèdre*, fut critiqué. Boileau seul s'éleva contre la cabale ; et dans son indignation, écrivit à l'auteur :

Que pent contre tes vers une ignorance vaine ?
Le Parnasse français, anobli par ta veine,
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

Eh! qui, voyant un jour la douleur vertueuse
 De Phèdre, malgré soi, perfide, incestueuse,
 D'un si noble travail justement étonné,
 Ne bénira d'abord le siècle fortuné,
 Qui, rendu plus fameux par tes illustres veilles,
 Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Il ne défendit pas avec moins d'éloquence la
 comédie de l'*École des Femmes*, dans des stances
 adressées à Molière :

En vain mille jaloux esprits,
 Molière, osent, avec mépris,
 Censurer ton plus bel ouvrage.
 Sa charmante naïveté
 S'en va pour jamais d'âge en âge,
 Divertir la postérité, etc.

On sent que l'amitié ne faisait pas seule parler Boileau, et qu'il était encore animé par le sentiment du beau.

Mais parmi les écrits de cet auteur, on ne connaît guère que son épître à son jardinier où il soit question de sa maison d'Auteuil, et il est bien probable que c'est dans cette maison, et les objets sous les yeux, qu'il a composé cette épître :

Laborieux valet du plus commode maître
 Qui pour te rendre heureux ici bas pouvait naître,
 Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,
 Qui dirige chez moi l'if et le chevreuil, etc.

A quoi bon citer des vers que tout le monde sait par cœur ? Il suffit de les indiquer , pour nous aider dans nos recherches sur la maison de Boileau , et sur les occupations qu'il s'y était créées.

On a vu de quels hommes il était entouré , et de quel charme devait être une société si distinguée par l'esprit et par les connaissances. Ces divins génies s'enflammaient les uns les autres , et rentrés dans leurs cabinets , enfantaient ces chefs-d'œuvre qui sont aujourd'hui l'objet de notre admiration et la consolation des hommes de goût.

Il paraît que Boileau se délassait de ses travaux littéraires en jouant aux quilles. Louis Racine dit quelque part que ce grand homme excellait à ce jeu , et que souvent il abattait les quilles d'un seul coup. « Il faut avouer , disait » Boileau, que j'ai deux grands talens aussi utiles l'un que l'autre à la société : l'un de bien » jouer aux quilles , et l'autre de bien faire des » vers. »

La maison de Boileau était fort vilaine , et le jardin n'avait rien de remarquable. Voltaire, qui

a vu l'un et l'autre , en rend ce témoignage (1). Il en existe encore assez pour le justifier ; et ce qui en reste , ressemble plutôt à la chaumière d'Antoine , le jardinier , qu'à l'habitation d'un homme qui , indépendamment d'une sorte d'aisance qu'il tenait de ses pères et de ses ouvrages , jouissait d'une pension de 2,000 fr. que Louis XIV lui avait assurée , recevait une rétribution comme historiographe de France , et des honoraires comme membre de l'Académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres.

Cette maison, qu'on aurait dû conserver avec tant de soins, et qui eût été l'objet de tant de vénération et de pèlerinages poétiques, est en fort mauvais état ; elle est située à la droite de la grille d'un parc magnifique , au milieu duquel on a construit un petit palais d'une architecture fort élégante , et qui l'écrase entièrement. On dirait en voyant l'une et l'autre maison, que le faste s'est emparé du temple de la gloire , et

(1) Remarques sur l'épître à Boileau.

qu'elle a été se réfugier sous un toit rustique (1).

Boileau fut, dit-on, obligé de vendre sa maison dans ses vieux jours. Un sieur Leverrier qui était un des admirateurs les plus passionnés de Boileau, l'acheta.

Ce sieur Leverrier avait fait dessiner le portrait du grand poète, par Drevet, célèbre graveur du temps, et avait fait mettre au bas ces quatre vers :

Au joug de la raison asservissant la rime,
Et même en imitant toujours original,
J'ai su dans mes écrits, docte, enjoué, sublime,
Rassembler en moi, Perse, Horace et Juvénal.

Boileau répondit :

Oui, Leverrier, c'est là mon fidèle portrait,
Et le graveur en chaque trait,
A su très-finement tracer sur mon visage,
De tout faux bel esprit l'ennemi redouté.
Mais dans les vers pompeux qu'au bas de cet ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la vérité
Qui peut reconnaître l'image ?

Quant à la vente de la maison, on sent qu'aux termes où en étaient le vendeur et l'acquéreur, il n'y eut pas de contestation sur le prix ; l'ac-

(1) Il paraît que cet enclos assez vaste appartenait entièrement à Boileau, et se composait de sa maison, du jardin cultivé par Antoine, et d'une ferme.

quéreur voulut même qu'il fût stipulé dans le contrat que l'ancien propriétaire y conserverait une chambre. Le poète y venait en effet quelquefois ; mais un jour qu'il se promenait dans le jardin , ne voyant plus un berceau qu'il chérissait : « Qu'est devenu mon berceau ? » s'écriait-il, en s'adressant à Antoine. — « Je l'ai abattu » par ordre de M. Leverrier, » répondit le jardinier. — « Je ne suis plus le maître ici, » reprit le poète en soupirant et regagnant la route de Paris. Ce voyage fut le dernier qu'il fit à Auteuil.

Après la mort de Leverrier , un médecin du nom de Gendron , qui avait été, comme Leverrier, l'ami de Boileau , et qui vénérât sa mémoire , se rendit adjudicataire de son ancienne maison.

C'est à cette occasion que Voltaire y alla. Gendron le connaissait et l'avait beaucoup pressé de venir visiter une maison qui avait été longtemps l'habitation d'un si grand poète.

Voltaire , en arrivant, se sentit inspiré, et fit cet impromptu :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfans d'Apollon ;

Sous le nom de Boileau, ces lieux virent Horace,
Esculape y paraît sous celui de Gendron.

Ce médecin est mort à Auteuil en 1750, à l'âge de 87 ans, et fut enterré dans l'église. On lisait sur une plaque d'airain placée près de sa tombe, dans la chapelle à côté du chœur, l'építaphe suivante, qui avait été composée par Lebeau, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1).

D. O. M.

*Hic situs est CLAUDIUS DESHAIS GENDRON, facultatis
Monspelicensis Doctor, et Philippi Aurelianensium Ducis,
Regni moderatoris Medicus ordinarius : Vir in sanandis
morbis peritus et efficax, ingenio magno recto que ; anti-
quâ religione, virtute ac fide ; affabilior egeno quam diviti,
cùm et ægritudines simul et pauperiem depelleret ; contemp-
tor opum et gratiæ ; famæ pertæsus ingentis, quæ vel invi-
tum in secessu secuta esse ibi nequicquam latem, ipso nomine
proditus ; quantum potuit tamen subducere se ex oculis ;
æternum lumen contemplans obtutu irretorto ; et opus na-
turæ et summi artificis manum, præviâ religionis face,
assiduè rimatus, vitam et sibi et aliis utilem explevit cælo
maturus senex. Vixit annos LXXXVII, obiit die 3 sep-
tembre 1750.*

REQUIESCAT IN PACE (2).

(1) Auteur de l'*Histoire du Bas-Empire*.

(2) Ci-git Claude Deshays Gendron, docteur de la

C'est assez nous occuper d'une maison dédaignée par le maître lui-même, et que depuis lui, le caprice, l'élégance et le temps ont miné pendant plus d'un siècle (1).

Laissons la rue de Boileau et reprenons le chemin de l'église. Un autre objet attire nos regards. C'est une pyramide de marbre rouge, posée sur une base de marbre blanc, et surmontée d'un globe et d'une croix en cuivre doré.

faculté de Montpellier, et médecin ordinaire de Philippe duc d'Orléans, régent du royaume. Homme habile et expérimenté dans l'art de guérir les maladies ; d'un esprit droit et fort étendu, d'une foi, d'une probité et d'une religion antique ; plus accessible au pauvre qu'au riche, il guérissait en même temps les maladies et la misère. Contempteur de la fortune et de la faveur ; trahi par son propre nom, et fatigué d'une réputation qui, malgré lui, le poursuivait dans la retraite, il cherchait en vain à s'y dérober à tous les yeux ; contemplant d'un regard attentif la lumière éternelle, et recherchant assidûment avec le flambeau de la religion, l'ouvrage de la nature et la main du sublime ouvrier ; vieillard mûr pour le ciel, il acheva une vie utile à l'humanité autant qu'à lui-même. Il vécut 87 ans, et mourut le 3 septembre 1750.

(1) Boileau est mort à Paris le 13 mars 1711, à l'âge de soixante-quinze ans.

Sur une des faces de cette pyramide on lit :

La nature ne fait que prêter les grands hommes
à la terre,
Ils s'élèvent, brillent ,
Disparaissent. Leur exemple
Et leurs ouvrages restent.

Sur une autre face :

Sobriè , juste et piè ,
Conversati in hoc sæculo
Expectam beatam spem
Et adventum gloriæ
Magni Dei et salvatoris nostri
Jesu-Christi ,
Qui dedit semetipsum
Pro nobis in cruce.
Ut nos redimeret
Et mundaret
Sibi populum acceptabilem
Sectatorem bonorum operum
Ora pro eis viator.

Sur une troisième face :

Aux mânes de d'Aguesseau.
Monument
Restauré par ordre du gouvernement.
An IX.

Sur la quatrième et dernière face :

Christo Servatori
Spei credentium,
In quo crediderunt et speraverunt
Henricus Franciscus d'Aguesseau ,
Galliarum cancellarius ,
Et Anna Lefevre d'Ormesson.
Ejus conjux.
Eorum liberi.

*Utriusque parentis exuvias**Hanc crucem**Dedicavère**Anno reparatæ salutis.*

MDCCXLIII.

Ce monument est le tombeau du chancelier d'Aguesseau et de sa digne épouse, celle dont Coulange a dit, à l'époque de leur union, « qu'on » avait vu pour la première fois les grâces et la » vertu s'allier ensemble. »

D'Aguesseau s'est illustré comme ministre, comme magistrat et comme orateur. Il avait une maison de campagne à Auteuil où il venait se délasser au sein de sa famille de ses glorieux travaux. Dès son jeune âge il fréquentait les gens de lettres, et la société de Racine et de Boileau faisait ses délices ; il cultivait comme eux la poésie avec talent, et il en conserva le goût jusqu'à ses derniers jours. Ses ouvrages sont imprimés en 13 volumes in-4°. On disait de lui « qu'il pensait en philosophe et parlait en orateur. »

Il avait épousé, en 1694, Aimé Lefebvre d'Ormesson, morte à Auteuil le 1^{er} décembre 1755; il lui survécut seize ans, sans en perdre un mo-

ment le souvenir, et voulut à sa mort , arrivée le 9 février 1751, être enterré près d'elle.

Leur famille fit ériger en leur mémoire la pyramide qu'on voit aujourd'hui, et qui fait l'ornement de la place de l'église (1).

Cette église est dédiée à la Vierge dans son assomption ; elle ne date guère que de deux siècles , tandis que le portail qui lui sert d'entrée et la tour octogone qui l'accompagnent sont du XII^e siècle (2). Passy et Boulogne, dans leur origine, dépendaient de cette paroisse ; on a vu comment Passy en avait été démembré (3), nous dirons plus tard de quelle manière Boulogne en avait été séparé plus de trois cents ans auparavant.

Sur la même place , à côté de l'église, se trouve la mairie ou maison commune. Le voisinage de ces deux édifices procure aux habitants des communications promptes et faciles pour les naissances, les mariages et les décès,

(1) Cette place a été pratiquée sur l'emplacement de l'ancien cimetière qu'on a transporté hors du village.

(2) L'abbé Lebœuf.

(3) Voyez chap. 3, 1^{re} partie, page 65.

qui se constatent légalement dans l'un et sont bénis dans l'autre.

En continuant la rue de Molière, un beau château se présente à droite; c'est l'hôtel de Praslin. Ce qui le distingue, c'est un colombier à pied, monument de l'ancienne féodalité. Le droit de colombier à pied n'était donné qu'aux seigneurs haut-justiciers ayant censive (1), ce qui doit faire présumer que cet hôtel appartenait jadis aux abbés de la communauté de Sainte-Genève (2) et communiquait par les jardins avec la maison conventuelle, située sur la place d'Aguesseau.

C'est dans ce château qu'a péri si malheureusement, en 1827, la princesse de Carignan.

Fille du duc de la Vauguyon, elle avait épousé un prince de Carignan.

Lors de ce mariage, Victor-Emmanuel régnait encore sur la Sardaigne; il ne voulut pas donner son consentement à cette union qu'il regardait comme indigne d'un prince qui pouvait un jour arriver au trône, et qui ne devait s'allier qu'à une princesse de son rang.

(1) *Coutume de Paris*, art. 69.

(2) Les génovéfains étaient seigneurs d'Auteuil.

Après la mort du prince, le monarque exila sa veuve et retint en Sardaigne les enfans nés de ce mariage.

La princesse, désolée, se réfugia en France, et vint habiter Auteuil.

En 1821, Victor mourut, et Charles, son frère, lui succéda. Celui-ci parut plus porté à l'indulgence, et, cédant aux sollicitations réitérées des amis de la princesse, il lui permit de rejoindre ses enfans et d'aller s'établir avec eux dans le palais des princes de Carignan à Rome. Elle venait d'en recevoir la nouvelle; assise auprès de sa cheminée, elle écrivait au roi de Sardaigne pour lui en faire ses remerciemens, lorsqu'une étincelle, échappée du foyer, mit le feu à ses vêtemens. Elle ne s'en aperçut qu'après que le feu eut fait de si rapides progrès, qu'elle se vit environnée de flammes. Elle appelle, elle sonne, mais en vain; le feu devient plus violent; elle sort de son appartement, saute dans sa cour; qu'on juge de l'effroi des domestiques, en voyant tout-à-coup apparaître, enveloppée de la tête aux pieds d'une flamme immense, une espèce de fantôme courant, s'agitant violemment, tournant sur lui-même avec

une extrême vélocité, et poussant des hurlemens affreux !

Ils reconnaissent pourtant leur maîtresse à ses cris déchirans ; ils courent alors au puits, au réservoir, partout où ils peuvent se procurer de l'eau , et l'inondent ; mais il n'était plus temps , les cris avaient cessé.

O douleur ! ô fortune ! c'est donc ainsi que les espérances les plus riantes disparaissent , et qu'une mort cruelle vient remplacer les joies les plus pures et les mieux méritées !

Détournons nos regards de ce funeste tableau. Le château qui en a été témoin nous présente des souvenirs moins pénibles et surtout plus glorieux. C'est dans son sein que Molière a résidé !

De son temps, il n'y avait en ce lieu qu'une maison de campagne avec un jardin que Molière louait à l'année et où il venait passer la belle saison (1). Depuis lui, cette maison est tombée

(1) On a trouvé dans les papiers de Brossette une note sur la démarche que fit à Versailles la veuve de Molière, accompagnée du curé d'Auteuil, pour obtenir du roi l'ordre de faire enterrer son mari, et dans la-

de vétusté; au terrain qu'elle occupait, on a réuni plusieurs parties de territoire; on a construit le château et planté le petit parc qui l'entoure; mais ce qui honore infiniment les propriétaires actuels, c'est leur respect pour la mémoire du grand homme qui avait séjourné dans cette enceinte. Ils ont fait transformer en temple la maison qu'il occupait.

On arrive à ce temple par les jardins; quatre marches conduisent à une rotonde en brique, précédée d'un pérystile formé par quatre colonnes d'ordre dorique. Ces colonnes soutiennent un fronton au-dessous duquel on lit : *Ici fut la maison de Molière*. Dans le fronton on a représenté en relief une figure de Thalie éplorée, laissant tomber son masque.

De chaque côté de l'édifice sont placés deux lauriers dans leurs caisses : le laurier d'Apollon (*laurus nobilis*) et le laurier amandier ou au lait (*cerasus lauro*).

Quand on a pénétré dans la rotonde, un beau

quelle il est spécifié que la maison de Molière à Auteuil, n'était pas sa propriété, et qu'il la tenait à loyer.

buste de Molière frappe les regards; il est accompagné de ceux de La Fontaine et de Boileau : en se retournant , on voit des deux côtés de la porte d'entrée les bustes de Corneille et de Racine. Un hémicycle ou canapé en demi-cercle entoure le fond de l'enceinte et semble placé là pour les personnes qui, après avoir rendu leurs hommages aux esprits supérieurs qui résident en ces lieux , veulent se livrer à quelque méditation sur les écrits sublimes qu'ils nous ont laissés ; mais un léger murmure se fait entendre ! c'est le bruit d'une fontaine placée dans le vestibule voisin. On la prendrait pour l'Aganippe coulant aux pieds de l'Hélicon et inspirant les poètes par la vertu de ses eaux.

O temple auguste , je te salue ; c'est ici que respirait Molière , l'homme le plus étonnant qu'ait produit la France et le seul qu'elle n'ait pu remplacer ! Reste à jamais consacré à son ombre divine , et que l'Europe entière vienne ici déposer le tribut de sa reconnaissance et de son admiration !

Qui ne voit sous ces emblèmes ingénieux le toit rustique où Molière venait se délasser de ses

travaux et de ses soucis avec Boileau , son voisin de campagne , Corneille , Racine , La Fontaine et autres génies de cette trempe ?

C'est sous ce toit que se passa cette aventure si plaisante , dont le récit se trouve tant répété (1) et qui a été mise sur la scène par Andrieux , dans sa comédie intitulée : *Molière avec ses amis ou le Souper d'Auteuil*.

En l'absence de Molière , qui était au régime et qui ne prenait que du lait , Chapelle , son intime ami , faisait , par ses ordres , les honneurs de sa maison. Ayant un soir à souper Boileau , Jonsac , Nantouillet et Lulli , il les fit beaucoup boire ; la conversation ayant tourné sur les misères de la vie , un des convives proposa d'aller se jeter dans la Seine , qui n'était pas loin. La proposition fut adoptée à l'unanimité et l'on se dirigea gaiement vers le fleuve. On avertit Molière ; on courut après eux. Ils trouvèrent fort mauvais qu'on voulut les empêcher de se noyer : ils tirèrent même leurs épées. Molière

(1) Grimarest, Racine fils et autres.

se présente à eux, approuve leur dessein et chasse les domestiques qui étaient accourus pour en arrêter l'exécution. • Que vous ai-je fait, » dit-il à ses amis, pour former un si beau projet sans m'en faire part? Quoi! vous voulez » vous noyer sans moi! Je veux être de la partie; mais demain au grand jour. A l'heure qu'il » est, on croirait que nous avons honte d'une » si belle action. Il faut que tout le monde la » connaisse et nous en estime davantage. — Molière a raison, s'écria Chapelle, ne nous noyons » que demain matin, et en attendant allons » boire le vin qui nous reste. »

Cette aventure est fort apocryphe. Voltaire la croit fausse. « Non-seulement, dit-il, j'ai omis » dans cette vie de Molière, les contes populaires touchant Chapelle et ses amis, mais je suis » obligé de dire que ces contes adoptés par Grimarest sont très-faux. Le feu duc de Sully, le » dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes » ne méritaient aucune créance. »

Nous en citerons quelques autres qui sont

plus avérées et qui nous donneront une idée plus élevée des délassemens de nos grands hommes à Auteuil.

Brossette (1) se trouvant un jour avec Boileau chez Molière dans ce village, la conversation s'engagea sur les travers des hommes en général, Molière soutint que *tous les hommes sont fous, et que chacun néanmoins croit être sage tout seul*. Cette idée fut approfondie et discutée, de manière qu'elle fournit à Boileau le sujet de sa quatrième satire :

D'où vient, cher Levayer, que l'homme le plus sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage :
Et qu'il n'est point de fou, qui, par belles raisons,
Ne loge son voisin aux petites maisons? etc.

On voit par cette satire ce qu'un mot dit sans conséquence peut devenir sous la plume d'un homme de génie; mais le mot était de Molière !

On en a retenu un autre de ce grand observateur du cœur humain qui n'était pas moins profond, et que la postérité a sanctionné; c'é-

(1) Auteur d'un commentaire sur les Satires de Boileau.

tait au sujet de La Fontaine. Molière l'avait invitée à souper à sa maison d'Auteuil. Racine, Boileau, Puimorin, Chapelle étaient du souper. Ces messieurs, égayés par la naïveté et la simplicité du fablier, l'accablaient de railleries et ne l'appelaient que le *bon homme*. Molière, touché de la douceur avec laquelle La Fontaine essuyait leurs railleries, s'inclina vers l'oreille de son voisin et lui dit à demi-voix : « Ils ont beau se tremousser, ils n'effaceront pas le *bon homme* (1). »

Dans le même souper, Puimorin raconta qu'ayant osé critiquer le poème de Chapelain, en présence de l'auteur, celui-ci avait répondu : « C'est bien à vous d'en juger, vous qui ne savez pas lire ; » et qu'il lui avait répliqué : « Je ne sais que trop lire, depuis que vous faites imprimer. » Racine et Boileau trouvèrent cette réplique fort piquante, et voulurent en faire une épigramme, qu'ils tournèrent ainsi :

Froid, sec et dur auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer ?
Hélas ! pour mes péchés, je n'ai que trop su lire
Depuis que tu fais imprimer.

(1) Racine fils, *Mémoires sur la vie de Racine*.

Racine soutint qu'il valait mieux écrire *de mon peu de lecture*, pour éviter que le second hémistiche du second vers ne rimât avec le premier et le troisième. Molière soutint au contraire qu'il fallait conserver *de ne savoir pas lire*. « Cette » façon, dit-il est plus naturelle, et il faut sacrifier toute régularité à la justesse de l'expression. C'est l'art même qui doit nous apprendre à nous affranchir des règles de l'art. » Boileau fut si frappé de la justesse de cette décision, qu'il la mit en vers dans le quatrième chant de *l'Art poétique* :

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux ,
Trop resserré par l'art sort des règles prescrites ,
Et de l'art même apprend à franchir leurs limites.

C'est à ces entretiens piquants, que ces grands écrivains durent souvent leurs plus heureuses inspirations.

A la société des grands hommes du 17^e siècle, à Auteuil, succéda celle des beaux esprits du 18^e siècle. Elle se réunissait dans la maison de M^{me} Helvétius qui, après la mort de son mari, l'auteur du fameux livre de *l'Esprit*, s'était retirée dans ce village; l'abbé Morellet, Turgot,

Champfort, La Roche, Thomas, Cabanis, Boufflers et autres, formaient cette réunion. Franklin, attiré par la réputation de cette femme célèbre, allait souvent de Passy, où il demeurait, s'entretenir avec elle. Il l'avait surnommée *Notre-Dame d'Auteuil*, à cause de l'espèce de patronage qu'elle exerçait sur les gens de lettres. Le grand capitaine (1), qui porta si loin ses conquêtes et la gloire du nom français, allait aussi la voir quelquefois, avant son avènement à l'empire. Un jour qu'elle se promenait avec lui dans son jardin : « Vous ne vous doutez pas, lui dit-elle, combien on peut trouver de bonheur dans trois arpens de terre. »

Douce et bienfaisante, elle mettait tous ses soins à soulager l'indigent ; sa bonté s'étendait jusqu'aux animaux, et l'on voyait une foule d'oiseaux accourir sur sa terrasse, dès qu'elle y paraissait, et recueillir de sa main protectrice, la nourriture qu'elle leur préparait. Ils la payaient de ses soins par leur familiarité qu'ils portaient jusqu'à se percher sur son sein et sur ses épau-

(1) Napoléon Bonaparte.

les, afin de mieux lui prodiguer leurs baisers en agitant leurs petites ailes (1).

On dit que Franklin et Turgot, moins épris de ses charmes que de la bonté de son âme et de l'égalité de son caractère, lui offrirent l'un et l'autre de l'épouser, mais que l'attachement qu'elle conservait pour la mémoire de son mari, l'empêcha de contracter un deuxième mariage.

Née en 1719, au château de Ligneville, elle est morte en août 1800.

La famille de Boufflers avait également une fort belle maison de campagne à Auteuil, où se réunissait l'élite de la société du temps; M^{me} de Boufflers, l'amie intime de Voltaire, celle qui avait fait les délices de la cour du roi de Pologne Stanislas, à Lunéville, faisait le charme de cette maison par l'amabilité de son caractère, les grâces de son esprit et l'enjouement de sa conversation.

On connaît d'elle ces jolis vers :

Voyez quel malheur est le mien,
Disait une certaine dame;

(1) Voyez dans *les Conseils à ma fille*, par M. Bouilly, le joli conte des *Oiseaux de M^{me} Helvétius*.

J'ai tâché d'amasser du bien,
D'être toujours honnête femme :
Je n'ai pu réussir à rien.

Son fils, connu par son poème du *Cœur*, ses chansons, son conte d'*Aline*, et quelques poésies légères, contribuait beaucoup à l'agrément de ce cercle.

Toutes ces sociétés ont disparu, la maison même de Boufflers est passée dans d'autres mains ; mais le souvenir d'un nom si distingué dans les armes (1) et dans les lettres, se retrouve dans une des allées du bois de Boulogne, qui prend au chemin de ronde d'Auteuil près le pavillon de Boufflers, et conduit au rond de Mortemart.

Pour en revenir à Auteuil, ce village est situé sur le prolongement de la colline où Passy se trouve lui-même. Il n'est séparé de la Seine, comme Passy, que par la grande route de Paris à Versailles ; et l'on y arrive de la capitale par une fort belle avenue d'où la vue plonge de chaque

(1) Le maréchal de Boufflers, l'un des grands capitaines du siècle de Louis XIV ; celui dont M^{me} de Maintenon a dit : *En lui le cœur est mort le dernier*, et que les Anglais, d'après Rapin de Thoiras, prisaient plus que 10,000 hommes.

côté sur des prairies ornées de saules et de peupliers.

L'auteur de l'*Histoire des environs de Paris* (1) a cru voir la description de ce village dans les vers que nous allons citer et qui sont tirés de l'épître de Boileau à M. de Lamoignon.

- « C'est un petit village ou plutôt un hameau,
- » Bâti sur le penchant d'un haut rang de collines,
- » Dont l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines,
- » La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
- » Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
- » Qui partageant son cours en diverses manières,
- » D'une rivière seule y forment vingt rivières.
- » Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
- » Et du noyer souvent du passant insultés (2).
- » Le village au-dessus forme un amphithéâtre;
- » L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre,
- » Et dans le roc qui cède et se coupe aisément
- » Chacun sait de sa main creuser un logement.
- » La maison du seigneur seule un peu plus ornée,
- » Se présente au dehors de murs environnée,
- » Le soleil en naissant la regarde d'abord,
- » Et le mont la défend des outrages du Nord;
- » C'est là, cher Lamoignon, que mon esprit tranquille
- » Met à profit les jours que la Parque me file. »

Convenons qu'il faut bien prêter à la lettre pour trouver dans ces vers une description d'Au-

(1) Dulaure.

(2) Les quatre vers soulignés ne se trouvent point dans la copie qu'on a insérée dans l'ouvrage.

teuil. Où voit-on d'Auteuil *vingt îles s'élever du sein des eaux* ; où y trouver *des habitans qui, ne connaissant ni la chaux ni le plâtre, se creusent des logemens dans le roc ? Et cette maison du seigneur que le soleil regarde en naissant ?* quand les seigneurs d'Auteuil étaient alors des chanoines de Sainte-Geneviève qui y possédaient une maison très grande à l'exposition du midi (1). D'un autre côté, le noyer ne peut être *insulté* à Auteuil par les passans ; car s'il y en existe, ils sont renfermés dans les héritages, et l'on n'en rencontre aucun sur les routes, ni même dans les vignes, où ils se plaisent ordinairement.

C'est Hantile, petit hameau près Laroche-Guyon, département de Seine-et-Oise, que

(1) Cette maison est située place d'Aguesseau, n. 4. Elle est devenue la propriété d'un de nos plus célèbres peintres, M. le baron Gérard.

Il existe encore sur cette place une borne marquée S. G. ; c'est un reste de l'échelle seigneuriale, indiquant que les génovéfains, seigneurs d'Auteuil, avaient droit de haute et basse justice, ce qui ne laissait pas de convenir à des religieux qui faisaient vœu d'humilité et d'obéissance. A voir tant de moines seigneurs, on pouvait dire que l'orgueil féodal poursuivi sous le casque, s'était réfugié sous le capuchon.

Boileau a entendu décrire. Ce hameau appartenait à M. Dongois, greffier en chef du parlement et neveu de Boileau, lequel y allait souvent et s'y plaisait beaucoup, comme on peut le voir dans les quatre vers suivans, tirés de la même épître :

O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !

Que pour jamais foulant vos prés délicieux,

Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,

Et connu de vous seuls, oublier tout le monde.

Une chose très-remarquable à Auteuil, c'est la pompe à feu.

Cette pompe qui fournit de l'eau de Seine à Auteuil, au Point-du-Jour, à Boulogne et à Passy, en transporte également par le pont de Grenelle, à Grenelle, à Vaugirard et à Issy. Nous en avons parlé ailleurs avec quelque étendue (1), et ce serait nous répéter que de redire ici tous les avantages qui en sont résultés pour ces communes. Nous ajouterons seulement que l'administration des eaux s'est procuré dans le bois un enclos assez spacieux le long de la route d'Auteuil à Boulogne et tout

(1) Voyez chapitre 13, première partie, page 203.

près de l'allée des Princes, et qu'elle y a établi des réservoirs qui facilitent le service de Boulogne, et pourraient, au besoin, faire celui du bois, si l'on se décidait à l'embellir d'eaux jaillissantes, comme on en a eu le projet.

Deux grands bassins de forme quadrangulaire, et séparés par une petite maison de gardien, reçoivent les eaux qui y sont portées par des aqueducs souterrains. Ils sont entourés de gazons, de fleurs odoriférantes et de jolis arbustes.

C'est vers ce lieu que se trouvent aussi les pépinières d'Auteuil qui alimentent le bois d'arbres exotiques et indigènes.

Quant à la seigneurie d'Auteuil elle était anciennement possédée par l'abbaye du Bec, qui l'échangea vers 1109 avec l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris pour des fiefs et autres revenus que cette dernière abbaye avait à Vernon. L'acte d'échange fut confirmé par Louis-le-Gros, roi de France, et par Henri I^{er}, roi d'Angleterre, alors duc de Normandie. La maison seigneuriale a été rebâtie et augmentée par les génovéfains, qui en avaient fait leur maison de plaisance et de convalescence.

Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit sur les municipalités en général. Les principes généraux sont les mêmes pour toutes, et l'application peut aisément s'en faire à toutes les localités. Il ne pourrait donc être ici question que de l'administration particulière d'Auteuil. Elle a varié suivant le caractère et la capacité des hommes qui en ont été chargés. On garde avec vénération dans cette commune le souvenir du maire (1) qui l'administra depuis 1789 jusqu'en 1813. Elle n'avait alors que 1,200 francs de revenus, et, avec cette faible ressource, ce maire parvint à exécuter des travaux d'assainissement et d'embellissemens qui étaient devenus urgens. Il faut dire aussi qu'il fut bien secondé par l'administration supérieure, et que les principaux habitans du lieu, les Boufflers, les Le Couteux de Canteleu (2), les Cretel et autres, touchés de son zèle et de sa persévérance, s'empressèrent de contribuer aux charges qui pesaient sur lui.

C'est sous son administration que la mesure qui servait de maison commune a disparu ;

(1) M. Benoît, mort le 9 mars 1826.

(2) Sénateur du temps de l'Empire.

qu'elle se trouve aujourd'hui remplacée par la jolie promenade triangulaire qui termine le village du côté du bois, et qu'une mairie simple, mais élégante, a été construite à côté de l'église.

C'est par ses soins qu'a été relevé le bel obélisque consacré à la mémoire du chancelier d'Aguesseau, et qui avait été renversé par les vandales révolutionnaires.

C'est à lui qu'on doit l'aqueduc souterrain qui conduit à la Seine les eaux ménagères, ainsi que le dessèchement de la rue de Boileau, qui n'était qu'un cloaque et qui est devenue un moyen facile et agréable de communication entre Auteuil et le Point-du-Jour.

Il fit enfin transférer la fontaine publique d'un carrefour inabordable, au bas de la promenade, dont on vient de parler, et qu'on appelle de son nom la *Promenade Benoît*.

Depuis lui, peu de choses ont été faites, et des événemens fâcheux ont obéré la commune; mais l'administration actuelle s'occupe de réparer le mal. L'octroi municipal, qu'elle a été autorisée à percevoir, lui en procurera les moyens;

il lui donnera la facilité de réaliser les projets d'amélioration qu'elle a conçus et de rendre au village d'Auteuil cet état d'aisance et de prospérité que sa position pittoresque et les avantages dont la nature l'a comblé, ne peuvent manquer de lui assurer.

La population d'Auteuil est évaluée à 2,800 âmes, et s'accroît en été de toutes les personnes qui viennent y passer la belle saison.

Le terroir de cette commune était autrefois renommé pour son vin. « Qui pourrait s'imaginer, dit Sainte-Foix dans ses Essais, que le vin d'Auteuil fut autrefois en si grande réputation qu'on en envoyait jusqu'en Danemarck. Les chanoines de Sainte-Geneviève qui étaient seigneurs de ce village, le vendaient à des évêques, et ceux de Notre-Dame de Paris, qui possédaient aussi des vignes sur le même territoire, en gratifiaient leur église, afin que du revenu, il fût fait le jour de leur anniversaire, après leur mort, un repas à quatre services. *Ad stationem quatuor ferculorum.* »

Quoique ces vignes soient placées sur le versant de la colline qui joint Passy à Auteuil et

qu'elles soient exposées au soleil du Midi, le vin qu'elles produisent aujourd'hui n'est pas préférable à celui de Suresnes, qui a eu aussi sa vogue et qui a dégénéré en même temps.

Auteuil compte deux hameaux dans ses dépendances : le Point-du-Jour et Billancourt.

Le Point-du-Jour communique à Auteuil par la rue de Boileau; on y voit quelques maisons bourgeoises, mais il est généralement habité par des blanchisseurs de linge : bâti de chaque côté de la route de Paris à Versailles, il se développe dans toute sa longueur aux regards du passant, et l'on peut dire que c'est un lieu bien connu.

Il n'en est pas ainsi de Billancourt : situé à l'extrémité de la presqu'île formée par la Seine en face de Sèvres, il ne se montre de près qu'à ceux qui vont le visiter. C'était jadis une ferme assez considérable, qu'à cause de son éloignement on faisait garder par une quantité de chiens. Les hurlemens nocturnes de ces animaux se faisaient entendre jusque dans Auteuil et troublaient le sommeil de ses bons habitans. De là est venu le proverbe en usage entre eux :
« Il faut manger le soir, pour ne pas être ré-

« veillé la nuit par les chiens de Billancourt. »
Aujourd'hui la ferme est devenue un joli hameau, bien habité et bien recherché : les chiens ne s'y font plus entendre, mais le proverbe est resté.

Il y a dans la plaine de Billancourt un quartier de terre appelé *la maladrerie*. On en conclut que vers ce lieu, à la ferme peut-être, il existait au temps des croisades, un de ces hôpitaux, qu'on plaçait loin de l'habitation des hommes, mais pourtant près des grandes routes, et où l'on recevait les malheureux attaqués de la lèpre ; maladie contagieuse, qui était alors assez répandue et dont on ne trouve plus aucune trace. Ces maisons étaient connues sous les noms de *maladrerie* ou *léproserie*.

SIXIÈME PROMENADE.

Boulogne.

Boulogne s'appelait autrefois les Menus-Saint-Cloud. — D'où lui vient le nom de Boulogne. — Origine de son église. — Les prédications du frère Richard. — Comment Boulogne a communiqué son nom au bois voisin. — Commerce. — Productions. — Population.

En laissant sur la gauche le couvert de marronniers dont nous avons parlé (1), et qu'on rencontre à l'entrée du bois de Boulogne, toujours en partant de Passy, nous trouvons la route de Passy à Boulogne.

Cette route traverse le bois dans toute sa longueur; elle est coupée vers le milieu par un cercle en forme d'étoile, qu'on appelle le rond de Mortemart.

Ce rond, qui porte à son centre un arbre de

(1) Quatrième promenade, page 86.

la famille des conifères, ouvre à sa circonférence treize allées divergentes qui le traversent pour la plupart; savoir : celle de Passy à Boulogne, celle de l'Etoile à Saint-Cloud, l'allée des Princes qui, prenant à la porte des Princes, conduit par le rond royal à l'ancienne porte des Sablons, l'allée des Mares qui joint la mare d'Auteuil à la mare aux Biches, l'allée des Casernes, celle du pavillon de Boufflers, celle de Mortemart, etc.

Après avoir traversé ce rond en ligne droite, on retrouve la route qui conduit à Boulogne.

C'est ce village qui a donné son nom au bois que nous parcourons, et c'est sous ce rapport et sous celui de son ancienneté, qu'il présente un véritable intérêt.

Nous avons déjà dit (1) qu'au 7^e siècle on ne connaissait qu'un seul village sur toute la côte qui s'étend de Chaillot à Boulogne, et qu'on appelait ce village *Nimio*, mot latin dont on a fait en français Nijon ou Nigeon.

Ce village était pressé de toutes parts, excepté du côté de la rivière, par la forêt de Rouvret.

(1) Voir chapitre 1^{er}, première partie, page 13.

Les deux premières paroisses qui s'établirent sur ce point furent Auteuil et Villiers-la-Garenne, et à mesure qu'il se formait de nouveaux établissemens dans la forêt, on les attachait à l'une ou à l'autre de ces paroisses, suivant la proximité.

Un petit groupe de cabanes se montra près de la rivière de Seine du côté de Saint-Cloud, et, s'avancant toujours dans la forêt, il devint un hameau qu'on appela les *Menus Saint-Cloud* et qui fut compris dans la partie du territoire attribué à la paroisse d'Auteuil.

On lui donna ce nom parce qu'il ne se composait alors que de quelques chaumières, tandis que Saint-Cloud, qui en est séparé par la rivière, était déjà un gros village, dont l'origine remonte au berceau de la monarchie.

On l'appelait dans ces temps anciens, Nogent-sur-Seine. Il a pris son nom actuel de Saint-Cloud ou Clodoald, l'un des fils de Clodomir, roi d'Orléans dans le 6^e siècle.

Ces enfans, au nombre de trois, avaient des droits à la couronne de Bourgogne, dont Clotaire et Chilpéric s'étaient emparés. Pour mieux

assurer leur usurpation , Clotaire et Chilpéric résolurent de massacrer leurs neveux. « Clotaire » saisit l'aîné qui avait dix ans, le jette par terre » et le perce de son épée ; le second, effrayé, se » précipite aux genoux de Childebert, les em- » brasse et lui demande la vie. L'oncle paraît » touché, Clotaire lui reproche son émotion, » arrache l'enfant et le massacre sur le corps de » son frère. Le troisième, appelé Clodoald, fut » sauvé par un ermite de Nogent-sur-Seine, qui » le cacha dans son ermitage, où il est mort en » odeur de sainteté. »

De son nom défiguré, Nogent a pris celui de Saint-Cloud (1).

Le hameau des Menus s'éleva donc sous la protection du bourg de Saint-Cloud, dont il n'était séparé que par la Seine, et fut attaché à la paroisse d'Auteuil (2).

Pour en faciliter la communication avec le bourg principal, on construisit sur la Seine un

(1) Grégoire de Tours, liv. 3, cap. 18, etc. Anquetil, *Histoire de Paris*, règne de Childebert I^{er}.

(2) Il existe encore à Boulogne une rue qu'on appelle la rue des Menus, du nom primordial du village.

pont qui n'était qu'en bois dans l'origine, qu'Henri II fit construire ensuite en pierre, à l'exception des deux arches du milieu, et qui enfin fut entièrement reconstruit en pierre par les ordres de Napoléon en 1810.

En 1319, c'était le temps des confrères, des flagellans, des pèlerins. On les voyait courir le monde en se fustigeant. Quelques bourgeois de Paris, animés d'un saint zèle, résolurent, pour l'expiation de leurs péchés, de se rendre en pèlerinage à Boulogne-sur-Mer où se trouvait une image de la Vierge, alors en grande vénération.

A leur retour, pour conserver le souvenir de ce pèlerinage et se rendre plus dignes encore des bontés de la Vierge qu'ils avaient été visiter, ils résolurent de bâtir aux Menus-Saint-Cloud, où deux des confrères pèlerins avaient un terrain assez spacieux, une église entièrement semblable à celle de Boulogne-sur-Mer.

Ils sollicitèrent à cet effet l'autorisation de Philippe V, dit le Long, qui la leur accorda.

Cet édifice fut élevé sur le terrain des confrères pèlerins; et l'abbesse des Bénédictines de Montmartre, dame des Menus, en considération

de cet acte de piété, leur octroya des lettres d'amortissement.

Voici dans quels termes ces lettres étaient conçues :

« L'an de grâce 1320, le jour du dimanche d'après l'ascension, M^{me} sœur Jeanne de Repentino, abbesse de Montmartre, à la prière et requête de maître Girard de la Croix, seigneur du Châtelet de Paris, et Jean de la Croix son frère, et de leurs amis, tous confrères de la confrérie de Notre-Dame de Boulogne-sur-Mer, a admorty une certaine place vague, située au lieu et bailliage de Menuz-lès-Saint-Cloud, contenant cinq arpens de terre ou environ, lesquels étaient de leur propre héritage et possession, pour sur icelle, fonder, construire et édifier une église à l'honneur de la glorieuse Vierge, mère de Dieu et de toute la cour céleste : laquelle de là en avant serait appelée la chapelle de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine. Et a esté bastie à la semblance de celle qui est sur la mer. »

L'abbesse de Montmartre était dame des Menus, en vertu de la donation qui lui en avait été

faite par Adélaïde de Savoie, femme de Louis-le-Gros, et fondatrice de l'abbaye des Bénédictines de Montmartre.

La confrérie de la paroisse de Boulogne était composée des hommes les mieux famés par leur sagesse et leur piété (1). Le village où ils avaient bâti leur chapelle, s'accroissant de jour en jour, ils songèrent à la faire ériger en paroisse.

Hugues, alors évêque de Paris, les seconda dans les démarches qu'ils firent en cour de Rome, et par une bulle du pape Jean XXII, fulminée et exécutée par cet évêque en 1330, la chapelle et le village de Boulogne-sur-Seine ou Boulogne-la-Petite, autrefois les Menus-Saint-Cloud, furent érigés en paroisse.

Les miracles qui s'opérèrent dans cette

(1) Le père Dubreuil, dans ses *Antiquités de Paris*, dit que les princes et les rois recherchaient l'honneur de faire partie de cette confrérie, et qu'au livre contenant les noms de tous les confrères, sont écrits en tête et en lettres d'or les sept noms qui suivent : Charles, roi de France et de Navarre ; le roi Philippe, le roi Jean, le roi Charles V, le roi Charles VI, le roi Charles VII, Isabelle de Bavière.... (l'infâme ! celle qui a trahi son fils et livré la France aux Anglais !)

église (1) et les indulgences qui s'y conférèrent, lui avaient acquis une grande célébrité et l'on y courait, non-seulement de la capitale, mais de tous les villages circonvoisins.

Les prédications du frère Richard, cordelier, tout récemment arrivé de la Terre-Sainte, mirent le comble à cette affluence.

On raconte qu'un jour ce religieux tonna contre le luxe des mondains avec tant de force et d'éloquence, que la foule, qui était considérable, s'en retourna pleine de componction, et que peu d'instans après son retour, on vit plus de deux cents feux allumés au milieu des rues de Paris; les hommes brûlaient les tables de jeu, les dez, les cornets, les cartes, les billards; et les femmes les instrumens de leur parure (2).

Le père Bridaine, le plus célèbre mission-

(1) « Plusieurs miracles, ajoute le père Dubreuil, sont » advenus à l'église de Boulogne, par l'intercession de » la vierge Marie, lesquels j'obmets pour cause de brié- » veté. A l'occasion de ces miracles et des pardons qu'on » y accordait, elle a été fort fréquentée par le peuple » de Paris. »

(2) Journal de Charles VII, an 1429; et Sainte-Foix, *Essais sur Paris*, tome 7.

naire du siècle dernier, n'a pas produit tant d'effet; et quoique de nos jours l'éloquence de la chaire n'ait pas dégénéré, on n'a point d'exemple d'un pareil holocauste opéré par son influence.

Ainsi le hameau des Menus, devenu village de Boulogne, ayant rempli de son importance tous les lieux circonvoisins, finit par donner son nom au bois qui l'environnait, et qui, diminué par les abatis qu'on faisait de toutes parts, à Chaillot, à Passy, à Auteuil, à Boulogne, à Villiers et à Clichy, ne pouvait plus être considéré comme une forêt.

Le temps qui détruit les gloires mondaines, n'a pas épargné celle de l'église de Boulogne. Le village est toujours fréquenté par les Parisiens, parce qu'il se trouve sur la route de Paris à Saint-Cloud, et qu'on y passe, soit pour aller se promener dans le parc qui borde les côteaux voisins, soit pour se rendre à la fête joyeuse et populaire qui se célèbre dans le même parc au mois de septembre de chaque année; mais l'église de Boulogne est délaissée, et peu de personnes, en voyant son vieux portail et sa

nef gothique, songent qu'il y a cinq cents ans on s'y portait en foule pour chercher des indulgences, quoique, peut-être, on en ait besoin plus que jamais.

Non-seulement cette église antique est aujourd'hui négligée, mais même on en a élevé une nouvelle, qui l'est encore plus, il est vrai.

Ce nouveau temple est situé rue d'Aguesseau, et porte sur son frontispice l'indication suivante :

*Eglise catholique française, fondée à perpétuité
en cette commune, année 1831.*

Tot errata quot verba.

1° Qui dit *catholique* dit *universel*. Où est l'universalité d'une église qu'on ne rencontre que sur quelques points?

2° *Française*, mot en contradiction avec le mot *catholique* ou *universel*, puisque la France ne forme qu'une très-petite partie du globe, etc.

3° *A perpétuité* ! Hélas ! qu'y a-t-il de perpétuel en ce monde, si ce n'est le mal ?

Ahi ! null'altro che pianto al mondo dura !

(PÉTRARQUE.)

On s'éloigne de cet édifice avec un serremen'

de cœur , dont on n'est bien remis qu'en voyant plus loin une salle d'asile pour les petits enfans, établissement vraiment utile dans un lieu où se trouvent tant d'ouvriers, de blanchisseurs et de journaliers.

Cet établissement, fondé par M. de Rotschild, l'un des propriétaires de Boulogne, est dirigé par une sœur de la Charité.

Boulogne, qui faisait autrefois partie de l'ancienne province de l'Ile-de-France et du diocèse de Paris , est aujourd'hui compris dans le département de la Seine , arrondissement de Saint-Denis, canton de Neuilly.

On y voit quelques jolies maisons de campagne , parmi lesquelles on en remarque deux principales qui sont à l'entrée du village du côté du bois.

L'archi-chancelier Cambacérès, dont la carrière politique offre de si étranges contrastes, occupait celle de droite dans la belle saison. Ce qu'on peut dire à la louange de ce publiciste, c'est qu'il a rédigé le projet du Code civil présenté en l'an V au conseil des Cinq-Cents, au nom de la commission de la classification des

lois , et qui a préparé les voies pour la confection définitive, sous Napoléon, du Code qui nous régit aujourd'hui. Oublions , s'il est possible , des méfaits qui tiennent souvent à des conjonctures irrésistibles , pour ne nous souvenir que des services rendus.

On compte à Boulogne deux fabriques : l'une d'eau de javelle , et l'autre de cire à cacheter.

Les principales productions de son territoire sont le vin et le blé.

Sa population peut être évaluée à 4,500 habitants , qui se livrent pour la plupart au blanchissage du linge. Le plus petit nombre s'occupe de la culture des vignes.



SEPTIÈME PROMENADE.

Long-Champ.

Histoire de l'abbaye célèbre qu'onvoyait à Long-Champ avant la destruction des couvens. — Les Bottes de foin , aventure galante. — Amours d'Henri IV et de Catherine de Verdun, religieuse de l'abbaye de Long-Champ. — Promenades à Long - Champ les mercredi, jeudi et vendredi de la Semaine-Sainte. — Chanson de Désaugiers sur ces promenades. — Suresnes. — Le Calvaire. — Voyage de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre au mont Valérien. — Pélerinages populaires. — Allée de la Vierge des Berceaux , allée des Dames.

Là, dans la solitude en rêvant égaré ,
Quelquefois vous croirez, au déclin d'un jour sombre ,
D'une Héloïse en pleurs entendre gémir l'ombre.
(DELILLE, *Jardins*, ch. IV.)

Au retour de Boulogne , en rentrant dans le bois, on voit à gauche une avenue solitaire et ombragée. Cette avenue , qu'on nomme l'allée des Gravilliers, conduit à Long-Champ.

Une vaste plaine , riche de moissons et de ver-

dure, que la Seine vient baigner de ses eaux, et qu'enferment dans le lointain, les rideaux de Saint-Cloud et du Mont-Valérien, tel est le spectacle magnifique qui charme les regards, en sortant du bois de Boulogne par la porte de Long-Champ.

A quelque distance de cette porte, en face d'un moulin à vent, se trouve, à droite, une ferme et des bâtimens assez spacieux; c'est là qu'était placée l'ancienne abbaye de Long-Champ qui a joui de tant de célébrité, et dont le souvenir attire encore dans ces lieux enchanteurs, tant de promeneurs à pied, à cheval, en voitures, et principalement dans les trois jours consacrés par le culte catholique, à célébrer l'accomplissement du mystère de la rédemption du monde.

Essayons de retracer ici l'histoire de cette célébrité, et l'on verra combien furent déçues les espérances religieuses des premiers fondateurs.

Ce fut en 1260 qu'Isabelle, une des filles de Louis VIII, dit Cœur-de-Lion, roi de France, fit construire le monastère de Long-Champ sur un terrain que lui avait donné le roi Saint-Louis, son frère.

Elle avait été recherchée en mariage par plusieurs têtes couronnées, et notamment par Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, mais elle préféra vivre dans le célibat, et consacrer à Dieu sa virginité. *Et in virginitate permanere innuba praelegit* (1).

Le couvent bâti et les religieuses installées, Isabelle voulut qu'il fût appelé le *Monastère de l'humilité Notre-Dame*. Le père François de Gonzague, dans son livre de l'origine et des progrès de l'ordre de Saint-François, désigne cette maison ainsi qu'il suit : *Archi-cænobium sororum sanctæ Claræ Urbanistarum*. Le principal ou premier monastère des sœurs Urbanistes de Sainte-Claire.

Isabelle ne se fit point religieuse; elle vivait saintement dans un hôtel voisin du monastère, et ce n'est qu'après sa mort, en 1270, qu'on revêtit son corps de l'habit de saint François, et qu'on l'inhuma dans l'église du couvent, ainsi qu'elle l'avait demandé par son testament.

Le roi saint Louis, qui était sur le point de

(1) Thomas Contipratanus, cité par le P. Dubreuil.

partir pour la terre sainte , voulut assister aux funérailles de sa sœur. Il y vint et se tint, dit l'abbé Racine (1), à la porte de l'église *pour empêcher d'entrer toutes les personnes qui n'étaient pas nécessaires*. Il prononça ensuite un petit discours plein d'onction pour consoler la communauté d'une perte si douloureuse pour elle.

Quelles mœurs ! un roi faisant lui-même la police de l'église et remplissant les fonctions d'orateur ! On reconnaît à ces traits , le monarque qui rendait la justice à ses sujets , assis au pied d'un hêtre, dans le bois de Vincennes.

Beaucoup de miracles s'opérèrent sur la tombe d'Isabelle. Sœur Agnès d'Harcourt, troisième abbesse de Long-Champ, qui a écrit la vie de cette pieuse princesse, raconte quarante miracles opérés par son intercession. « Les aveugles voient, les boiteux marchent droit, les malades sont guéris, etc., etc., etc. »

On sent quelle affluence dut attirer au monastère le bruit de tant de merveilles !

La foule des fervens devint plus grande en-

(1) *Histoire ecclésiastique*, 13^e siècle.

core quand , par une bulle du 13 janvier 1521 , le pape Léon X, eut déclaré Isabelle *béate*, avec permission de célébrer son service comme d'une sainte, le dernier jour d'août.

On exhuma la béate , on la mit dans une belle châsse ; on l'exposa publiquement à la vénération des fidèles qui , de tous les lieux voisins , venaient baiser la châsse , y faire toucher leur linge , se mettre en prières , et déposer leur offrande : ce qui ne laissa pas que d'augmenter la mense abbatiale.

Les rois qui régnaient vers ce temps , ne furent pas les derniers à s'incliner devant la béate , et plusieurs d'entre eux avaient l'habitude d'aller à Long-Champ le jour de sa fête. Quelques chroniqueurs racontent que Philippe-le-Long s'y rendait souvent autant par dévotion que pour y voir sa fille Blanche qui en était religieuse ; que pendant qu'il y était en 1321 , il y tomba malade ; qu'il ne prit d'autre remède que celui qui lui fut apporté par l'abbé et les moines de Saint-Denis ; que ces moines vinrent , pieds nus , en procession , de leur abbaye au couvent de Long-Champ , et firent toucher au prince malade , un morceau de la vraie croix , un morceau de fer

appelé le *saint clou*, et un bras de saint Siméon ; que l'attouchement de ces reliques le soulagea beaucoup , et que cependant il mourut dans ce couvent le 3 janvier 1322.

La plupart de ces faits peuvent être controversés : d'abord , la princesse Blanche ne paraît avoir pris le voile à Long-Champ que long-temps après la mort de son père ; ensuite , les historiens ne sont pas d'accord sur le lieu où mourut Philippe-le-Long. Mézeray , dans son langage naïf, s'exprime ainsi : « Philippe , chargé
» des malédictions de son peuple, et haï des ec-
» clésiastiques , à cause de l'exaction trop fré-
» quente des décimes, tomba malade d'une fièvre
» quarte dont il languit cinq mois entiers , et
» enfin mourut au bois de Vincennes , le 3 jan-
» vier 1322 , à l'âge de 31 ans , après cinq ans
» et six semaines de règne. Son corps fut porté
» en cérémonie à Saint-Denis , son cœur aux
» Cordeliers de Paris , ses entrailles aux Jaco-
» bins. Depuis saint Louis, ces bons pères s'at-
» tribuaient comme un droit spécial d'avoir
» quelque partie des entrailles de nos rois, qu'on
» ne leur donnait point sans fondations.

Quant aux processions, aux reliques et à leur

inefficacité, c'est une chose de peu d'importance mais il peut paraître invraisemblable que dans un couvent où s'opéraient tant de miracles par l'intercession de la bienheureuse Isabelle, on ait eu besoin pour guérir Philippe de recourir aux reliques de Saint-Denis.

La dévotion superstitieuse fut donc d'abord le mobile des promenades de Long-Champ : bientôt les joies du monde se mêlèrent à celles du Ciel. Les seigneurs nouèrent des intrigues avec les nones ; les frères Mineurs recteurs du monastère aggravèrent eux-mêmes le mal , en s'introduisant dans le couvent pendant la nuit ; on dit même que le père provincial recevait de l'argent pour faciliter des entretiens secrets avec les jeunes recluses (1).

Parmi les mille et une aventures qu'on se racontait malignement à l'oreille à cette époque, il reste une historiette que nous croyons pouvoir

(1) L'auteur des *Voyages aux environs de Paris*, cite une lettre de saint Vincent-de-Paule au cardinal Mazarin, qui contient, à ce sujet, des détails vraiment déplorables.

retracer ici pour l'amusement de nos lecteurs. Cette historiette a pour titre :

Les Bottes de Soie.

M. de Valville, capitaine de dragons, était venu à Passy avec un ami dont la santé était dérangée, et à qui l'on avait conseillé l'usage des eaux. Le désir qu'il avait de se rapprocher d'une cousine qu'il aimait et qui avait été forcée par ses parens de prendre le voile à l'abbaye de Long-Champ avait beaucoup contribué à le déterminer.

Tous les momens qu'il pouvait dérober à l'amitié, il les donnait à l'amour; et plus souvent, on le voyait à Long-Champ qu'on ne le trouvait à Passy.

Ce qui le désolait, c'est qu'il ne pouvait voir sa cousine que dans un parloir et derrière une grille qui l'en séparait, heureux encore quand la cousine pouvait se débarrasser d'une sœur discrète, qui l'accompagnait souvent. La position était très-gênante, et Valville s'occupait sans cesse des moyens de s'en tirer.

Un jour qu'il venait au parloir, comme de

coutume, il aperçut dans la plaine, des faneurs qui chargeaient du foin dans une charrette; l'idée lui vint aussitôt que ce foin appartenait à l'abbaye, et qu'il pourrait s'en servir pour y pénétrer. Il aborde les faneurs, cause avec eux, s'assure que le foin est bien pour le couvent, et qu'on doit l'y conduire le soir même. Il leur offre alors deux louis pour le cacher au milieu des bottes, et l'introduire ensuite dans le moultier. Les faneurs, qui étaient au fait des espiègeries de nos nones, se mirent à rire de la proposition, et l'acceptèrent. Valville court sur-le-champ au couvent pour faire part à sa cousine du marché qu'il vient de conclure; mais la sœur discrète arrive avec elle à la grille. Valville était au désespoir : il s'agitait, se mordait les doigts, faisait des signes; la bonne sœur vit bien que les amans avaient quelque chose de secret à se dire, et en sœur *discrète*, elle se retira. Valville enchanté, s'empresse d'informer sa cousine du marché qu'il a conclu avec les faneurs. Elle trouve l'idée excellente, et promet à son amant d'aller le trouver aussitôt que les foins seront entrés et qu'elle sera sûre de n'être vue d'aucune religieuse. Tout étant bien con-

venu, Valville retourne aux faneurs qui le placent sur leur charrette, et le cachent sous le foin. Mais laissons Valville lui-même achever son histoire.

Je passai de cette manière la porte de clôture. La charrette fut laissée sous la lucarne de la grange et le charretier partit pour la ferme avec ses chevaux.

Un instant après, je vis arriver Ursule. J'allais me débarrasser de mes bottes et sauter dans ses bras; elle me fit signe de rester. « Il n'y aurait aucune sûreté pour nous hors de la charrette, » me dit-elle, à voix basse. Je lui tendis la main, et la voilà près de moi. O bonheur! après tant de vicissitudes, nous nous retrouvons enfin! Ma joie était excessive, et dans ce moment, je n'aurais pas cédé mes bottes de foin pour tous les trônes de la terre. Enfin, à minuit, Ursule fut contrainte de me quitter pour aller à matines, fort inquiète des moyens que je prendrais pour me retirer.

C'était en effet la chose à laquelle j'avais le moins pensé.

Je m'étais recouché sur mes bottes, cher-

chant vainement si j'en obtiendrais quelque inspiration. Enfin, entre quatre et cinq heures du matin, nos faneurs revinrent pour décharger le foin et le monter au grenier. Je leur fis signe que j'étais encore là : l'un d'eux me revêtit aussitôt de sa blouse, et je me mis à rentrer le foin avec eux. Quand il fallut sortir, un des faneurs se plaça près de moi dans la charrette, l'autre conduisit les chevaux, et nous repassâmes ainsi la porte de clôture, sans être inquiétés par la tourière qui, en refermant la porte, nous dit : « *Ave,* » mes frères! — *Ave,* ma sœur! » répondîmes-nous, et nous voilà dehors. Nous usâmes du même moyen pendant plusieurs jours et toujours avec le même succès. Enfin, toutes nos mesures étant concertées avec Ursule, pour son évacion, nous la cachâmes dans un sac d'avoine, et la plaçâmes ainsi dans la charette qui prit sa course comme à l'ordinaire, sans autre parole de la tourière que l'*ave* d'obligation qu'elle prononça en bâillant et à moitié endormie, et que nous répétâmes si haut, qu'elle se réveilla tout de bon pour fermer la porte qui, sans cela je crois, serait restée ouverte. C'est ainsi qu'à propos de bottes, nous trouvâmes à la fois dans

une charrette, un asile, un boudoir et un refuge.

Bien avant le temps où s'est passée cette aventure, la communauté de Long-Champ était déjà connue pour le relâchement des mœurs et le mépris de la discipline religieuse.

On racontait les amours d'Henri IV et de Catherine de Verdun, l'une des religieuses de cette abbaye. Ce roi, qui n'aimait pas le séjour du château de Madrid, s'y rendait exprès pour la voir. Il l'envoyait chercher dans son carrosse, et elle s'y rendait du consentement de l'abbesse. Elle obtint, pour prix de ses caresses, l'abbaye de Saint-Louis de Vernon ; et fit donner à son frère une présidence au parlement de Paris. On voit où la faiblesse des meilleurs rois peut les conduire, et comment ce qui ne devrait être le prix que de la sagesse et de l'honneur, devient souvent la récompense du vice et de l'infamie.

Tant de désordres éloignèrent les vrais dévôts, et l'église devint presque déserte. Les religieuses se voyant abandonnées, eurent recours à d'autres moyens pour ramener l'affluence. Elles imaginèrent de chanter les ténèbres en musique les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine-sainte.

Les voix les plus mélodieuses se firent entendre dans ces cérémonies. On dit même que les meilleurs cantatrices de l'Opéra mêlèrent leurs tendres accens aux chants célestes des religieuses. La cour et la ville coururent à Long-Champ pour les entendre. On aurait dit que des syrènes enchanteresses avaient remplacé les nones, tant le charme était puissant et l'entraînement irrésistible !

L'église n'était plus assez vaste pour contenir la foule. Aussi ce ne fut plus dans le silence des cellules que se réfugiait le libertinage ; il eut l'effronterie de se montrer jusque dans le lieu saint. L'archevêque de Paris, informé de ce scandale, se crut obligé d'intervenir. Il fit supprimer la musique, et menaça les coupables de punition exemplaire ; plus de musique, plus d'auditeurs, et de nouveau la foule se dispersa.

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Osaient des premiers temps nous retracer quelqu'ombre.

(RACINE, Ath.)

Cependant, l'habitude était prise, et si l'on n'entrait plus dans le temple, on n'en continuait pas moins le pèlerinage ; seulement on tournait bride à la porte du bois, et l'on revenait par la

même route, en suivant une autre ligne pour le bon ordre. Telle est l'origine de la belle promenade de Long-Champ pendant les mercredi, jeudi et vendredi de la semaine sainte; et c'est ainsi qu'une fondation qui avait eu pour objet la sagesse et l'humilité, devint dans l'intérieur, l'asile du libertinage, et au dehors, le signal de l'orgueil et du luxe le plus effréné (1) c'était à qui étalerait le plus de richesses dans les équipages, le plus d'élégance dans les attelages, et le plus de faste dans les livrées. On faisait assaut de fortune et de parure : la courtisane avec la duchesse, le financier avec le prince, et tout cela pêle-mêle, sans distinction d'état ni de rang; c'étaient de véritables saturnales, présage hélas ! de celles qui devaient bientôt ensanglanter l'état.

Des masques couraient dans les rangs : on y voyait le fameux Jeannot, avec son bonnet rouge et sa lanterne, la famille des Pointus, Cadet-

(1) En 1785, un Anglais parut à Long-Champ dans un carrosse d'argent, dont les roues étincelaient de pierres précieuses, qui était traîné par des chevaux ferrés d'argent, et garni de laquais en livrée cousue d'argent sur toutes les coutures.

Roussel et autres personnages dramatiques en vogue à cette époque.

La Mode, du haut d'un char traîné par des papillons, dictait ses arrêts, et la foule s'empres-
sait de les recueillir, pour les transmettre de
province en province, jusqu'aux confins les plus
reculés de l'empire.

De chaque côté de l'avenue des Champs-Ély-
sées, on voyait assises, sur plusieurs rangs de
chaises, des femmes rivalisant de parure, de fraî-
cheur et de beauté; elles préludaient au prin-
temps qui, vers ce temps, descend du ciel et fait
éclore les fleurs, leur plus belle image; les
fleurs, autour desquelles on voit s'agiter les pa-
pillons, comme on voyait ces belles entourées
d'un essaim d'amateurs; les chars brillans qui
passaient en revue sous leurs yeux, leur mon-
traient des personnages plus ou moins ridicules
qui devenaient à l'instant l'objet des sarcasmes les
plus malins et des causeries les plus piquantes.

Dans les contre-allées, se promenaient les pié-
tons, et dans les intervalles circulaient les mar-
chandises de plaisirs, les marchandes de coco, les
savoyards et leur marmotte en vie, les joueurs

de vielles et de triangles , les chanteurs italiens avec leurs harpes , leurs guitares et leurs tympanons ; les colporteurs criant la liste des plus jolies femmes de Paris : c'était une joie , une gaîté et un vacarme difficiles à peindre ; mais si la vue était flattée , c'était le plus souvent aux dépens des oreilles.

Telle était la fête de Long-Champ. Quelques poètes ont essayé de la célébrer dans leurs vers.

En 1785 , il a paru un petit poème intitulé *Long-Champ*. En voici le sujet :

Après le carnaval , l'Amour étant tombé en léthargie , Vénus se charge des rênes de son empire ; mais bientôt lasse des tracasseries de toutes les belles , elle remet le pouvoir à son fils , qui convoque l'élite de ses sujets au bois de Boulogne. Cythérée , le Printemps et l'Amour se trouvant réunis , voient défiler les chars des plus célèbres enchanteresses , et la renommée leur en raconte les brillans exploits.

Un autre poème portant le même titre , a paru en 1788 ; c'est encore un tableau des élégans , et surtout des élégantes du temps. Nous en citerons les deux derniers vers , ils suffiront pour donner

une idée du talent de l'auteur. Il s'agit de Pégase :

Quand à Long-Champ j'irai sur lui placé :

Sublimi feriam sidera vertice.

La tourmente révolutionnaire a dissipé toutes ces joies. La terreur régnait partout, et l'on songeait bien plus à se renfermer dans sa famille, où souvent, hélas ! on ne trouvait même pas la sécurité qu'on y cherchait, qu'à faire étalage de son luxe, et à se montrer dans des fêtes publiques. Cependant, quand le calme est revenu, la gaiété si naturelle aux Français les a ramenés aux fêtes de Long-Champ, dont ils avaient gardé le souvenir.

On y a revu le faste et l'élégance des anciens temps ; mais la roue de la fortune avait tourné, et ceux qui étaient au dessus, se trouvaient au dessous. Une noblesse nouvelle avait remplacé l'ancienne, et avec moins de grâces, peut-être, n'avait pas moins de morgue et de suffisance.

L'aimable, le joyeux Désaugiers, enlevé trop tôt à la muse du vaudeville, a chanté le retour de cette fête brillante de l'ancien temps. Sa chan-

son a pour titre : *Une soirée de Cadet Buteux à Long-Champ* ; elle viendrait ici fort à-propos pour compléter notre tableau , mais pour ne pas grossir ce volume, nous renvoyons aux œuvres de l'auteur les lecteurs qui ne la connaîtraient pas.

Les fêtes de Long-Champ eurent peu d'éclat sous le gouvernement impérial. La guerre entraînait sous les drapeaux les hommes les plus riches et les plus importants dans l'état ; et quand il n'y a pas d'hommes dans une promenade, les dames ne s'y montrent guères.

Maintenant , ces fêtes n'offrent plus qu'une promenade morne et silencieuse , où l'on voit plus de voitures de place que d'équipages , où l'on vient par désœuvrement plus que par goût, et où l'on ne se dispute plus rien que le plaisir après lequel on court toujours , et qu'on rencontre rarement.

En quittant les ruines de l'abbaye de Long-Champ, on peut continuer sa promenade jusqu'à la rivière, dont les bords rians et fleuris présentent en cet endroit un bac et des batelets destinés à passer sur l'autre rive les personnes qui se

rendent à Suresne (1), ou qui vont visiter le mont Valérien.

Si le village de Suresne n'attire plus les buveurs par la qualité de son vin, on y va pour assister au couronnement d'une rosière le jour de l'Assomption.

Cette cérémonie se fait avec beaucoup de pompe. Elle a été fondée sur la fin du dernier siècle par un nommé Héliot, ancien secrétaire de la feuille des bénéfices. Le curé désigne trois filles de dix-huit ans, aux marguilliers, qui choisissent, au scrutin, celle qui doit recevoir la rose. Indépendamment des honneurs dont elle est l'objet, on lui remet une somme de 300 fr., pour lui faciliter un établissement.

Les pèlerinages au Mont-Valérien occasionnaient dans ce village un grand concours de monde, qu'on n'y voit plus depuis les événemens de juillet 1830, époque de la destruction du Calvaire, cet ancien monument de la foi de nos pères.

(1) Suresnes, en latin *surisnæ* ou *sorenæ*, est célèbre dans l'histoire par la conférence qui s'y tint en 1593, entre les protestans et les catholiques, et dont le résultat fut la paix et l'abjuration d'Henri IV.

Le Calvaire était placé sur le Mont-Valérien, l'une des plus hautes montagnes des environs de Paris. Dans l'origine, un anachorète du nom d'Antoine, s'était construit, sur le sommet de cette montagne, un ermitage où il vivait solitairement. A son exemple, plusieurs personnes pieuses s'y retirèrent pour se livrer à la vie ascétique. Ce ne fut qu'en 1633, sous la protection et par les libéralités du cardinal de Richelieu, qui avait sa maison de campagne dans le voisinage (1); qu'un licencié de Sorbonne, nommé Hubert Charpentier, obtint la permission d'y planter trois croix pour représenter le mont du Calvaire, d'y élever une église de la sainte-croix, d'y construire une maison pour loger des prêtres destinés à la desservir, et de bâtir plusieurs chapelles où seraient représentées, en statues de grandeur naturelle, les mystères de la passion.

Depuis lors, cette fondation éprouva diverses vicissitudes. Les prêtres établis par le licencié, ne partagèrent pas long-temps sa ferveur. Ils

(1) A Rueil.

traitèrent de l'établissement avec les jacobins ; le marché ne fut point approuvé par le chapitre de la cathédrale de Paris , qui se hâta de placer d'autres prêtres sur les lieux , et lorsque les jacobins se présentèrent pour en prendre possession , il y eut un combat sanglant entre eux et les prêtres envoyés par l'archevêché. Ce combat fut chanté comme celui du *Lutrin* ; mais non pas avec le même bonheur.

Le poème du *Lutrin* est un des chefs-d'œuvre de la poésie française, et tout le monde le sait par cœur ; celui du *Calvaire profané par les Jacobins*, n'est qu'une pitoyable lamentation de deux mille vers environ , dont il est impossible de soutenir la lecture , et qu'en effet personne ne lit (1).

Les jacobins furent vainqueurs ; mais par arrêt du Parlement de Paris , rendu en 1663 , les logemens et les biens furent restitués aux anciens possesseurs.

Depuis cette époque , des prêtres et des ermites continuèrent d'habiter le Calvaire ; les

(1) Ce poème est de Jean Duval , prêtre et bachelier en théologie de la faculté de Paris , mort en 1680.

ermites se livraient, les uns à la culture des légumes et des céréales, et les autres à la confection et à la vente de la bonneterie ; ce qui leur procurait de l'aisance et du bonheur, tandis que les prêtres inoccupés dans une si grande solitude, y périssaient presque tous de consommation et d'ennui. Le travail honore et vivifie l'homme, l'oisiveté l'abrutit et le consume.

Les ermites étaient d'ailleurs bonnes gens et très-hospitaliers. Ils recevaient à dîner chez eux, moyennant une légère rétribution, les personnes qui venaient en dévotion au Calvaire. Bernardin de Saint-Pierre nous a laissé le récit (1) d'une promenade qu'il y fit avec J.-J. Rousseau :

« Un jour, dit-il, étant allé avec Jean-Jacques
» promener au Mont-Valérien, quand nous fumes
» parvenus au sommet de la montagne, nous
» formâmes le projet de demander à dîner aux
» ermites pour notre argent. Nous arrivâmes
» chezeux un peu avant qu'ils se missent à table,

(1) Études de la Nature.

» et pendant qu'ils étaient à l'église. Jean-Jacques me proposa d'y entrer et d'y faire une prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont très-belles. Après que nous eûmes prié Dieu dans une petite chapelle, et que les ermites se furent acheminés à leur réfectoire, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : *Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux.* »

La révolution n'épargna pas plus les ermites que les prêtres, et les deux communautés furent supprimées par un décret de l'assemblée constituante, du 18 août 1791.

L'empereur Napoléon avait autorisé le rétablissement du Calvaire ; mais instruit qu'une conspiration s'ourdissait contre lui, dans ce lieu consacré à la dévotion, il fit raser les bâtimens et leurs accessoires de fond en comble.

La restauration, qui voulait baser le trône sur les principes religieux, fit replanter les trois croix, ordonna la reconstruction de l'église et de la maison conventuelle, et autorisa les pères de la foi à s'y établir.

On a vu tout ce que cela était devenu depuis les journées de juillet 1830.

Il nous reste à parler des pèlerinages qui s'y faisaient avant la révolution et depuis la restauration. Les personnes qui s'y rendaient de Paris traversaient le bois de Boulogne et passaient la rivière à Long-Champ. Ces pèlerinages sont donc tout-à-fait dans notre sujet; mais pour en parler, il était dans l'ordre d'en faire connaître l'objet.

Pour leur donner plus d'attrait, on y avait attaché des indulgences plénières, et cependant en général on y allait plutôt en partie de plaisir qu'excité par la dévotion.

C'était dans la semaine sainte et pendant les fêtes de la croix qu'on se livrait le plus ordinairement à ces exercices de dévotion. Il y avait messe solennelle tous les jours pendant la neuvaine, sur le sommet de la montagne; un évêque officiait pontificalement et un prédicateur, monté sur un rocher placé au pied des trois croix, prononçait en plein air, un sermon qui, quel que fût l'organe tonnant de l'orateur et le recueillement de

la multitude , n'était pas toujours entendu dans l'éloignement. C'était la semence tombée le long du chemin (1).

Dans ces jours solennels , un grand concours de peuple se rendait au Calvaire. Toute la route, depuis Paris jusqu'au sommet du Mont-Valérien , était couverte de monde à pied , à cheval ou en charrette. Chaque curé de Paris et des environs y menait processionnellement ses ouailles , et chaque supérieur ses moines. Si , d'un côté , une marche lente et de saints cantiques caractérisaient la véritable piété ; de l'autre , des imprécations , des juremens et des blasphèmes , signalaient la légèreté et l'insouciance populaires. C'était principalement des charrettes que les vociférations les plus grossières se faisaient entendre, et c'était, en se déchirant à belles dents les uns les autres, que les pèlerins se préparaient à la prière et à gagner les indulgences.

Arrivé au pied de la montagne , on était attristé par le spectacle hideux de mendiants estropiés , qui , couchés en ligne des deux côtés

(1) *Et dum seminat , quædam ceciderunt secus viam.*

(ST. MATH. , cap. XIII.)

de la route , cherchaient à exciter la pitié en étalant aux regards des passans leurs membres nus et ulcérés. C'était le symbole des misères humaines qu'il faut traverser pour arriver à la félicité céleste.

On revenait du Calvaire en chantant , paré de clinquans , d'oripeaux arrangés en bouquets , dans lesquels étaient enchassés de petites croix ou des bonnes vierges d'os ou d'ivoire. Les chants commençaient par des hymnes et finissaient par la chanson grivoise. Les dévots et les dévotes, échauffés par le vin de Suresnes et fatigués de la course, se reposaient sur la fougère ; et souvent aux stations dévotieuses du Calvaire , en succédaient de plus plaisantes dans le bois de Boulogne ; les pratiques religieuses dégénéraient en saturnales , le péché suivait la pénitence , et les indulgences plénières qu'on avait été chercher si loin , étaient perdues avant le retour au logis.

La Seine sépare la plaine de Long-Champ , de Suresnes et du Mont-Valérien ; il a été question au temps du grand empire de la prendre pour limite de la capitale ; c'est-à-dire qu'on voulait enclaver dans Paris toute la partie de

territoire qui se trouve à la droite de la rivière, depuis sa déviation au pont de Saint-Cloud jusqu'à sa courbure à l'île Saint-Denis.

Des spéculateurs , encouragés par ce projet , avaient déjà formé un plan de construction dans la plaine de Long-Champ ; les rues , les places publiques ont été tracées sur le terrain , et l'on avait mis la main à l'œuvre lors des événemens de juillet 1830 , qui ont mis un terme à la manie de bâtir , dont étaient infatuées toutes les têtes des spéculateurs (1).

Trois routes charmantes ramènent à Passy les promeneurs qui se sont rendus à Long-Champ.

Celle *des Dames* , dont on a déjà eu occasion de parler ;

La grande allée de *Long-Champ à la Muette* ;

Et l'allée de *la Vierge des Berceaux* , ainsi nommée , parce qu'autrefois on y voyait une image de la Vierge enchâssée dans un vieux

(1) On sait ce que sont devenues les constructions du Beau-Grenelle , de la plaine de Passy , de Sablonville , du quartier Saint-James et du quartier de François I^{er} , aux Champs-Élysées.

chêne , et que les rameaux des arbres entrelacés s'arrondissaient en berceaux.

Les bois , les forêts étaient jadis remplis de ces sortes de madones , et formaient des espèces de station où les voyageurs s'agenouillaient et récitaient un *Ave* (1).

(1) On en voit encore beaucoup dans l'allée de la forêt de Saint-Germain , qui conduit à l'ancienne abbaye des Loges.

HUITIÈME PROMENADE.

Bagatelle.

Mare aux Biches et Croix de Catalans. — Histoire d'Arnaut Catalans, troubadour du treizième siècle.

En partant de Passy, on trouve à la droite , et à quelque distance du Ranelagh, un quinconce qu'on appelait , au temps de la restauration, *le Rond de Berry*. Ce quinconce est traversé par une allée fraîche et ombragée , qui conduit directement à Bagatelle , et qui en porte le nom.

Bagatelle , dans l'origine, n'était qu'un simple pavillon , appartenant à une demoiselle de Charolois (1) , plus connue par l'impromptu que lui adressa Voltaire , en la voyant peinte en

(1) Elle était fille de Louis, troisième du nom, prince de Condé. Elle est morte à Paris, en 1758. (Voyez page 20 de cette partie.)

habit de cordelier, que par cette propriété, dont elle faisait pourtant ses délices (1).

Voici l'impromptu :

Frère Ange de Charolois,
Dis-nous par quelle aventure,
Le cordon de saint François
Sert à Vénus de ceinture ?

Les éditeurs de Kell racontent que Voltaire, informé qu'on chantait ce quatrain sur l'air de *Robin ture-lure*, y ajouta plusieurs couplets fort plaisans, et donnent pour échantillon celui-ci :

Beau saint François ne souffrez pas
Qu'on perce vos mains délicates.
Dites à l'ange : C'est plus bas
Qu'il faut appliquer les stigmates.

Mais ils ne disent pas comment on ajustait sur le même air deux couplets de mesure différente.

Cette princesse, douée d'une figure charmante et d'une sensibilité extrême, résistait difficilement aux attaques de l'amour. Une foule d'amans se pressait autour d'elle, et comme sa

(1) Elle tâchait, dit un auteur, d'en rendre le séjour agréable, en y appelant tous les arts, tous les plaisirs ; elle y donnait de jolies fêtes champêtres, où les jeunes garçons et les jeunes filles des environs venaient danser.

fécondité égalait son incontinence, peu d'années s'écoulaient sans qu'elle eût besoin des secours de la chaste Lucine. Elle conservait cependant tous les dehors de la décence, et quand son terme approchait, elle allait se confiner dans son pavillon du bois de Boulogne (1), et faisait publier qu'elle était malade. Toute la cour, bien informée, envoyait malicieusement savoir de ses nouvelles. Il arriva que dans une pareille circonstance, M^{lle} de Charolois avait un nouveau suisse qu'on n'avait pas encore formé à ce manège. Ce suisse répondit naïvement à tous ceux qui se présentaient : *La princesse se porte aussi bien que son état le permet, et l'enfant aussi.*

Le pavillon de Bagatelle étant devenu la propriété du comte d'Artois, frère de Louis XVI, il voulut en faire un lieu d'enchantement, dans le genre du petit Trianon de Versailles. La beauté du site, sa position entre Versailles et Paris, sa proximité de la rivière et du bois de Boulogne, tout l'encourageait dans ce dessein.

(1) De là vient le nom de l'allée dite du *Pavillon de Mademoiselle*, qu'on a donné à la route qui conduit de la Muette à Bagatelle.

Voici de quelle manière l'auteur des Mémoires de Louis XVIII, rend compte de l'exécution de ce projet :

« Le comte d'Artois , dit-il , *qu'aucune consi-*
» *dération d'argent n'arrêtait* , se mourait d'en-
» vie de se créer un autre petit Trianon. Il pos-
» sédait dans le bois de Boulogne une espèce de
» mesure élégante appelée *Bagatelle* , dont les
» jardins , fort resserrés , étaient susceptibles
» d'agrandissement. Il imagina d'y bâtir un joli
» pavillon , et prétendait , devant la reine , que
» le travail demanderait à peine un mois.
» Marie-Antoinette dit que cela était impossible.
» Mon frère insista ; enfin un pari s'engagea
» entre eux , dont le prix fut fixé à 100,000 fr.,
» somme que coûterait la nouvelle construction.
» On traita des conditions par écrit , les deux
» parties y apposèrent leurs signatures , et je fus
» chargé de les faire exécuter en temps voulu.
» Le comte d'Artois se hâta d'envoyer chercher
» Galland , son premier architecte. Celui-ci pro-
» met que l'ouvrage sera terminé à l'époque
» fixée ; et assure que les 100,000 fr. de la reine
» suffiront à son exécution. On voit donc s'éle-
» ver comme par magie ce nouveau pavillon de

» Bagatelle. Le comte d'Artois ayant gagné son
» pari, la somme lui fut comptée; et avec
» 500,000 fr. qu'il y ajouta, il eut le plaisir de
» voir admirer cette miniature de palais par
» tous les badauds de Paris, qui vinrent en
» foule s'y coudoyer. Ce lieu devint bientôt le
» séjour favori de mon frère. Sa chambre à
» coucher formait une tente avec des ornemens
» guerriers, et c'était là que cet Achille mo-
» derne venait chercher le repos, non des fati-
» gues de la guerre, mais des plaisirs de la
» cour. »

Il est douteux que ces Mémoires aient été écrits par Louis XVIII. On ne parle pas d'un frère, quels que soient d'ailleurs ses torts, avec une pareille dérision; surtout quand ce frère est placé sur les marches du trône, et qu'il doit être environné de la vénération des peuples.

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il en ait coûté, cette miniature de palais existe; on l'a surnommée long-temps *la Folie d'Artois*; mais son premier nom ayant paru plus caractéristique, on de lui a rendu.

Une demi-lune en forme l'entrée principale, et quand on est arrivé dans l'intérieur, on voit

d'abord une espèce d'arc de triomphe , sur le frontispice duquel se lisent ces mots latins : *Parva sed apta* ; c'est-à-dire , *Petite , mais com-mode*.

Ce petit château réunit en effet à la structure la plus simple la distribution la plus avantageuse : la situation en est charmante. Des appartemens , la vue plane tant sur les jardins contigus au château que sur les paysages frais de Suresnes , Puteaux , le Calvaire , Neuilly , et au-delà : les jardins arrosés par les eaux de la Seine qui coulent dans le voisinage , sont plantés partie dans le goût français et partie dans le goût pittoresque et semblent se joindre au bois de Boulogne qui les borde à leur droite , tandis qu'à gauche ils laissent entrevoir la prairie qui s'étend dans toute leur longueur.

Delille , dans son poëme des Jardins , n'a pas oublié ceux de Bagatelle ; mais en poète reconnaissant , il s'en est beaucoup moins occupé que du prince qui les avait fait planter , et qui l'avait comblé de bienfaits :

Et toi , d'un prince aimable , ô l'asile fidèle
Dont le nom trop modeste est indigne de toi.
Lieu charmant , offre lui tout ce que je lui dois :

Un fortuné loisir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers ainsi que du poète,
C'est lui qui, dans ce choix d'écrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poétiques fleurs,
Daigne accueillir ma muse. Ainsi du sein de l'herbe,
La violette croît auprès du lys superbe (1).

Bagatelle a souffert des revers de son fondateur, et les nuages révolutionnaires ont flétri ses bosquets. Pendant la révolution, un restaurateur s'y était établi, et avait essayé d'y donner des fêtes champêtres à l'instar de Tivoli ; mais son entreprise eut fort peu de succès.

Lors du retour des Bourbons, ce petit domaine est resté à son ancien maître, qui en a fait présent à ses enfans. Ceux-ci lui ont rendu son ancienne splendeur. De nouvelles vicissitudes sont survenues ; le père et les enfans ont été obligés de fuir le sol natal, et de se réfugier en terre étrangère. Le domaine délaissé attend un nouveau maître (2).

Mare aux Biches.

En sortant de Bagatelle, on trouve à droite

(1) Les Jardins, chant 1^{er}.

(2) Ce domaine, enclavé dans le bois de Boulogne, a 21 hectares 75 ares de contenance.

une route tournante, qu'on appelle *la route Chérie*, et qui mérite de l'être par sa fraîcheur et ses ombrages : elle conduit à une petite mare nommée *la Mare aux Biches*. Il paraît qu'en effet les biches venaient se désaltérer dans ce lieu, quand il y avait des biches dans le bois de Boulogne, mais depuis long-temps on n'y en voit plus.

Écartée et mystérieuse, cette mare est fréquentée par les poètes et par les amans. Ils cherchent la solitude et c'est vraiment là qu'on la rencontre. Des fusains, des cornouillers et autres jolis arbustes en décorent l'enceinte, et les rossignols, les fauvettes, les merles et les chardonnerets semblent s'y donner rendez-vous, pour faire répéter aux échos leurs ramages mélodieux.

Parfois aussi l'on y voit des amans se jouant sur ses bords, s'égarant dans les bosquets qui l'entourent, et s'agaçant par de petites tromperies. Galatée, à demi-cachée et de manière à être vue, lance à Lysis qui la cherche, un bouquet de paquerettes. Lysis l'aperçoit et court à elle ; elle s'échappe ; mais il l'atteint, et le bruit

des baisers se perd dans le ramage confus des oiseaux.

Pyramide ,

OU CROIX DE CATALANS.

L'allée de la Mare aux Biches prend à la route Chérie et conduit à la Pyramide, ou Croix de Catalans.

Il y plusieurs versions sur l'origine de cette croix. Si celle que nous allons raconter n'est pas la plus vraie, c'est du moins la plus vraisemblable.

Le Troubadour.

C'était au temps de Philippe-le-Bel, roi de France; au temps des pastoureaux; des jongleurs, des martyrs d'amour; au temps où les routes étaient encombrées de vagabonds revenant de la Palestine, et dépouillant le voyageur isolé et sans défense; au temps enfin des troubadours, des trovères, des chantères et ménestrels, parcourant les châteaux, soit pour y porter des nouvelles des Croisés, soit pour y chanter et raconter leurs exploits.

Catelan ou Catalans (Arnauld) l'un des plus

renommés parmi ces poètes ambulans, florissait alors, ses fabliaux, ses rondels et ses lays d'amour étaient dans toutes les bouches, et plusieurs fois, des chanziers et des menestrels en avaient fait entendre à la cour de Philippe. Catalans, de retour de ses voyages, s'était fixé à la cour de Béatrix de Savoie, épouse du dernier Raymond Béranger comte de Provence. Cette princesse aimait et cultivait les lettres, elle avait fait de la cour de Raimond, l'asile des beaux-arts.

Catalans avait chanté ses talens, ses graces et sa bonté pour ses sujets : félicitant les provençaux, des biens que la Savoie leur avait procurés en la leur donnant. Philippe épris des talens du poète, désira l'attirer à sa cour, dans l'intention d'y ramener la gaité et le goût des lettres que ses démêlés avec le pape Boniface VIII, ses guerres avec les Anglais, et particulièrement les orages domestiques dont il était affligé, en avaient exilés.

Il écrivit à Béatrix pour obtenir son agrément, offrant à Catalans des avantages considérables, s'il voulait entreprendre ce voyage. Catalans flatté du suffrage d'un si grand roi et séduit par les offres brillantes qu'on lui faisait, se mit en route, du consentement de la princesse. Il ar-

rive à Paris , le roi était alors à son manoir de Passy ; informé de l'arrivée du troubadour , il le fit inviter à venir le trouver ; mais craignant que ce poète ne fût inquiété dans la forêt de Rouvret qu'il fallait traverser et qui était alors infestée de malfaiteurs et de vagabonds , que le voisinage de la capitale y faisait refluer , Philippe envoya au devant de lui une escorte prise dans sa garde , et qui devait l'accompagner depuis la porte de Cail , jusqu'au manoir de Passy. Arrivé dans cet endroit , suivi d'un seul domestique , portant le bagage de son maître et une petite manne d'osier , Catalans y trouve l'escorte et se met en marche avec elle ; le commandant instruit par l'imprudence de Catalans , que la petite manne contenait des présents pour le Roi , médite aussitôt de s'en emparer ; il se concerte avec ses gens , et d'accord avec eux , au lieu de diriger Catalans sur les bords de la Seine , il lui fait faire un détour à droite et l'entraîne dans l'épaisseur de la forêt , vers l'endroit où se trouve maintenant la pyramide (1). En ce lieu ,

(1) La route , prise par ces brigands , fut appelée depuis la *route des Voleurs*.

le commandant fait un signe à ses gens, qui s'emparent du domestique et l'assassinent tandis que lui-même, sans donner le temps à Catalans de se mettre sur la défensive, lui enfonce son épée dans le flanc jusqu'à la garde. Mais quel ne fut pas le désappointement de nos traîtres, lorsqu'au lieu des richesses qu'ils s'attendaient à trouver dans la manne, ils n'y virent que des liqueurs et des parfums. Il auraient voulu qu'il pût dépendre d'eux de rendre la vie aux voyageurs. Mais le crime, hélas! était consommé sans retour. Ils osèrent cependant reparaitre devant le roi, et lui déclarer que le sire de Catalans ne s'était point trouvé au lieu du rendez-vous; que cependant, d'après les informations qu'ils avaient faites dans Paris même, ils avaient acquis l'assurance qu'il en était parti sans qu'on ait pu indiquer la route qu'il avait prise. Le roi fit faire une battue générale dans la forêt. Le corps de Catalans fut retrouvé dans l'état où l'escorte l'avait laissé. Philippe, apprenant cette nouvelle, en fut profondément affligé. Il ordonna que des honneurs funèbres fussent rendus aux mânes de Catalans, et que sur le théâtre du crime, il fut élevé un monument qui fit à

jamais connaître aux passans l'horrible forfait commis en ce lieu, et la douleur qu'il en ressentait.

C'est ce monument qu'on appelle la Pyramide, ou la Croix de Catalans. Cette pyramide, qui maintenant est minée par le temps, et ne présente plus qu'une masse de pierre assez informe, était en effet surmonté d'une croix. Sur l'une des faces latérales étaient gravées les armes de Provence, et sur l'autre celles de Monaco, maison dont était issu Catalans. Sur une des bases, à l'orient, on lisait :

*Hoc monumentum
Ad memoriam æternam
Arnoldi Catalantis,
Lectu perditus,
Philippus IV,
Gratiâ Dei,
Franc. et Nav. rex,
Consecravit
MCCCXII.*

Et sur l'autre base, au couchant :

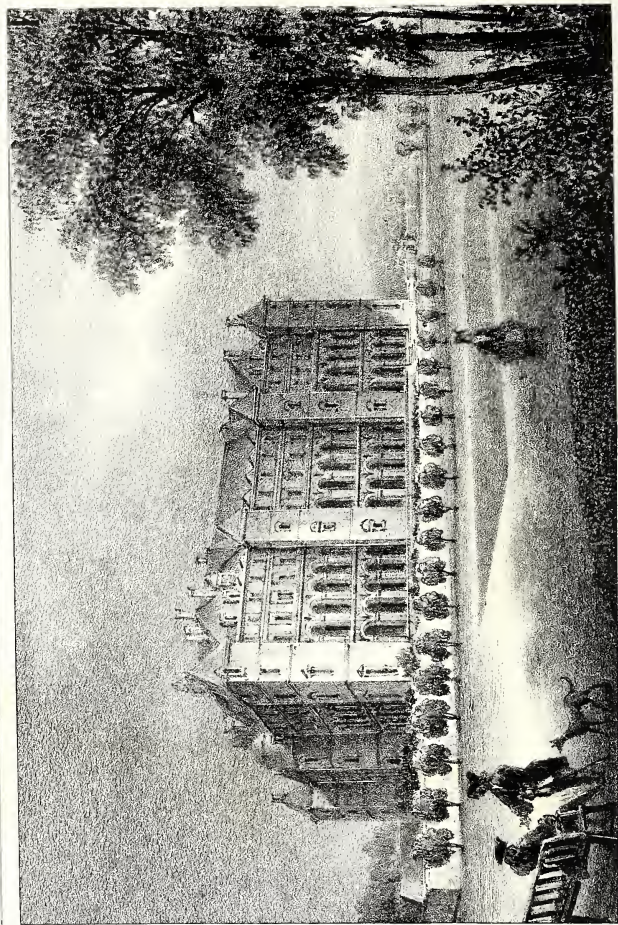
*Hic jacet
Flos vatium,
Sæculi ejus honor,
Sub cautorum ejus periculi
Pugionem lapsus.
Arnaldus Catalans,*

*Anno Domini MCCCXII.**Sta viator**Et ora Deum,**Ut det ei**Requiem.*

Le roi avait en même temps chargé son grand prévôt d'informer, et lui avait remis une dépêche de Béatrix, annonçant que Catalans était porteur de quelques légers produits de la Provence, qu'elle se faisait un plaisir d'offrir au roi. Nos gens se croyaient en sûreté; mais à quelque temps de là, le capitaine qui avait eu le commandement de l'escorte, eut l'imprudence de se montrer devant le roi, parfumé d'une essence qu'on ne fabriquait qu'en Provence. La remarque en fut faite bientôt; les soldats eux-mêmes, rassurés par le temps, se livrèrent à une orgie où ils s'enivrèrent avec les liqueurs qu'ils avaient enlevées à Catalans. Cette orgie fit grand bruit dans les quartiers, et il y avait été tenu des discours qui éveillèrent les soupçons. Le grand-prévôt, en rapprochant ces différentes circonstances, ne douta plus qu'il avait découvert les coupables. Il les fit arrêter, et ordonna en même temps des perquisi-

tions qui firent retrouver dans la chambre du capitaine la manne marquée encore aux armes de Provence. La conviction fut entière ; le grand-prévôt en fit son rapport. Le roi, furieux, condamna les coupables à être brûlés vifs et à petit feu.





Champion del't.

Litho by Thursty [unclear]

NEUVIÈME PROMENADE.

Madrid ou le château de Saint-Louis — Collège de Saint-Isidore. —
Origine de la dévotion à cette colline — L'ancien couvent.
— Madrid. — Murugos. — Description des collines de
talence. — François I. — Henri II. — Charles IX. — Henri
sur ce sujet. — Ce qu'on dit de Henri II. — Henri II. — Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV. — Louis
XIII est le dernier roi qui y soit venu. — Trouvez, con-
sultez au parlement, l'un des factieux de la grande, Fleury
d'Armenonville, l'un des secrets et F. de Rosambo,
président à mortier, en sont les derniers habitants. — Sa
construction.

En partant de Zoray et cotoyant le tour des
jardins de la Muette jusqu'à la croix-lune qui
les sépare du bois, on voit, à sa gauche, une
belle et large avenue qu'on a nommée l'allée de
Saint-Louis, parce qu'elle conduisait directe-
ment de la Muette à la chapelle de Saint-Louis
qui fut construite, en 1726, par le roi Louis XV
sous l'inspiration de ce saint.

Cette avenue, qu'on appelle maintenant l'allée
de la Muette à Madrid, est conçue par un grand



NEUVIÈME PROMENADE.

Madrid ou le château de faïence. — Croix de Saint-Lambert. —

Origine de la dévotion à cette croix. — Courses de chevaux.

— Madrid. — Maurepas. — Description du château de faïence. — François I^{er}, Henri II et Charles IX y tiennent leur cour. — Ce qu'en fit Henri III. — Il devient le séjour de Marguerite de Valois, première femme d'Henri IV. — Louis XIII est le dernier roi qui y soit venu. — Broussel, conseiller au parlement, l'un des factieux de la fronde, Fleurieu d'Armenonville, garde des sceaux et Pelletier de Rosambo, président à mortier, en sont les derniers habitants. — Sa destruction.

En partant de Passy et cotoyant le mur des jardins de la Muette jusqu'à la demi-lune qui les sépare du bois, on voit, à sa gauche, une belle et large avenue qu'on a nommée l'allée de Saint-Louis, parce qu'elle conduisait directement de la Muette à la chapelle que Louis XV avait fait construire, en 1724, au château de Madrid, sous l'invocation de ce saint.

Cette avenue, qu'on appelle maintenant l'allée de la Muette à Madrid, est coupée par un grand

cercle , qu'on désignait dans l'origine sous le nom de rond Saint-Lambert , à cause d'une croix de Saint-Lambert qu'on y avait placée , et qui depuis , appelé rond des acacias parce qu'on avait remplacé la croix par des acacias , se nomme aujourd'hui rond royal.

La croix qui avait été plantée dans cet endroit en a été arrachée , dans les jours néfastes où l'on se jouait de la religion , et où l'on en détruisait les monumens.

Avant ce temps , les pèlerins et les voyageurs avaient une grande confiance dans la croix dite de Saint-Lambert , qu'ils croyaient leur donner le courage et la force nécessaire pour achever leur voyage , et les garantir des périls qui pourraient les menacer ; aussi s'en trouvait-il beaucoup autrefois sur les routes et dans les forêts.

On avait planté celle-ci dans la forêt de Rouvret , aujourd'hui le bois de Boulogne , parce qu'il fallait traverser cette forêt pour arriver à Paris , et que , par sa proximité de la capitale , elle était infestée de voleurs et autres gens de mauvaise vie.

Voici ce que l'on raconte sur l'origine de la dévotion à la croix de Saint-Lambert :

Saint Lambert, évêque de Maestricht vers la fin du 7^m^e siècle, ayant été déposé par Ebroïn, maire du palais, se retira dans le monastère de Stavelo, où il voulut se soumettre à l'observance exacte de la vie monastique. Une nuit d'hiver qu'il était couché dans le dortoir, il voulut se lever pour faire quelque prière en particulier : une de ses sandales lui ayant échappé, fit assez de bruit en tombant pour réveiller quelques religieux et le père abbé lui-même, qui reposaient dans le même dortoir; l'abbé, sans savoir d'où provenait ce bruit, prescrivit à celui qui en était l'auteur, d'aller prier Dieu devant la croix. Cette croix était plantée en plein air, devant le portail de l'église, et il faisait un froid excessif. Saint Lambert, sans répliquer, s'y rendit pieds et tête nue, n'ayant qu'un cilice sur le corps, et, malgré la rigueur du temps, y resta en oraison, jusqu'à ce que l'abbé, se souvenant, plusieurs heures après, de l'ordre qu'il avait donné à un religieux, le fit revenir; on le ramena transi et couvert de neige; en voyant le saint évêque, les religieux et le père abbé, se jettèrent à ses pieds. — « Relevez-vous, leur dit-il, et remercions Dieu de m'avoir donné la force

» et le courage nécessaires pour souffrir si long-
» temps. »

Ainsi, les monumens élevés par la piété se rattachent toujours à des souvenirs de vertu ou d'héroïsme, qu'il est bon de conserver pour la gloire de ceux qui nous ont précédés, pour notre propre édification et pour l'exemple de nos neveux.

Mais quand la croix fut abattue, le cynisme de l'irreligion était porté si loin, que le mot même de vertu pouvait à peine se comprendre.

On fut donc obligé de donner un autre nom au rond de Saint-Lambert, et comme on venait d'y faire une plantation d'acacias, arbre fort à la mode à cette époque, on l'appela le rond des acacias; ce ne fut qu'après la restauration qu'il prit le nom de rond Royal.

Ce rond est traversé par trois allées principales : celle de Saint-Louis, dont on a parlé en commençant cette promenade; l'allée Royale, qui prend à la porte Maillot et finit à la porte de Boulogne; et l'allée des Princes, qui prend à l'ancienne porte des Sablons et aboutit à la porte des Princes par le rond de Mortemart.

Le rond Royal était le grand rendez-vous de chasse, quand on chassait dans le bois de Boulogne ; il est encore consacré au repos par les cavaliers qui viennent se promener au bois, ou qui s'élancent dans les courses de chevaux.

Ces courses sont assez fréquentes dans le bois de Boulogne. L'hippodrome forme ordinairement une ellipse d'environ douze cents mètres, et aboutit au rond Royal où se trouve un jury qui désigne les vainqueurs, et leur distribue des prix et des couronnes.

Quittons le rond Royal, et continuant l'allée de Saint-Louis, nous arriverons à Madrid.

Madrid-Maurepas.

Au bout de l'avenue, nous découvrons, en avançant un peu sur la gauche, une grille renfermant de vastes jardins et une belle maison de campagne.

Cette propriété appartenait à M^{me} de Maurepas, veuve de l'ancien ministre, et de là lui vient le nom de Madrid-Maurepas (1).

(1) Cette maison et les jardins qui en dépendent ap-

Vient ensuite l'emplacement qu'on appelle Madrid (1); on le reconnaît au chêne monstrueux qui s'élève en face, et qu'on croit avoir été planté du temps de François I^{er}.

Madrid,

OU LE CHÂTEAU DE FAÏENCE.

C'est sur cet emplacement qu'était construit le vieux château de François I^{er}, qu'on désignait sous le nom de château de Madrid.

Ce monarque l'avait fait bâtir en 1526, à son retour d'Espagne, où Charles-Quint le tint renfermé pendant une année entière, après l'avoir fait prisonnier à la bataille de Pavie.

Il paraît que François I^{er} nomma ce château Madrid, pour montrer qu'il n'avait pas honte de la prison où il avait été détenu. Et comment en aurait-il rougi, après avoir déployé tant de valeur dans la bataille de Pavie, et ne s'être

partiennent maintenant à M. Doumerc, ancien munitionnaire des armées.

(1) Un restaurant et une belle maison de plaisance occupent cet emplacement.

rendu qu'abandonné de la plupart des siens , et blessé en trois endroits ! On sait qu'en annonçant ce malheur à la régente sa mère , il commença sa lettre par ces mots : *Tout est perdu , fors l'honneur.*

Quelques auteurs prétendent qu'il avait fait construire ce château sur le modèle de celui qu'il occupait en Espagne ; mais il est aujourd'hui bien reconnu qu'il n'y avait entre ces deux châteaux aucune ressemblance.

Celui dont nous parlons a été totalement détruit , et l'on n'en trouve plus aucune trace. Il avait cela de remarquable , que quand le soleil donnait dessus , il jetait un éclat que les yeux ne pouvait soutenir. Cet éclat provenait de ce que l'ornement des arcades était exécuté en terre cuite , ou briques recouvertes d'émail. Ce qui l'avait fait surnommer : *Le Château de Faïence.*

Deux pavillons carrés , ayant dans le milieu de leurs faces deux tours rondes couvertes d'un campanile , formaient des avant-corps ; aux extrémités de leurs angles s'élevaient encore d'autres petits pavillons de la même forme que

les grands; autour du rez-de-chaussée et du premier étage régnait une galerie soutenue par des colonnes accouplées, et d'où l'on jouissait d'un coup-d'œil ravissant. La vue s'étendait d'un côté sur le bois de Boulogne, sur le coteau de Saint-Cloud, jusqu'au-dessus de l'Observatoire, et de l'autre sur la Seine, Neuilly, Puteaux, Suresne et le Mont-Valérien.

Ce château, dit un ancien auteur (1), était éclairé par autant de fenêtres qu'il y a de jours dans l'année.

Il était entouré d'un fossé et se trouvait au milieu d'une grande esplanade, aux angles de laquelle on voyait de petits pavillons carrés ou guérites de pierre.

François I^{er} s'y plaisait beaucoup, et contre l'usage de ses prédécesseurs, il y avait appelé les dames. « Une cour sans femmes, disait ga-
» lamment ce prince, est une année sans prin-
» temps, et un printemps sans roses ! » Mais s'il aimait les dames, il chérissait aussi les lettres.

(1) Le père Dubreuil, Antiquités de Paris.

On connaît le joli quatrain qu'il fit pour le portrait d'Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, l'un de ses prédécesseurs.

« Gentille Agnès, plus d'honneur en mérite,
» La cause étant de France recouvrer,
» Que ce que peut dedans un cloître ouvrir,
» Clause nonain ou bien dévôt hermite. »

Agnès Sorel connaissait tout l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de Charles VII; elle s'en servit pour l'exciter à reconquérir la France, envahie par les Anglais; elle feignit qu'un astrologue lui avait prédit qu'elle serait aimée du plus grand roi du monde, et dit au monarque que cette prédiction ne le regardait point, puisqu'il négligeait d'arracher à ses ennemis, un état qu'ils lui avaient ravi. « Je ne puis, ajouta-t-elle, accomplir la prédiction qu'en passant à la cour du roi d'Angleterre. » Ces reproches touchèrent tellement le monarque français, qu'il se mit à la tête de ses armées, et parvint à chasser les Anglais de son royaume.

Une femme de ce caractère devait inspirer le roi poète.

On peut juger de ce qu'était le séjour de Madrid, avec un prince si galant, si instruit pour

le temps où il vivait , et qui avait des mœurs si chevaleresques.

Henri II , son fils , quoique beaucoup moins aimable , y allait souvent avec Diane de Poitiers , qu'il aimait éperdument. Diane n'avait pas les sentimens si relevés qu'Agnès , et loin de se servir , comme elle , de son influence pour le bonheur de son pays , elle crut expier ses propres faiblesses , en portant Henri II à persécuter les protestans , et à introduire en France l'inquisition (1).

Charles IX , après eux , séjournait aussi de temps en temps à Madrid , avec une demoiselle de Rouet de la Béraudière , dont il eut un fils , qui fut archevêque de Périgueux , et qui est connu dans la république des lettres , par quelques poésies , et entre autres par un poëme de *la France triomphante* , qu'il a dédié à Henri-le-Grand.

On dit que c'est dans ce château , où loin du tumulte de la cour et du soin des affaires , il pouvait se livrer plus librement à ses goûts , que

(1) Henri II avait le projet d'établir en France l'inquisition , mais le parlement s'y opposa.

Charles IX composa la majeure partie de son livre intitulé : *Chasse royale* (1).

Henri III, son frère et son successeur, n'avait point de maîtresse à conduire au château de Faïence, et ses mignons, habitués au faste et aux plaisirs du Louvre, ne se seraient pas du tout accommodés d'une habitation si retirée et si monotone ; il la fit donc transformer en ménagerie, et y fit élever des lions, des ours, et autres bêtes féroces.

Ces nouveaux hôtes n'attirèrent que quelques passagers que la curiosité portait de ce côté, et le château serait resté presque désert, si le successeur de Henri III, eût conservé cet établissement, mais à peine monté sur le trône de France, Henri IV voulut rendre à Madrid, son ancienne splendeur. Il en fit sa maison de plaisance et s'y plut en effet tant qu'il put y avoir de doux entretiens avec Catherine de Verdun, religieuse de Long-Champ (2) ; mais quand ces entretiens cessèrent, il se dégoûta de la solitude de Madrid

(1) Cet ouvrage a été publié en 1625, sous ce titre : *Chasse royale composée par Charles IX*. In-8°.

(2) Voyez Long-Champ, septième promenade.

et en fit présent à Marguerite de Valois sa première femme, en récompense du consentement qu'elle avait donné à leur divorce (1605).

Marguerite, devenue propriétaire du château de Faïence, en fit un lieu de plaisir et de repos. Voluptueuse et dévote, elle y réunit les plaisirs les plus variés aux pratiques les plus superstitieuses; sa petite cour se composait de prélats, d'ecclésiastiques de la plus haute distinction et des beaux esprits les plus renommés (1); voisine du monastère de Long-Champ, elle y allait souvent accompagnée de saint Vincent de Paule qui était alors son aumônier, demander à Dieu, le pardon des fredaines du château, par l'intercession d'Isabelle, la fondatrice du monastère.

C'est dans ces pèlerinages fréquents que saint Vincent de Paule eut occasion de remarquer les désordres de Long-Champ, et c'est à cette époque qu'il écrivit la lettre que nous avons citée (2).

En souvenir du séjour de Marguerite de Valois

(1) Voyez Mézerai, Histoire de France sous Henri IV.

(2) Page 154.

au château de Madrid, et de ses promenades au monastère de Long-Champ, on a donné à l'allée transversale qui s'étend jusqu'à Long-Champ le nom d'allée de la reine Marguerite.

Après elle, Louis XIII vint différentes fois en ce château, et notamment en 1636; une maladie contagieuse affligeant alors la ville de Saint-Germain en Laye, lieu ordinaire, à cette époque, de la résidence des rois de France, le roi choisit Madrid pour son refuge.

En 1648, la régente veuve de Louis XIII, y fit enfermer Broussel, conseiller au parlement, l'un des factieux de la fronde (1).

On n'a pas connaissance que depuis lors, il ait pris fantaisie à aucun de nos rois, d'aller habiter la prison de Broussel.

Cependant en 1724, Louis XV, comme on l'a dit en commençant cette promenade, y fonda une chapelle royale, sous l'invocation de Saint-Louis (2).

Fleurieu d'Armenonville, garde des sceaux

(1) Anquetil, Histoire de France. Fronde.

(2) Lettres-patentes données à Versailles au mois de janvier 1724.

de France , disgracié en 1727 , s'y retira , par ordre du roi , et y mourut en 1728.

Le souvenir de son séjour au bois de Boulogne , a été conservé ; on a donné son nom à l'allée qui prend au carrefour du même nom , près la porte Maillot , et se dirige sur Madrid.

Après sa mort , le château est resté vacant jusqu'à l'époque où Louis XVI en accorda la jouissance , partie à M. le Pelletier de Rosambo président à mortier au parlement de Paris , et partie à M. Dufour , le doyen de ses maîtres d'hôtel. Ce sont les deux derniers hôtes du château de Faïence. Ils y étaient encore , quand on l'a compris , par ordre du roi , dans la liste des maisons royales dont la démolition avait été prescrite en 1787.



DIXIÈME PROMENADE.

Neuilly. — Porte et hôtel Sainte-James. — Origine de Neuilly.

— Son étendue, son commerce, sa population. — Villiers-la-Garenne. — Accident arrivé à Henry IV en passant la Seine dans le bac qui existait alors. — Pour en prévenir de semblables, ce roi fait construire un pont de bois sur la rivière. Louis XV fait remplacer ce pont par un pont de pierre dont la structure est admirable. — Chapelle. — Paroisse. — Château royal.

Porte Sainte-James.

A peu de distance de Madrid, en suivant l'avenue qui conduit à Neuilly, se trouve une porte nouvellement percée, et qui donne sur un quartier neuf. Ce quartier a été pris sur le terrain de l'ancien parc Sainte-James, et en prend le nom, ainsi que la porte qui le précède. C'est encore un des résultats de cette manie de bâtir, qui s'était emparé de l'esprit des entrepreneurs, il y a quelques années.

Les jardins que ce quartier a remplacés étaient autrefois renommés par leur élégance et leur admirable position sur le bord de la Seine.

Ils étaient dessinés à l'anglaise, plantés d'arbres indigènes et exotiques, ornés d'un vaste canal sur lequel on pouvait naviguer dans de jolies nacelles disposées sur ses bords ; ils contenaient de magnifiques rochers, des grottes souterraines, des temples, des kiosques, une glacière, un salon de musique en stuc, et autres fabriques qu'il serait trop long de détailler.

Les maisons qu'on a substituées à ce parc, sont en général jolies et commodes, mais leur isolement de toute habitation, fait qu'on n'ose en approcher, et que, quoique fort habitables, elles restent, pour la plupart, inhabitées.

Hôtel Sainte-James.

Quand on a quitté le bois par la porte de Neuilly, la première maison qui se présente à gauche est l'hôtel Sainte-James, l'une des plus belles habitations connues aux environs de Paris, avant qu'on lui ait ravi, pour le transformer en un quartier, le parc délicieux qui

en faisait le principal ornement, et où se sont données tant de fêtes, dont le souvenir n'est pas encore perdu.

Cet hôtel appartenait à M. Baudard de Sainte-James, trésorier des dépenses du département de la marine et a été construit, par ses ordres, avec un luxe et une magnificence qui répondaient à la grande fortune de son propriétaire.

Indépendamment de l'hôtel, tel qu'on le voit aujourd'hui, et des vastes dépendances qui en ont été séparées, on remarque de l'autre côté de la voie publique, et en face, une fort belle maison fermée par une grille et entourée de jardins; c'était autrefois le potager de la propriété Sainte-James : ce potager magnifique en a encore été distraît.

C'est dans cet hôtel qu'en 1815, lord Wellington établit son quartier général, il n'y est resté que deux jours; à son départ, les Anglais et les Prussiens se sont rués sur cette propriété et depuis sa dévastation, elle n'a plus été occupée; on l'a convertie, comme nous l'avons dit plus haut, en un faubourg de Neuilly. Les fragmens qui en restent sont en vente.

Sainte-James, sous l'empire, était occupé par la princesse Borghèse, sœur de Napoléon; elle y avait appelé tous les plaisirs, et ils s'empres-
saient de voler sur ses traces; elle y a donné de très-belles fêtes, principalement à l'époque du mariage de son frère, avec la fille des Césars.

Neuilly (proprement dit).

Nous voilà dans Neuilly; c'est le chef-lieu du canton, c'est le siège d'une justice de paix, c'est enfin, une résidence royale : son pont magnifique sur la Seine, son château, sa population de plus de 5000 habitants, et son étendue considérable, en font une commune très-importante.

Cette commune, située à trois quarts de lieue ouest-nord-ouest de la barrière de l'Étoile, comprend dans son arrondissement, tout le vieux Villiers, Long-Champ, Bagatelle, Madrid, le quartier Sainte-James, Sablonville, et le hameau des Termes qui touche aux murs de Paris. Son territoire forme la limite de Passy sur la grande route de l'Étoile, qu'il partage par moitié avec Passy, à partir de la porte Maillot;

la partie gauche de cette route est sur Neuilly et la partie droite sur Passy.

On trouve à Neuilly, des fabriques de faïence et de produits chimiques, une raffinerie d'huile, des distilleries qui produisent un ratafia très-renommé, un grand commerce de bois de chauffage et de bateaux, enfin une foire qui dure huit jours, à la Saint-Jean, fête patronale.

On y remarque en outre, une école mutuelle bien tenue et où l'on enseigne la musique par les mêmes procédés que les lettres; il serait à désirer qu'un pareil enseignement fût institué dans toutes les écoles de France. Il formerait les oreilles à l'harmonie, à la mesure, et l'on n'entendrait plus ces chants criards et discordants dont les oreilles sont écorchées dans la plupart, non seulement de nos villages, mais même de nos villes les plus peuplées.

Les habitans de Neuilly s'occupent en général du blanchissage de linge; leur agriculture est fort variée: ils ont des grains, des vignes, des arbres fruitiers et des prairies; ils s'adonnent aussi à la culture du rosier, dont ils vendent les

fleurs aux distillateurs et aux parfumeurs de Paris. C'est dans un vallon, à proximité du pont, sur le chemin de Nanterre, qu'est situé le champ des roses. On entre dans ce vallon par un petit bois touffu, rafraîchi par une pièce d'eau, et que les Parisiens vont souvent visiter à l'époque de la floraison. Ils y trouvent de l'ombrage, de la fraîcheur ; ils y respirent un air pur et parfumé, et s'y délassent sur la fougère des soins et du tracas de la ville.

Peu de littérateurs se sont fait remarquer dans cette commune, qui, placée, pour ainsi dire, à cheval sur une grande route, n'offre pas ce calme et cette tranquillité tant recherchée par les gens de lettres ; cependant le poète Millevoye, le chantre de Belsunce et de l'amour maternel, y est mort en 1816.

Dans son origine, Neuilly n'était qu'un port de la Seine, dépendant de Villiers-la-Garenne, situé vis-à-vis les chemins qui conduisent à Nanterre et à Bezons, et où l'on passait la rivière dans un bac, pour faciliter les communications entre ces villages et la capitale.

Avant qu'il eût été arrêté que le port et la

seigneurie de ce lieu seraient dans le lot de l'abbé de Saint-Denis, ces biens appartenaient au chantre de l'Abbaye; le monument qui indique ce fait, ajoute qu'on avait dit anciennement : port de *Luny*, *Portus luniaci* ou *Lulliaci*; mais le changement de la lettre L en celle appelée N s'était déjà fait sentir en 1316.

On lit dans les grandes chroniques de Saint-Denis, que dans les mois de janvier et de février 1373, les eaux de la Seine furent tellement débordées, qu'on allait en bateau depuis la porte Saint-Antoine jusqu'au Roule et au pont de *Nuilly*.

On lit aussi dans l'Histoire de France, de Mézerai (1), qu'au mois de juillet 1589, Henri III étendit son armée depuis Saint-Cloud où il avait établi son quartier-général, jusqu'au pont de *Nuilly*.

De *Nuilly* est dérivé Neuilly, nom qu'on donne encore aujourd'hui à la commune qui s'est formée dans ce lieu, des débris de *Villiers-la-Garenne*.

(1) Mézerai écrivait en 1680.

Le nom de *Villiers* vient du latin *Villare*, qui signifie une petite campagne. C'est le diminutif de *Villa*. On le donnait autrefois à une partie de territoire auprès de laquelle était un chef-lieu plus considérable. Ainsi, Clichy qui, comme on a eu occasion de le dire, avait sur le bord de la Seine un château royal dès le temps de la première race, était le chef-lieu, et Villiers, où demeuraient les serfs qui cultivaient la terre royale, ou qui servaient le prince à la chasse, en était une dépendance; le nom de Garenne, que portent ces deux villages, provient de ce que leur territoire s'étendait sur la Garenne qui existait alors, au long de la rive droite de la Seine, et qui formait la partie septentrionale de la forêt de Rouvret, aujourd'hui bois ou parc de Boulogne.

Villiers, est maintenant tout à fait fondu dans Neuilly qu'il a créé, et l'on ne distingue presque plus une commune de l'autre.

On va voir comment cette fusion s'est opérée.

En 1686, Neuilly n'était encore qu'un port, où l'on passait la rivière dans un bac; mais un accident qu'y éprouva Henri IV, déterminait ce

monarque à y faire construire un pont. Voici de quelle manière Sainte-Foix (1) raconte cet accident.

« Henri IV revenant de Saint-Germain en Laye , avec la reine et plusieurs seigneurs et dames de la cour , entra dans le bac , sans sortir de son carrosse. Les deux derniers chevaux , tirant trop de côté , tombèrent dans l'eau et entraînèrent la voiture ; on courut au secours ; et l'on fut assez heureux pour sauver tout le monde ; mais afin de prévenir dans la suite de pareils accidents , le roi donna l'ordre de construire un pont en cet endroit. »

On ajoute que la marquise de Verneuil , alors maîtresse du roi , s'écria en apprenant cette nouvelle : *Si j'avais vu ce spectacle , je me serais mise à crier : La reine boit !* (2).

Le pont fut construit , et quoiqu'il ne fût que de bois , il facilita tellement la circulation et le commerce , que beaucoup de marchands

(1) Essais sur Paris , tome 7.

(2) Le père Dubreuil , Antiquités de Paris

de Villiers et des lieux voisins, s'en rapprochèrent et s'y établirent.

Ce pont fut réparé en 1638, au moyen d'un droit de passe, ou de péage concédé par Louis XIII, aux adjudicataires des travaux; il le fut encore aux mêmes conditions, sous Louis XIV, et ce n'est que sous Louis XV, que l'on vit enfin s'élever ce pont, aussi solide que magnifique, et qui fait aujourd'hui l'embellissement de Neuilly, et l'entrée la plus majestueuse de Paris, par sa jonction avec les Champs-Élysées et les Tuileries, au moyen d'une belle route, plantée d'arbres à doubles rangées.

Ce pont commencé en 1768, sur les dessins de Perronet, ingénieur des ponts-et-chaussées, a été terminé et livré au public à la fin de l'année 1772.

C'est le premier pont sans courbure, qui ait été construit en France; il est bâti en excellente pierre de Saillancourt, et aligné avec la grande allée des Tuileries. Il a 750 pieds de longueur, et se trouve supporté par cinq arches, qui ont chacune 120 pieds d'ouverture, et trente pieds de hauteur, sous clé.

De ce pont, l'on découvre à droite et à gauche les paysages les plus frais et les plus pittoresques, et la Seine, en se jouant autour des îlots verdoyans qu'elle accumule vers ce lieu, semble témoigner sa joie de se voir embellie d'une si magnifique parure.

Le décintrement du nouveau pont fut une fête pour Paris et les environs; il fut exécuté le 22 septembre 1772, en présence de Louis XV et d'une foule de curieux; l'opération ne dura que cinq minutes, et le roi voulut passer le premier en voiture sur le pont.

C'est de cette époque que peut dater la fusion définitive de Villiers-la-Garenne, dans le nouveau village de Neuilly.

On avait d'abord élevé dans ce village une chapelle du titre de Saint-Jean-Baptiste, qui était desservie par un vicaire de Villiers, et qui ne contenait ni tabernacle, ni fonds baptismaux. Cent ans après environ, le curé de Villiers, voyant son troupeau s'éloigner de plus en plus, désira s'en rapprocher. Il fit à Neuilly l'acquisition d'un terrain assez vaste pour y bâtir une église paroissiale. La première pierre en fut posée en 1749, par demoiselle Louise-Anne de

Bourbon-Condé. La construction avançait ; mais une dame de Vouigny, qui avait déjà fourni douze mille livres tournois pour les travaux, étant venue à décéder, l'édifice ne put être achevé faute de fonds. On y célébrait cependant l'office divin ; mais l'accroissement de la population fit reconnaître la nécessité de lui donner de l'extension. On la reconstruisit presque entièrement en 1824 , et l'on est enfin parvenu à l'achever , avec l'aide des paroissiens et les secours du roi , qui possède dans cette commune les châteaux réunis de Villiers et de Neuilly, sur les bords de la Seine.

C'est ainsi que Neuilly a insensiblement envahi Villiers-la-Garenne, son ancienne paroisse, et que ce qui n'était qu'une partie est devenue un tout. De même Auteuil et Passy avaient longtemps avant absorbé Nigeon. Les localités, les convenances occasionnent ces déplacements, qui ne font que confirmer ce vieil adage : *Ubi benè, ibi Patria.*

Ce qui rend encore le séjour de Neuilly plus attrayant, c'est qu'au moyen d'une pompe à feu qu'on y a construite en 1828, cette commune est abondamment pourvue d'une eau sa-

lubre et rafraîchissante qu'elle ne pouvait se procurer facilement. Le grand inconvénient des terrains secs et sablonneux, c'est la poussière; on en était fort incommodé à Neuilly. Au moyen de la prise d'eau, l'on s'en garantit aujourd'hui par des arrosemens journaliers et fréquens.

Mais un plus grand avantage encore pour Neuilly, c'est d'être devenu *résidence royale*.

Cette commune possédait un château dans une position très-pittoresque sur les bords de la Seine. Ce n'était d'abord qu'une maison de plaisance, bâtie en 1755 sur les dessins de l'architecte Cartaud, pour M. le comte d'Argenson, alors ministre de la guerre.

Élevé sur plusieurs terrasses qui descendent en amphithéâtre jusque sur le rivage, vers l'île qui est en face, ce château est devenu la propriété d'un M. Radix de Sainte-Foix, surintendant du comte d'Artois. Il appartient aujourd'hui au roi des Français.

L'humble demeure du surintendant, convertie en château royal, n'est plus reconnaissable.

L'ancien château de Villiers-la-Garenne, qu'on

appelait *la Planchette*, le petit hameau de Courcelles qui en était voisin, et une grande quantité de terres des environs ont été réunis à ce domaine, et en font aujourd'hui l'un des plus beaux, des plus vastes et des plus variés qu'on connaisse en Europe.

Jaloux de contribuer à améliorer le commerce et à favoriser l'industrie, le roi a fait établir depuis peu, dans une orangerie de son parc, une magnanière avec double ventilation, pour l'éducation des vers à soie, d'après les procédés suivis aux bergeries de Sennart, près Mongeron. Ces sortes d'établissmens se multiplient en France, et font concevoir l'espérance d'obtenir, dans nos contrées boréales, des soies supérieures en qualité et en quantité à celles qui proviennent des éducations du midi.

L'île, qui semble détachée du parc, en fait un des plus beaux ornemens. Cette île était d'abord de peu d'étendue, mais depuis quelque temps, les attérissemens l'ont considérablement agrandie. Elle commence au-dessus de Neuilly, passe devant les jardins du roi, se prolonge sous le pont et s'avance vers Saint-Cloud, s'appré-

tant à l'atteindre et s'efforçant ainsi de former entre les deux plus belles résidences royales un point de communication. Les allées verdoyantes et ombragées qui la parcourent, les fleurs qui la parfument, les pavillons, les grottes, les rochers qui l'embellissent, les ponts qui en facilitent les communications, les canots élégans qui se balancent sur ses rives, tout cela fait de cette enceinte une promenade d'été délicieuse.

Ce que l'art peut inventer de merveilles quand il est secondé par le goût, par la nature et par la fortune, on le trouve dans ces asiles enchanteurs.

C'est là que Louis-Philippe d'Orléans, n'étant encore que premier prince du sang, venait au sein de sa nombreuse famille, se reposer de ses longues infortunes, donner l'exemple des mœurs patriarcales, et jouir de la paix et de la solitude dont il faisait ses délices.

C'est là que les députés de la nation vinrent, au nom de la France, lui offrir la couronne que n'avait pu soutenir Charles X (1), comme

(1) C'est au Palais-Royal que cette scène s'est passée

autrefois les envoyés de Sidonie allèrent trouver, à sa maison des champs, Abdalonyme, prince du sang royal, pour l'engager à monter sur le trône, à la place du roi Straton, qui en avait été jugé indigne.

Le nouvel Abdalonyme, aussi modeste que l'ancien, s'en est défendu comme lui ; exempt d'ambition, il n'a pu, comme lui, s'empêcher de témoigner quelques regrets de quitter la vie paisible qu'il menait au milieu des siens, et comme lui, dominé par son amour pour la patrie, et, par le désir de lui rendre le repos dont elle se trouvait privée, il a su faire le sacrifice du sien, en acceptant, dans les conjonctures les plus difficiles et les plus alarmantes, le sceptre le plus pesant. « J'ai su, disait-il, supporter » l'adversité sans frémir ; puissé-je subir la » royauté avec le même courage (1) ! »

le 6 août 1830 ; mais c'est bien à Neuilly que, le 30 juillet même année, les députés entraînèrent, en quelque sorte, le prince dans la capitale, pour l'engager à prendre les rênes du gouvernement, en qualité de lieutenant-général du royaume.

(1) *Utinam eodem animo regnum pati possim !*

(QUINTE-CURCE , liv. IV.

Que de sollicitudes l'attendaient ! que d'embûches lui étaient préparées ! Doué d'une âme ferme et d'un courage inébranlable, il les a surmontées ; s'attachant avec force à la Charte qu'il a jurée, il a su la maintenir contre les factions déchaînées, et semble enfin avoir fermé l'abîme qui, s'ouvrant sous nos pas et les siens, menaçait de l'engloutir avec nous.

Les soins de la couronne ne lui ont pas fait oublier Neuilly. Fatigué des grandeurs et des intrigues de la cour, il vient souvent y respirer l'air pur de son parc, y retrouver ces goûts simples et ces sympathies de famille qui ont si long-temps fait son bonheur, et qui font encore aujourd'hui ses plus douces consolations.

Le séjour qu'il y fait contribue beaucoup à la prospérité de cette belle commune, qui, sous son influence, s'agrandit de plus en plus, et se peuple à proportion.

ONZIEME PROMENADE.

La porte Maillot. — Le chemin de la révolte. — Saint-Denis et son île. — Saint - Quen. — Clichy - la - Garenne. — Montmartre. — Les Batignoles. — Les Ternes. — Sablonville. — J. J. Rousseau à la porte Maillot.

En rentrant dans le bois de Boulogne, par la porte de Neuilly, on trouve à gauche une allée plantée d'érables, et qui en porte le nom.

Cette allée, coupée par le rond des sablons, conduit le promeneur à la *porte Maillot*.

Le nom de *Maillot*, donné à cette porte provient sans doute de ce que, très-anciennement, il y avait un jeu de mail à cet endroit.

Ce jeu, qu'on ne joue plus guères et qui pourtant a été long-temps en vogue, consiste à pousser une boule de buis, avec une espèce de petite masse en bois, garnie de fer par les deux bouts, et qu'on appelle mail, du nom de maillet, marteau de bois à deux têtes, dont on se servait jadis, pour briser les armures, et

dont étaient armés les factieux , dits *maillotins* , sous le règne de Charles VI (1).

Comme de maillot , on avait fait *maillotin* , de mail on a fait maillot , nom qu'on a donné à la porte dont il est ici question.

Cette porte a trois issues fermées de grilles. C'est la plus belle entrée du bois de Boulogne. Une belle place , en forme de patte d'oie , la précède ; elle est entourée de cafés , de restaurants , de jeux de bagues et autres amusements ; plusieurs allées y viennent aboutir , elles conduisent les promeneurs , à Passy , par la Muette , à Saint-Cloud par Boulogne , à Long-Champ , à Bagatelle , à Neuilly , et géné-

(1) Au commencement du règne de Charles VI , la populace , au sujet des nouveaux impôts , força l'arsenal , et en tira quantité de maillets , pour s'armer et assommer les commis des douanes , ce qui fit donner à ces séditioux le nom de *maillotins*.

La différence qu'il y avait entre le mail , ou maillet et le marteau d'armes , est , que le revers du maillet était carré , ou un peu arrondi par les deux bouts , et que le marteau d'armes avait un côté carré et arrondi , et l'autre en pointe , ou tranchant.

(*Histoire de la Milice française* , par le père Daniel.)

ralement, à toutes les parties du bois, au moyen de contre-allées qui se croisent dans tous les sens.

C'est par cette porte, qu'avant la révolution de 1789, le roi passait tous les ans, au mois de mai, pour aller faire la revue des gardes Françaises et des gardes suisses, dans la plaine des Sablons.

C'est par cette porte que passe aussi cette foule d'élégans en voiture, à pied et à cheval, qui vont se promener dans l'allée de Long-Champ.

Franchissons en nous-mêmes, le seuil, et prenons la route qu'on voit en face, du côté du nord, et qu'on appelle le chemin de la Révolte.

Excursion en dehors du bois jusqu'à Saint-Denis.

Ce chemin prend son nom d'une révolte qui se fit à Paris au mois de mai 1750. En voici le sujet :

Un exempt de police, dans l'espoir de rançonner une malheureuse mère, lui enleva son enfant. Celle-ci devint furieuse; elle se plaignit

si amèrement et fit entendre des gémissemens si lamentables , que tout le quartier en fut ému. D'autres mères se joignirent à elle ; le bruit courut que non pas seulement cet enfant , mais des milliers d'autres avaient été également enlevés, et que , nouvel Hérode , le roi allait recommencer le massacre des innocens. On alla même jusqu'à dire que ces enlèvemens avaient pour objet l'exécution des ordonnances des médecins , qui prescrivaient des bains de sang humain , et du plus pur , pour la guérison des grands-seigneurs que la débauche et les débordemens avaient épuisés.

Ces bruits sinistres , joints aux cris lamentables des mères désolées , enflammèrent les esprits. Quelques hommes se joignirent à elles et devinrent furieux. C'est au faubourg Saint-Antoine que commença l'émeute ; mais bientôt ses ravages s'étendirent dans tous les quartiers de la capitale. Malheur au suppôt de police qui se trouvait sous ses pas , il était haché en morceaux à l'instant même. C'était vers l'hôtel du lieutenant de police que se dirigeait la populace ; elle l'eut bientôt investi. Berrier était alors pourvu de la charge de lieutenant de police ; il

s'était rendu odieux par son ton dur et ses menées tyranniques. Il prit la fuite. Quelqu'un des siens , moins timide , fit ouvrir les portes. Ce coup de hardiesse intimida les plus furieux ; ils crurent que c'était un piège qu'on voulait leur tendre , qu'un gouffre allait s'ouvrir sous leurs pas , et restèrent immobiles. Cependant les gardes françaises et les gardes suisses se rassemblaient. Les deux compagnies de mousquetaires de la garde et différens corps de la maison du roi s'y joignirent ; nos hordes indisciplinées furent cernées. On se saisit des plus mutins dont le gibet fit justice , et le reste rentra dans le devoir.

Quelques mois après , arriva l'époque du voyage que le roi faisait annuellement à Compiègne. On passait ordinairement par Paris pour s'y rendre ; Louis XV ne voulut pas honorer de sa présence une ville qui avait osé se révolter , quelle qu'en fût la cause , et fit construire à la hâte un chemin de la route de Versailles à Saint-Denis , de manière à se rendre à sa destination sans traverser la capitale.

C'est ce chemin qu'on appelle le chemin de la Révolte , et qu'on aurait mieux nommé le chemin

de la rancune royale. Il passe entre Clichy et les Batignolles , Saint-Ouen et Montmartre.

Tout ce côté du deuxième arrondissement du département de la Seine, faisait autrefois partie de la forêt de Rouvret : il est plein des plus anciens et des plus intéressans souvenirs; et ce serait une omission que de n'en point parler en traitant du bois de Boulogne.

Commençons par Saint-Denis.

1. — Saint-Denis.

Nous ne répéterons pas sur cette ville, si ancienne et si connue, tous les détails qui la concernent et qui sont dans les mains de tout le monde. Nous pensons que de légères notions suffiront à nos lecteurs, et s'ils en désirent de plus étendues, il leur sera facile de se les procurer dans les ouvrages qui traitent spécialement de la ville de Saint-Denis (1).

(1) Voyez l'Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, par Doublet; la Description historique de l'Église royale de Saint-Denis, par Gilbert; le Coup-d'Œil historique sur la ville de Saint-Denis, par M. B. A. H. (1807), et le Dictionnaire universel de la France.

Cette ville, chef-lieu d'arrondissement, est aussi le siège de la sous-préfecture. Elle l'est également d'une justice de paix et d'une conservation des hypothèques.

Avant que le nom de Saint-Denis fût en usage dans les Gaules, c'est-à-dire environ vers le deuxième siècle de l'église, le lieu sur lequel cette cité est maintenant assise, s'appelait *Catolacum*. Elle prit le nom de Saint-Denis parce que ce saint évêque, qui le premier apporta la foi dans les Gaules, après avoir souffert le martyre à Montmartre, *Mons Martyrum*, fut enterré, par les soins d'une Gauloise nommée Catulla, dans l'endroit où Dagobert fonda, dans le commencement du septième siècle, la célèbre abbaye qu'on y voit aujourd'hui, et que les rois de France avaient choisis pour leur sépulture.

Quant à la question de savoir si ce saint évêque, après son martyre, se rendit lui-même à Catolacum, emportant sa tête dans ses bras, nous ne nous en occuperons point, sachant très bien, comme le disait une dame (1) de beaucoup

(1) M^{me} du Deffant.

d'esprit, à qui l'on racontait ce miracle, qu'en pareil cas, il n'y a *que le premier pas qui coûte*.

Ce qui est indubitable, c'est que la gothique abbaye de Saint-Denis existe encore, malgré la profanation qu'elle a subie (1); c'est que, quoique veuve de ses bénédictins, et qu'elle ait perdu son oriflamme et son trésor, elle est redevenue la sépulture des monarques français, en vertu d'un décret de Napoléon (2); c'est que les maisons abbatiale et conventuelle qui en faisaient partie, sont transformées en une institution pour l'éducation gratuite des filles des Français, décorés de la croix de la Légion-d'Honneur.

Le plus beau droit de l'abbaye de Saint-Denis au souvenir des Français, est d'avoir eu pour chef l'abbé Suger, qui, sous le règne de Louis VII, dit le Jeune, gouverna la France, en qualité de régent du royaume, avec tant de sagesse et de prudence pendant la croisade de ce monarque en Palestine.

(1) En 1793, les tombeaux des rois de France furent violés en vertu d'une loi de la Convention nationale, et les corps qui s'y trouvaient enfouis dans une fosse commune.

(2) Décret impérial du 20 février 1806.

La ville de Saint-Denis, qu'on a appelé *Franciade*, tant qu'a duré le gouvernement révolutionnaire, est d'ailleurs fort commerçante. La petite rivière de la Crould, qui la traverse, lui donne la facilité d'entretenir dans son sein un grand nombre de moulins à grains, et trois foires considérables y attirent une grande concurrence de marchandises. On porte sa population à près de 10,000 individus.

2. — Ile Saint-Denis.

Tout près de Saint-Denis se trouve, au milieu de la Seine, une île; elle suit exactement la courbure de cette rivière, qui, sur ce point, semble prête à s'éloigner, mais qui tout-à-coup revient sur elle-même, comme quittant à regret des bords qu'elle chérit.

Cette île, appelée l'île Saint-Denis, se nommait autrefois l'île du Châtelet, ou Châtelier, parce que les Burchards qui en étaient seigneurs, y possédaient un petit château, ou forteresse inexpugnable, d'où, suivant l'usage des temps féodaux, ils faisaient une guerre continuelle et entretenaient un pillage permanent. Las de les

attaquer sans pouvoir les réduire , les rois de l'époque tentèrent la voie des accommodemens. Robert , l'un de ces rois , leur proposa l'échange de leur île pour la terre de Montmorency , qui lui appartenait. La proposition fut acceptée , et l'île du Châtelet devint la propriété de Robert. Depuis lors , Charles V , l'un de ses successeurs , la donna aux moines de Saint-Denis , et c'est depuis cette époque qu'elle a quitté le nom de l'île Châtelier pour prendre celui de Saint-Denis.

Cette île , que la Seine caresse de ses eaux , est embellie de jolies maisons de campagne ; sa fraîcheur et sa position pittoresque y attirent , dans la belle saison , les amis de la belle nature et des promenades sur l'eau.

3. — Saint-Ouen.

Saint-Ouen , qu'on rencontre en retour , et qui n'en est qu'à une distance d'un demi-myriamètre environ , est également une des plus anciennes communes des environs de Paris. On croit que Dagobert , qui tenait sa cour à Clichy-la-Garenne , y avait un manoir. Ce qui peut confirmer dans cette opinion , c'est qu'en creu-

sant les fondemens d'une maison qu'on faisait construire en 1750 à Saint-Ouen, les ouvriers découvrirent une pierre sur laquelle étaient gravés, en caractères gothiques, les mots suivans : *Ici était la maison de Dagobert.*

Saint-Ouen lui-même, qui a donné son nom à ce village, était chancelier de ce monarque.

C'est à Saint-Ouen que se tenait le chapitre de l'ordre de l'Étoile. Cet ordre avait été fondé par le roi Jean en 1351, et l'ordonnance de fondation assigna pour les assemblées des chevaliers le château ou manoir de Noble-Maison à Saint-Ouen, *Villâ Santi-Audæni.*

Il serait fort difficile aujourd'hui d'indiquer où se trouvaient ces châteaux. Il n'en reste plus aucune trace, non plus que de l'ordre de l'Étoile, qui avait pour devise : *Monstrant regibus astra viam*, par allusion à l'étoile des Mages.

Cet ordre avait été tellement prodigué, qu'il devint le partage des chevaliers du guet, qui faisaient autrefois la police du grand Châtelet, et qu'il est tombé avec eux.

L'une des maisons les plus remarquables de celles qui subsistent aujourd'hui à Saint-Ouen,

a été construite par le prince de Rohan en 1743. Elle a été, depuis, la propriété du ministre Necker, et maintenant elle appartient à la famille Ternaux, si connue par la filature de coton qu'elle y a établie et par les silos qu'elle y a fait creuser pour la conservation des grains.

On y remarque en outre le château seigneurial, construit en 1660, et qui a long-temps fait les délices de M^{me} de Pompadour.

Ce fut dans ce château que Louis XVIII, à son retour en France, s'arrêta pour prendre quelque repos avant d'entrer dans Paris; qu'il refusa le titre de roi des Français, que lui offrait le sénat impérial, et qu'il prit celui de roi de France et de Navarre, qu'avaient porté ses ancêtres, ce fut dans ce château qu'il rédigea la fameuse déclaration dans laquelle il rejette la constitution que lui avait proposée le même sénat, et promet une charte plus en analogie avec les besoins de son peuple et les principes monarchiques (1).

On remarque encore à Saint-Ouen la belle gare qu'on y a établie depuis quelques années, et les deux puits artésiens qui la précèdent.

(1) Déclaration de Saint-Ouen, du 2 mai 1814.

4. — Clichy-la-Garenne.

Clichy, en latin *Clippiacum*, qui veut dire clappier, lieu où l'on élève des lapins, est un des plus anciens villages des environs de Paris. Il était florissant sous la première race de nos rois; Dagobert y possédait un palais, et prenait le plaisir de la chasse dans la forêt voisine.

C'est dans ce château que furent célébrées ses noces avec Gomatrude, en 624.

En 627, ce roi y rassembla les états de Neustrie et de Bourgogne.

Une grande querelle s'éleva dans ces états. Éginaire, intendant du palais d'Aribert, second fils de Clotaire, ayant été tué par les gens d'Égina, favori du roi, le jeune prince et son oncle Brunulfe voulurent venger sa mort. Égina se campa avec ses amis sur la côte de Montmereure, ou Montmars, aujourd'hui Montmartre. Mais le roi ayant commandé aux bourgeois de charger le premier des deux partis qui s'ébranlerait, appaisa les plus échauffés.

Neuf ans après, le 1^{er} mai, il se tint, à Clichy, un concile où Saint-Agile fut établi premier

abbé de Rebais , nouvellement fondé par Saint-Éloi (1).

Le surnom de la Garenne qu'on lui a donné , comme à Villiers , qui n'en était qu'une dépendance (2) , provient également de sa proximité de la forêt de Rouvret.

Clovis II tenait aussi sa cour à Clichy ; c'est dans ce lieu qu'en 656, ayant rassemblé les grands et les évêques de son royaume, il accorda , en leur présence, à l'église de Saint-Denis , un privilège qui l'exemptait de la juridiction épiscopale, du consentement de Landri , évêque de Paris.

Erchinoald , maire du palais de Clovis , avait au nombre de ses domestiques , une jeune esclave d'une rare beauté , nommée Batilde , que lui avaient vendue des pirates anglais. Clovis l'ayant vue , en devint éperdûment amoureux. Erchinoald la céda au roi , qui l'épousa en 649 , à Clichy , et en eut trois fils, Clotaire , Childéric et Thierry. On découvrit depuis , pour l'hon-

(1) *Concilium Clippiacum*. (Voyez l'Art de vérifier les Dates , Chronologie des Conciles.)

(2) Voyez dixième promenade.

neur du trône , qu'elle était du sang des princes saxons qui régnaient en Angleterre.

Après la mort de son mari , Batilde prit les rênes du gouvernement, et les dirigea pendant plusieurs années avec autant de prudence que de justice ; mais enfin , forcée de les abandonner par les intrigues d'Ebroïn, maire du palais , elle se retira dans le monastère de Chelles , qu'elle avait fondé , « et se montra , dit Mézerai , plus » illustre dans son humilité qu'elle ne l'avait » été dans sa grandeur. »

Clichy continua d'être une résidence royale jusqu'en 740. Charles Martel en fit alors donation pleine et entière à l'abbaye de Saint-Denis.

Depuis lors , ce village ne fit plus que décroître. Il eut cependant encore un beau moment , c'est celui pendant lequel le bienfaiteur des pauvres, l'illustre , le modeste Vincent-de-Paule en était curé. C'est lui qui fit construire , à ses frais , l'église telle que nous la voyons aujourd'hui , et la dota de tous les ornemens qu'elle avait encore avant la révolution de 1789.

Plût à Dieu que l'esprit de douceur et de charité dont ce saint homme était pénétré eût passé

dans l'âme de ses successeurs ! Nous n'aurions pas à déplorer peut-être les scènes scandaleuses qui se sont passées dans ce village à l'occasion de la *prétendue église française*.

Clichy, tout en décroissant de plus en plus, s'est encore acquis quelque renommée par la réunion dans son sein d'un club monarchique, qu'on appelait *club ou société de Clichy*. Cette société fut dissoute à la suite des événemens du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797.)

Cette commune, située à trois quarts de lieue de Paris, compte trois mille et quelques cents habitans. Son territoire a fort peu d'étendue, et, par conséquent, ses productions sont presque nulles. Son sol supérieur est un *humus*, mélangé de beaucoup de sable, de calcaire et d'argile. Ses carrières fournissent d'aussi bon plâtre que celles de Montmartre. Le commerce de ce plâtre et le blanchissage de linge sont, pour ainsi dire, les seuls objets dont on s'occupe en ce lieu : il s'y trouve pourtant plusieurs fabriques assez importantes en produits chimiques, céruse et blanc de plomb. On y distingue quelques maisons de campagne assez belles ; mais, en général, le vil-

lage est mal bâti, et les rues en sont étroites et mal saines, à cause de la quantité d'eaux savonneuses qu'elles charrient continuellement.

Il ne ne reste à Clichy, pour témoigner de son antiquité, que le nom d'une de ses rues : *la rue du Landit*. Le Landit est le nom d'une foire qui se tient annuellement à Saint-Denis, le 11 juin, fête de Saint-Barnabé. L'institution en est fort ancienne. L'abbé le Bœuf (1) la fait remonter à l'an 1190. Elle se tenait alors dans la plaine Saint-Denis, et l'on y courait en foule pour en jouir des divertissemens dont elle était l'occasion. Les écoliers de Paris s'y rendaient avec leurs professeurs, et de là vint l'origine du congé en usage dans l'université, à l'époque du Landit.

Le même Landit vient du latin *indictum*, qui signifie indiqué. On a dit d'abord l'*Indictum*, et, par contraction, *Landit*.

5. — Les Batignolles et Monceau ou Monceaux,

AUJOURD'HUI BATIGNOLLES-MONCEAUX.

Monceau était un hameau très ancien. Les

(1) Histoire du Diocèse de Paris.

chroniques de l'abbaye de Saint-Denis en font mention en l'an 1363, à l'occasion de Guy de Mouceaux, qui était originaire de ce lieu, et fut abbé de Saint-Denis dans le 14^e siècle. On l'appelait alors en latin *Monticellum*.

Il a été célèbre par le parc, dit les *Folies de Chartres*, que le duc d'Orléans, père du roi actuel des Français, y avait fait planter dans le genre paysagiste, et qui se trouve aujourd'hui séparé du hameau par l'enceinte de Paris.

Placé aux portes de cette ville, il précède de quelques coudées les Batignolles, qui, comme lui, formaient un autre petit hameau, et faisaient, comme lui, partie de la paroisse de Clichy-la-Garenne.

Mais, depuis une dizaine d'années, les Batignolles ont pris une consistance bien autrement importante. De toutes les entreprises de bâtimens faites pendant ce laps de temps, c'est celle qui a le mieux réussi. On y a construit une grande quantité de maisons commodas et spacieuses, dont les loyers sont d'un prix bien inférieur à ceux de Paris. On y a établi des voitures fort commodas, au moyen desquelles on

pénètre dans Paris jusqu'au cloître Saint-Honoré, moyennant une rétribution égale à celle des omnibus; en sorte qu'on s'y est porté en foule, et que la population s'en élève aujourd'hui à plus de 6,000 âmes.

Aussi s'est-on empressé d'en faire une commune tout-à-fait distincte de celle de Clichy-la-Garenne, qui a recueilli dans son sein le petit hameau de Monceaux, et qui a son maire, ses adjoints, son conseil municipal et son curé, comme les plus anciennes communes de France.

6. — Montmartre.

Non loin des Batignolles, est la montagne appelée vulgairement la butte Montmartre, l'un des points géodésiques de notre cadre territorial.

On a beaucoup discuté sur le nom latin de cette montagne. Les uns lui donnent le nom de *mons Mercurii*, d'autres, celui de *mons Martis*, d'autres encore celui de *mons martyrurum*. Il paraît probable qu'elle a porté successivement ces trois noms : d'abord *mons Mercurii*, parce que Mercure y était particulièrement adoré; ensuite,

mons Martis, parce que les Gaulois, en mémoire d'une victoire signalée remportée sur leurs ennemis, y érigèrent un temple au Dieu de la guerre, et enfin, *mons martyrum*, parce que Saint-Denis et ses compagnons, Rustique et Éleuthère, y souffrirent le martyre sur la fin du 3^e siècle. Depuis cette époque, la montagne dont nous parlons, a été désignée sous le nom de *mons martyrum*, mont des martyrs, et, en francisant, MONTMARTRE.

Sur cette montagne s'élève une commune du canton de Neuilly, arrondissement de Saint-Denis, qui renfermait dans ses murs une abbaye de bénédictines, dont les religieuses étaient dames des Menus Saint-Cloud, aujourd'hui Boulogne, près Paris. Les Menus avaient été compris dans la dotation que fit à cette maison, en la fondant, la reine Adélaïde de Savoie, femme de Louis-le-Gros. On a vu, dans notre promenade à Boulogne, que sœur Jeannede Repentino, abbesse de Montmartre, en 1320, avait accordé aux confrères pèlerins qui firent bâtir l'église de Boulogne, des lettres d'amortissement (1) de

(1) Voyez sixième promenade, page 141.

cinq arpens de terre, sur lesquels ils construisirent leur église.

Les désordres de l'abbaye de Long-Champ se retrouvent dans celle de Montmartre, et le *vert-galant* Henri IV y rencontra, comme à Long-Champ, une jeune et belle religieuse, qui ne fut point insensible à ses vœux : c'était Marie de Beauvilliers. Le roi vécut publiquement avec elle, et la récompensa de ses caresses, en la nommant abbesse de Montmartre.

Devenue plus sage, et voulant honorer sa nouvelle dignité, elle essaya de mettre un frein à la licence dont elle avait elle-même donné l'exemple; mais ce fut inutilement. Chaque nonne disait :

« Nous serons aussi sages qu'elle ,
» Quand nous en aurons fait autant (1). »

Cependant les bonnes mœurs refleurirent depuis dans cette maison. A l'époque de sa destruction, c'était un des monastères les plus édifiants des environs de Paris.

Ce qu'il y a de très-remarquable à Mont-

(1) Lafontaine, conte de sœur Jeanne.

martre, c'est le coup-d'œil dont on jouit quand on est arrivé à son sommet. Paris se développe aux regards dans toute son étendue, de la barrière du Trône à l'arc-de-triomphe de l'Étoile; Vincennes à l'orient et Saint-Germain à l'occident, terminent ce magnifique et immense panorama.

Le territoire de Montmartre consiste en vignobles et en terres labourables; mais les principales sources de sa richesse proviennent de ses carrières à plâtre, qui semblent inépuisables.

Du reste, l'aspect de la montagne est très-agréable : au levant, se groupent, sur sa cime, les maisons du village, qui descendent, au midi, tout près de celles de Paris, et vont joindre, au nord, sur le versant qui regarde Saint-Denis, le joli hameau de Clignancourt, remarquable par l'élégance des habitations champêtres qui le décorent. Au couchant, plusieurs moulins à vent animent la scène par le mouvement de leurs ailes, et donnent à ce site un charme inexprimable. Aussi les Parisiens, voisins de la montagne, en font-ils leur promenade du di-

manche, et vont-ils y chercher un délassement aux travaux de la semaine, dans des guinguettes bien décorées et en bon air.

D'un côté, la situation pittoresque de Montmartre et les plaisirs qu'on y trouve, réunissent en cet endroit une grande affluence les jours fériés ; de l'autre, ses richesses en géologie, les fossiles, les marnes et les gypses marins et d'eau douce qui le constituent, attirent journellement une foule de curieux et de naturalistes, qui y trouvent d'autant plus de facilités dans leurs études, que les carrières qu'on y a creusées, ouvrent à leurs recherches les flancs déchirés de la montagne, et présentent à leurs yeux les couches horizontales des divers gisemens, à des profondeurs considérables.

Les habitans de Montmartre et ceux du faubourg voisin, sont encore égayés par les jeux scéniques que le théâtre qu'on a bâti à la proximité de la barrière leur offre assez fréquemment.

7. — Les Ternes.

A quelques pas de Montmartre on trouve les Ternes.

Ce lieu n'était , dans l'origine , qu'un beau château , dont les jardins sont disposés avec beaucoup d'art. C'était le séjour chéri du marquis de Gallifet , qui y a donné de fort belles fêtes.

Avec le temps , plusieurs maisons se sont groupées à l'entour , et ce hameau forme maintenant une petite commune de la dépendance de Neuilly.

On y remarque une fabrique de produits chimiques et une petite salle de spectacle , exploitée par l'administration des théâtres de la banlieue.

8. — Sablonville.

Sablonville , qu'on rencontre ensuite , ramène à la porte Maillot. On l'appelait autrefois la plaine des Sablons , et ce n'était en effet qu'une plaine aride dont on se servait pour passer des revues , et notamment celle des gardes françaises et des gardes suisses. On a cherché depuis , et à différentes fois , les moyens de l'utiliser.

La Convention nationale y fit établir un camp de jeunes gens de l'âge de seize à dix-sept ans et

de mi, sous le nom d'*Élèves de l'école de Mars*.

L'objet de cette réunion était de donner à ces élèves, par une *éducation révolutionnaire*, porte la loi d'organisation (1), *toutes les connaissances et les mœurs d'un soldat républicain*.

Ce camp fut levé quatre mois après environ (2); les élèves s'en allèrent comme ils étaient venus, après avoir suivi quelques cours révolutionnaires (car tout était révolutionnaire alors), de tactique, d'évolutions et d'administration militaire, dont ils profitèrent révolutionnairement.

Depuis lors on entreprit de faire de la plaine des Sablons, un jardin public dans le genre de celui de Tivoli; des plantations y furent faites dans cette intention; on y construisit des fabriques, des cafés, et l'on y établit des jeux et des amusemens de toute espèce (3); mais d'une

(1) Loi du 13 prairial an 2 (1^{er} juin 1794.)

(2) Loi du 2 brumaire an 3 (23 octobre 1794.)

(3) Le principal divertissement consistait en courses à cheval et dans des chars de forme antique. On se lassa bientôt de ces tournois qui plaisaient tant à nos pères, mais qui ne sont plus dans nos habitudes, et l'on ren-

part la stérilité du terrain, et de l'autre le voisinage du bois de Boulogne, rendirent inutiles les efforts que l'on fit : il en fut de cette entreprise comme de celle de l'école de Mars, c'est-à-dire qu'elle occasionna beaucoup de dépenses sans produire de résultat bien satisfaisant.

L'idée d'en faire une ville ne fut pas plus heureuse. On y a bâti de jolies maisons, qui sont, pour la plupart, restées sans habitans. L'on doutait pourtant si peu du succès, qu'on y construisit un marché, avant même qu'il y eût des consommateurs. Enfin, de toutes ces mutations, il est resté à la plaine des Sablons le nom de *Sablonville*, et elle peut être considérée maintenant comme un faubourg de Neuilly, dont elle est réellement une dépendance.

9. — Retour à la porte Maillot.

Pour en revenir à la porte Maillot, et pour faire diversion à nos longues et continuelles promenades, arrêtons-nous un moment chez Gillet (1),

voya les accoutremens grecs, romains et gaulois à l'époque du carnaval.

(1) Fameux restaurateur de la porte Maillot.

et écoutons l'anecdote suivante, que nous empruntons à Bernardin de Saint-Pierre, et qui concerne plus particulièrement J.-J. Rousseau, le bon ami de Passy, le fidèle promeneur du bois de Boulogne, celui qui a dit, dans ses Confessions (1) : « D'abord, après mon dîner, » j'allais me promener seul au bois de Boulogne, » méditant des sujets d'ouvrage, et ne revenant » qu'à la nuit. »

Nous les avons vus tous deux chez les ermites du Calvaire (2) ; c'est leur voyage de retour qu'il s'agit de raconter.

Surpris par la pluie près du bois de Boulogne, vis-à-vis la porte Maillot, ils entrèrent pour se mettre à l'abri sous des marronniers qui commençaient à avoir des feuilles, car c'était dans les fêtes de Pâques. Ils trouvèrent sous ces arbres beaucoup de monde qui, comme eux, y cherchait du couvert. Un des garçons du suisse ayant aperçu Jean-Jacques, s'en vint à lui plein de joie, et lui dit : « Eh bien ! bon homme, » d'où venez-vous donc ? il y a un temps infini

(1) Livre VIII, deuxième partie.

(2) Voyez la septième promenade, page 169.

» que nous ne vous avons vu ! » Rousseau lui répondit tranquillement : « C'est que ma femme » a été long-temps malade , et moi-même j'ai » été incommodé. » — « Oh ! mon pauvre bon- » homme , reprit ce garçon , vous n'êtes pas » bien ici ; venez , venez , je vais vous trouver » une place dans la maison. »

En effet , il s'empressa de le mener , avec son compagnon , dans une chambre haute , où , malgré la foule , il leur procura des chaises , une table ; du pain et du vin. Pendant qu'il les y conduisait , Bernardin dit à Jean-Jacques : « Ce garçon me paraît bien familier avec vous ; » il ne vous connaît donc point. » — « Oh ! si , » répondit-il , nous nous connaissons de- » puis plusieurs années. Nous venions de temps » en temps ici , dans la belle saison , ma femme » et moi , manger le soir une côtelette. »

Nous avons eu déjà l'occasion de remarquer qu'en effet Jean-Jacques venait dîner quelque-fois avec sa Thérèse à la porte Maillot , et probablement le même garçon , touché de sa simplicité , et le prenant sans doute pour quelque honnête artisan de la capitale , l'appelait toujours bon homme !... Et c'était l'auteur d'Émile !

En face de la porte Maillot, du côté du bois, se trouve une grande et belle allée qui reconduit à Passy, par la Muette et le Ranelagh, et qu'on appelle l'allée de la Muette à la porte Maillot.

Cette allée a deux ouvertures sur la plaine de Passy; l'une qui se trouve vers le milieu du chemin, et l'autre au point où il aboutit à la Muette.

Ces ouvertures, qui n'existaient pas autrefois, ont été faites à l'époque où l'on bâtissait dans la plaine de Passy, afin de faciliter aux propriétaires des nouvelles maisons la promenade du bois, et leur procurer des communications avec les communes environnantes.

L'une des ouvertures se nomme la porte Dauphine, ou des Champs-Élysées, et conduit à la barrière de l'Étoile par le rond-point.

On a établi tout auprès, un dépôt pour la remonte des haras du roi. Ce dépôt contribue à l'embellissement de cette partie du bois, et lui donne une sorte de mouvement et de gaieté, au sein même du repos et de la solitude.

La seconde ouverture, appelée la porte de

l'Étoile, établit une communication avec Saint-Cloud, par la belle route de la plaine, le bois de Boulogne, le rond de Mortemart et Boulogne.

Cette belle allée ouvre à sa droite plusieurs routes et notamment celle Balbany, qui conduit à Madrid, et qui se trouve coupée par le poteau des sept routes.

Ensuite, l'allée des Tournelles, qui débouche à la Pyramide. Cette allée formait jadis embranchement avec la route dite des Voleurs, que nous avons citée (1), et qu'on a supprimée depuis plusieurs années.

(1) Voyez page 186 de cette deuxième partie, à la note.

DOUZIÈME et dernière PROMENADE.

Des plantes qui croissent au bois de Boulogne. — Herborisation. — Leçon de botanique rurale.

Le bois de Boulogne produit une grande quantité de végétaux ; leur forme élégante, leur structure gracieuse et les jolies fleurs dont ils se parent, attirent l'attention des dames, qui viennent se promener dans ce bois.

Quelle est celle qui en voyant la spirée filipendule, le saxifrage granulé, la véronique à épis, n'a pas été tentée de les cueillir et de s'en faire un bouquet ?

Il y a beaucoup d'autres plantes dans le bois, qui sont fort jolies : l'asclépias dompte-venin, *asclepias vincet oxicum*, la pulmonaire, *pulmonaria*, le géranium sanguin, *géranium sanguineum*, la valériane des boutiques, *valeriana officinalis*, le sceau de Salomon, *poligonatum*,

le petit œillet des chartreux; *dianthus carthusianorum*, et une foule d'autres qu'il serait trop long de nommer; mais parmi toutes ces plantes les trois premières paraissent mériter la préférence.

La spirée, *spiræa filipendula*, qui fleurit fin de mai, et souvent encore en septembre, est facile à reconnaître par ses touffes de fleurs blanches, petites, mais très-nombreuses, par la découpeure des ses feuilles ailées et disposées en rosettes sur la terre, par ses racines enfin, composées de filets très-fins auxquelles tiennent des tubercules arrondis et comme pendants à des fils; ce qui a fait donner à cette plante le nom de filipendule.

Le saxifrage granulé, *saxifraga granulata*, qui fleurit également en mai et qui forme un joli bouquet de fleurs blanches, situées au sommet des rameaux; il se trouve dans les fossés et les endroits un peu humides; on le reconnaît à ses feuilles en forme de rein, et à ses racines composées de petits grains, qui lui ont fait donner le nom de granulé.

Enfin la véronique à épis, *veronica spicata*,

dont les fleurs d'un bleu tendre et disposées en épis terminaux, fleurissent en juin.

On ne sait si ces descriptions suffiront pour les faire reconnaître : nous nous sommes servis des expressions les plus simples afin de mieux nous faire entendre ; car la botanique a une langue particulière, qu'il est facile d'apprendre, mais que tout le monde ne connaît pas. On passe devant les fleurs, on s'arrête un moment pour en admirer le port gracieux, la couleur éclatante, la fraîcheur admirable ; on les cueille on s'en pare un moment, bientôt elles se fanent et on les oublie. C'est l'image de la beauté, on la recherche, on l'aime, on la désire, et dès qu'elle se passe, on la néglige ou l'on n'y pense plus.

Femmes charmantes, qui chérissez les fleurs, qui vous en parez, qui en ornez vos boudoirs et vos salons, apprenez à les connaître, je veux vous initier dans les mystères de leur naissance et de leurs amours. Daignez seulement m'accompagner à une des leçons d'un célèbre professeur de botanique rurale. Vous saurez ce que c'est qu'une fleur, comment elle se di-

visé et quel en est l'objet. Sans doute, nous ne pourrions pas rendre avec la même perfection, les détails dans lesquels entre le professeur, nous ne pourrions pas non plus nous servir de ces expressions précises et pittoresques qu'il emploie dans ses démonstrations; mais si nous ne répétons pas mot pour mot ce qu'il dit, nous ferons nos efforts pour retracer le mieux possible l'ensemble de ses tableaux.

Ce professeur vient tous les ans au bois de Boulogne, vers la mi-mai faire une herborisation avec ses élèves. Le rendez-vous est ordinairement à la Muette; on s'y rassemble, on part, on s'achemine par l'allée qui conduit de Passy à Auteuil.

.... On le suit, on se presse à l'entour,
Et les halliers épais sont fouillés tour-à-tour.
Si quelque coin recèle une plante inconnue,
Elle est au même instant apportée à sa vue.
Il la nomme; la foule écoute avec transport :
Il leur fait remarquer et ses traits et son port,
Le mois qu'elle embellit, le lieu qu'elle fréquente,
Suivez, enfans, suivez cette étude charmante (1),
Flore a semé ses dons au-devant de vos pas.

(1) Les Plantes, poème de Castel.

Quelle est cette plante ? dit un élève ; c'est le bugle pyramidal (*ajuga*), répond le professeur. Et cette autre ? le polygala vulgaire. Et celle-ci ? le pied d'oiseau (*ornithopus*). Et celle-là ? le myosotis des champs (*myosotis sylvestris*), etc., etc. Les élèves s'empressent d'écrire au crayon le nom de la plante sur un papier, et serrent le tout dans la boîte de fer blanc.

Le professeur continue son chemin, et traversant la route d'Auteuil à Boulogne, il prend la route de Molière à la porte des Princes ; dénommant toujours à chaque élève la plante qu'on met sous ses yeux.

Enfin on parvient à une petite éminence de terre revêtue de gazon. Le professeur, fatigué de la course, harassé de questions, épuisé de réponses, s'y assied. Ses élèves se groupent en silence autour de lui, et la leçon commence.

Il avait, avant de s'asseoir, cueilli la plante appelée bouton d'or (*ranunculus acris*), petite renoncule.

Il la montre aux auditeurs en la leur présentant par les racines. La botanique (1), leur dit-

(1) En général la botanique peut se définir : *L'Histoire naturelle du règne végétal.*

il , apprend à connaître et à distinguer chacune des plantes qui végètent sur la surface de la terre.

Pour acquérir cette connaissance , il est indispensable de considérer avec attention , la structure de chacune d'elles , et d'en examiner scrupuleusement tous les détails.

Une plante parfaite est composée de racines , de tige , de branches , de feuilles , de fleurs et de fruits.

Celle que vous avez sous les yeux possède tous ces avantages. C'est donc une plante parfaite.

Les racines en général sont tubéreuses , fusiformes , fasciculées , bulbeuses , digitées , palmées , grenues , articulées , chevelues , tronquées , etc.

Celles de notre plante sont fasciculées ou en faisceau.

Elles sont en relation avec la tige par le collet qui les réunit.

La tige dans les plantes est herbacée , ou arborescente ; elle s'élève verticalement , ou rampe sur la terre.

La plante que nous examinons est herbacée , haute d'un pied environ , un peu rameuse , peu feuillée , peu velue et creuse , verticale , mais un peu couchée dans sa jeunesse.

Elle a des feuilles qui s'élancent des racines , d'autres qui partent de la tige , d'autres enfin qui se rapprochent de la fleur. Les premières , qu'on appelle radicales , sont à cinq angles dans leur circonscription , et divisées en trois parties principales , sous-divisées en lobes pointus. Les feuilles de la tige , et qu'on nomme caulinaires , du latin *caulis* ou *caulina* , tige qui s'insère sur la tige , sont découpées en parties plus étroites : les feuilles supérieures , celles qui sont voisines de la fleur , et qu'on désigne sous le nom de florales , sont découpées en trois lanières seulement.

La figure des feuilles , leur insertion , leur forme , leur consistance , sont autant de caractères qui peuvent être d'un grand secours pour distinguer , dans chaque genre , les espèces les unes des autres. Il y en a de rondes , d'ovales d'oblongues , de cunéiformes , ou en forme de coin , de lancéolées ou en fer de lance , de linéaires , de filiformes , etc. , etc.

Quant à la fleur, c'est la partie principale des plantes, c'est celle qui demande un plus grand examen; la nature y a déposé le germe de son ouvrage et c'est par la fleur et dans la fleur que s'accomplit le mystère de la germination et de la reproduction; aussi cette même nature s'est-elle complue à l'enrichir le plus ordinairement des plus belles couleurs.

Portée sur de longs pédoncules cylindriques, celle que nous analysons est composée d'un calice à cinq folioles, d'une corolle à cinq pétales jaunes et luisantes, terminées intérieurement par un onglet, muni d'une petite écaille ou fossette, caractère spécial et distinctif du genre. Elle a plus de vingt étamines et autant de pistils insérés sous l'ovaire, ou au fond du calice.

La fleur, en général, est donc composée de plusieurs parties distinctes : le calice, la corolle, les pistils, les étamines, l'ovaire, etc.

Le calice est cette partie verte qui soutient et embrasse entièrement la corolle avant son épanouissement, comme on peut le remarquer dans ce bouton qui n'est pas encore éclos; il est divisé communément et comme on le voit ici, en cinq

folioles, mais quelquefois aussi il n'est que d'une seule pièce, comme dans la rose et l'œillet; on l'appelle alors monophylle. Quand il est composé de plusieurs pièces bien distinctes, il est polyphylle.

Cette teinte d'or qui brille avec tant d'éclat sur notre plante, est la corolle; les cinq parties distinctes qui la composent sont des pétales. Ces sortes de corolles sont appelées polypétales; il y en a qui ne sont que d'une seule pièce, comme le liseron; elles sont alors monopétales.

La corolle sert d'enveloppe aux organes de la fructification. Ces organes sont les étamines et les pistils.

Les étamines sont ces petits filamens déliés que l'on aperçoit en assez grand nombre au centre de cette fleur; elles portent à leur sommet un petit sac membraneux appelé *anthère*, et qui contient une poussière fécondante nommée *pollen*. Les étamines constituent l'organe mâle des plantes.

Le pistil en est l'organe femelle. Sa conformation varie; il n'est pas aisé de le distinguer à l'œil nu dans notre bouton d'or, où il est confusément épars avec les étamines; mais il est

beaucoup de plantes , et principalement le lys , où l'on peut le voir sans obstacle. C'est un petit corps diversement conformé, qui renferme à sa base un ou plusieurs petits globules destinés à former les graines , et qu'on désigne sous le nom d'ovaires.

L'ovaire est donc une partie du pistil , qui se subdivise encore en style et en stigmate. Le style est un filet posé sur le germe ; le stigmate est une espèce de chapiteau à trois échancrures. C'est l'orifice immédiat ou éloigné de l'ovaire ; c'est par lui que le pollen , ou substance fécondante contenue dans l'anthere et lancée par l'étamine , est introduite dans l'ovaire.

Dès que cette opération est consommée , la corolle tombe , l'ovaire gonfle , le calice l'enveloppe , et la fleur devient un fruit qui porte une graine susceptible de se développer et de reproduire un individu d'une espèce semblable à celui qui l'a formé.

L'acte de la génération , tel que nous venons de l'expliquer , est commun à toutes les plantes en général ; mais si la plupart d'entre elles se plaisent à développer au moment de leurs noces

les parures les plus brillantes, si le pourpre, l'opale, l'émeraude brillent sur les rideaux de leur couche nuptiale (1), il en est comme les algues, les champignons, les mousses et les fougères, qui semblent craindre au contraire d'être surprises dans leurs amours, et qui se cachent dans l'ombre pour s'y livrer. C'est ce qui a porté les botanistes à diviser les plantes en deux grandes espèces : les plantes phanérogames et les plantes cryptogames, deux mots tirés du grec, et qui expriment proprement le premier, noces à découvert; et l'autre, noces cachées. C'est-à-dire que dans les plantes phanérogames, les organes sexuels sont apparens, et que dans les plantes cryptogames, au contraire, ils sont cachés ou inconnus.

Il y a beaucoup d'autres divisions des plantes que l'usage apprendra; il suffit d'ajouter ici que ces mêmes organes sont souvent réunis dans la même fleur; que quelquefois ils sont séparés et placés sur des fleurs différentes, qu'enfin les

(1) On peut voir entre autres l'amaryllès à fleurs en croix; ses pétales sont d'une couleur écarlate foncée, veloutée et parsemée de points d'or qui brillent au soleil.

fleurs mâles et les fleurs femelles sont aussi portées par deux individus différens ; que dans le premier cas , elles sont hermaphrodites , ou réunissant les deux sexes , dans le second monöïques , ou ayant les deux sexes logés dans la même maison , et dans le troisième dioïque , ou ayant chaque sexe logé dans des maisons séparées.

Mais je vous parle un langage que vous n'entendez plus , parce que vous n'êtes pas assez avancés dans la science. Étudiez , et vous serez bientôt au fait. Ce que je dois vous recommander essentiellement , c'est le grand livre de la nature. Familiarisez-vous avec les plantes ; observez-en toutes les parties comme nous venons de procéder , en examinant notre renoncule bouton d'or ; décrivez-les sur le papier , comparez-les , jugez-les , et vous parviendrez bientôt à saisir leur analogie , leur dissemblance , et à les classer par ordre et par familles.

A ces mots , le professeur se lève , va joindre sa voiture à la porte des Princes , et la foule qui l'accompagnait se disperse et s'éloigne.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA SECONDE PARTIE.

COUP-D'OEIL GÉNÉRAL

SUR LE BOIS DE BOULOGNE.

Origine de ce bois.....	Page 1
Il est occupé deux fois par les troupes alliées.....	7
Le duel pour semblant.....	9
Le duel des amis.....	11
Le duel féminin.....	12
Rendez-vous d'amour.....	13
Le marchand d'oublies.....	16
La chasse.....	19
Henri III voulait faire de ce bois le cimetière des chevaliers du Saint-Esprit.....	28

PREMIÈRE PROMENADE.

La Muette.....	25
Institut orthopédique de Paris, dirigé par les docteurs Privaz et Guérin.....	27
Galerie de peinture du célèbre Éhrard.....	28
Origine du château de la Muette.....	31
La duchesse de Berri, fille du régent.....	id.

Description du château.....	34
Séjour de Louis XV à la Muette.....	36
Contenance de Louis XVI.....	37
Souper de la Dauphine avec M ^{me} du Barri.....	41
Édit de la Muette	42
Ascension de Pilâtre Desrosiers.....	45
Vente du château.....	46
Grand banquet dans le parc de la Muette , au sujet de la fédération.....	47

DEUXIÈME PROMENADE.

La Pelouse.....	49
La fête de Passy.....	50

TROISIÈME PROMENADE.

Le Ranelagh.....	54
Son histoire	56
Il est ravagé par les troupes du Directoire.....	63
Trenitz , inventeur de la figure de ce nom dans les con- tredanses.....	64
Débuts de M ^{lle} Maillard au Ranelagh.....	76
Théâtre	id.
Concerts	77
Salle des petits Comédiens du bois.....	80

QUATRIÈME PROMENADE.

Beau-Séjour	82
C'était une des maisons de plaisance du P. Lachaise, confesseur de Louis XIV.....	83
M ^{me} de Maintenon.....	84
L'Esplanade , ou les melons Darras.....	86

Mare d'Auteuil.....	90
Poste aux ânes.....	91
L'heureux échange.....	93
La jeune convalescente.....	95
Bal d'Auteuil.....	96

CINQUIÈME PROMENADE.

Auteuil.....	99
La maison de Boileau.....	101
La Pyramide.....	110
L'Église et la Mairie.....	113
Mort funeste de la princesse de Carignan.....	114
La maison de Molière.....	117
Réunions chez Molière et chez Boileau.....	119
Leurs études , leurs délassemens.....	120
Société des hommes illustres du 17 ^e siècle chez M ^{me} Helvétius.....	123
M ^{me} la marquise de Boufflers et son fils le chevalier... ..	125
La pompe à feu.....	129
Les Réservoirs.....	130
Seigneurie et Administration.....	id.
Population.....	133
Le Point-du-Jour et Billancourt.....	134

SIXIÈME PROMENADE.

Boulogne.....	136
A son origine on l'appelait les <i>Menus</i>	138
D'où lui vient le nom de Boulogne.....	142
Les prédications du frère Richard.....	143
Comment Boulogne a donné son nom au bois voisin... ..	144

Maison de plaisance de Cambacérés.....	146
Commerce , productions , population.....	147

SEPTIÈME PROMENADE.

Long-Champ.....	148
Histoire de l'Abbaye célèbre qu'on y voyait avant la destruction des Couvens	149
Les bottes de foin , aventure galante.....	155
Amours d'Henri IV et de Catherine de Verdun.....	159
Promenades à Long-Champ les mercredi , jeudi et vendredi de la Semaine-Sainte.....	id.
Suresne	166
Le Calvaire.....	167
Il est assiégé par les jacobins.....	168
Voyage de J.-J. Rousseau et de Bernardin de Saint- Pierre au Mont-Valérien.....	169
Pèlerinages populaires.....	171
Allée de la Vierge des Berceaux.....	174

HUITIÈME PROMENADE.

Bagatelle.....	176
Mare aux Biches.....	182
Pyramide , ou croix de Catalans.....	184
Le Troubadour.....	id.

NEUVIÈME PROMENADE.

Madrid , ou le château de Faïence.....	191
Croix de Saint-Lambert.....	192
Courses de chevaux.....	195
Madrid-Maurepas.....	id.

Madrid proprement dit.....	196
François I ^{er} , Henri II et Charles IX y tiennent leur cour.....	198
Ce château devient le séjour de Marguerite de Valois , première femme d'Henri IV.....	202
Louis XIII est le dernier roi qui y soit venu.....	203
Broussel , conseiller au Parlement , l'un des factieux de la fronde ; Fleurieu d'Armenonville , garde-des- sceaux ; et Pelletier de Rosambo , président à mor- tier , en sont les derniers habitans.....	id.
Sa destruction.....	204

DIXIÈME PROMENADE.

Neuilly, Porte Sainte-James	205
Origine de Neuilly, son étendue, son commerce, sa population	208
Villiers-la-Garenne	210
Accident arrivé à Henri IV en passant la Seine à Neuilly	213
Pour prévenir de semblables accidens , Henri fait cons- truire un pont de bois.....	id.
Louis XV remplace ce pont par un pont de pierre.....	214
Chapelle et Paroisse.....	215
Château royal.....	217

ONZIÈME PROMENADE.

La porte Maillot ; d'où provient le nom de Maillot qu'on lui a donné.....	222
Excursion en dehors du bois jusqu'à Saint-Denis.....	224
Le chemin de la Révolte.....	id.
Saint-Denis.....	227
Ile Saint-Denis.....	230

Saint-Ouen.....	231
Clichy-la-Garenne.....	234
Les Batignolles-Monceaux	238
Montmartre.....	240
Les Ternes.....	244
Sablonville.....	245
Retour à la porte Maillot.....	247

DOUZIÈME ET DERNIÈRE PROMENADE.

Des plantes qui croissent au bois de Boulogne.....	253
Herborisation.....	255
Leçon de botanique rurale.....	256

FIN DE LA TABLE DE LA DEUXIÈME PARTIE.

FAUTES A CORRIGER

DANS CETTE DEUXIÈME PARTIE.

Page 8 , ligne 17, robor; lisez : *robur*.

Page 12 , ligne 17, passons; ajoutez : *nous-mêmes*.

Page 185, ligne 4, des Chantriers; lisez : *des Chantères*.





RN

